THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

LIBRAIRIE DE NEPVEU,

PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

LA MYTHOLOGIE mise en action par des gravures découpées et coloriées. In-8° oblong de trois feuilles, plus un carton représentant un paysage sur les bords de la mer avec effet de soleil levant, plus un portefeuille contenant dix-neuf figures découpées et coloriées; le tout dans un étui avec couverture gravée et imprimée sur papier glacé. Prix. 6 fr.
Le même ouvrage, 2e cahier, in-8° oblong, avec un carton représentant le Styx coulant au pied d'une montagne, plus un portefeuille contenant dix-neuf figures découpées et coloriées; le tout dans un étui avec couverture gravée et imprimée sur papier glacé. Prix. . . . . 6 fr.

LES JEUX DES JEUNES GARÇONS, représentés en vingt-quatre gravures à l'aqua-tinta d'après des dessins de XAVIER LE PRINCE, avec un titre gravé; accompagnés de l'explication détaillée des règles et de fables nouvelles par MM. LE FRANC, AUGUSTE, ARMAND-GOUFFÉ, etc.; suivis de réflexions et d'anecdotes relatives à chaque jeu. Un volume in-8° oblong cartonné, avec une jolie couverture gravée et imprimée sur papier glacé. Prix avec les gravures coloriées. . . . . 15 fr.
Le même, avec les gravures noires. . . . . 10 fr.

FABLES CHOISIES DE LA FONTAINE, ornées de cinquante-cinq gravures d'après les dessins du célèbre Oudry. Nouvelle édition. Un volume in-8° oblong cartonné. . . . . 8 fr.
Le même, avec les cinquante-cinq gravures coloriées. . . . . 15 fr.

L'ALBUM AMUSANT, *ou* Recueil de douze gravures à l'aqua-tinta par JAZET, PAUL, etc., représentant des vues de la Perse, des militaires persans, russes et chinois, diverses scènes de bivouac et de pontons, des sujets d'animaux, etc., etc.; accompagné de l'explication des divers sujets de gravures et d'un traité sur l'aquarelle. Un volume in-8° oblong, avec couverture gravée et imprimée sur papier glacé. Prix. 8 fr.
Le même, avec les gravures coloriées. Prix. . . . . 12 fr.

L'ALBUM DU NORD, *ou* Recueil de gravures à l'aqua-tinta par JAZET, représentant des cavaliers allemands, polonais et russes, d'après les dessins originaux de Sauerwied; accompagné d'un traité sur l'aquarelle et des explications des divers sujets de gravures. Un volume in-8° oblong cartonné, avec couverture gravée et imprimée sur papier glacé (1822). Prix. . . . . 8 fr.
Le même, avec les gravures coloriées. Prix. . . . . 12 fr.

LE BRÉSIL, *ou* HISTOIRE, MŒURS, USAGES ET COUTUMES DES HABITANS DE CE ROYAUME; par M. Hippolyte TAUNAY, Correspondant du Muséum d'histoire naturelle, et M. Ferdinand DENIS, Membre de l'Athénée des sciences, belles-lettres et arts de Paris. Ouvrage orné de *quarante-huit planches*, dont presque toutes doubles du format in-18,

d'après les dessins faits dans le pays par M. H. Taunay. Six volumes in-18 de quarante-quatre feuilles d'impression, sur beau papier. Paris, 1822. Prix. . . . . 24 fr.
Le même, avec les gravures coloriées. Prix. . . . . 36 fr.

Les deux collaborateurs de cet ouvrage ont long-tems résidé au Brésil : l'un d'eux, M. Denis, s'est avancé à quelque distance dans l'intérieur, et s'est, ainsi que M. Taunay, attaché à donner des documens certains sur la géographie et les mœurs des sauvages de ce beau pays. Leur ouvrage offrira aux gens du monde une lecture d'un vif intérêt, et aux personnes qui s'occupent spécialement de voyages des détails nouveaux et de la plus grande authenticité.

L'AFRIQUE (LE DAHOMEY), traduit par Edouard GAUTTIER, secrétaire-adjoint à l'Ecole des langues orientales. Un volume in-18, orné de gravures coloriées. Prix. . . . . 5 fr.
Le même, avec les gravures non coloriées. Prix . . . . . 3 fr.

L'AFRIQUE (LE FEZZAN), traduit et analysé par Ed. GAUTTIER. Deux volumes in-18, ornés de dix-huit gravures coloriées, dont partie doubles du format. Prix. . . . . 15 fr.
Le même, avec les gravures non coloriées. Prix. . . . . 10 fr.

LE JAPON, *ou* CÉRÉMONIES USITÉES EN CET EMPIRE POUR LES MARIAGES, LES FUNÉRAILLES ET LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE; suivies d'anecdotes sur la dynastie régnante des souverains. Ouvrage traduit du japonais par feu M. TITSINGH, ambassadeur de Hollande en Chine; orné de vingt-quatre gravures, presque toutes triples et quadruples du format, faites d'après des peintures japonaises. Trois volumes in-18. Prix. 12 fr.
Les mêmes, avec les vingt-quatre gravures coloriées. Prix. . . . . 20 fr.

Le prix de cet ouvrage en gravures coloriées ne paraîtra élevé qu'à ceux qui n'auront pas vu l'ouvrage, dont les vingt-quatre gravures renferment plus de deux cents figures.

LE JAPON, *ou* VOYAGE DU CAPITAINE RICORD AUX ÎLES DE CET EMPIRE EN 1811, 1812 ET 1813, pour la délivrance du capitaine Golownin, traduit de l'allemand par M. BRETON. Deux volumes in-18 de quatorze feuilles d'impression, ornés de neuf gravures doubles et triples du format. Prix. . . . . 8 fr.
Le même, avec les gravures coloriées. Prix. . . . . 12 fr.

Les cinq ouvrages ci-dessus, formant quatorze volumes in-18, font partie de la collection ci-dessous, et le portent à quatre-vingt-dix volumes déjà parus :

Souscription.

MOEURS, USAGES, COSTUMES, ARTS ET MÉTIERS DE TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE, *ou* PETITE ENCYCLOPÉDIE DES VOYAGES.

Cet ouvrage vient d'être mis en souscription par livraison de cinq volumes, du prix de 15 fr. avec les gravures en noir, et 22 fr. 50 c. avec les gravures coloriées. La quatrième livraison vient de paraître. Il paraît une livraison par mois. Les personnes qui voudraient avoir à la fois tous les volumes déjà parus les recevront de suite, et au fur et à mesure des livraisons les volumes qui paraîtront. Celles qui ne souscriront pas paieront les volumes au prix indiqué au présent tableau.

LE BRÉSIL, par F. Denis et H. Taunay. Six volumes in-18, 48 gravures. 24 fr.
Le même, avec les 48 grav. col. 36 fr.
L'AUTRICHE; par M. Marcel de Serre. Six volumes, ornés de 48 gravures. 20 fr.
Les mêmes, avec les 48 gr. col. 30 fr.
LE JAPON. Quatre volumes in-18, ornés de 52 gravures. 15 fr.
Le même, avec les 52 grav. col. 25 fr.
CÉRÉMONIES USITÉES AU JAPON pour les Mariages, Funérailles, Fêtes annuelles; Mémoires sur la dynastie régnante par M. Titsingh. Trois volumes in-18, ornés de 24 gravures. 12 fr.
Les mêmes, avec les 24 gr. col. 20 fr.
VOYAGE AUX ILES DU JAPON du capitaine Ricord. Deux vol. in-18, 9 grav. 8 fr.
Les mêmes, avec les 9 grav. col. 12 fr.
LE MONDE MARITIME, ou Tableau de l'Archipel d'Orient, de la Polynésie et de

l'Australie. Douze volumes in-18, dont il ne paraît que 4 vol. orné de 38 gr. 16 fr.
Les mêmes, avec les 38 gr. col. 24 fr.

VOYAGE A SMYRNE. Deux volumes in-18, ornés de 2 gravures quadruples du format, représentant le cortége de Sélim III, d'après un dessin de M. Melling. 8 fr.
Les mêmes, avec les 2 gravures, renfermant près de cent personnages soigneusement coloriés. 12 f.

LES MARATTES. Deux vol. in-18, ornés de 10 gr., dont 6 triples du format. 8 fr.
Les mêmes, avec les 10 gr. col. 12 fr.

LE CABOUL. Trois volumes in-18, ornés de 13 planches. 10 fr.
Les mêmes, avec les 13 pl. col. 15 fr.

L'HINDOUSTAN. Six volumes in-18, ornés de 104 gravures. 24 fr.
Les mêmes, avec les 104 gr. col. 36 fr.

L'AFRIQUE (*Sénégal*); par M. Geoffroy. Quatre volumes in-18, 47 grav. 15 fr.
Les mêmes, avec les 47 gr. col. 25 fr.

L'AFRIQUE (*le Dahomey*); par Ed. Gauttier. Un volume in-18, orné de 4 grav. 3 fr.
Le même, avec les 4 grav. col. 5 fr.

L'AFRIQUE (*le Fezzan*), par le même. Deux volumes in-18, ornés de 18 grav. 10 fr.
Les mêmes, avec les 18 gr. col. 15 fr.

L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL. Six volumes in-18, 54 gravures. 20 fr.
Les mêmes, avec les 54 gr. col. 30 fr.

L'ILLYRIE. Deux vol. in-18, 32 gr. 10 fr.
Les mêmes, avec les 32 gr. col. 15 fr.

L'ÉGYPTE ET LA SYRIE. Six vol. in-18, 84 gravures. 20 fr.
Les mêmes, avec les 84 gr. col. 30 fr.

LA RUSSIE. Six vol. in-18, 111 gr. 24 fr.
Les mêmes, avec les 111 gr. col. 36 fr.

LA TURQUIE, ou les Ottomans. Six vol. in-18, 72 grav. 20 fr.
Les mêmes, avec les 72 gr. col. 30 fr.

LA CHINE EN MINIATURE. Six vol. in-18, 108 grav. 20 fr.
Les mêmes, avec les 108 gr. col. 30 fr.

VUES DE LA CHINE ET DE LA TARTARIE. Deux vol. in-18, 53 grav. 10 fr.
Les mêmes, avec les 53 gr. col., dont 32 doubles du format. 15 fr.

LE VERNIS. Un vol. in-18, 11 gr. 3 fr.
Le même, avec les 11 grav. col. 5 fr.

LE BAMBOU. Un vol. in-18, 13 gr. 3 fr.
Le même, avec les 13 grav. col. 5 fr.

LE THÉ. Un vol. in-18, 6 planches. 3 fr.
Le même, grav. col. 5 fr.

LA PORCELAINE. Un vol. in-18, orné de 10 planches. 3 fr.
Le même, grav. col. 5 fr.

LE RIZ. Un vol. in-18, 10 planches. 3 fr.
Le même, grav. col. 6 fr.

LA SOIE. Un vol. in-18, 16 planch. 4 fr.
Le même, grav. col. 8 fr.

LES VOYAGES A LA MECQUE, DANS L'INDE, EN PERSE, ET CHEZ LES MARATTES, trad. de l'anglais et du persan, par M. Langlès, de l'Institut. Six vol., 20 gr. 23 fr.
Les mêmes, avec les 20 gr. col. 33 fr.

NOTICES HISTORIQUES sur la situation actuelle de la Perse; par Myr-Davoud-Zadour, et MM. Cirbied et Langlès. Un volume in-18, en français, en arménien et en persan, orné de 3 gravures. 8 fr.
Le même, avec les 3 grav. col. 10 fr.

Complément de deux ouvrages de M. Alexandre Lenoir.

Le *septième* volume du MUSÉE DES MONUMENS FRANÇAIS (1822), un volume in-8°, cartonné, orné de quarante-quatre planches au trait. Prix. . . . . 18 fr.
En papier vélin, prix. . . . . 36 fr.
Le *huitième* et dernier volume du même ouvrage, un volume in-8°, cartonné, orné de quarante planches au trait. Prix. . . . . 18 fr.
En papier vélin, prix. . . . . 36 fr.

Ces deux volumes, imprimés seulement à 500 exemplaires, complètent l'intéressant ouvrage du Musée, dont les six premiers volumes ont été tirés à plus de 1500 exemplaires. Nous invitons les personnes qui possèdent ces six premiers volumes à s'empresser de nous faire parvenir leurs demandes, sans quoi nous nous verrions dans l'impossibilité de pouvoir les compléter. Nous remettons sous les yeux de nos lecteurs le titre entier de l'ouvrage :

MUSÉE DES MONUMENS FRANÇAIS, *ou* DESCRIPTION HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE DES STATUES EN MARBRE ET EN BRONZE, *bas-reliefs et tombeaux des Hommes et des Femmes célèbres*, pour servir à l'histoire de France et à celle de l'art; augmentée d'une dissertation sur les costumes de chaque siècle, par M. le chevalier Alexandre LENOIR, créateur et ancien conservateur du Musée des Monumens français, et administrateur des monumens de l'église royale de Saint-Denis, membre de plusieurs sociétés savantes, nationales et étrangères. Huit volumes in-8°, sur papier raisin, ornés de *trois cent quarante planches* tant in-8° qu'in-4°, pliées, gravées au trait par MM. Percier et Guyot, d'après les dessins de M. A. Lenoir et Charles Percier. Prix. . . . . 116 fr.
Le même ouvrage, papier vélin, dont il reste quinze exemplaires. 232 fr.

Le 7e et le 8e et dernier volume du *Musée des Monumens français* forment le com-

plément du Musée, et offrent les gravures d'une suite de monumens qui n'ont pas pu être compris dans les volumes précédemment publiés. On y rend compte de la restauration des tombes royales réintégrées dans l'église de Saint-Denis, dont le deuxième volume du même ouvrage fait connaître la violation.

Ce bel ouvrage, dont il reste peu d'exemplaires, devient d'autant plus précieux que les monumens qu'il représente, et qui avaient été réunis avec tant de soins et d'intelligence par M. Lenoir, se trouvent maintenant dispersés. Les tomes II, IV, V et VI se vendent séparément 15 fr. chacun.

Le *quatrième* volume des NOUVEAUX ESSAIS SUR LES HIÉROGLYPHES. Broché. Prix. . . . . 15 fr.

En papier vélin. . . . . 30 fr.

Nous remettons sous les yeux de nos lecteurs le titre entier de l'ouvrage :

NOUVEAUX ESSAIS SUR LES HIÉROGLYPHES, *ou* DES ALLÉGORIES SACRÉES DES EGYPTIENS ET DES GRECS, pour faire suite à l'Antiquité expliquée de Montfaucon et à l'ouvrage de Caylus; par M. le chevalier A. LENOIR, créateur et ancien conservateur du Musée des Monumens français. Quatre volumes grand in-8°, sur papier raisin, ornés de *soixante-quatorze planches* doubles et quadruples du format. Prix. 50 fr.

Le premier volume traite des monumens égyptiens, de l'explication de plusieurs fables égyptiennes, ainsi que de la description des principaux monumens découverts à Thèbes, qui formaient la collection du cardinal Borgia. On y donne aussi l'explication et la gravure d'un très-beau manuscrit égyptien sur *papyrus*.

Le second volume traite de la table Isiaque, des divinités égyptiennes et de quelques personnages de la mythologie grecque.

Dans le troisième volume, on trouve les gravures et l'explication d'un superbe zodiaque grec, des statues antiques des douze grands dieux des Grecs et des Romains, des fonctions et des attributions de ces dieux, ainsi que des phénomènes célestes et terrestres dont il n'existe que l'image.

Le quatrième volume traite particulièrement des divers *papyrus* découverts à Thèbes. L'auteur, en changeant le titre de cet ouvrage, le rétablit tel qu'il l'avait précédemment conçu, son intention n'ayant jamais été de donner comme des solutions de problèmes ses idées présentées sous les formes de la vraisemblance et du doute.

Souscription.

OEUVRES COMPLÈTES DE JEAN DE LA FONTAINE, ornées de *cent vingt-cinq gravures* en taille-douce, d'après les dessins de Desenne, Chaudet, Dugourc, Devériat, etc., etc., par Bosq, Devilliers, Forshell, Leroux, Lecomte, Pauquet, Pigeot, Pourvoyeur, Simonet, etc., etc.; nouvelle édition, accompagnée d'une *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, par M. Walcknaër, membre de l'Institut; augmentée d'un volume de pièces inédites, ou publiées seulement depuis 1821, et d'un volume publié par M. Lebailly sous le titre d'*Hommage poétique à Jean de La Fontaine*. Dix-huit volumes in-18, imprimés seulement à 500 exemplaires sur papier carré vélin collé, et à 200 exemplaires sur très-beau papier raisin vélin, par M. Pierre Didot, imprimeur du Roi. Prix des dix-huit volumes in-18, sur carré vélin, ornés des *cent vingt-cinq gravures*, pour les souscripteurs. . . . 85 fr.

Et pour les personnes qui n'auront pas souscrit avant la mise au jour des deux derniers volumes. . . . . 100 fr.

Les mêmes, avec les gravures avant la lettre, pour les souscripteurs. 123 fr.

Les mêmes, pour les non-souscripteurs. . . . . 135 fr.

Les mêmes, dix-huit volumes grand in-18, sur raisin vélin, avec les gravures avant la lettre, pour les souscripteurs. . . . . 170 fr.

Pour les non-souscripteurs. . . . . 180 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.

LIBRAIRIE DE NEPVEU,

PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26, A PARIS. (1821.)

Tous les ouvrages du présent Catalogue sont *brochés* excepté ceux annoncés *cartonnés*. Si on les veut *reliés*, on paiera de plus, par volume in-4°, veau, 4 fr., en basane, 3 fr.; in-8°, veau, 2 fr., en basane, 1 fr. 25 c.; in-12, veau, 1 fr. 25 c., en basane, 75 c.; in-18, veau, 1 fr., en basane, 60 c.. La reliure en veau, tranche dorée, coûtera 1 fr. de plus que les prix annoncés.

On trouve chez le même libraire des livres en tous genres, les nouveautés politiques et littéraires, les reliures les plus élégantes pour les présens : il se charge de fournir les cartes géographiques, les partitions de musique, de faire les abonnemens à tous les journaux et aux divers ouvrages de souscription : il fait l'achat, la prisée et la vente des bibliothèques.

Messieurs les libraires des départemens et de l'étranger, qui m'honoreront de leurs demandes directes, voudront bien en même temps m'en faire tenir le montant, et m'indiquer les moyens d'expédition à leur convenance. Ils auront, outre l'avantage d'être promptement servis, celui du treizième sur douze exemplaires; et, eu égard au paiement comptant, sur les prix du présent catalogue, une remise satisfaisante.

LIVRES NOUVEAUX ET SOUSCRIPTIONS.

HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE JEAN DE LA FONTAINE, par Ch. A. WALCKENAER, membre de l'Institut. Un vol. in-8° de 545 pages, orné d'un portrait gravé pour la première fois d'après Lebrun, et d'un *fac simile* d'une fable inédite. 10

Le même, papier vélin, gravures avant la lettre..... 20

Le même, grand papier vélin, gravures avant la lettre..... 30

« Après un grand nombre de notices sur La Fontaine, l'histoire de sa vie et de ses ouvrages (dit *le Constitutionnel*), est encore un livre tout nouveau. On s'aperçoit aisément à l'intérêt des recherches, à l'élégante simplicité du style, que cette vie de La Fontaine est l'ouvrage d'un savant, écrit par un homme de goût. »

La même, avec une partie des notes de l'in-8°. fondues dans le texte Paris, Pierre Didot, 1821. Deux forts volumes in-18, ornés de *deux gravures* représentant le portrait de La Fontaine, d'après un tableau inédit de Lebrun; et sa maison, d'après un dessin de M. Guenepin. Prix : papier fin..... 5

La même, papier vélin..... 10

Cette vie de La Fontaine, nous ayant été vendue EN TOUTE PROPRIÉTÉ par l'auteur, ne peut être publiée que par nous, et nous pouvons assurer qu'elle ne paroîtra ni en totalité, ni en abrégé, à la tête d'aucune des éditions de La Fontaine, a la publication desquelles nous sommes étrangers.

NOUVELLES ŒUVRES DE LA FONTAINE et Poésies de Maucroix, accompagnées d'une vie de François de Maucroix, de notes et d'éclaircissemens, par M. Ch. A. WALCKENAER, membre de l'Institut. Un vol. in-8°, orné de la gravure de la maison de La Fontaine à Châteauthierry, et d'un *fac simile*..... 6

Les mêmes, en papier vélin. 12

Les mêmes, grand papier vélin, broché..... 20

Ce volume peut compléter toutes les éditions in-8° de La Fontaine, publiées jusqu'à ce jour.

Dans un temps où la politique n'absorberoit pas toute l'attention, la publication d'une seule épître inédite eût fait la plus vive sensation; notre volume contient six épîtres nouvelles en vers et en prose, et de plus, le recueil complet des poésies de Maucroix, en grande partie inédites.

HISTOIRE DU SERGENT FLAVIGNY, *ou* Dix Années de ma captivité sur les pontons anglais, avec des notes de M. Garneray qui a dessiné l'intérieur et l'extérieur de cette affreuse prison, où il est lui-même resté dix ans. Paris, 1821. Deux vol. in-12, avec *deux très-belles gravures*..... 5

Cet ouvrage a l'intérêt du roman le plus attachant, et il ne contient cependant que des faits malheureusement trop vrais pour les pauvres prisonniers que le sort a retenus dans ces pontons destructeurs.

LA FONTAINE EN ESTAMPES, *ou* nouvelle édition des fables de cet auteur, plus complète que les précédentes, ornée de *cent dix gravures en taille-douce*, imprimées sur le texte, dans le genre de la *Bible* de Royaumont. Un vol. in-4° de soixante feuilles d'impression, en caractère neuf dit saint-augustin, avec notes, précédé du Précis de la vie de La Fontaine, extrait du nouvel ouvrage de M. WALCKENAER, membre de l'Institut. Prix, cartonné élégamment..... 25

Le même, relié en veau, filets..... 28

Le même, avec les *cent dix estampes coloriées*, imprimé sur très-beau papier fort, collé, cartonné élégamment..... 50

Le même, relié en veau, tranche dorée..... 60

SOUSCRIPTION.

MŒURS, USAGES, COSTUMES, ARTS et MÉTIERS de tous les peuples de la terre, ou COLLECTION PORTATIVE DE NOUVEAUX VOYAGES PITTORESQUES *dans toutes les parties du Globe*, ou *Mœurs, usages, costumes et histoire de tous les peuples de la terre. Ouvrage rédigé par des voyageurs et des hommes de lettres, d'après leurs propres observations, ou des relations exactes, récentes, et le plus souvent inédites; orné de près de* deux mille gravures *dont les dessins ont été exécutés sur les lieux. Cent soixante volumes in-18, dont quatre-vingts ont déjà paru.*

Notice analytique des ouvrages déjà publiés de cette collection.

L'AUTRICHE, *ou* Mœurs, usages et costumes des habitans de cet empire, suivi d'un voyage en Bavière et au Tyrol; ouvrage orné de *quarante-huit gravures* représentant plus de cent vingt personnages différens, par M. MARCEL DE SERRES, ancien inspecteur des arts et manufactures.

Il n'est pas surprenant que la variété des habillemens, et celle des coutumes, soit prodigieuse dans une monarchie composée de nations aussi disparates. Les usages particuliers à chaque localité ont un grand intérêt pour le voyageur. Il éprouve un certain charme à rencontrer à chaque pas des peuples tout nouveaux, et des pratiques dont il ne se faisoit aucune idée. Quelle différence n'existe-t-il pas entre le gai Tyrolien, le flegmatique Autrichien, le vif et babillard Hongrois, le misérable et vagabond Bohémien?

L'ILLYRIE ET LA DALMATIE, *ou* Mœurs, usages, costumes de leurs habitans et de ceux des contrées voisines; traduit de l'allemand, de M. le docteur Hacquet, par M. BRETON; augmenté d'un Mémoire sur la Croatie militaire, et orné de *trente-deux planches*, dont vingt-quatre d'après les gravures de l'ouvrage allemand, et huit d'après les dessins originaux inédits. Deux volumes in-18, brochés. 10

Idem, gravures coloriées 15

Idem, papier vélin, gravures coloriées plus soigneusement. . 30

Voici ce que dit le *Journal des Débats* sur cet ouvrage : « Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de M. Hacquet, à quelques unes près, que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des provinces illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. »

L'extrait de mémoires inédits sur la Croatie militaire, organisation singulière, et dont il n'existe aucun autre modèle en Europe, et peut-être dans le monde entier, ne sera pas le chapitre le moins intéressant.

LE JAPON, *ou* Mœurs, usages et costumes des habitans de cet empire, d'après les relations récentes de Krusenstern, Langsdorf, Titsingh, et ce que les voyageurs précédens offrent de plus avéré, suivi de la relation du voyage et de la captivité du capitaine russe GOLOWNIN, par M. BRETON; ouvrage orné de *cinquante-une gravures*, dont plusieurs d'après des peintures japonaises inédites, 4 vol. in-18..... 15

Les mêmes, avec les *cinquante-une gravures coloriées*..... 25

Les mêmes, papier vélin *avec les gravures coloriées*..... 50

Cet ouvrage peut être considéré comme ce qu'il est possible d'offrir de plus neuf et de plus authentique sur l'état actuel du Japon; la relation toute récente du capitaine Golownin, captif pendant trois années à Matsmai, est du plus grand intérêt, et offre sur les mœurs et usages des Japonais des observations nouvelles pour les Hollandais eux-mêmes, qui sont les seuls Européens qui soient admis au Japon.

CÉRÉMONIES USITÉES AU JAPON pour les mariages et les funérailles, suivies de Mémoires sur la dynastie régnante des souverains de cet empire, et de nouvelles observations sur les mœurs des Japonais en général; traduit du japonais, par MM. TITSINGH et REMUSAT, ouvrage analysé par M. Breton, orné de *vingt-trois gravures*, *dont dix-sept doubles* ou *triples du format*. Quatre volumes in-18 brochés..... 15

Les mêmes, avec les *vingt-trois gravures coloriées*..... 25

Les mêmes, papier vélin, avec les *vingt-trois gravures coloriées*. 50

Cet ouvrage, qui n'a point encore paru, de format in-18, complètera d'une manière piquante tout ce qu'il y a d'intéressant à connoître sur ce singulier empire fermé à toutes les nations (les Chinois et les Hollandais exceptés).

L'HINDOUSTAN, *ou* Religion, mœurs, usages, arts et métiers des Hindous; ouvrage orné de *cent quatre planches*, gravées la plupart d'après les dessins originaux faits sur les lieux, pour feu M. *Léger*, préfet colonial à Pondichéry; rédigé d'après les notices manuscrites explicatives de ces dessins, et augmenté de ce que les Voyages et les Mémoires les plus récens ont pu fournir d'authentique; par M. P**. Six volumes in-18 papier fin, brochés..... 24

Idem, gravures coloriées..... 36

Idem, papier vélin, gravures coloriées plus soigneusement... 72

Le hasard m'a beaucoup favorisé dans cette publication, en m'offrant pour *l'Hindoustan* une occasion pareille à celle que j'ai eue pour *la Chine*, et qui m'avoit rendu propriétaire des manuscrits et des peintures envoyés de Pékin, par nos missionnaires, à M. Bertin, ministre secrétaire d'Etat sous Louis XV et Louis XVI : j'ai acheté de la veuve de M. Léger, préfet de Pondichéry, entr'autres ouvrages et manuscrits précieux, quatre volumes in-folio ornés d'environ deux cents dessins coloriés faits dans l'Hindoustan par un peintre du pays. Le premier volume renferme les dessins des nombreuses divinités des Hindous, et les trois autres les divers individus de toutes les castes et de tous les métiers, depuis le rajah jusqu'au paria. L'auteur a consulté et mis à contribution les ouvrages estimés que les Anglais et les Allemands ont publiés sur l'Hindoustan, et particulièrement les Mémoires de la société asiatique de Calcutta, les Voyages de Buchanan, de mistriss Graham, de Bott, de Daniell, etc. etc. Quinze des cent quatre planches sont doubles ou triples du format in-18. C'est ainsi que les cent quatre planches offrent plus de quatre cents individus de costumes différens.

Cet ouvrage sur l'Hindoustan sera complété par le suivant,
Histoire et Géographie de l'Hindoustan, deux volumes in-18.

LE MONDE MARITIME, *ou* Tableau géographique et historique de l'*Archipel d'Orient*, de la *Polynésie*, et de l'*Australie*; contenant la description de toutes les îles du grand Océan, et du continent de la Nouvelle-Hollande; l'Histoire des peuples qui les habitent, l'exposition de leurs croyances, de leurs gouvernemens, de leur agricul-

ture, de leurs arts, de leur industrie, de leur commerce; la peinture de leurs caractères, de leurs usages, de leurs mœurs, de leurs costumes; avec des vocabulaires comparés de leurs différens dialectes; par M. WALCKENAER. Douze vol. in-18, dont il paroît quatre volumes, comprenant *Sumatra*, *Java et Timor*, ornés de *trente-sept gravures et d'une carte*, brochés..... 16

Les mêmes, avec les *trente-sept gravures et la carte coloriée*... 24

Les mêmes, papier vélin, avec les *trente-sept gravures et la carte coloriée*..... 48

M. Walckenaër prouve par d'excellentes raisons, tirées de l'étendue et des divisions naturelles du globe, qu'il faut diviser la terre en *Trois Mondes*, savoir; l'*Ancien Monde*, composé de notre petite Europe, de l'Asie et de l'Afrique, auquel se rapporte l'Océan indien; le *Nouveau Monde*, c'est-à-dire l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale, que baigne l'Océan Atlantique; et le *Monde Maritime*, qui fait l'objet de cet ouvrage. Les divisions du *Monde Maritime* sont l'Archipel d'Orient, renfermant les îles Sumatriennes, les Bornéennes et les Philippines; la Polynésie, ou les Petits Archipels de l'Océan Pacifique, et l'Australie, qui se compose de la Nouvelle Hollande et des îles situées sur les côtes orientales de ce continent; l'Océan qui lui appartient, est l'Océan Pacifique ou Grand Océan. Le Monde Maritime présente de grandes îles encore peu connues, quoique habitées depuis long-temps par plusieurs peuples civilisés; un continent désert, où l'on a trouvé quelques tribus éparses et dans l'état du plus complet abrutissement; de petites nations resserrées dans des espaces étroits et fertiles au milieu du vaste Océan, et présentant un singulier mélange des mœurs douces et de l'industrie de la vie agricole, avec l'indolence et la férocité des sauvages errans.

L'AFRIQUE, *ou* Histoire, mœurs, usages et coutumes des Africains; par R. GEOFFROY, orné de *quarante-sept planches*, exécutées la plupart d'après les dessins originaux inédits faits sur les lieux (*le Sénégal*). Paris, 1814. Quatre volumes in-18, brochés. 15

Idem, gravures coloriées. 25

Idem, papier vélin, gravures coloriées plus soigneusement. . 50

« Deux voyages faits en Afrique (dit l'auteur de cet ouvrage dans son avertissement) pendant les années 1785, 1786, 1787 et 1788, avec M. le chevalier de Boufflers, alors gouverneur du Sénégal, deux ans de séjour au Sénégal ou à Gorée, pendant lesquels j'ai appris la langue ouolofe, plusieurs voyages faits dans l'intérieur, chez les petits princes du pays, et par ordre du gouvernement français, m'ont mis à même de connoître la partie de l'Afrique sur laquelle j'entreprends de donner des détails. Depuis long-temps une grande partie de ce qui est consigné dans ce petit ouvrage étoit écrit : je l'ai augmenté de tout ce que j'ai trouvé d'authentique dans les auteurs qui ont parlé de cette partie de l'Afrique. Ayant toujours conservé des relations avec les chefs de la colonie du Sénégal, j'ai pu rectifier ce qui étoit inexact, rétablir les faits qui avoient été altérés. . . . . Des circonstances heureuses viennent favoriser la publication de cet ouvrage : le gouvernement du Sénégal est, par le traité de paix de 1814, rendu à la France tel qu'il le possédoit avant la révolution, c'est-à-dire depuis le cap Blanc jusqu'à la riviere de Sierra-Leona. Cette possession, rendue à ses anciens maîtres, doit augmenter l'intérêt de cette histoire pour des lecteurs français. »

On voit, par ce qui précède, que l'on ne donne au public que la description d'une partie des côtes et de l'intérieur de l'Afrique; cette partie du monde sera complétée sur le même plan, en n'en confiant, autant que possible, la rédaction qu'à des témoins oculaires.

Dans les quarante-sept planches qui ornent cet ouvrage, sont comprises quatre planches doubles du format in-18, deux planches de cartes géographiques d'une dimension triple du même format, et une planche de musique.

L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL, *ou* Mœurs, usages et costumes des habitans de ces royaumes; précédé d'un Précis historique par M. BRETON. Ouvrage orné de *cinquante-quatre planches* représentant douze vues et plus de soixante costumes différens, la plupart d'après les dessins exécutés en 1809 et 1810. Six volumes in-18, brochés 20

Idem, gravures coloriées. 30

Idem, papier vélin, gravures coloriées plus soigneusement. . 60

Afin de ne point se voir réduit à copier ou même à citer continuellement des livres déjà connus, ce sont particulièrement des ouvrages en langues étrangères qui ont servi de

base aux descriptions que l'auteur fait de l'Espagne et du Portugal, et au texte explicatif des estampes, jusqu'alors inédits pour la France. L'un de ces écrits qui a fourni un grand nombre de dessins curieux, a été publié par M. Bradfort, attaché en qualité de dessinateur à l'état-major de lord Wellington; un autre, sous le titre modeste de *Costumes of Portugal*, est rempli d'observations ingénieuses et piquantes.

Le premier volume a été consacré à un Précis historique très-méthodique, quoique très-rapide, qui conduit le lecteur depuis la conquête successive de l'Espagne, par les Carthaginois et les Romains, jusqu'au temps actuel. Ce volume ne contient qu'une estampe, mais elle est triple des autres, et le sujet en est curieux : c'est l'abdication du roi Charles IV, au château d'Aranjuez, le 2 mai 1808.

Les deuxième, troisième, quatrième et cinquième volumes contiennent la description des mœurs de l'Espagne, et le sixième celle des usages et costumes du Portugal. L'auteur ne manque jamais l'occasion d'animer ses tableaux par le récit de quelque anecdote servant à peindre les mœurs. Toutes les estampes ne présentent pas seulement des figures, on y trouve des vues de pays et d'édifices, exécutées avec un fini et une précision qui ne se rencontrent pas toujours dans des ouvrages pompeusement annoncés.

L'EGYPTE ET LA SYRIE, *ou* Mœurs, usages, costumes et monumens des Egyptiens, des Arabes et des Syriens, précédés d'un précis historique par MM. Breton, et Marcel, ex-directeur de l'imprimerie royale. Six volumes in-18 ornés de *quatre-vingt-quatre planches*, dont une partie a été exécutée sur les dessins originaux, et l'autre d'après l'ouvrage de L. Mayer 20

Idem, gravures coloriées. 30

Idem, papier vélin, coloris soigné. 60

Après une analyse très détaillée de cet ouvrage, *le Moniteur* du 14 juin 1814 ajoute : « Nous laisserons à nos lecteurs le plaisir de parcourir eux-mêmes cette contrée avec l'auteur, qui paroît avoir réuni toutes les indications propres à fournir une description satisfaisante, etc. etc. Nous ajouterons que les vingt-huit planches doubles qui font partie des quatre-vingt-quatre, ne dépareroient pas, par leur exécution, un ouvrage du plus grand luxe. »

M. Marcel, que ses progrès dans les langues orientales avoient fait nommer, fort jeune encore, directeur de l'imprimerie du Caire, et qui a été pendant douze ans directeur de l'imprimerie royale, a bien voulu seconder M. Breton dans cette description de l'Egypte. Une correspondance assez suivie avec un habitant du Caire, sa facilité à parler et à écrire l'arabe, ses travaux nombreux dans le grand ouvrage de la Commission, lui ont rendu bien faciles les renseignemens qu'il a consignés dans cet ouvrage, et particulièrement dans son Essai sur l'histoire des Mamelloucks, depuis l'évacuation de l'Egypte par les Français.

Aux quarante-neuf gravures empruntées de l'ouvrage de L. Mayer, des Voyages de lord Valentia, de Norden et de Niebuhr, l'éditeur en a réuni trente-cinq d'après les dessins originaux et inédits. Plus de la moitié de ces trente-cinq dessins sont de M. Marcel, qui les a faits lui-même ou fait faire sur les lieux, et les a rapportés en France avec une foule de curiosités égyptiennes. Les autres sont de M. Rosset, sculpteur lyonnais, qui a visité l'Egypte quelques années avant l'expédition.

Ainsi nos lecteurs pourront se convaincre que rien n'a été négligé pour mériter leurs suffrages, et leur donner des détails authentiques et satisfaisans sur cette intéressante contrée.

LA RUSSIE, *ou* Mœurs, usages et costumes des habitans de toutes les provinces de cet empire, accompagnés de *cent onze planches*, représentant plus de deux cents sujets, gravées sur les dessins originaux, et d'après nature, de MM. Sauerweid, peintre russe, et Robert Ker-Porter, peintre anglais, inventeur des Panoramas; par M. Breton. Paris, 1813. Six volumes in-18, papier fin, brochés. . . . 24

Idem, gravures coloriées. 36

Idem, papier vélin, gravures coloriées plus soigneusement. . 72

Quelques exemplaires ont été imprimés sur papier de couleur, et un seul sur peau vélin.

Ce ne sont point les circonstances qui ont fait publier cet ouvrage; il a été, en 1812 et en 1813, l'objet des recherches et des travaux de plusieurs personnes. Rien n'a été négligé pour donner toute la perfection désirable aux gravures, entre lesquelles on remarquera sans doute avec intérêt trois vues de Saint-Pétersbourg, quatre vues de Moscou, dont une de l'intérieur du Kremlin, une vue des Stepps, deux vues du Kamtschatka, etc.

La funeste campagne de Russie, et celle qui l'a suivie, en amenant au sein de la France une partie des individus dont cet ouvrage décrit les mœurs et offre les costumes, a pu faire juger de l'exactitude des sources où nous avons puisé. Cette exactitude a été portée au dernier

degré par les rectifications faites à un grand nombre de planches par M. Sauerweid, peintre russe. Malgré les dépenses qu'ont entraînées ces changemens, l'ouvrage est resté au même prix.

Le Voyage pittoresque de M. Robert Ker-Porter, celui du docteur Clarke, publié à Londres en 1811, en ajoutant à la masse des nombreux documens qu'avoient antérieurement fournis sur la Russie Gmelin et Pallas, ont donné à M. Breton, éditeur de cet ouvrage, les moyens de donner des détails sur toutes les peuplades de la Russie, et en particulier sur ces hordes sauvages des Kirguis, des Calmoucs, des Cosaques, dont les milices indisciplinées ont, en 1814, désolé nos belles provinces et les environs même de la capitale.

LA TURKIE, *Mœurs, usages, costumes des Othomans*, et Abrégé de leur histoire; par A. L. CASTELLAN, auteur des *Lettres sur la Morée et sur Constantinople;* avec des éclaircissemens tirés d'ouvrages orientaux, et communiqués par M. LANGLÈS. Six volumes in-18, ornés de *soixante-douze planches*. 20

Idem, gravures coloriées. 30

Idem. papier vélin, gravures coloriées plus soigneusement . . 60

Quelques exemplaires ont été imprimés sur papier de couleur, et deux sur peau vélin.

« Ces six volumes renferment en détails agréables ou curieux, en faits intéressans et instructifs, en descriptions exactes et amusantes, ce qu'on ne pourroit rassembler sans lire une infinité d'ouvrages ou rares ou très-volumineux, et peut-être sans faire le voyage de Constantinople, car l'auteur a vu ce qu'il décrit, et la clarté de ses récits n'en laisseroit pas douter, si d'ailleurs ses Lettres sur la Morée et sur les Dardanelles n'avoient prouvé qu'il savoit aussi bien observer que raconter avec charme et peindre avec exactitude. M. Castellan, quoique gêné par l'espace, a cependant complété des renseignemens très-étendus sur la Turquie, sur son histoire et sur ses habitans..... Les deux premiers volumes contiennent un Précis, aussi rapide qu'intéressant, de l'histoire des Othomans, depuis Othman I, qui, de 1300 à 1306, fonda la puissance turque sur les débris de celle des califes, successeurs de Mahomet, jusqu'à la dernière révolution qui suivit de peu de mois le couronnement de Mahmoud II, et qui, en 1811, coûta la vie au grand-visir Mustapha Baraictar.

» Les quatre derniers volumes sont relatifs aux mœurs, usages et costumes.

» Des notes de M. Langlès achèvent de donner la plus grande authenticité à tous les détails relatifs aux lois et usages, comme aussi à l'exactitude de l'orthographe. » *Gazette de France*, 24 janvier 1812.

Voyez le *Journal de Paris* du 1 juin, celui *des Débats*, du 16 janvier, et un des numéros suivans, celui du *Moniteur*, de la *Gazette de France*, etc.

VOYAGE A SMYRNE, dans l'Archipel et l'île de Candie, en 1811, 1812, 1813 et 1814; suivi d'une notice sur *Péra*, et d'une description de la marche du Sultan; par J. M. TANCOIGNE, attaché en 1807 à l'Ambassade de France en Perse, et depuis interprète et chancelier du consulat de la Canée. Ouvrage orné de *deux gravures*, chacune quadruple du format in-18, et représentant le cortége du Sultan, d'après un dessin colorié de M. Melling. Deux vol. in-18..... 8

Les mêmes, avec les *deux gravures*, renfermant près de cent personnages soigneusement coloriés..... 12

Les mêmes, papier vélin, avec les *deux gravures coloriées*.... 24

Ce petit ouvrage, résultat d'observations faites sur les lieux mêmes, complètera le *tableau de la Turkie* de MM. *Castellan* et *Langlès*.

LA CHINE EN MINIATURE, *ou* Choix de costumes, arts et métiers de cet empire, représentés par *cent huit planches*, la plupart d'après les dessins originaux inédits du cabinet de feu M. Bertin, accompagnés de notices explicatives historiques et littéraires, tirées en partie de la correspondance non imprimée des missionnaires avec le ministre; par M. BRETON. Paris, 1811. Six volumes in-18, papier fin . 20

Idem, gravures coloriées 30

Idem, papier vélin, gravures coloriées plus soigneusement. . . 60

Il a été tiré douze exemplaires sur papier imitant le papier de bambou de la Chine, et un seul sur peau vélin.

Cet ouvrage, le premier de notre collection, est presqu'entièrement épuisé; il ne nous en reste que cinquante exemplaires, dont aucun ne sera vendu qu'avec la collection complète. Les cuivres entièrement usés n'en seront plus regravés; et il sera remplacé par un ouvrage portant le même titre, ayant le même nombre de volumes, mais qui en sera distinct pour les gravures comme pour le texte.

« Beaucoup d'ouvrages très-volumineux et très-chers apprennent moins bien à connoître la Chine que ces six petits tomes, annoncés sous un titre si modeste. Il est une multitude d'écrits pour lesquels les gravures ne sont qu'un luxe inutile; elles sont nécessaires dans celui-ci. Elles joignent l'élégance à la fidélité du dessin; et, lorsqu'on réfléchit à la fois et à leur grand nombre et à la modicité du prix de l'ouvrage, on ne peut disconvenir que tous les genres d'agrémens se trouvent réunis dans cette intéressante production. » *Journal de Paris*, 26 décembre 1810.

« M. Bertin, qui fut ministre d'Etat sous les deux derniers règnes, possédoit une précieuse collection de dessins originaux faits à la Chine. Une bonne partie de ces dessins a été acquise par un libraire, et ce libraire a eu l'idée d'y faire un choix et de publier ceux qu'il auroit choisis. A ces dessins, il falloit un texte : M. Breton a été chargé de le faire. M. Breton a du talent et une grande habitude des recherches. Le libraire pouvoit-il mieux s'adresser pour avoir un texte bien fait, etc. etc. ? » *Journal de l'Empire*, 8 juillet 1811.

« L'auteur avoue modestement que son livre, dont l'objet est de présenter une espèce de *compendium* de tout ce que cette partie de l'Asie offre de rare, de curieux et d'utile, est une galerie où paroissent tour à tour les divers documens envoyés en France par deux Chinois eux-mêmes. Ces documens furent envoyés à M. Bertin, ministre d'Etat sous les deux derniers règnes. Les deux Chinois avoient été convertis au christianisme et avoient passé en France. De retour dans leur pays, leur reconnoissance pour M. Bertin les porta à lui adresser de nombreux matériaux sur les usages, sur les arts et sur la civilisation de leur pays. Ces matériaux, déposés dans le cabinet de M. Bertin, ont été acquis par M. Nepveu, libraire. Il s'en est trouvé plusieurs qui n'avoient point encore paru sous les yeux du public. C'est cette collection précieuse qui a été réunie, commentée et mise en ordre par M. Breton. » *Courrier de l'Europe*, 26 avril 1811.

Nous ajouterons qu'aucun ouvrage avant celui-ci, pas même celui des cérémonies religieuses, publiés avec tant de luxe et d'exactitude, n'avoit offert le costume du grand lama, dont le père Cibot, peintre missionnaire, envoya un dessin colorié à M. Bertin. Le dalaï-lama ayant quitté le Thibet pour venir à Pékin féliciter Kien-Long sur la soixantième année de son règne. (Voyez, tom. I, pag. 89, ce qui est dit à ce sujet.) Aucun n'avoit fait connoître les costumes d'un mandarin-coréen, d'un coréen, homme du peuple, etc.

VUES ET COSTUMES DE LA CHINE ET DE LA TARTARIE, gravés en taille-douce par Simon, d'après les dessins de W. Alexandre, artiste attaché à l'ambassade de lord Macartney; avec des explications traduites de l'anglais, par M. Langlès. Ouvrage orné de *cinquante-trois planches*, dont trente et une doubles du format in-18. Deux vol. in-18 br. 10

Idem, gravures coloriées 15

Idem, papier vélin 30

On voit dans les six volumes de la *Chine en miniature* cent huit gravures exécutées d'après des dessins faits par des peintres chinois : ces dessins manquoient de justesse sous le rapport des proportions du corps humain et sous celui de la lumière et des ombres; on y a suppléé, autant que possible, en les gravant, mais nécessairement les planches se sont ressenties de l'incorrection des originaux chinois. Il n'en a pas été de même en gravant d'après des dessins faits en Chine par un artiste européen tel que M. W. Alexandre. Avant l'ambassade anglaise de lord Macartney et les Mémoires sur la Chine, en seize volumes in-4°, on n'avoit aucun dessin exact et bien authentique des monumens ou des costumes de la Chine. L'ambassade hollandaise, dont la relation a été publiée à Leyde, en 1655, in-folio, offre une incroyable quantité de gravures; mais pas une n'a le mérite de cette vérité locale dont toutes les planches gravées d'après M. Alexandre sont pour ainsi dire empreintes.

Arts, Métiers et Cultures de la Chine, d'après les dessins et les manuscrits envoyés par les missionnaires français et étrangers pensionnés par Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, savoir :

LE VERNIS, *ou* l'Art de l'extraire et de l'appliquer, représenté dans une suite de *onze planches*, accompagné d'un texte explicatif puisé dans les écrits du Père d'Incarville et des autres missionnaires. Un vol. in-18. 3

Idem, gravures coloriées 6

LE BAMBOU, *ou* l'Art d'en fabriquer du papier, représenté dans une suite de *treize gravures*, accompagné d'un texte explicatif puisé dans les écrits des Pères d'Entrecolles et Cibot. Un volume in-18. 3
Idem, gravures coloriées. 6

LE THÉ, *ou* Nouveau Traité sur sa récolte, sa préparation et ses usages; par F. Marquis jeune, orné de *dix gravures*, faites d'après nature et d'après des peintures originales de la Chine. Un volume in-18, broché. 3
Idem, gravures coloriées. 6

Ces trois traités, qui paroissent maintenant, seront suivis des quatre suivans:

LA PORCELAINE, *ou* l'Art de la fabriquer en Chine, représenté dans une suite de dix gravures, accompagné d'un texte explicatif, analysé des écrits du Père d'Entrecolles et des missionnaires. Un volume in-18 orné de *dix gravures*. 3
Idem, gravures coloriées. 6

LE RIZ, *ou* Représentation en dix gravures, d'après des peintures originales chinoises, des travaux qu'exigent la culture et la récolte, accompagné d'un texte traduit en partie du chinois. Un volume in-18 orné de *dix gravures*. 3
Idem, gravures coloriées. 6

LA SOIE, *ou* l'Art de soigner les vers qui la produisent, représenté en onze gravures, faites d'après des peintures originales chinoises, accompagné d'un texte explicatif puisé dans les écrits des missionnaires. Un vol. in-18 orné de *onze gravures*. 4
Idem, gravures coloriées 8

VERS A SOIE SAUVAGES DE LA CHINE, vivant sur le chêne à feuille de châtaignier et sur le frêne. Traité extrait des Mémoires des PP. CIBOT et d'INCARVILLE, missionnaires, accompagné de *douze gravures* d'après les dessins faits en Chine, gravés pour la première fois. Un volume in-18. 3
Idem, gravures coloriées. 6

TABLEAU du royaume de Caboul et de ses dépendances, dans la Perse, la Tartarie et l'Inde, offrant les mœurs, usages et costumes de cet empire; par Monstuart Elphinstone, ambassadeur d'Angleterre à la cour de Caboul; traduit et abrégé de l'anglais, par M. BRETON. Trois volumes in-18, ornés de *quatorze planches*. 10
Les mêmes, avec les *quatorze planches coloriées* 15
Les mêmes, papier vélin. 30

Le nom de Caboul est peu connu en France. Le royaume qui porte ce nom s'est formé vers le milieu du siècle dernier par la réunion de plusieurs provinces comprises dans les traités de géographie sous la dénomination de pays des Afghans. La vallée de Cachemire ne nous est guère connue que par ses schalls magnifiques. Le traducteur de cet ouvrage ose assurer que, depuis les Voyages de Cook, il n'a point paru de relation plus intéressante par le nombre et la variété des objets qu'elle embrasse.

NOTICE SUR L'ETAT ACTUEL DE LA PERSE, en persan, en arménien et en français, par Mir-Davoud-Zadour de Mélik Schahnazar, envoyé de Perse en France, et MM. LANGLÈS, membre de l'Institut, et CHAHAN DE CIRBIED, professeur d'arménien à l'école des langues orientales. Paris, imprimerie royale, 1818. Un volume in-18, orné de *trois gravures*. 8
Le même, avec les *trois gravures coloriées*. 10

Le récit d'un Persan sur le gouvernement de son pays, porte un cachet d'originalité que n'ont point les relations faites par des voyageurs étrangers au pays.

VOYAGES A LA MEKKE, DANS L'INDE ET EN PERSE, traduits de l'anglais et du persan, par M. LANGLÈS, de l'Institut. Cinq volumes in-18 ornés de *vingt planches*, dont seize sont d'une dimension double du format in-18, exécutées par Copia, Coiny et Saint-Aubin 20

Idem, gravures coloriées. 30

(*Les exemplaires papier vélin sont épuisés.*)

Ces cinq volumes contiennent quatre Voyages différens, savoir : Voyage de l'Inde à la Mekke, par Abdoul-Kerim, favori de Thamâs-Kouli-Khan, extrait de la version anglaise de ses Mémoires. Un volume in-18 orné d'une gravure. — Voyage de la Perse dans l'Inde et du Bengale en Perse, le premier traduit du persan, le second de l'anglais. Deux volumes in-18 ornés de quatre gravures. — Voyage pittoresque de l'Inde, fait dans les années 1780 à 1783, par W. Hodges. Deux volumes in-18 ornés de quinze planches.

Nous ne possédons encore qu'un petit nombre de Voyages traduits des langues orientales: on doit savoir gré à M. Langlès de nous faire connoître des relations intéressantes sous le double rapport de l'histoire et de la géographie. On aime à entendre des Asiatiques parler des contrées qu'ils habitent.

VOYAGE CHEZ LES MAHRATTES, par feu M. Tone, colonel d'un régiment d'infanterie mahratte, traduit de l'anglais par M.M. L., et publié avec des notes sur l'histoire, les mœurs et les usages des Mahrattes, rédigées en forme de Glossaire ; par L. LANGLÈS, de l'Institut. Un volume in-18, avec une gravure. 3

LES MARATTES, *ou* Mœurs, usages et costumes de ce peuple ; par Thomas Duer Broughton, commandant de l'escorte du résident anglais à la cour de Sindhia ; traduit de l'anglais par M. BRETON. Deux volumes in-18, ornés de *dix planches*, dont six triples du format. 8

Idem, gravures coloriées. 12

Idem, papier vélin. 24

Un ouvrage où les mœurs d'un peuple belliqueux sont fidèlement décrites, paroît devoir intéresser les Français. Les Marattes qui ont victorieusement résisté aux armes de Tamerlan et de Nadir-Chah, ont fini, après avoir aidé les Anglais à triompher du courageux Tippoo-Saëb, par devenir les sujets de ceux dont ils étoient les auxiliaires. Des efforts malheureux n'ont abouti qu'a rendre leur servitude plus complète. On lira avec plaisir tout ce que dit, sur les usages de cette nation singulière, sir Duer Broughton, placé auprès du résident anglais, dans la position la plus favorable pour acquérir toutes sortes de renseignemens.

Tels sont les ouvrages qui ont paru jusqu'à ce jour, 1er juin 1821, de la collection que nous annonçons en *souscription*, par un Prospectus spécial, sous le titre de COLLECTION PORTATIVE DE NOUVEAUX VOYAGES PITTORESQUES, et dont nous rapporterons un extrait.

L'ensemble de cette collection, lorsqu'elle sera achevée, formera la description la plus détaillée du globe. A la vérité, il faut avouer que, dans le plus grand nombre de ces ouvrages, on a éloigné la partie la moins agréable de la science, pour ne s'attacher qu'à celle qui est la plus amusante, la plus agréable à lire ; mais nous osons dire que c'est aussi la plus instructive et la plus utile. L'étude de l'homme, la connoissance des usages de tous les peuples, de leur manière de se vêtir, de se loger, de leurs arts et métiers, de leurs divertissemens, de leurs mœurs et de leurs habitudes, n'est-elle pas préférable à l'ennuyeuse et stérile nomenclature des fleuves, des montagnes, des pays qu'ils habitent, et à l'énumération des provinces, et des autres subdivisions géographiques, si compliquées et si variables? Au reste, pour compléter entièrement notre collection, nous nous proposons de mettre en tête un atlas de cartes dressées avec soin, et une *géographie générale* en trois petits volumes, dans laquelle ces objets seront traités par une plume ha-

bile et exercée à décrire le globe à grands traits. Enfin, notre collection sera terminée par un volume de tables qui contiendront tous les noms propres de lieux, de peuples, de villes et d'individus, dont il sera fait mention dans tout l'ouvrage, ce qui donnera à cette bibliothèque géographique toute l'utilité d'un dictionnaire.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le mérite de cette collection, dont quatre-vingts volumes sont déjà connus du public, et dont ceux qui restent à publier seront rédigés sur le même plan et avec le même soin. Mais nous devons faire connoître ici les conditions de la souscription.

La collection aura en totalité cent soixante volumes; elle se divisera en quatre séries de quarante volumes chacune. Chaque série aura huit livraisons de cinq volumes chaque. Les livraisons paroîtront de six semaines en six semaines, et seront, pour les souscripteurs, du prix de 22 fr. 50 centimes avec les gravures soigneusement coloriées, et de 15 fr. avec les gravures en noir.

Les personnes qui acheteroient à la fois ou qui justifieroient avoir la collection complète des ouvrages déjà publiés, ne paieront les nouveaux que sur le pied et dans la proportion de 4 fr. 50 c. le volume avec les gravures coloriées, et 3 fr. avec les gravures en noir.

Le prix de chaque volume en papier vélin, est double de ceux annoncés ci-dessus.

On souscrit par séries sans rien payer d'avance; seulement, en s'abonnant, le souscripteur s'engagera à prendre tous les volumes de la série pour laquelle il aura souscrit.

Lorsqu'une série finira, un avis imprimé fera connoître l'ordre de la série suivante; et chaque souscripteur recevra en même temps les titres et faux titres imprimés des volumes publiés de la *Collection portative de nouveaux Voyages pittoresques*, avec indication de la subdivision indiquée par notre Prospectus.

Le tableau ci-joint offre l'indication des volumes dont les diverses livraisons seront composées, et des époques où elles seront mises en vente.

On souscrit, à Paris, chez Nepveu, libraire, passage des Panoramas, n° 26, et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

Les personnes qui ne voudront pas souscrire pour la totalité d'une série, pourront toujours se procurer séparément les divers ouvrages de la collection; mais, dans ce cas, ils les paieront à raison de 4 fr. le vol.

DIVISION DE L'OUVRAGE.

Europe.

	vol.
La Russie	6
La Pologne	2
La Suède, le Danemarck, la Laponie	3
La Prusse, Hambourg, le Hanovre	4
L'Autriche, le Tyrol, la Bavière	6
La Turquie	6
La Hollande, les Pays-Bas, la Belgique	3
L'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande	6
La France	8
L'Illyrie	2
La Suisse	4
L'Italie, la Sardaigne, les Deux-Siciles	6
L'Espagne et le Portugal	6

Asie.

	vol.
Smyrne, Asie mineure	2
L'Arabie, la Mekke	1
La Perse	4
Le Caboul	3
La Chine, la Tartarie, la Corée, etc.	8
La Cochinchine	1
Pégu et Ava, empire Birman	1
Siam	1
Le Japon	6
L'Indoustan	8
Les Marattes	2
Ceylan	1

Afrique.

Dahomé	1
La Barbarie, Alger, Tunis, etc.	2
L'Egypte et la Syrie	6
La Nubie, L'Abyssinie	2
Le Sénégal	4
La Guinée	2
Le cap de Bonne-Espérance, les Hottentots, les Cafres	2
Madagascar, l'Ile-de-France, etc.	1
Monomatapata, Mosambique, etc.	1
Le Soudan ou la Nigritie	1

Amérique septentrionale.

Les Etats-Unis, la Floride, la Louisiane	2
Le Canada	1
La Californie, les possessions russes, etc.	1
Le Mexique	3
Les Antilles, Saint-Domingue, la Martinique	1

Amérique méridionale.

La Guiane	1
Le Pérou, le Chili, Quito	4
Le Brésil	4

Le Monde Maritime.

Le Monde Maritime	12

ORDRE DES LIVRAISONS DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

1re livraison, les 3 premiers volumes de l'Autriche, les 2 de l'Illyrie.
2e, les 3 derniers de l'Autriche, les 2 premiers de la Turquie.
3e, les 4 derniers de la Turquie, le 1er du Caboul.
4e, les 2 derniers du Caboul, les 3 premiers de la Russie.
5e, les 3 derniers de la Russie, les 2 premiers de la Suisse.
6e, les 3 premiers de l'Egypte, les 2 volumes des Marattes.
7e, les 3 derniers de l'Egypte, les 3e et 4e de la Suisse.
8e, les 4 volumes du Brésil, le volume des Antilles.

Les volumes déjà parus ont suffisamment fait connoître le papier employé pour la collection, ainsi que le caractère, beaucoup plus fort que celui des petits formats.

SOUSCRIPTION.

ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN DE LA FONTAINE, ornées de *cent vingt-cinq gravures*, en taille douce, d'après les dessins de Desenne, Chaudet, Dugourc, Devériat, etc., etc.; par Bosq, Devilliers, Forsell, Leroux, Lecomte, Pauquet, Pigeot, Pourvoyeur, Simonet, etc., etc.; nouvelle édition accompagnée d'*une Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, par M. WALCKENAER, membre de l'Institut, augmentée d'un volume de pièces inédites, ou publiées seulement depuis 1821, et d'un volume publié par M. LEBAILLY, sous le titre d'*Hommages Poétiques à Jean de La Fontaine*.

Dix-huit volumes in-18, imprimés seulement à 500 exemplaires, sur papier carré vélin collé, et à 200 exemplaires sur très-beau papier raisin vélin, par M. Pierre Didot, imprimeur du Roi.

Prix des dix-huit volumes in-18, sur carré vélin, ornés des *cent vingt-cinq gravures*, pour les souscripteurs..... 85

Et pour les personnes qui n'auront pas souscrit avant la mise au jour des deux derniers volumes..... 100

Les mêmes avec les gravures avant la lettre, pour les souscripteurs..... 125

Les mêmes pour les non-souscripteurs..... 135

Les mêmes dix-huit volumes grand in-18, sur raisin vélin, avec les gravures avant la lettre, pour les souscripteurs.. 170

Pour les non-souscripteurs..... 180

DISPOSITION DE L'ÉDITION.

Les *Fables* forment les tomes 1, 2, 3 et 4, ornés de *trente-six gravures*; les *Contes*, les tomes 5, 6, 7 et 8, ornés de *soixante-quinze gravures*; les Poëmes d'*Adonis*, de *Psyché*, de *Saint-Malc* et du *Quinquina*, les tomes 9 et 10, ornés de *cinq gravures*; le *Théâtre*, les tomes 11 et 12, ornés de *sept gravures*; les *Œuvres diverses*, classées par M. Walckenaër, les tomes 13 et 14, avec *fac simile*; les *Nouvelles Œuvres diverses*, le tome 15; les *Hommages poétiques à Jean de La Fontaine*, le tome 16. — *L'Histoire de la Vie et des Ouvrages de Jean de La Fontaine*, par M. Walckenaër, forme deux volumes, qui sont tomes 1 et 2, et que les amateurs peuvent mettre à la tête ou à la fin de l'édition; ils sont ornés d'un portrait inédit de La Fontaine, d'après Lebrun, et de la gravure de la maison de La Fontaine d'après un dessin de M. Guenepin.

Les Amours de Psyché, le *Théâtre* et les *Contes* de La Fontaine ne devant offrir que des scènes de personnages, pour jeter de la variété dans les compositions, nous nous sommes attachés à n'admettre dans les *trente-six gravures*, qui ornent les *Fables*, que des scènes d'animaux. Acteurs nés de l'apologue, ils sont dessinés avec une vérité réservée à tort, jusqu'à ce jour, aux seuls livres d'histoire naturelle. Ce n'est

pas sans beaucoup de peine et plusieurs acquisitions onéreuses, de dessins non employés dans notre édition, que nous croyons enfin avoir réussi à faire remplir d'une manière heureuse le programme que chacune des trente-six fables choisies par nous offroit au dessinateur.

Pour les *Contes*, La Fontaine s'y montrant toujours badin plutôt que licencieux, nous avons pensé que ce seroit mal entrer dans ses idées que de vouloir reproduire le charme de ses narrations par des tableaux trop libres.

Les *soixante quinze gravures* qui ornent les *Contes*, toutes exécutées d'après les dessins de MM. Desenne, Dugourc et Sébastien Leroy, en offriront la preuve. Pour que cette suite de soixante-quinze gravures n'offrît aucune disparate dans ses compositions, nous avons rejeté trente-quatre planches, dont une partie avoit, à la vérité, le mérite d'être gravée par Coiny et Duplessis-Bertaux, et avoit antérieurement été employée par nous dans un restant d'édition, in-18 et in-12, imprimée sur papier vélin par M. P. Didot en 1795 (1), et dont l'autre étoit le fruit de différens essais qui ne nous ont point paru assez heureux.

Les volumes des *Amours de Psyché* sont ornés de *cinq gravures*. Ayant acquis neuf très-beaux dessins faits pour *l'Ane d'Or* d'Apulée par le célèbre Chaudet, nous en avons fait réduire et graver deux pour notre édition. Les trois autres sont exécutées d'après les dessins de Desenne.

Le *Théâtre* offre *sept gravures* d'après les dessins de M. Devériat.

Les *Œuvres diverses* offrent un *fac simile* de l'écriture de La Fontaine. Elles sont classées dans un nouvel ordre, et contiennent d'importantes corrections et plusieurs pièces inédites. Des vocabulaires des vieux mots se trouvent à la fin des *Contes* et à la fin des *Fables*.

Au lieu d'une courte notice sur notre illustre poëte, nous accompagnons ses *Œuvres* d'une biographie développée et complète, rédigée par M. Walckenaër, membre de l'Institut, et contenant un nombre de particularités inconnues sur la vie de cet homme célèbre, et sur divers personnages du siècle de Louis XIV. En représentant La Fontaine entouré de ses contemporains, et plus particulièrement des dames illustres de son siècle, on s'est flatté que la peinture de son caractère en ressortiroit plus piquante et plus vraie.

Cette biographie, formant deux tomes, et pouvant se relier en un volume, est ornée d'un portrait de La Fontaine d'après un tableau de Lebrun, gravé pour la première fois. On sait qu'un contemporain célèbre reprochoit au portrait fait par Rigaud de manquer d'exactitude. On peut compter sur la ressemblance d'un portrait de La Fontaine peint par Lebrun, qui étoit l'ami particulier de ce grand poëte. Dans les portraits faits d'après Rigaud, et qui tous ont été depuis près d'un siècle copiés les uns sur les autres, La Fontaine est représenté de côté; dans le nôtre, il est vu de face, et c'est quelque chose que de pouvoir considérer ainsi la physionomie d'un homme naïf et vrai par excellence.

SOUSCRIPTION.

ARTS ET MÉTIERS DES ANCIENS, représentés par les monumens, en *cent trente planches* in-fol. ombrées et au

---

(1) Comme il y a des amateurs qui désirent réunir tout ce qui a été fait pour La Fontaine, nous avons fixé le prix de ces trente-quatre figures rejetées à 20 fr. avec la lettre, et à 30 fr. avant la lettre. Elles seront moitié de ces prix pour ceux de nos souscripteurs qui voudroient les resserrer en un petit volume à la fin de leur édition.

trait ; ou Recherches archæologiques servant principalement à l'explication d'un grand nombre d'Antiquités recueillies dans les ruines d'une ville gauloise et romaine, découverte entre Saint-Dizier et Joinville. Ouvrage qui peut servir de supplément aux Recueils de Montfaucon, du comte de Caylus, de d'Agincourt, etc., ainsi qu'aux découvertes souterraines d'Herculanum, par feu M. l'abbé DE TERSAN et feu M. GRIVAUD DE LA VINCELLE, membre de plusieurs académies et sociétés littéraires et savantes.

Cet ouvrage qui doit avoir quinze livraisons de huit à dix planches chacune de format grand in-folio, dit nom de Jésus, ne sera pas discontinué par la mort de M. Grivaud. Les planches et les matériaux existent et n'exigent qu'une classification très-simple.

Quatre livraisons ont déjà paru. Les autres vont suivre.

Le prix de chaque livraison est fixé, pour Paris, à 12 fr. sur papier ordinaire, et à 24 fr. sur papier vélin. Ce prix, lorsque la deuxieme livraison aura paru, sera porté à 15 fr. papier ordinaire, et 30 fr. pap. vél.

Après des recherches sur la ville, dont les antiquités servent de base à cet ouvrage, on traitera les objets suivans :

LES ARTS.

Soins donnés à l'homme à sa naissance.
Première éducation.
Exercices du corps.
Chasse, Pêche et Jeux.
Médecine.
Chirurgie.
Peinture.
Sculpture.
Architecture.
Gravure.
Musique.
Danse.

LES MÉTIERS.

PREMIÈRE DIVISION. *Les premiers besoins de l'homme.*
§. 1er. Nourriture.
§. 2. Habitation et service intérieur.
§. 3. Habillement.

DEUXIÈME DIVISION. *Ouvriers particuliers.*
§. 1er Ouvriers en terre.
§. 2. ——— en bois.
§. 3. ——— en pierre.
§. 4. ——— en métaux.
§. 5. Ouvriers en choses usuelles.
§. 6. ——— d'agrément.
§. 7. ——— de luxe.

TROISIÈME DIVISION. *Ouvriers généraux.*
§. 1er. Service général.
§. 2. Service militaire.
§. 3. Navigation.

QUATRIÈME DIVISION. *Industrie supérieure.*

CINQUIÈME DIVISION. *Etats et métiers déclarés infâmes chez les anciens.*

ADDITION. *Antiquités relatives à la religion et au culte.*

Cette dernière partie servira d'explication aux antiquités les plus curieuses, découvertes à Châtelet, et qui ont rapport à la religion et au culte. Elles se termineront par les derniers soins rendus à l'homme après sa mort, et l'exposition d'un nouveau système d'explication de la figure de l'*Asciu*, et de la dédicace *sub Ascia* dans les inscriptions tumulaires.

ANTIQUITÉS GAULOISES ET ROMAINES, recueillies dans les jardins du Luxembourg, pendant les travaux qui y ont été exécutés, pour servir à l'histoire des antiquités de Paris. Précédées de recherches sur cette grande capitale, sur le Palais de la Chambre des Pairs: par M. GRIVAUD DE LA VINCELLE. (On a joint aux planches d'antiquités le plan du jardin de ce palais, avec les vues des parties intérieures de ce bel édifice.) Un volume in-4° de texte et un volume in-folio de *vingt-six planches*..... 26

Idem, papier vélin..... 50

Idem, papier jésus d'Auvergne..... 30

Idem, papier jésus vélin..... 60

RECUEIL DE MONUMENS ANTIQUES, la plupart inédits et découverts dans l'ancienne Gaule; ouvrage enrichi de cartes et planches en taille-douce, qui peut faire suite aux Recueils du comte de Caylus et de la Sauvagère, dédié à Son Altesse Royale Monseigneur le prince héréditaire de Bavière; par M. GRIVAUD DE LA VINCELLE, membre de plusieurs académies. Trois volumes in-4° dont un composé de *quarante planches*. Prix, papier ordinaire..... 30

Et papier vélin..... 50

HISTOIRE DES ARTS EN FRANCE PROUVÉE PAR LES MONUMENS, par M. le chevalier Alexandre LENOIR, créateur et ancien conservateur du Musée des Monumens français et administrateur des monumens de l'église royale de Saint-Denis.

Un volume grand in-8°, cartonné, de 476 pages d'impression, et un atlas grand in-folio, très-solidement cartonné, renfermant *cent soixante-quatre planches* gravées au trait, par MM. Percier, membre de l'Institut; Imbart, officier du génie; Ballard, Colliot, Willemin et Guyot, d'après les dessins de M. Alexandre Lenoir et Percier..... 60

Il ne reste que cinquante exemplaires de cet ouvrage, dont la seconde partie se divise par siècles et en autant de chapitres que l'article offre d'époques, en France; et la première présente des traités sur la peinture sur verre, sur celle en émail, et sur la mosaïque.

MUSÉE DES MONUMENS FRANÇAIS, ou *Description historique et chronologique des statues en marbre et en bronze*, bas reliefs et tombeaux des hommes et des femmes célèbres, pour servir à l'histoire de France et à celle de l'art, augmentée d'une dissertation sur les costumes de chaque siècle, par M. le chevalier Alexandre LENOIR, créateur et ancien conservateur du Musée des Monumens français, et administrateur des monumens de l'église royale de Saint-Denis, membre de

plusieurs sociétés savantes, nationales et étrangères. Sur papier raisin, ornés de *deux cent cinquante-huit planches* tant in-8° qu'in-4° et in-folio : gravées au trait par MM. Percier et Guyot, d'après les dessins de M. A. Lenoir et Charles Percier..... 80

Le même ouvrage, papier vélin, dont il reste 15 exemplaires..... 160

Le sixième volume de cet ouvrage traite de la peinture sur verre, et offre une description des vitraux anciens et modernes, et reproduit en quarante-cinq gravures au trait ceux de la fable de Cupidon et Psyché, d'après les dessins de Raphaël.

Ce bel ouvrage, dont il reste très-peu d'exemplaires, devient d'autant plus précieux, que les monumens qu'il représente, et qui avoient été réunis avec tant de soins et d'intelligence par M. Lenoir, se trouvent maintenant dispersés. Les tomes 2, 4, 5 et 6 se vendent séparement 15 fr. chacun.

Sous presse, le 7e et le 8e et dernier volume du *Musée des Monumens français*, par le même. Ces deux volumes formeront le complément du Musée, et offriront les gravures d'une suite de monumens qui n'ont pas pu être compris dans les volumes précédemment publiés. On y rendra compte de la restauration des tombes royales réintégrées dans l'Eglise de Saint-Denis, dont le deuxième volume du même ouvrage fait connoître la violation.

NOUVEAUX ESSAIS SUR LES HIÉROGLYPHES, ou *des allégories sacrées des Egyptiens et des Grecs*, pour faire suite à l'Antiquité expliquée de Montfaucon et à l'ouvrage de Caylus; par M. le chevalier A. Lenoir, créateur et ancien conservateur du Musée des Monumens français. Trois volumes grand in-8°, sur papier raisin, de *soixante-quatorze planches* doubles et quadruples du format..... 36

Le premier volume traite des monumens égyptiens, de l'explication de plusieurs fables égyptiennes, ainsi que de la description des principaux monumens découverts à Thèbes, qui formoient la collection du cardinal Borgia. On y donne aussi l'explication et la gravure d'un très-beau manuscrit égyptien sur *papyrus*.

Le second volume traite de la table Isiaque et des divinités égyptiennes et de quelques personnages de la mythologie grecque.

Dans le troisième volume, on trouve les gravures et l'explication d'un superbe zodiaque grec, des statues antiques des douze grands dieux des Grecs et des Romains, des fonctions et des attributions de ces dieux, ainsi que des phénomènes célestes et terrestres, dont ils n'étoient que l'image.

M. A Lenoir *s'occupe en ce moment du 4e et dernier volume de cet ouvrage qui traitera particulièrement des divers papyrus découverts à Thèbes. L'auteur, en changeant le titre de cet ouvrage, le rétablit tel qu'il l'avoit précédemment conçu, son intention n'ayant jamais été de donner comme des solutions rigoureuses de problèmes ses idées présentées par lui sous les formes de la vraisemblance et du doute.*

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE.

LETTRES

SUR

LA SUISSE.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ,
RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, N. 17.

914.94
R581le

LETTRES
SUR LA SUISSE,

ÉCRITES EN 1820,

SUIVIES

D'UN VOYAGE A CHAMOUNY
ET AU SIMPLON.

PARIS,

CHEZ N. NEPVEU, LIBRAIRE, PASSAGE DES PANORAMAS.

1822.

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY,
PROVO, UTAH

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Je livre au public le fruit de deux nouveaux voyages que j'ai faits en Suisse, et qui complètent la description que j'ai donnée, en 1820, de quelques cantons helvétiques. Il ne manquerait rien à mes vœux et au succès de cet ouvrage, si le lecteur trouvait à le parcourir une partie du plaisir que j'ai éprouvé en le composant; car je puis dire que je n'ai mis mon amour-propre d'auteur qu'à faire aimer la Suisse.

Je ne répondrai point aux critiques dont ma première relation a été l'objet; il en est une dont il ne tiendrait qu'à moi d'être blessé; mais je respecte trop dans les autres la liberté que je me suis donnée, pour me fâcher des contradictions qu'elle m'at-

tire. Un Génevois a certainement bien le droit de se plaire dans son pays, si j'ai eu le malheur de m'y déplaire; et d'ailleurs, le patriotisme est un sentiment si légitime, que je l'honore même dans ses écarts.

Dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis l'époque de mon second voyage en Suisse, il s'y est passé, notamment à *Berne,* quelques événemens dont l'esprit de parti s'est emparé : car de quoi ne s'empare-t-il pas aujourd'hui? L'abjuration de M. de Haller et son expulsion des conseils de *Berne,* ont donné lieu à des reproches, pour le moins très-hasardés, contre le gouvernement bernois, de la part de personnes qui ne pouvaient avoir sur les motifs et la conduite de ce gouvernement, des notions assez précises; j'en parlerais peut-être avec plus d'exactitude, si je ne croyais que le silence sur cette affaire est désormais dans l'intérêt de la vérité et dans celui de M. de Haller lui-même.

Mais du moins, ce que je puis et dois

faire, sans craindre de manquer à la sincérité dont j'ai toujours fait profession, c'est de rendre un éclatant hommage à la sagesse et aux principes du gouvernement de *Berne*. Il est certain, pour quiconque examine sans prévention les actes de ce gouvernement, qu'il marche avec une constance et une fermeté toujours bien rares, et aujourd'hui plus que jamais, dans la route de l'intérêt général et de la prospérité publique. Les plaies que notre révolution a faites à son pays se cicatrisent de jour en jour; dans la capitale même, jadis livrée à des préjugés trop exclusifs, l'esprit de famille est remplacé peu à peu par le véritable esprit aristocratique. Le nouveau code de procédure civile, dont la rédaction est due à mon savant ami, M. le professeur Schnell, membre du *Grand Conseil*, a fait faire à la législation un pas immense, et le nom de M. le colonel Koch, qui sert aujourd'hui son pays de sa plume, comme il l'a défendu de son épée en 1798, s'est associé à l'hon-

neur de cette importante conception législative. Des travaux publics, tels que la route nouvelle qui doit être ouverte jusqu'au sommet du *Gessenay*, attestent le génie et presque les ressources d'un grand empire, dans une petite république que quelques personnes regardent encore comme une étroite oligarchie. Enfin, ce gouvernement qu'on a si mal à propos accusé d'*intolérance*, s'est tout récemment distingué par des établissemens généreux en faveur du culte catholique; une église catholique a été affectée dans une capitale toute protestante, à l'usage des membres de la communion romaine; deux prêtres catholiques aussi libéralement traités que les ministres réformés, ont été attachés au service de cette église; et le nombre des catholiques de *Berne* n'excède pas *sept cents*, et j'ajoute que l'État a seul supporté tous les frais de ces établissemens dans lesquels il a imprimé le caractère de noblesse et de dignité qui lui est propre.

Il est encore d'autres erreurs, concernant *Berne* et la Suisse entière, qu'on a récemment essayé d'accréditer, et que j'ose me croire également fondé à combattre. J'avoue que cette partie de ma tâche est plus difficile à remplir, et je n'y mettrai pourtant pas moins de franchise.

Un écrivain, dont j'honore avec toute la France les talens et le caractère, et dont j'ai personnellement éprouvé plusieurs fois la bienveillance, M. de Bonald, dans un article de journal où il plaidait éloquemment la cause des Grecs, a attaqué l'indépendance des Suisses. Il doit m'être permis de faire ici contre M. de Bonald, ce que lui-même a fait contre les Turcs ; c'est-à-dire, de défendre le parti le plus juste et le plus faible.

« On demande (c'est M. de Bonald qui » parle) si les républiques helvétiques ne » sont pas des gouvernemens légitimes. » J'aurai l'honneur de répondre, et la preu- » ve en est sous les yeux, que les Cantons » suisses sont dans la chrétienté de gran-

» des municipalités qui ont le pouvoir civil
» auquel leurs sujets doivent certainement
» obéir, mais qui n'ont le pouvoir politique
» que sous le bon plaisir des grandes puis-
» sances; ils ont, comme autrefois quel-
» ques seigneurs dans leurs terres, *moyen-*
» *ne et basse justice*, mais la *haute* est ail-
» leurs; et ce n'est que dans les sociétés tout
» à fait indépendantes et qui n'ont pas hors
» d'elles-mêmes la garantie de leur stabi-
» lité, que se montrent à découvert les vi-
» ces ou les avantages des institutions poli-
» tiques. »

Je répondrai à mon tour : si les républiques helvétiques ne sont pas, en effet, des gouvernemens légitimes, à quel signe, à quel caractère, peut-on reconnaître la légitimité dans les institutions humaines? Confédérés à la face du ciel et de la terre, pour le maintien des droits les plus sacrés, les Cantons suisses ont ajouté encore à l'équité naturelle de leur cause, par la justice de leurs procédés au moment même de leur

émancipation, et par l'innocence de leur conduite dans tous les événemens qui l'ont suivie. Reconnus successivement comme États indépendants et libres, par l'Autriche, qui *seule* possédait chez eux des droits et des domaines féodaux, et par l'Empire, duquel *seul* ils avaient consenti à dépendre; leur existence, en cette double qualité, leur a été solennellement garantie par le traité de *Westphalie* qui a été pendant deux siècles la base du droit public de l'Europe. Mais ce traité même n'avait fait que consacrer un fait déjà mis hors de toute contestation, aussi bien que de toute atteinte, par les nombreuses transactions politiques où la Suisse était intervenue comme État libre et indépendant; et je ne sache pas que depuis l'époque du XVe siècle, où les Cantons conclurent avec la France leurs premières capitulations militaires, aucun monarque, ni aucun publiciste en Europe leur ait contesté le droit de conclure des traités, de faire la paix et la guerre, en

un mot, de se gouverner suivant leurs propres lois, droit qui constitue essentiellement l'indépendance des États libres à l'égard les uns des autres.

Dans quelles chartres anciennes ou dans quels documents nouveaux, dans quels traités du moyen âge ou des temps modernes, a-t-on trouvé de quoi justifier la singulière analogie qu'on établit entre les Cantons suisses et de *grandes municipalités*, soit qu'on prenne ce mot dans le sens qu'y attachaient les colonies romaines, soit qu'on l'entende dans le sens plus restreint que lui donnent nos institutions actuelles? Serait-ce que le Congrès de *Vienne*, en intervenant dans la nouvelle composition du corps helvétique, pour assurer son intégrité, maintenir son indépendance et proclamer sa neutralité perpétuelle, se serait trompé dans ses intentions, au point de n'assurer à la Suisse, que l'existence d'une *grande municipalité*, et non pas celle d'un État libre, indépendant et neutre? Serait-ce plutôt que ces ré-

publiques étant plus bornées dans leur territoire et plus faibles de population qu'aucun des empires qui les environnent, nous devrions, d'après le seul fait de cette faiblesse relative, les regarder comme déchues de leur antique et légitime indépendance? Mais alors, à quoi tient le droit et sur quoi se fonde la justice, s'il dépend uniquement de circonstances produites par la force, d'altérer, de détruire ce premier principe des sociétés humaines? Ainsi donc qu'une colonie de Huns ou de Cosaques, renversant tout devant elle, vienne, comme au Ve siècle, s'établir sur nos frontières et nous envelopper dans ses limites, la France aura cessé d'être indépendante et libre, par cela seul qu'elle sera entourée de voisins plus puissants qu'elle? Je conçois bien que cette indépendance cesse de *fait,* comme dans le cas que je viens de dire, et l'histoire n'est pleine que de semblables violences. Mais que l'on transporte le *droit* dans le *fait,* que l'on érige en axiôme de la politique, cet

abus de la victoire, c'est la logique d'Attila, et non pas le raisonnement d'un publiciste.

On accorde aux Cantons helvétiques la *moyenne* et *basse* justice des seigneurs du moyen âge, et l'on ajoute que la *haute* est ailleurs. Si je ne craignais de prêter à M. de Bonald une grave méprise, je dirais qu'il a confondu ici la *haute justice* avec le *pouvoir politique;* car la *haute justice,* ainsi que l'entendent unanimement les auteurs du droit féodal, n'était que le *droit de vie et de mort* dont jouissaient beaucoup de seigneurs et de villes, et dont un grand nombre d'autres était privé; or, la Suisse entière exerce assurément cette juridiction sur ses sujets, et ce droit existe dans la petite république de *Zug*, qui n'a guère plus de quatre lieues d'étendue, tout aussi bien que dans la vaste monarchie française. Mais pour écarter de cette discussion toute équivoque de mots, je prendrai la liberté de demander à M. de Bonald où réside, pour la Suisse, ce pouvoir po-

litique qui s'exerce sur elle-même et hors d'elle-même? de quelle autorité supérieure, étrangère à la Suisse, peuvent émaner légalement des dispositions qui annuleraient celles des Diètes helvétiques? enfin, de quelle cour européenne la Suisse est obligée d'obtenir la sanction de ses traités, par exemple, de ses capitulations avec la France, avec l'Espagne, avec les Pays-Bas? Ce n'est sans doute pas de ces puissances, avec lesquelles les Cantons ont contracté jusqu'ici sur le pied, non pas de l'égalité des forces, mais de l'égalité des droits; ce n'est pas de la Russie, avec laquelle ils n'ont rien à démêler et dont les sépare un immense intervalle rempli d'États libres et indépendants comme eux; ce n'est pas de la Prusse, qui, en reprenant la souveraineté du comté de *Neuchâtel,* lui a permis de s'incorporer à la Suisse en qualité de Canton, et qui a reconnu elle-même l'indépendance et l'intégrité du corps helvétique; c'est encore moins de l'Autriche, dont

les reconnaissances, d'accord avec celles des Diètes de l'Empire, forment la plus solide base de l'indépendance helvétique. A la vérité, l'Autriche retient encore les provinces de *Bormio,* de *Chiavenna* et de la *Valteline,* enlevées au Canton des *Grisons,* et a différé jusqu'ici d'accorder les indemnités qu'elle a promises. Mais l'infraction accidentelle d'un principe n'en détruit pas la vertu, pas plus que la force ne peut prévaloir sur la justice : et de ce que la Suisse a perdu une ou plusieurs de ses provinces, il ne s'ensuit pas qu'elle ait perdu tous ses droits.

J'accorde que la Suisse, environnée de toute part d'États plus puissants qu'elle, soit réellement impuissante à défendre contre eux tous, ou même contre chacun en particulier, son indépendance, s'ils jugeaient à propos de l'attaquer; mais de ce qu'elle n'a ni le moyen, ni la volonté de faire du mal, peut-on conclure qu'on ait le droit de lui en faire? Que l'Autriche s'empare du

canton du *Tésin* pour le réunir à ses possessions d'Italie; j'admets bien qu'elle en ait le pouvoir, mais non pas qu'elle en ait le droit. Quand Napoléon, par un décret du 10 octobre 1810, déclara que le *Valais*, république indépendante et alliée de la France, et reconnue, en cette double qualité, dans tous les traités antérieurs à cette époque, formerait désormais un département de l'empire français, il prouva bien que l'indépendance helvétique n'existait pas de fait, mais non pas qu'elle eût cessé d'exister de droit; il prouva que la force peut abuser de tout, de la légitimité d'un petit Canton helvétique, comme de celle de la grande monarchie espagnole. On pourrait multiplier les actes de cette nature, au point de réduire la Suisse entière à la condition d'une *municipalité*, grande ou petite, autrichienne, russe ou française; mais il y aurait toujours à répondre que le principe de la légitimité serait ici violé autant de fois qu'on por-

terait atteinte à l'indépendance du corps entier, comme à celle du dernier de ses membres.

Je le dis hautement : il n'est pas en Europe de gouvernement plus légitime que celui des républiques helvétiques; il est fondé sur des droits incontestables; il a reçu la sanction du temps; il repose sur la foi des traités conclus depuis trois siècles; il n'a contre lui que la faiblesse de sa population, la modicité de ses revenus et le peu d'étendue de son territoire. Mais est-ce donc là ce qui décide, en principe, de l'indépendance des nations? Les droits des peuples sont-ils donc sous la plume d'un publiciste, comme sous le sabre d'un conquérant? Un gouvernement cesse-t-il d'être légitime, dès qu'il devient faible? Ce principe, qui assure la stabilité des empires, doit-il, suivant toutes les variations de leur fortune, s'élever ou s'abaisser avec eux, changer en raison des circonstances, et se plier aux combinaisons éphémères de la poli-

tique, ainsi qu'aux volontés capricieuses d'un usurpateur? L'indépendance d'un État, une fois reconnue et garantie, peut-elle dépendre à tout moment des revers qui l'accablent, d'une guerre qui l'épuise, d'un tremblement qui l'ébranle, d'une peste qui le ravage? Enfin, où en serait, pour toutes les monarchies de l'Europe, la légitimité, si l'on n'admettait plus en politique, d'autre règle que la force, d'autre arbitre que l'épée et d'autre *droit* que le *fait*?

La doctrine que j'ai combattue, n'est, généralement parlant, ni vraie, ni utile, ni surtout généreuse; et n'eût-elle, dans l'application que son auteur en fait à la Suisse, d'autre inconvénient que celui d'inquiéter sur son existence une nation brave, honnête, hospitalière, fidèle aux traités et à ses alliances, et qui, à raison de sa faiblesse même, a plus besoin de compter sur l'affection de ses voisins, j'oserais encore la croire dangereuse. Sans doute, aucune des conséquences qu'on pourrait

en tirer, n'est entrée dans la pensée de M. de Bonald, pas plus qu'elle n'est dans l'ordre des choses possibles. Nous ne sommes plus au temps où l'on combattait la légitimité à coups de manifestes, où il suffisait d'un arrêté du Directoire ou d'un décret impérial, pour effacer un État neutre de dessus la carte de l'Europe, ou pour prendre possession d'un État libre. Mais j'ai cru devoir à la Suisse que j'aime, à M. de Bonald que j'honore, et à la vérité que je considère par dessus tout, une déclaration libre et franche de mes sentimens à cet égard.

RAOUL-ROCHETTE.

Bibliothèque du Roi, ce 1er mars 1822.

LETTRES

SUR

LA SUISSE.

LETTRE PREMIERE.

A M. ABEL-RÉMUSAT.

Ouchi, près Lausanne, ce 25 juillet 1820.

Vous voulez bien permettre, mon ami, que je vous adresse le récit de mon voyage. C'est une complaisance dont vous porterez toute la peine et dont je recueillerai tout le fruit, puisque c'est sans doute le meilleur moyen de m'engager à bien voir, que cette intention où vous êtes de voir par mes yeux, et qu'outre le plaisir de contempler à chaque instant de beaux sites, j'aurai encore celui d'être aussi souvent occupé de vous.

Je dois d'abord vous prévenir des dispositions que je porte à ce voyage, et dont l'in-

fluence ne peut être étrangère au récit que je vous destine. Il me semble que c'est là un préliminaire indispensable de toute relation, et que le lecteur n'a pas moins d'intérêt à bien connaître les vues de l'auteur, le cours habituel de ses idées, et jusqu'à ces particularités de goût et de sentiment qui constituent sa manière d'être propre et individuelle, que celui-ci n'en a à se rendre compte à lui-même des sensations qu'il éprouve. Ce qu'on appelle le vrai n'existe presque nulle part d'une façon absolue, en traits qui soient parfaitement incontestables. L'impression des lieux, comme celle des objets, varie au gré de circonstances inappréciables, à raison des divers degrés d'aptitude, de goût, de curiosité suivant lesquels cette impression nous affecte; et nos sens ne nous trompent guère moins que notre raison. Un fait même matériel et sensible, la forme d'une montagne, la disposition d'un terrain, l'effet d'une cascade, donne lieu à une foule de jugemens contradictoires, selon l'aspect où l'observateur le contemple, ou selon le jour qui l'éclaire; et c'est ainsi qu'une vérité locale peut devenir, comme toutes les autres vérités, un sujet de disputes sans fin et d'illusions sans nombre.

Telle est sans doute la cause du secret mécontentement que nous font éprouver la plupart des

relations de voyages. Il est rare que la curiosité n'y soit pas déçue presque en même temps qu'excitée, parce qu'à la description de chaque lieu, chacun substitue involontairement sa manière de voir à celle de l'auteur, recherche ce qu'il omet, ou néglige ce qu'il préfère; et cette contrariété de goûts, chez ceux qui lisent, est bien plus grande encore chez ceux qui observent. Le même pays, vu dans des circonstances diverses, par plusieurs personnes, peut devenir absolument méconnaissable pour chacune d'elles. Je n'ai point retrouvé, par exemple, sous les épais brouillards qui l'enveloppent depuis huit jours, et qui en inondent les bords de torrens de pluie, ce magnifique lac de *Genève*, que j'avais vu, l'année dernière, partout étincelant des feux du soleil, couronné de charmans vignobles et de délicieux pâturages, jusqu'à la naissance des frimats éternels; et, sans les soins de l'hospitalité la plus aimable, qui déjà me rappelait l'antique franchise helvétique, je me serais cru encore à *Genève* (1).

(1) Je commets peut-être une indiscrétion, en nommant ici M. Will, homme respectable à tant de titres, digne et utile citoyen, dans la maison duquel j'ai reçu cette hospitalité si douce; mais, dans l'impossibilité où je me trouve d'accorder sa modestie et ma reconnaissance, qui pourrait me blâmer d'acquitter ici l'une aux dépens de l'autre?

La Suisse, visitée par l'homme qui n'estime que les monumens de l'art ou les productions de l'industrie humaine, ne lui paraîtra certainement pas sous un aspect aussi favorable qu'à celui qui ne s'extasie que devant les grands phénomènes de la nature. L'antiquaire, pour qui un vieux pan de mur oublié, bien plutôt que respecté du temps, rassemble plus d'attraits que la plus verdoyante cîme des Alpes, un de ces hommes qui vont sans cesse fouillant dans les décombres des empires, et trépignent de joie et de tendresse à chaque moëllon qu'ils en retirent, n'aura guère vu dans toute l'Helvétie que les ruines d'*Augst*, de *Windish* et d'*Avenches*, tandis qu'une autre espèce de savans qui n'en sort que chargée de pierres, se sera à peine aperçue qu'on y voyage sur les plus beaux lacs et à travers les plus délicieuses vallées du monde. J'ai vu des gens venus en Suisse *pour admirer la nature*, qui, négligeant son plus bel ouvrage, restaient sans émotion au souvenir de Winckelried et, ne cherchant à *Sempach* qu'un joli lac, ne se seraient pas détournés d'une heure pour contempler le théâtre d'une action héroïque et la sépulture d'un grand homme. Que dirai-je du philosophe atrabilaire qui, n'estimant qu'en francs ou en livres sterlings le mérite des nations, ne sourit

que de pitié à la vue des lieux et des plaisirs chantés par Gessner, ou de ces dédaigneux citadins, étrangers à tous les goûts simples, à toutes les douces habitudes de la vie champêtre, qui, fâchés de ne pouvoir traîner au sommet des Alpes le luxe de leurs chevaux et de leurs laquais, ne trouvent en Suisse que de mauvais chemins, des chalets malpropres, un peuple qui se nourrit de fromage, et pas de Bourse, ni d'Opéra? Mais parmi ceux-là même qui recherchent avec raison, et qui apprécient avec goût ce que ce pays offre de réellement admirable, combien y en a-t-il encore, qui gâtent par une exagération ridicule et par un enthousiasme déplacé tout le fruit de leur voyage, se passionnent pour une chûte d'eau, ou se prosternent devant un caillou? Je voudrais gager que, de tant de personnes des divers pays de l'Europe qui parcourent chaque année la Suisse, il ne s'en trouverait peut-être pas deux qui, si elles se rencontraient, se montrassent affectées des mêmes objets de la même manière, et qui, après s'être communiqué leurs impressions, se séparassent également satisfaites de la Suisse et d'elles-mêmes.

Après avoir fait assez libéralement, à ce que je crois, la part de travers de mes devanciers, il est juste que je fasse la mienne; et je n'y

mettrai pas moins de franchise. L'estime que j'avais conçue pour la nation helvétique, en étudiant son histoire, est devenue un sentiment de prédilection depuis que j'ai vu son pays : eh! qui pourrait connaître la Suisse, et ne pas l'aimer? Mais peut-être que ce sentiment, si légitime à tant d'égards, s'interposant toujours entre la nature et moi, me l'a fait voir quelquefois sous de plus brillantes couleurs; peut-être que, dominé tout à la fois par des souvenirs trop profonds et par des impressions trop vives, j'ai peint les mœurs actuelles de la Suisse de traits qui pourraient convenir, en effet, davantage à des temps plus anciens. Mais ce que je crois du moins avoir saisi avec l'exactitude, et rendu avec l'énergie dont je suis capable, c'est le trait principal qui lui reste de son ancienne physionomie, je veux dire cet accord si intéressant et si rare, entre une nature grande et austère et une liberté immense et forte comme les monts qui la protègent, innocente et pure comme l'air qu'on y respire; c'est cette harmonie générale de tons et de couleurs répandue sur le tableau des Alpes comme sur le caractère du peuple qui les habite, et dont l'effet est tel que, par une sorte de sympathie, il agit à-la-fois sur l'âme et sur les sens du voyageur qui les observe. Sans doute, la déca-

dence des mœurs politiques, qui afflige notre vieille Europe, n'est pas tout-à-fait étrangère à la Suisse. Là aussi, des marchands transformés en démagogues, et des agioteurs en publicistes, travaillent à refaire à neuf la société, comme on recompose une machine, et poussent à la barbarie, qu'ils appellent *civilisation*. Mais, du moins, la nature a mis ici, à ces envahissemens de l'industrie, des bornes qu'ils ne sauraient franchir. Il semble même, qu'attentive au maintien de son ouvrage, à proportion que l'homme travaille à le détruire, elle lui oppose un nouvel obstacle à chaque tentative nouvelle. D'année en année, les glaciers s'étendent, comme pour arrêter les progrès du luxe, digne auxiliaire de la *civilisation ;* et l'industrie sera bien forcée de rétrogader, tôt ou tard, devant la ligne des neiges éternelles.

Je passe donc, avec vous, mon ami, condamnation sur ce point : j'ai trop favorablement peut-être apprécié l'état moral de la Suisse. Que ne puis-je de même avoir à me justifier d'un excès d'enthousiasme, pour la manière dont j'ai retracé ses beautés naturelles et ces foules de sites pittoresques, de ravissans aspects qu'on y rencontre à chaque pas! Les Alpes sont sans contredit ce qu'il y a de plus beau, de plus grand sous le ciel; et qui n'éprouverait, à l'aspect de ces monts

sublimes, la tentation, mais aussi l'impuissance de les décrire! Les Alpes! Quel trésor immense d'observations et d'images! Que d'inimitables couleurs pour l'artiste, que de ravissans accords pour le poète, que d'irrécusables faits pour le philosophe la nature a rassemblés dans les Alpes! Que de sacrés témoins de la création, que de pages immortelles de l'histoire du globe elle y expose à nos yeux, dans les énormes masses, dans les innombrables feuilles des minéraux qui les composent! Concevez-vous que Jules César qui, le premier, mit la grandeur romaine en présence de cette imposante nature, n'ait vu les Alpes qu'en conquérant, sans émotion, sans surprise? Et, si quelque chose peut étonner après cela, concevez-vous que le philosophe qui écrivit les *Époques de la nature* n'ait jamais aperçu les Alpes que des fenêtres du château de *Montbar?*

Mais tandis que je me livre au plaisir de vous écrire, comme à mon enthousiasme pour la Suisse, je m'aperçois que le temps s'est éclairci. Déjà la scène des Alpes s'est découverte à mes regards, et je vous quitte pour recommencer des courses où je dois vous retrouver au milieu des douces fatigues et des agréables souvenirs qu'elles vont me procurer encore.

Je suis, etc.

LETTRE II.

AU MÊME.

Ouchi, près Lausanne, ce 27 juillet.

Excursion à Gruyères. — Châtel-Saint-Denis. — Bulle. — Le Molesson. — La ville de Gruyères et son château. — Montbovon. — Vue admirable du Col-de-Jaman. — Retour à Lausanne par Clarens et Vévey.

Ma première excursion dans les Alpes a été dirigée vers les montagnes de *Gruyères*. Cette partie du canton de *Fribourg* est assez peu fréquentée des voyageurs, et je me suis convaincu que c'est bien plutôt leur faute que celle du pays, s'il ne jouit pas de la même célébrité que ses fromages. Je voulais aussi, du pied de cette *Dent-de-Jaman*, dont la forme si remarquable attire les regards de toutes les parties du lac de *Genève*, contempler les lieux qui forment ce qu'on peut appeler le sol classique de l'*Héloïse*.

Je quittai à *Vévey* la grande route qui mène au *Valais*, pour prendre, directement au nord, le chemin de *Bulle*. Ce chemin s'élève constamment, durant trois lieues, sur la croupe quelquefois assez âpre du *Jorat*, au bord d'une gorge étroite et sauvage, dont la stérile *Véveyse* remplit les profondeurs. Je traversai *ces hameaux solitaires, plus dignes*, quoi qu'en dise Rousseau, *de servir de repaires aux chasseurs que d'asiles aux amans*, et où une imagination enflammée par les desirs peut seule transporter le siége et l'idée d'un bonheur qui n'existe guère que dans les illusions de l'amour (1). En plusieurs endroits, le précipice s'ouvre assez près du voyageur pour causer de l'inquiétude à tout autre qu'un Saint-Preux; et la route elle-même n'était pas tout-à-fait exempte de dangers, il y a quelques années. Mais, depuis l'affranchissement du canton de *Vaud*, la sollicitude de ses magistrats, qui s'est exercée sur tous les objets utiles, semble s'être principalement attachée à rendre de toutes parts plus accessible un pays devenu plus libre. La route dont je parle a été élargie, débarrassée des rochers qui l'encombraient,

(1) Voyez la XXXVIe Lettre de la première partie de l'*Héloïse*.

et affermie, du côté de l'abîme, par de jeunes plantations qui, en rassurant la pensée, reposent agréablement la vue, tandis qu'à chaque pas, cette route développe de nouveaux et magnifiques aspects sur les Alpes de la *Savoie* et du *Bas-Valais*, sur le lac de *Genève* et sur les sommités lointaines du *Jura*.

Un peu au-dessous de *Châtel-Saint-Denis*, joli village, résidence d'un baillif fribourgeois, est la limite des cantons de *Vaud* et de *Fribourg*. Une belle ferme est la dernière habitation vaudoise; et, tout vis-à-vis, une croix de bois sert de barrière à la république de *Fribourg*. Dans des pays plus civilisés, on trouverait en pareil cas une place forte, ou pour le moins un bureau de douanes ; mais vous croirez sans peine qu'en fait de démarcation de deux états voisins, j'aime encore mieux une croix: ce bois-ci du moins rapproche les hommes, au lieu de les séparer.

Une chose qu'on ne peut s'empêcher de remarquer souvent en Suisse, c'est combien chacune des petites républiques qu'on y rencontre savent concilier, avec les traits caractéristiques qui leur sont communs et qui leur donnent à toutes un air de famille, sa physionomie propre et locale. Ceci s'entend des mœurs et des coutumes des habitans; car la nature qui peint à

grands traits, et qui a jeté les Alpes en masse, n'a sans doute pas conformé le plus gigantesque de ses ouvrages aux petites combinaisons de l'esprit ou de la main de l'homme. Vous n'avez pas fait cinquante pas sur le territoire du canton de *Fribourg*, que déjà vous vous trouvez au milieu d'une race toute différente de celle que vous venez de quitter, par l'esprit, le caractère, la croyance et presque le langage; et cette différence se peint surtout d'une manière frappante dans le port et la parure des femmes. Elles ont généralement les cheveux rassemblés en grosses tresses sur le derrière de la tête; ce qui leur donne, au premier aspect, une physionomie étrange. Celles même dont l'âge a tout-à-fait dégarni le front, n'en supportent pas moins ce poids ridicule; et j'avais, je l'avouerai, toutes les peines du monde à rendre sérieuse l'attention avec laquelle je considérais ces pauvres femmes, dont le front chauve ou grisonnant donnait un démenti si formel à l'énorme touffe de blonds cheveux qui leur ombrageait la nuque. Il est juste, au reste, de reconnaître qu'elles trouvent généralement sous leur main cette parure empruntée; car les hommes ont, par voie de compensation, la tête absolument rase, en sorte que les femmes tirent ici leur principal ornement du sexe sur qui elles

exercent leur empire; et l'on peut dire que, dans chaque ménage, chaque femme porte à elle seule tous les cheveux de la famille.

A l'avantage près que je viens de dire, les femmes de cette partie du canton de *Fribourg* n'offrent rien de très-remarquable, si ce n'est pourtant leur laideur. Il semble que leur tempérament participe de la nature de leur climat, humide et froid dans les plaines. Aussi ont-elles plus d'embonpoint que de fraîcheur; leur teint est faiblement coloré; et les plus laides, c'est-à-dire la plupart d'entre elles, joignent assez souvent à leurs agrémens naturels celui d'un goître d'une dimension égale à celle de leur chevelure.

Bulle, où je m'arrêtai pour passer la nuit, est une petite ville assez agréable, située à l'entrée des vallées de *Gruyères*, et où se tiennent la plupart des foires en bestiaux et en fromages de tout le canton. Le jour où je m'y trouvais était précisément celui d'une de ces foires, circonstance qui me permit de voir rassemblée, dans un petit espace, une partie considérable de la population de ces vallées. Il me parut que les femmes avaient redoublé de coquetterie pour cette espèce de solennité villageoise. Leurs cheveux, encore étincelans, sous la poudre dont ils étaient couverts, des feux de leur cou-

leur naturelle, avaient acquis sensiblement plus de volume, qualité commune, au reste, à toutes les parties de leur ajustement, et qui me ferait croire, d'après la prodigieuse ampleur de cette toilette rustique, qu'à la différence de leurs voisines du pays de *Vaud*, elles portent, les jours de fête, toute leur garde-robe sur elles.

J'entrai, au sortir de *Bulle*, dans le vallon de *Gruyères*, petite ville qui a donné son nom à tout le pays d'alentour, et dont j'apercevais le château gothique, porté sur une éminence isolée, entre deux chaînes de monts d'une assez grande hauteur. A droite, est celle du *Molesson*, dont le pic le plus élancé, d'une forme et d'une élévation également remarquables, est presque en ce pays le seul objet de la curiosité des voyageurs, qui ne cherchent que des vues en Suisse; celle qu'on découvre du *Molesson*, est, dit-on, d'une richesse et d'une étendue extraordinaires. A gauche, règne la chaîne d'un aspect infiniment plus agréable et plus varié des montagnes de *Gruyères*, habillées de verds pâturages ou de sombres forêts, et dont quelques sommités gardaient encore, à l'heure où je les considérais, quelques traces de la neige tombée les jours précédens. A mesure que je cheminais, je voyais de nombreuses troupes d'habitans descendre de leurs montagnes, dans

la compagnie de leur curé, et traînant leurs belles vaches au marché. Je fus frappé de la noblesse, de la force et de la dignité des formes qui distinguent cette race de montagnards de ceux de leurs compatriotes qui habitent quelques lieues plus bas. Je marchais seul et sans guide, et je prenais plaisir à me faire indiquer à chaque pas la route que je devais suivre, pour échanger avec eux quelques paroles. Plusieurs de ceux à qui je m'étais adressé pour avoir du lait et des fruits qu'ils portaient à la ville, repoussèrent presque comme un affront le paiement que je leur offrais ; j'en rencontrai qui avaient servi en France, et qui, s'inclinant devant moi, semblaient fiers encore de l'hommage que, dans leur simplicité rustique, ils rendaient ainsi à mon pays. Leur idiôme est un dialecte de l'ancienne langue romane, dont l'accent a tout à-la-fois de l'éclat et de l'agrément : celui des femmes, surtout, est plein de grâce et de douceur; et, comme le caractère de leur figure s'allie tout-à-fait bien ici avec celui de leur langage, il m'est plus d'une fois arrivé de me sentir ému des salutations qu'elles m'adressaient chemin faisant.

Le château de *Gruyères* est aujourd'hui la résidence du baillif qui dispense au peuple de ces montagnes les lois du sénat de *Fribourg*.

Vous savez, mon ami, que les anciens maîtres de ce château étaient au nombre des plus puissans seigneurs de l'Helvétie. Il fut même un temps où leur domination, contigüe à la *Savoie*, inquiétait les républiques naissantes de *Berne* et de *Fribourg*. Mais, usée peu à peu au sein des agitations féodales, cette race de guerriers prodigues et turbulens se vit réduite à aliéner ses riches domaines, et le dernier des comtes de *Gruyères* mourut pauvre et oublié de ses sujets, sous le toit hospitalier d'un de ses anciens alliés. L'antique manoir de cette famille est entretenu avec un soin qui fait honneur au jugement des sénateurs fribourgeois. L'obéissance, en effet, est plus douce et plus facile au peuple, quand elle s'attache, comme ici, à d'anciennes traditions de devoir et de puissance; et les lois qui descendent de ce donjon gothique, ont tout à-la-fois le caractère imposant du temps et la douce autorité de l'habitude.

J'arrivai à *Montbovon*, le dernier village de cette vallée, par une route assez monotone, qu'animent de loin en loin quelques chûtes pittoresques de la *Sarine*, qui naît près de là sous les glaciers du *Sanetsch*. A *Montbovon*, j'avais espéré de me procurer un guide pour aller au *Col-de-Jaman*. Mais, dans ce hameau écarté, il ne se trouvait guère, à l'heure où j'y passai,

d'autres habitans que l'hôte qui me reçut. Il fallut donc me contenter de prendre un peu de repos et de nourriture, et, après cette double précaution, que je ne saurais trop recommander à ceux qui me suivront, me résoudre à m'acheminer seul, et par des sentiers inconnus, vers des hauteurs éloignées qui commandaient de toutes parts ma vue et d'avance effrayaient mon imagination. J'ai rarement souffert de la fatigue, de la chaleur et de l'inquiétude autant que dans ce trajet de trois lieues, dans une région excessivement âpre et stérile, de l'aspect le plus triste, et d'une pente si constamment roide et escarpée, que j'étais presque à chaque pas forcé de m'arrêter pour reprendre haleine. Je ne rencontrai, dans toute l'étendue de ce désert sauvage, personne à qui je pusse demander des avis ou des rafraîchissemens, dont j'avais également besoin pour continuer ma route. Je traversai pourtant, à peu près à mi-chemin, un petit hameau, mais dont toutes les maisons, fermées à un simple loquet de bois, étaient absolument désertes; et j'aurais sans doute admiré, dans toute autre circonstance, la confiance de ces montagnards, à laisser ainsi leurs habitations sous la sauvegarde de la foi publique. Mais alors je n'étais guère en état d'apprécier cette honnête et douce

sécurité. Je succombais à l'abattement de corps et d'esprit, lorsqu'après plusieurs heures de marche, j'atteignis enfin le pied de cette formidable *Dent*, où je ne croyais pas encore, quelque admirable que fût la vue qu'on y découvre, trouver un dédommagement à mes fatigues.

Comment vous peindrai-je, ô mon ami, l'étonnante métamorphose qui s'opéra tout-à-coup en moi et autour de moi? Mon corps était encore engagé dans une région sauvage, où se projettent les énormes et sinistres ombres des monts qui l'enferment; je fais un dernier pas, je relève mon front abattu, et soudain, ma vue plane sans obstacle sur la plus magnifique contrée du globe; un jour d'un éclat extraordinaire m'illumine de toutes parts; un air vif et pur me récrée et me ranime; mon sang rafraîchi circule avec rapidité; mon cœur dilaté palpite d'enthousiasme et de bonheur : je ne suis plus le même, et je découvre un autre monde.

Frappé de tant d'images inattendues, je me laissai aller à terre, et j'y passai plus d'une heure dans une contemplation délicieuse, dans un ravissement inexprimable, heureux alors d'être seul, pour me livrer sans contrainte à l'ivresse de mes sensations, et verser sans témoin, en présence de la nature, les douces lar-

mes qu'elle fait couler. Le riche pays de *Vaud*, encadré par les sommités lointaines du *Jura*, se déployait tout entier à mes regards, et vis-à-vis de moi, le superbe amphithéâtre des Alpes de la *Savoie* se prolongeait sur une ligne immense. A mes pieds, s'étendait le lac de *Genève*, réfléchissant à-la-fois et les formes des monts qui le dominent, et les feux du soleil dont il était embrasé. Droit à mes côtés, s'élançait cette *Dent-de-Jaman*, comme une colonne demi-rompue et inclinée sur sa base, attestant la dégradation qu'a subie l'architecture primordiale des Alpes; et, plus loin, vers la gauche, je voyais les énormes rochers qui ferment l'entrée du *Valais*, couvrant déjà d'une ombre gigantesque comme eux-mêmes, et les plaines et les coteaux, et le Rhône et ses rivages; tandis que, bien au-dessus de ce sombre portique, et à une prodigieuse distance, rayonnaient dans les airs les sommets argentés du *Saint-Bernard* et du *Velan*. L'ensemble de ce tableau si vaste et si bien ordonné est d'une magnificence qui surpasse le pouvoir de la parole; et ces foules de détails gracieux ou sévères qui l'embellissent, ces brusques oppositions de toutes les formes de la matière, ces contrastes imprévus d'un jour éclatant et d'une ombre mystérieuse, ces chaînes de rochers noircis par les âges, entre les-

quels passent subitement d'immenses rayons de lumière; ce ciel si pur, ces eaux si brillantes, cette terre, enfin, parée à-la-fois de tous les signes du travail et du bonheur de l'homme; tout ici a des charmes auxquels ne sauraient suffire les émotions les plus vives du cœur le plus fait pour les sentir.

La contemplation de tant de beautés laisse cependant au fond de l'âme je ne sais quelle impression sérieuse, que toute la vivacité de l'air est impuissante à dissiper. Il semble qu'à ces hauteurs où la nature s'agrandit, mais où l'homme reste nécessairement avec ses organes faibles et bornés, le sentiment de son imperfection le frappe et le consterne davantage, par un inévitable retour sur lui-même. La vie y devient, d'ailleurs, d'une activité qui serait à la longue insupportable; tous les ressorts de l'existence y sont, pour ainsi dire, tendus à-la-fois; toutes les facultés s'y exercent avec une énergie fatigante; et le vertige s'emparerait bientôt de la tête la plus forte, si la marche ne venait rendre aux esprits un nouveau cours, et aux organes physiques une impulsion nouvelle.

C'est ce que j'éprouvai en descendant la montagne, par le revers qui conduit au pays de *Vaud*. Allégé, désormais, du souvenir de

mes fatigues et du poids de mes idées, je n'eus presque, pendant trois lieues, qu'à m'abandonner à la pente rapide d'un sentier, tantôt agréablement ombragé, tantôt suspendu sur les rochers. De fraîches et accortes laitières reçoivent le voyageur dans des chalets, qui ne font pas moins de tort aux misérables cabanes fribourgeoises que la jolie figure des Vaudoises à celle de leurs voisines. Je traversai *Clarens*, village dont les rustiques habitations de vignerons ne répondent guère à l'idée des plaisirs délicats décrits par Rousseau. *Meillerie*, qu'on aperçoit de là sur l'autre rive du lac, ne rappelle plus maintenant, au lieu des images d'une éloquence et d'un désespoir sublimes, que les souvenirs de la puissance qui dompta ces affreux rochers. Mais *Vévey* est encore le séjour de l'urbanité, de la politesse et de l'amour. C'est encore, pour toute la Suisse, l'école où l'on apprend le mieux notre langue, et dans le lieu le plus propre à la rendre aimable. Que vous dirai-je enfin? c'est bien à *Vévey* qu'ont dû vivre Julie et Saint-Preux; et c'est là qu'il faut aller lire leur histoire, au risque de la recommencer.

Je suis, etc.

LETTRE III.

AU MÊME.

Sion, ce 28 juillet.

Vue générale du Valais, et observations nouvelles sur la configuration des deux chaînes parallèles d'Alpes qui enferment la vallée du Rhône.

L'étonnement où ce pays me jette à chaque pas, ne me permet guère de recueillir encore mes idées sur les détails d'une assez longue route. Je me borne donc, pour aujourd'hui, à vous faire connaître l'impression générale qu'a faite sur moi la traversée du *Valais*. La nature mérite ici, plus que partout ailleurs, mon premier hommage : l'homme ne viendra qu'après. En effet, si, dans cette partie du *Valais* que j'ai parcourue jusqu'ici, la nature a fait beaucoup, elle avait laissé beaucoup à faire; et, malgré l'indulgence avec laquelle je suis disposé à juger du caractère des *Valaisans*, je dois

convenir que ce peuple est resté généralement bien au-dessous de son modèle.

Rien n'est plus extraordinaire que la forme du *Valais*, considérée dans son ensemble. C'est une longue et étroite vallée, enfermée des deux côtés entre des montagnes d'une prodigieuse hauteur; et telle est la roideur et la continuité de ce formidable boulevard, que l'œil ne discerne qu'avec peine, au premier aspect, plusieurs vallons latéraux qui aboutissent à la vallée principale. Du sommet du mont *Fourca*, où commence cette séparation des Alpes en deux chaînes parallèles, jusqu'au pont de *Saint-Maurice*, où leurs bases se rapprochent et ne laissent qu'une ouverture à peine suffisante aux eaux du Rhône, le *Valais* se prolonge l'espace de trente-six lieues, sur une largeur presque partout égale d'une lieue; et l'on conçoit que, vue du sommet des Alpes, cette vallée ne se présenterait que comme une sombre gorge abîmée entre des rocs épouvantables, souvent ravagée par les torrens qui en dévalent, en partie noyée sous les eaux qui manquent de pente ou d'écoulement, et accablée du poids d'énormes pierres que ces torrens entraînent en roulant du haut des monts. Le Rhône, qui naît au mont *Fourca*, et qui recueille, en traversant le *Valais*, toutes les eaux versées par les Alpes, semble redou-

bler de fureur à chaque torrent qu'il reçoit, à chaque digue qu'il emporte; et, tantôt précipitant ses flots à travers les roches accumulées, tantôt inondant des plaines sans défense, il ne sème sur son passage que des ruines hideuses et des exhalaisons malignes. La partie basse du *Valais*, depuis *Saint-Maurice* jusqu'à trois lieues au-delà de *Martigny*, ne présente qu'un sol constamment uni, baigné d'eaux stagnantes, enveloppé d'épaisses et humides vapeurs, où croissent à peine quelques arbres noueux et rabougris comme la race d'hommes qui végète sous leur ombrage. De là, sans doute, ces maladies endémiques dans le *Bas-Valais*, le goître et le crétinisme, dont on a cherché ailleurs des causes qui ne semblent pas aussi probables; de là cette indolence d'esprit qui caractérise en général la population du *Bas-Valais*, et qui, se montrant ici sous toutes les formes et descendant, par tous les degrés, d'une intelligence paresseuse au plus complet idiotisme, tient évidemment à un tempérament humide et malsain, comme le sol auquel elle est attachée, et comme l'air qu'elle y respire.

Mais c'est l'aspect même des Alpes, qui forment des deux côtés du *Valais* une enceinte impénétrable, c'est la direction et la structure de cette imposante barrière qui méritent sur-

tout l'attention de l'observateur. Ces deux chaînes suivent une ligne si régulière du sud-ouest au nord-est, leurs sommités se soutiennent à une hauteur si constamment égale, et les crevasses de leurs larges flancs se correspondent avec tant de justesse, qu'il est impossible de méconnaître, à l'uniformité d'une pareille construction, le dessein de la nature et l'empreinte de sa main puissante. C'est ici qu'apparaissent, dans toute leur grandeur originelle, les premières assises du continent que nous habitons; ici que se montrent les forts liens qui en unissent les terres, les barrières qui en règlent les vents, les réservoirs qui en fécondent le sol; ici que se trouve, si je puis m'exprimer ainsi, la charpente de l'Europe.

Plus je contemple les Alpes du *Valais*, plus je me persuade que c'est là la base principale sur laquelle la nature a voulu élever notre continent. La forme même de la sombre et profonde crevasse qui les sépare semble une partie nécessaire du plan de cette étonnante architecture. Plus éloignées l'une de l'autre, ces deux chaînes n'auraient pu se prêter mutuellement l'appui dont leur vieillesse aurait besoin; confondues en une seule masse, elles se seraient peu à peu affaiblies de tous les élémens que la vétusté en détache; au lieu que la vallée intermédiaire re-

çoit et garde tous leurs débris, et qu'à mesure que leurs sommets s'affaissent sous la main du temps, leurs bases, incessamment couvertes de ruines nouvelles, s'étendent et se fortifient : ainsi la forme change et la hauteur décroît, sans que la masse s'altère ou diminue.

Ce dessein de la nature me paraît surtout manifeste, et ses résultats sensibles dans la partie du *Valais* qui s'étend de *Sion* jusqu'au-delà de *Sierre*. Là, le terre-plein de la vallée s'est évidemment exhaussé de tous les débris des montagnes qui l'enferment. En plusieurs endroits, ces dépouilles calcaires des Alpes ont été modelées par le Rhône en tertres arrondis ou côniques, qui semblent, aujourd'hui même, des empreintes de flots énormes ; et il n'est sans doute pas de voyageur qui n'ait remarqué ces nombreuses collines, d'une forme si singulière et d'une disposition si symétrique, tout en donnant peut-être plus d'attention aux ruines gothiques qui les couronnent. La nature et la formation de ces collines, toutes composées de débris enlevés par l'action continue du temps et des eaux au revêtement extérieur des Alpes, me semblent un des points les plus curieux de leur histoire. Et qu'est-ce que quelques vieux pans de murs, depuis long-temps sans intérêt et sans nom, et qui n'attestent que

la faiblesse ou la vanité de l'homme, auprès de ces monumens d'un long âge qui révèlent à l'œil intelligent le secret et la marche des opérations de la nature?

La chaîne septentrionale du *Valais*, généralement abrupte et coupée à pic, ne se présente guère à l'œil que comme un immense amas de débris. Le revers de cette chaîne, du côté des cantons de *Vaud* et de *Berne*, étale, au contraire, sur de vastes et larges croupes, le luxe de la végétation la plus abondante et la plus belle. Sans offrir un contraste aussi marqué, la chaîne méridionale, presque également âpre et sourcilleuse, a versé plus de ruines sur le *Valais* que sur l'Italie qu'elle en sépare. Ne semble-t-il pas résulter de cette double observation, que la nature, en creusant au pied même des Alpes cette longue crevasse du *Valais*, a voulu en faire le réceptacle commun où leurs débris se conservent, et une sorte de laboratoire où ces débris, soumis à des combinaisons nouvelles, se reproduisent sous de nouvelles formes, afin de prévenir les effets d'une caducité qui aurait plus promptement atteint les Alpes, si leurs élémens, roulant au loin sans obstacle et disséminés à de longues distances, eussent couvert d'un poids inutile les régions environnantes?

C'est donc sur les Alpes du *Valais* et sur leur prolongement en *Savoie* que repose en grande partie l'Europe; c'en est là le fondement le plus solide, et probablement le plus antique. Nulle part, en effet, les Alpes ne forment des masses si compactes, si gigantesques; nulle part aussi, l'âge de ces *vieux ossemens du globe* ne se montre à des traits plus prononcés et sous des formes plus sinistres. Le revers septentrional n'offre presque, dans toute son étendue, que rocs fracassés en tout sens et sillonnés de rides hideuses. Tandis que, dans les chaînes supérieures, les monts étalent avec orgueil la parure toujours brillante des frimats qui les revêtent, et, sous la neige qui accuse en quelque sorte leurs formes primitives, offrent l'air et le port de la jeunesse, ici les Alpes n'affectent que les traits et les couleurs d'une affreuse décrépitude. Dépouillées peu à peu du revêtement calcaire qui en formait pour ainsi dire la partie charnue, elles exposent maintenant à nu leurs flancs osseux et flétris. La neige, dont ailleurs le front des Alpes étincelle, ne peut presque plus se fixer sur ces cîmes caduques; ou, si elle parvient à y trouver par intervalles quelque fragile appui, ce n'est que pour hâter, par le poids inaccoutumé dont elle les accable, les rapides progrès de leur décadence.

Les annales récentes du *Valais* sont remplies des désastres occasionnés par des éboulemens inopinés, par des chutes de montagnes entières. Le *Saint-Bernard*, le *Simplon*, le *Jorat*, se sont vus, à diverses reprises, abandonnés des élémens qui entraient dans leur formation originelle. La *Dent-de-Jaman*, seule debout, à présent, entre ces nombreux créneaux qui couronnaient l'antique édifice des Alpes valaisannes, semble, par son inclinaison actuelle, menacer le pays de *Vaud* d'une chûte prochaine. Deux des pics des *Diablerets* se sont abîmés au fond de rians vallons, condamnés dès-lors à une affreuse stérilité. En des temps éloignés de nous, cette partie des Alpes a éprouvé les mêmes accidens, et le plus vieux de nos historiens, Grégoire de *Tours*, a retracé l'une de ces catastrophes, dont il fut le contemporain. Mais à ces époques que la tradition ne peut atteindre, ou dont le souvenir s'est effacé, que d'événemens semblables ont dû bouleverser ici l'ordonnance primitive des Alpes! Les effroyables rochers de la *Dent-du-Midi* et de la *Dent-de-Morcles*, au pied desquels est bâti *Saint-Maurice*, portent sur leurs flancs décharnés des cicatrices qu'à leur couleur rougeâtre, on dirait encore toutes vives. La nudité sauvage du revers septentrional, la stérilité dont

il est frappé, tout atteste, dans cette région des Alpes, l'action non interrompue de la destruction qui la travaille. Un sol de toutes parts en ruine, ébranlé par des tremblemens, inondé par les eaux; des monts tombant par lambeaux, oxidés, réduits en poussière; voilà les signes irrécusables d'une dégradation toujours croissante, auxquels se reconnaît, dans le *Bas-Valais*, l'ancienneté du globe et la vieillesse des Alpes.

Ces considérations me portent à croire que la nature n'avait point destiné le *Valais* à devenir l'habitation de l'homme. Une vallée enceinte de montagnes impénétrables, où se rassemblent et se réparent les effets de la vétusté qui les accable, ne pouvait être qu'un dangereux séjour; et peut-être aussi que le plus vieux monument de la création ne devait pas être exposé à la vaine curiosité d'une vue humaine. A l'exception du pont de *Saint-Maurice*, qui consiste en une seule arche jetée sur le Rhône, et qui n'offre, sur les deux rives du fleuve, qu'un passage infiniment étroit; le *Valais* est dans toute son étendue absolument inabordable, si ce n'est par des sommités couvertes de glaciers, telles que celles du *Grimsel*, au nord, du *Saint-Bernard*, du *Col-de-Cervin* et du *Col-de-Balme*, au sud-est. Si l'industrie

de l'homme a pratiqué dans le *Simplon* et dans la *Ghemmi* des chemins qui y aboutissent, ce n'a été qu'en perçant d'énormes rochers et en suspendant d'effroyables rampes au-dessus des abîmes. Est-ce dans un pareil séjour, sur le théâtre d'une destruction permanente, que la nature eût voulu placer des êtres dont la faiblesse exige un perpétuel concours de travaux et de services, au moyen de communications fréquentes, promptes et faciles?

L'homme est cependant parvenu à franchir tous ces obstacles; il s'est établi dans le *Valais;* il s'est emparé de cette région redoutable, où tous les élémens semblaient ligués contre lui : comme s'il avait besoin de ces dangers mêmes pour déployer toute sa force; ou plutôt, comme s'il n'avait pû trouver que sur ce sol éternellement agité une patrie conforme à la perpétuelle mobilité de ses désirs! Mais, tandis que dans la partie supérieure du *Valais* une race constamment aux prises avec une nature plus vigoureuse et portée sur un sol plus jeune a conservé son énergie primitive, la population du *Bas-Valais*, toujours plus resserrée parmi les ruines de son territoire, semble participer elle-même de la décrépitude de ses montagnes. Vainement cette race affaiblie s'est-elle vue successivement retrempée par un mélange de Goths, de

Bourguignons, de Vandales, de Huns, de Sarrazins, qui, au temps de la décadence de leur empire, venaient chercher au sein de ces affreux rochers des asiles inaccessibles à l'ambition comme à la peur. Ces peuples nouveaux ont été tour à tour subjugués par l'influence des lieux; la vieillesse des Alpes a vaincu, les uns après les autres, tous ces conquérans du monde ; et les terribles Huns n'ont laissé dans le *Bas-Valais* qu'une postérité de crétins et d'idiots.

Je suis, etc.

LETTRE IV.

AU MÊME.

Sion, ce 30 juillet.

Voyage le long du lac de Genève. — Évian. — Rochers de Meillerie. — Saint-Gingolph. — Saint-Maurice. — Fameuse cascade de Pissevache. — Antre de Trient. - Martigny; désastres causés par la débacle de la Dranse-Sion, capitale du canton du Valais; description de cette ville. — Observations générales sur l'histoire du Valais; singulier genre d'ostracisme, nommé la mazza.

Les observations dont je viens de vous faire part, m'occupaient tellement dans la traversée du *Valais*, que je n'ai pu donner beaucoup d'attention aux particularités de la route. J'ai fait néanmoins, en plusieurs endroits, d'agréables diversions à ces pensées. A *Évian*, petite ville de l'ancien *Chablais*, où je m'arrêtai quel-

que temps, je ne pus voir que les commis de la douane, attendu qu'ils s'emparent de tous les momens, aussi bien que de tous les effets du voyageur : comme si le temps même était ici une marchandise de contrebande. A partir de là, on suit constamment le bord du lac de *Genève*, sur la belle route du *Simplon*, ouvrage d'une puissance qui n'a pas laissé partout de si honorables monumens de sa domination passagère. Cette partie de la *Savoie*, enclavée entre les cantons de *Genève*, de *Vaud* et du *Valais*, est un beau et fertile pays, mais on ne peut plus mal cultivé; et, sans rien présumer des vœux secrets de l'habitant, que des relations journalières et des liens et des besoins de toute espèce attachent à ses voisins helvétiques, il est certain qu'il gagnerait beaucoup à être régi par l'administration vaudoise, ou à entrer dans la confédération valaisanne. Les rochers de *Meillerie*, qui se rencontrent à peu près à mi-chemin d'*Évian* à *Saint-Gingolph*, ont perdu par les travaux de la nouvelle route tout leur mérite pittoresque et presque tout l'intérêt des souvenirs qui s'y rattachent. Comment, en effet, quelque disposé qu'on pût être à l'enthousiasme, frémirait-on encore en songeant à cette *roche escarpée*, à cette *eau profonde* lorsqu'on se promène sur une large

et magnifique chaussée, d'où l'œil peut se fixer, avec autant de sécurité que de plaisir, sur le miroir le plus poli et du plus bel azur qui soit au monde?

Saint-Gingolph forme, de ce côté, la limite entre le *Valais* et la *Savoie;* un petit ruisseau qui tombe des monts voisins, partage ce village en deux moitiés presque égales, dont l'une est valaisanne et l'autre savoyarde. Je ne crois pas que la monarchie et la république se soient jamais trouvées si rapprochées; car il ne faut ici qu'une enjambée pour passer de l'une à l'autre; et nous-mêmes à qui l'on reproche, avec quelque raison, d'avoir franchi ce pas si lestement, il faut pourtant convenir que nous y avons mis plus de temps. Du reste, ces deux moitiés de village, qui appartiennent à des institutions si différentes, ne forment qu'une même commune, paisiblement régie par les mêmes lois municipales, et dont les habitans, tous catholiques, se réunissent dans une même église, située en pays savoyard. N'est-ce pas une chose assez remarquable que cette union si intime de bonnes gens, les uns sujets d'un prince absolu, et les autres, francs républicains, vivant, buvant, priant ensemble, et ne se doutant guère qu'on s'égorge ailleurs, pour des opinions moins opposées?

Saint-Maurice, où j'ai passé la nuit, n'a de remarquable que son pont sur le Rhône, ouvrage des Romains, dont la porte ouvre et ferme de ce côté l'entrée du *Valais*. La position de cette ville lui donne de loin un aspect fort pittoresque, dont l'agrément diminue bientôt, pour faire place à une impression assez pénible : des maisons délabrées, adossées contre un énorme roc, dont les parois, absolument verticales, sont surmontées d'arbres ou surplombent d'une manière effrayante; voilà tout ce qu'on peut voir dès qu'on est entré à *Saint-Maurice*, et ce qui fait promptement desirer d'en sortir. Cette ville, quoique petite, est ancienne, et a joui de quelque célébrité à diverses époques du moyen âge. Les légendes du martyre de la légion thébaine, les offrandes et les reliques qu'avait accumulées dans son abbaye la piété prodigue des princes y attiraient jadis des foules de pélerins; aujourd'hui que ces pieuses richesses ont beaucoup perdu de leur valeur, même dans ce pays, il ne passe plus guère à *Saint-Maurice* que des curieux ou des marchands. Bien des gens verront là un effet de ce progrès si vanté des lumières : pour moi, vous avouerai-je que je n'y vois qu'un genre nouveau de spéculation ou d'erreur, bien moins intéressant que le premier? Des

pélerinages inspirés par le repentir, et d'où l'on rapportait la paix de l'âme, valaient bien sans doute ces voyages entrepris à grands frais, pour satisfaire, le plus souvent, une curiosité vaine, comme le plaisir qu'elle procure; et dussiez-vous rire à mes dépens, je me trouve bien moins raisonnable de venir à *Saint-Maurice* pour admirer des rochers et des cascades que pour y révérer une châsse ou baiser un reliquaire.

Saint-Maurice était devenu, il y a quelques années, une ville française. Je fis ce que je pus pour l'oublier; mais mon hôte sut bien m'en faire ressouvenir. Le séjour des Français a d'ailleurs laissé trop de traces dans ce pays; et c'est sans doute par représailles, que l'on y écorche notre langue aussi bien que ceux qui la parlent.

Je m'arrêtai long-temps devant la célèbre cascade de *Pissevache*. Là, du moins, aucun témoin importun, aucun objet pénible, si ce n'est la misère en haillons spéculant sur la curiosité en litière, ne vient troubler une contemplation pleine de charmes. Le volume et la hauteur de cette chute d'eau, et l'éclat extraordinaire du paysage qui l'environne; le noir rocher d'où le torrent tombe en nappes écumantes; les masses prodigieuses de monts qui

bornent l'horison, et au-dessus desquels étincèlent les neiges du mont *Velan*, le pic le plus élevé de la chaîne du *Saint-Bernard*; tout ce spectacle est véritablement enchanteur. Cette cascade a, d'ailleurs, pour quiconque ne craint pas d'être trempé par la vapeur et assourdi par le fracas de ses eaux, l'avantage de pouvoir être considérée de très-près; et les magiques effets de l'iris, qui se croisent dans tous les sens et se succèdent avec une inconcevable rapidité, surpassent ici tout ce que l'on peut imaginer.

A quelques pas de là, l'on traverse le ruisseau de *Trient*, qu'on voit sortir, sur la droite, d'une crevasse de rocher, la plus singulière que j'aie vue. Cette crevasse, d'à peine deux toises de largeur, se prolonge, l'espace de plusieurs lieues, entre deux parois de rochers perpendiculaires, et d'une hauteur de douze cents pieds. Vous ne pourriez concevoir le froid, l'humidité, l'horreur qui règnent dans ces sombres profondeurs, où cependant des hommes ne craignent pas de s'engager pour conduire jusqu'au Rhône des bois coupés dans la vallée de *Valorsine;* et ces hommes, qui risquent mille fois leur vie, dans des périls ignorés et pour un médiocre salaire, ne se doutent pas qu'on les admire, et ne s'aperçoivent même pas qu'on les regarde.

J'ai vu, à *Martigny*, avec un serrement de cœur inexprimable, les traces de l'affreux désastre causé, il y a maintenant deux années. par l'inondation de la *Dranse*. La chute d'une partie des glaciers qui encombrent le *Val-de-Bagnes* arrêta subitement le cours de cette rivière, et la transforma en un lac, auquel on essaya, par des tranchées pratiquées dans la glace, de procurer un écoulement régulier. Mais le travail de la nature fut plus prompt que celui de l'homme. La *Dranse* rompit ses digues de glace avec une violence impossible à décrire, et couvrit neuf lieues entières, c'est-à-dire, toute l'étendue de son cours, de débris de maisons, de terres, de forêts emportés par ses eaux. Dirai-je qu'actuellement encore, le même désastre menace de se reproduire, et que le progrès de la destruction, dans cette partie des Alpes, prépare à ce malheureux pays un nouveau déluge, qui le rendra tout-à-fait inhabitable? Plusieurs des physiciens les plus habiles de la Suisse, l'un desquels j'ai eu depuis l'honneur d'entretenir à ce sujet, sont chargés par leurs gouvernemens, d'examiner l'état présent du *Val-de-Bagnes*, et d'indiquer un plan d'opérations pour le mettre à l'abri de l'envahissement de ses glaciers. Mais tandis que les habitans dorment et que les savans délibèrent,

qui sait ce qui se prépare dans les glaciers des Alpes? Quel pays que celui qui perd en un jour, par le déchaînement d'un torrent, le sol végétal amassé par les siècles; qu'il faut sans cesse prémunir contre la fureur des avalanches; et dans lequel un glacier occupera peut-être demain la place où le voyageur observait aujourd'hui les sublimes désordres de la nature!

Me voici à *Sion*, l'antique séjour des *Séduniens*, le siége d'un évêché long-temps célèbre dans la chrétienté, naguère le chef-lieu d'un département de l'empire français, et maintenant la capitale de la république et canton du *Valais*. Cette ville offre une des situations les plus remarquables qui soient peut-être au monde, au pied de deux éminences isolées l'une de l'autre, d'un aspect sauvage, d'une forme bizarre, et surmontées de vieilles tours ou d'édifices en ruine, qui contrastent avec la richesse et la fraîcheur du paysage qui les entoure. La cité est neuve et assez bien bâtie: triste avantage, puisqu'elle le doit à un incendie qui dévora, il y a quelques années, une partie de ses anciens édifices, et à une inondation du Rhône, qui détruisit à peu près tout ce que le feu avait épargné. *Sion* se relevait à peine sur de nouveaux fondemens, quand la guerre vint encore une fois la menacer de sa ruine; le patriotisme

de ses habitans succomba dans la cause la plus juste; et cette ville fut prise et pillée par une armée française, en 1799. Les traces de tous ces désastres lui impriment un caractère plus touchant, que ne ferait sans doute une situation florissante; et je n'ai pu me défendre, en y entrant, de ce tendre intérêt qu'inspire ici le courage aux prises avec tous les fléaux de la nature et tous les malheurs de l'humanité.

Il ne reste plus du château de *Tourbillon*, ancienne résidence de l'évêque, que des murailles à moitié détruites. L'éminence qui en est voisin, porte une chapelle également maltraitée par le temps, et d'autres dépendances, tout aussi délabrées du collége des RR. PP. Jésuites: il en est de tout ce qui leur appartient ici, à peu près comme de leur ordre. J'ai cherché vainement dans le plus ancien de ces châteaux la collection des portraits des évêques de *Sion;* ils ont péri, à un petit nombre près, dans l'incendie dont j'ai parlé; et ceux qui décorent actuellement le réfectoire des Jésuites et le couvent des Capucins ne se recommandent guère que par le souvenir de vertus paisibles et de services obscurs; c'est-à-dire qu'ils ne sont d'aucun intérêt historique. J'ai regretté la perte du portrait de ce fameux cardinal de *Sion*, Mathieu Schinner, qui joua un rôle si brillant pour lui, et si malheureux pour son pays, dans les

guerres et dans les négociations du XVIe siècle; mais sans doute il était juste que l'image d'un homme qui attisa tant de feux périt à son tour dans un incendie.

Sion ne renferme, dans son état actuel, aucun édifice qui mérite d'être cité; le moyen âge y a passé, comme ces torrens des Alpes, qui ne laissent après eux que des ruines. Quelques vestiges de la domination romaine y subsistent encore; et j'ai lu, sur la muraille de la cathédrale, des inscriptions presque entièrement effacées, qui témoignent la reconnaissance des *Séduniens* envers l'empereur Auguste, leur *patron*. Il serait curieux, mais bien inutile, sans doute, de rechercher combien de *datrons* a eus un peuple pauvre caché dans les Alpes, depuis cet Auguste, maître du monde, jusqu'à l'évêque qui se contente à présent de 20,000 fr. de revenus.

Je m'attendais, d'après toutes les relations des voyageurs, à trouver à *Sion* deux choses depuis long-temps naturalisées dans cette partie du *Valais*, la crasse et le crétinisme; et j'ai été, s'il faut le dire, agréablement détrompé. Ce n'est pas qu'il n'y reste encore, dans les habitations, dans les meubles, et dans tout ce qui tient aux usages de la vie, bien des choses qui répugnent à la délicatesse de notre goût; et

l'on ne peut nier que la propreté exquise qui se rencontre dans presque toute la Suisse, n'ait qu'imparfaitement pénétré à *Sion*. Mais il y a du moins un progrès sensible sous ce rapport, et l'on peut espérer une amélioration plus complète. Il m'a semblé pareillement que le nombre des crétins était moindre dans cette partie du *Valais;* et ces deux effets pouvant être attribués à une même cause, j'ai appliqué tous mes soins à la découvrir. L'administration française, en éveillant l'industrie des Valaisans, et en donnant à leur émulation une direction utile, a sans doute contribué puissamment à les tirer de leur ancien engourdissement. Quant au crétinisme, je n'oserais dire que le moyen employé pour l'extirper fût aussi philosophique, s'il est vrai, comme on me l'a assuré, que des milliers de ces malheureux aient été massacrés pendant la guerre dont *Sion* a été le théâtre; et peut-être qu'en effet, le peu de philosophie qui a pénétré dans ce pays à la suite de la conquête, n'est pas aussi propre à protéger ce qui y reste de cette race proscrite, que la charité tendre ou, si l'on veut, superstitieuse, dont elle était autrefois l'objet.

Il n'existe point, à ma connaissance, d'histoire suivie et complète du *Valais;* et cependant peu de pays ont mieux mérité d'en avoir une.

Il est vrai qu'on ne voit à aucune époque des temps modernes le nom valaisan figurer dans ces scènes de désolation qu'on appelle conquêtes, ni dans ces brigandages politiques qui se couvrent du nom de traités. Mais le privilége de faire gémir la presse sous un amas de livres, prétendus historiques, n'appartient-il qu'aux peuples qui firent gémir l'humanité du poids de leur orgueil et de leur avarice? Si les Valaisans, braves uniquement contre leurs tyrans, et souvent vainqueurs dans la guerre la plus légitime, ne furent jamais nommés dans les acclamations et dans les larmes de l'Europe, c'est par-là surtout qu'ils ont droit à notre estime; et je prise bien davantage les honorables monumens de cette valeur innocente, que le marbre et le bronze de tant d'insolens trophées, et que ces pages dégouttant à-la-fois du sang qui les remplit et de la bassesse qui les dicta.

Au milieu des éternels conflits de la juridiction féodale, le *Valais* eut long-temps à se féliciter d'appartenir à un évêque : car, dans ces âges appelés barbares, la religion protégeait bien mieux les droits des peuples que ne le peuvent faire, dans les temps les plus éclairés, les meilleures constitutions écrites. La souveraineté temporelle de l'évêque de *Sion* se fondait sur un diplôme de Charlemagne, qu'on

nommait la *Caroline*, acte faux, comme ceux de ces autres donations fameuses, que l'Église croyait devoir à la libéralité du même prince. Une autre prétention de cet évêque, laquelle n'était sans doute pas plus légitime, c'était d'avoir succédé au pouvoir des gouverneurs romains; et, par une singulière confusion d'idées, il s'intitulait *comte et préfet du Valais*, en même temps qu'*évêque de Sion*. Quoi qu'il en soit, les bienfaits de son gouvernement couvrirent long-temps l'insuffisance de ses droits; des vertus réelles empêchèrent de remarquer des prétentions ridicules : un peuple, alors, ne s'informait pas à quel titre on le gouvernait, pourvu qu'il fût bien gouverné. Mais les évêques de *Sion* abusèrent enfin de leur pouvoir; alors aussi, on discuta leurs titres, qui se trouvèrent les plus faibles; et leur autorité se perdit, du moment qu'elle fut contestée. Les habitans du *Haut-Valais*, hommes si pauvres, qu'on ne pouvait rien leur prendre, que leur liberté, mais d'un caractère indomptable comme leurs montagnes, furent les premiers à revendiquer l'indépendance de leur pays contre leur évêque, fortifié du parti des nobles; ils se formèrent en petites républiques, nommées *dizains;* delà, s'ensuivit une lutte opiniâtre, dont les succès variés remplirent tout le cours

du XVIe siècle, et dont le résultat fut l'établissement de la fédération valaisanne, sur le modèle et avec l'assistance de la fédération helvétique.

Ce fut aussi dans le cours de cette guerre que le *Bas-Valais*, envahi par des troupes auxiliaires de l'évêque et de la noblesse, fut conquis par les *Hauts-Valaisans*, qui en sont demeurés les maîtres jusqu'en 1799 : et alors, comme à présent, une guerre entreprise pour être libres, aboutit à faire des esclaves. L'établissement de la république devint surtout fatal aux nobles, dont la race disparut presque entièrement du *Haut-Valais*. Mais l'évêque, protégé à son tour par la religion, entra dans la ligue valaisanne, dès qu'il eut perdu l'espoir et le moyen de l'opprimer; *Sion* fut admis avec lui au nombre des *dizains*, qui jouissaient à-la-fois de la liberté et de la domination : ainsi, l'évêque, qui avait excité les troubles, resta souverain, et ses alliés devinrent sujets : c'était encore à peu près comme à présent.

Il est fâcheux que les détails de la longue et sanglante lutte entre la noblesse et le peuple du *Haut-Valais* ne nous aient pas été transmis par quelque plume contemporaine; car les tableaux, partout ailleurs si uniformes de la guerre civile, offrent ici des particularités uniques,

comme le théâtre même où celle-ci exerça ses ravages. Je veux parler de ce singulier genre d'ostracisme, qu'on appelait *la mazza*, ou *la masse*. Lorsque quelque important personnage excitait la jalousie du peuple, on prenait une *massue* grossièrement façonnée en tête humaine. D'abord, élevée et promenée dans l'ombre, chacun des adversaires de l'homme puissant y enfonçait furtivement un clou; puis, quand le nombre de ces clous s'était accru au point d'assurer à ses ennemis la pluralité des suffrages, alors *la masse*, digne et hideux symbole des ressentimens populaires, était enlevée, au milieu d'un bruit et d'un concours formidables, et dressée à la porte de celui dont elle menaçait l'existence ou le pouvoir. A ce signe redouté de la disgrâce publique, les amis se taisaient, les parens même se cachaient dans la foule. Le plus violent des démagogues se constituait ordinairement l'avocat de *la masse;* ses griefs, exposés avec cette éloquence sauvage du geste et de la voix, qui manque rarement son effet sur une multitude nombreuse, n'attendaient pas long-temps l'arrêt de mort ou de bannissement du coupable. Condamné sans examen, il fallait qu'il se soumît sans délai, et alors son château était détruit; ou, s'il essayait de résister, son châ-

teau pris d'assaut, n'en était pas moins détruit; et la seule consolation qu'il emportât dans son exil, c'était qu'une autre *masse* lui renvoyât bientôt son ennemi, pauvre et dépouillé comme lui. C'est de cette façon que les Valaisans se délivrèrent successivement des puissans ennemis de leur indépendance, des Raron, des Châtillon, des Supersax; et lorsqu'après plus d'un siècle de vengeances et à la prière des cantons helvétiques, ils consentirent enfin à ensevelir cette formidable *masse*, il semblait, dit un historien, qu'ils assistassent à l'enterrement de leur liberté même.

Me voilà bien loin de notre siècle, et j'ai besoin de prendre un peu de repos pour y revenir et pour vous parler de la constitution actuelle du *Valais*. Mais l'heure me presse pour continuer mon voyage; et je remets à un autre temps à vous entretenir de cet objet.

Je suis, etc.

LETTRE V.

AU MÊME.

Bains de Louéche (Leuker-Baden), ce 1er août,

Voyage de Sion aux Bains de Louéche, en remontant la vallée du Rhône. — Village de Louéche. — Chemin des Galeries. — Village des Bains. — Aspect extraordinaire de cette vallée. — Les Échelles. — Village d'Albinen. — Description des Bains.

Je ne me flatte pas, mon ami, de satisfaire votre curiosité par cette description d'un pays si propre, cependant, à l'exciter; c'est que véritablement la grandeur des objets m'écrase, et que le sentiment de mon impuissance me consterne et m'humilie. Hier, dans le premier transport d'une surprise qui m'est toujours nouvelle, je voulais vous écrire ; je n'ai

pu tenir un seul instant la plume en présence de cette imposante nature; j'ai senti mes esprits se confondre, après de vains efforts pour atteindre à la sublimité de ses images, et mes pensées retomber, en quelque sorte, sur elles-mêmes de toute la hauteur des Alpes : je n'ai pu qu'admirer, jouir et me taire. Aujourd'hui, j'ai revu ces monts qui se dressent si fièrement dans les nues; j'ai franchi ces torrens qui grondent au sein des abîmes; j'ai approché, en traversant les plus vertes prairies, du pied des glaciers qui les arrosent; et le cœur agité de mille émotions différentes, je rentre impatient encore et toujours désespérant de les rendre.

J'avais traversé pour la dernière fois le Rhône, dont les ondes, incessamment débordées dans la vallée, y forment et dispersent des collines, et semblent se jouer du sol qu'elles produisent. Le village de *Louéche*, avec ses deux vieilles tours, d'une construction irrégulière comme celle des monts qui les dominent, m'avait rappelé les souvenirs du moyen âge sur ces rochers empreints de la rouille des temps. Je m'élevais de momens en momens, par une pente très-roide et très-raboteuse, sur les flancs d'une montagne, au pied de laquelle roule en mugissant l'impétueuse *Dala*. Parvenu à une élévation considérable, au bout

d'une heure de marche, je pus contempler à mon aise, et presque à ma hauteur, la première enceinte des montagnes du *Valais*, par-delà lesquelles ma vue pénétrait alors sans obstacle jusqu'à ces innombrables sommités, toutes chargées d'éternels frimats, qui le séparent de l'Italie. L'étroit sentier que je suivais, tantôt taillé dans le roc, au-dessus d'affreux précipices, tantôt ombragé de beaux arbres ou tracé sur une verte pelouse, changeait d'aspect à chaque pas : car ici l'art est irrégulier et sauvage comme la nature; et l'on franchit en torrens les eaux qu'on vient de voir tomber en cascades. De l'autre côté de la sombre gorge que remplit la *Dala*, je vis quelques planches appliquées contre un roc absolument vertical et d'une effroyable hauteur; c'est ce qu'on appelle *les Galeries*, unique et terrible voie par laquelle les habitans de plusieurs hameaux aériens communiquent entre eux toute l'année, et qui forme l'un des grands chemins de ce pays; et je frissonnais à la seule idée que ces ais mal joints, à peine protégés par quelques tuiles de sapin contre la chûte des pierres ou des avalanches, et munis, du côté de l'abîme, de longues perches pour tout appui, doivent ployer et craquer à chaque pas du montagnard. J'arrivai enfin aux *Bains de Louéche*, pour m'y délasser

de mes fatigues à contempler d'autres merveilles.

Des eaux thermales qui jaillissent au pied même des glaciers ; des hommes qui viennent chercher la santé à une hauteur où la végétation expire ; d'autres hommes qui bravent des hivers de huit mois, et passent les trois quarts de leur vie sous la neige, pour en consacrer le reste au soulagement des infirmités humaines, voilà d'abord ce que l'on remarque aux *Bains de Louéche.* Nulle part, d'ailleurs, la nature ne déploie sur un théâtre plus borné des scènes plus extraordinaires, des contrastes plus singuliers. L'enceinte de montagnes qui enferme la vallée au nord et au couchant forme une muraille tout-à-fait verticale, un immense amphithéâtre, dont les saillies ressemblent à d'énormes bastions, et dont le faîte, chargé de glaces et crénelé par les orages, surpasse encore, dans son plus grand abaissement, c'est-à-dire à l'endroit où est pratiqué le passage de la *Ghemmi*, une hauteur perpendiculaire de seize cents pieds. Mais, au nord-est, cette chaîne se dresse à une si grande élévation, que les immenses amas de neige qui s'y forment, accumulés et durcis par les âges, redescendent en gradins d'une éclatante blancheur vers la vallée qu'ils envahissent, et en-

voient à deux ou trois lieues au-dessous, jusqu'au village où sont situés *les Bains*, des avalanches qui, à plusieurs reprises, et notamment dans le dernier siècle, en ont emporté et détruit les habitations. Le revers opposé, d'un escarpement moins hardi et habillé de forêts, laisse entrevoir, par une étroite ouverture, les sommets blanchis des Hautes-Alpes; et le terre-plein de la vallée, d'une forme presque circulaire, étale sur un sol généralement assez uni ou légèrement ondulé les couleurs de la verdure la plus fraîche et la plus riante.

J'ai employé cette matinée à une excursion vers les deux extrémités de la vallée *des Bains*. J'ai contemplé une chûte superbe de la *Dala*, torrent qui naît sous les glaciers, et qui, dans les noirs abîmes qu'il va se creuser, se révèle encore à l'œil par la blancheur de ses ondes, quand leur sourd mugissement n'est presque plus sensible à l'oreille. Mais c'est sur la route qui conduit au village d'*Albinen* que j'ai surtout admiré, dans l'espace d'une lieue, les traits les plus fiers de cette nature sauvage. Le sentier est si étroit et si escarpé, que, sans le bras robuste de mon guide, j'aurais souvent eu peine à m'y soutenir. Il me fallait gravir sur des troncs d'arbres ou sur des rochers déracinés par les eaux; et, en plus d'un endroit, la *Dala* se

perdait sous mes pieds avec un fracas horrible, ou reparaissait plus étourdissante encore. J'arrivai enfin à la base même d'un épouvantable roc, et tout ce qui me restait de forces fut employé à considérer quelque temps la voie pratiquée pour en escalader la cîme. *Huit échelles* d'une longueur démesurée, et grossièrement façonnées, sont appliquées l'une au-dessus de l'autre sur des saillies du roc presque imperceptibles; et c'est par-là que, maîtres d'un pays qui pourrait défier toutes les ambitions de la terre s'il avait de quoi les tenter, les habitans d'*Albinen*, placés entre des glaciers et des abîmes également inabordables transportent habituellement au village *des Bains* leur laitage, seule production de leur sol et de leur industrie, du bois et des fraises de leurs montagnes. Hommes et femmes, jeunes et vieux, chargés souvent d'un lourd fardeau, se hasardent, de nuit comme de jour, par une voie si périlleuse, qu'à l'envisager seulement, je fus saisi du vertige; et tel est l'empire de l'habitude sur ces hommes exercés comme l'oiseau des Alpes au bruit des torrens et à la vue des précipices, que, même dans un état d'ivresse, ils vont et viennent par ces échelles, sans éprouver jamais le moindre accident.

Vous n'attendez sans doute pas de moi, mon

ami, des observations sur la nature et les propriétés des eaux qui attirent ici tant de malades, et par suite tant de curieux : tout cela se peut voir dans des livres, et vous savez que je n'ai pas dessein d'en faire un. Les sources, qui sont pour la plupart très-abondantes, sont reçues dans de vastes bâtimens affectés à l'usage des diverses classes de la société; car, comme s'il était plus difficile, même chez ces républicains, de renoncer à l'orgueil qu'à la bienséance, les conditions sont séparées là où les sexes sont confondus; et le *bain des Pauvres* et celui *des Messieurs* sont aux deux extrémités du village. Il est vrai que l'un et l'autre sont construits et disposés de la même manière; il est vrai encore que la qualité des eaux n'y change pas selon celle des malades; mais il n'y en a pas moins une très-grande distance entre les infirmités de condition et celles qui ne le sont pas; et la lèpre de l'homme riche n'y est point souillée du contact ou de l'approche du misérable.

Vous ne sauriez vous imaginer l'étrange spectacle qu'offre l'intérieur de ces *bains*, à l'heure où la foule des malades qui les remplit en permet l'entrée à celle des curieux qui les visite. Dans *quatre carrés*, entourés chacun d'une *galerie*, sont assis, sur des bancs de bois,

les baigneurs, hommes et femmes, placés indistinctement, au gré du caprice qui les rassemble, et revêtus de longues chemises de flanelle, seule précaution peut-être où l'on reconnaisse la décence dans ce grotesque arrangement. Les âges et les conditions sont de même confondus; et il en résulte souvent les rapprochemens les plus bizarres. J'y ai vu un petit-maître de *Paris* près d'un gros jésuite valaisan; et la barbe grisonnante d'un capucin de *Schwytz* flottait sur l'eau entre deux bénédictines de l'*Unterwald*. Comme il n'y a guère d'ordre et de subordination possibles entre des personnes d'âge, de complexion et de sexe si divers, et que d'ailleurs l'ennui est considéré ici comme l'ennemi de la convalescence, chacun se crée à sa guise des occupations et des plaisirs. Les jeunes dames valaisannes conversent entre elles, en faisant quelque ouvrage et respirant de temps à autre le parfum de la galanterie ou celui des fleurs placées sur le pupître qu'elles ont devant elles. Les militaires se racontent leurs combats en se montrant leurs cicatrices. Les uns lisent, d'autres chantent. L'heure des repas, qui surprend ainsi cette folâtre assemblée de malades, fait cesser les jeux et les entretiens particuliers; on se mêle, on mange, on boit en commun; les bons

mots, les vives saillies volent d'un *carré* à l'autre; on oublie ses maux, quelquefois même sa raison; et l'on ne s'aperçoit pas que les séances se prolongent à mesure que la guérison s'avance. Tout ce désordre qui règne à la surface des eaux; ces têtes d'âge et de caractère si divers; ces fleurs; ces livres confusément mêlés, au milieu des vapeurs de l'eau thermale qui s'épaississent de momens en momens et finissent par obscurcir tous les objets; tout cela forme un spectacle pour le moins aussi singulier dans son genre, que celui que la nature même étale aux *Bains de Louéche.*

Quand nous arrivâmes au village, à l'heure où la belle compagnie, assemblée sur la grande place, s'y délasse des travaux du jour et prélude aux amusemens de la soirée, nous nous vîmes en un moment entourés d'une foule de curieux, et peu s'en fallut qu'au torrent de questions qui pleuvaient sur nous de toutes parts, nous ne nous crussions assaillis d'une avalanche. C'est à qui s'emparera le premier à *Louéche* des malades qui débarquent; on s'y dispute l'honneur de la première confidence avec autant d'empressement qu'on en met ailleurs à l'éviter. Chacun découvre d'abord ses maux, afin de connaître ceux d'autrui; et c'est en se montrant ses plaies que s'établit

la confiance. Nous parvînmes enfin, au travers des regards curieux et des langues indiscrètes, à gagner un appartement, encore assez mal défendu contre leurs atteintes, attendu que des cloisons de bois mal jointes laissent partout pénétrer l'œil et la parole. Entre les meubles qui décorent ici les habitations, on n'a guère oublié que ceux qui servent à la commodité des malades. Des coffres vermoulus formaient la plus belle pièce de notre ameublement; et j'eus toutes les peines du monde à trouver deux chaises passablement ajustées sur leurs pieds. De longues chemises de flanelle, toutes fumantes des vapeurs de l'eau thermale et de la sueur des baigneurs, tapissent les galeries, les escaliers, l'intérieur même des maisons; et c'est là, je crois, le seul genre de tentures qu'on y connaisse. Ajoutez à ce tableau, celui des agrémens ordinaires de la propreté valaisanne, encore embellie de celle qui accompagne le traitement des maladies de la peau, et vous aurez une idée assez juste d'un séjour où l'homme n'a rien négligé de ce qui pouvait y nuire aux bienfaits de la nature.

L'intérêt que nous avions inspiré à la première vue s'affaiblit bien vîte, lorsque après avoir essuyé et rendu les complimens d'usage, nous parvînmes à faire entendre que nous ar-

rivions parfaitement sains de corps, et attirés uniquement par la curiosité. L'indifférence, je dirais presque le dédain, vint succéder tout d'abord à l'empressement qui nous avait accueillis. Relégués au bout de la table commune, nous ne pûmes, ma compagne et moi, lier conversation avec nos voisins; on nous traitait en étrangers et presque en ennemis, uniquement parce que nous n'étions pas malades; et nous perdîmes, grâce à notre santé, l'avantage de participer aux plaisirs et de connaître les mœurs de cette étrange colonie. Telle est ici la règle de la haute société, qu'il faut, pour y être admis, être au moins porteur d'un rhumatisme; une dartre, ou une cicatrice y est surtout du bon ton; et j'exciterais problablement en vous la sensation que j'éprouvai moi-même, si j'essayais de vous retracer tous les agrémens nécessaires à un petit-maître de *Louéche*. Il fallut donc me passer des observations que je m'étais proposé de faire ici; et, réduit pour toute ressource à la contemplation de la nature, je vous avouerai cependant que je ne regrette pas d'être venu bien portant à *Louéche*, et d'en partir de même: ce qui n'arrive pas à tous les malades.

Je suis, etc.

LETTRE VI.

AU MÊME.

Kanderstæg, ce 2 août.

Passage de la Ghemmi ; description de la route et de la vue qu'on y découvre. — Horreurs assemblées sur le sommet de la Ghemmi. — L'auberge du Schwarzbach. — Avalanches. — Vue admirable de la vallée de Kanderstæg.

Me voilà, comme par enchantement, transporté de l'autre côté des Alpes, dans la plus délicieuse vallée, sur le plus riche tapis de verdure ; et ce matin j'étais dans une effroyable solitude, au pied d'énormes rocs coupés à pic, où mon œil n'apercevait aucune issue ; et dans l'espace de six lieues, j'ai parcouru tous les degrés de la végétation et de la vie, j'ai vu s'éteindre et renaître la nature ; et dans le cours

d'une seule journée, j'ai vu se succéder tous les climats et toutes les saisons; j'ai vu des orages se former en même temps à mes pieds et sur ma tête; j'ai plané au-dessus des abîmes, j'ai marché dans les nues et sur les neiges éternelles; que vous dirai-je enfin? J'ai traversé la *Ghemmi.*

Tout ce que vous avez pu lire ou imaginer sur les singularités de ce passage, le plus extraordinaire sans contredit qui se trouve dans la chaîne entière des Alpes, tout ce que je m'étais figuré moi-même, d'après ma propre expérience, n'est rien auprès de la réalité. Nulle part l'industrie humaine n'eut à lutter contre une nature aussi rebelle; nulle part les plus hardis monumens de la main de l'homme ne donnent aussi bien la mesure et l'idée de sa force que cette seule voie pratiquée à travers une masse immense, indestructible. Une paroi de rochers absolument verticale, et de seize cents pieds d'élévation, a été ouverte au ciseau. Un sentier de trois ou quatre pieds de large, qui se replie à chaque instant sur lui-même, et toujours suspendu sur l'abîme, au bord duquel ni l'œil, ni la main ne trouvent aucun appui, alors qu'un frémissement involontaire vous écarte de l'effroyable roc qui surplombe; ce sentier, en plusieurs endroits usé par la pluie

ou dégradé par les pas des bêtes de somme, et presque partout formé de schistes et d'ardoises décomposées que soutiennent à peine quelques faibles pans de maçonnerie sèche; telle est, pendant près d'une lieue, la voie extraordinaire qui, du pied méridional de la *Ghemmi*, conduit, par une pente extrêmement roide, au col de cette montagne, dont la hauteur surpasse celle du *Grimsel*, du *Saint-Gothard* et du *Simplon*. Arrivé à cette hauteur, l'œil plonge perpendiculairement sur l'horrible précipice dont on vient de sortir, mais sans pouvoir découvrir aucune trace du chemin qu'on a parcouru. Heureuse impuissance, qui, surtout dans le cours de ce pénible voyage, circonscrivant l'attention, comme la vue, dans un espace très-borné, prévient le découragement, la fatigue et la frayeur!

Tel est cependant l'empire de l'habitude, ou l'effet de l'indolence naturelle à ces montagnards, que le paysan de *Louéche* qui s'était partagé notre bagage avec un mulet cheminait négligemment sur le bord de l'étroit sentier, quelquefois à la suite du pacifique animal, ou même suspendu à sa longue queue, d'autres fois penché directement sur le noir précipice, et charmant l'ennui du voyage par ces chants inarticulés qui plaisent tant au pâtre des Alpes,

tandis que, collé contre le roc, occupé à assurer la marche et à soutenir le bras de ma compagne, je gravissais péniblement la montagne, dont les nombreux échos, éveillés par le retentissement de ces cris sauvages, se répondaient tristement comme les voix de l'abîme.

Toutefois, l'attention qu'exigeait de moi la route même sur laquelle je m'élevais avec effort ne m'empêcha point de jouir du spectacle extraordinaire qui s'y développe à chaque pas. Les glaciers du *Balm-Horn*, qui semblent fermer l'accès de la vallée de *Loetsch*, s'abaissaient alors à ma hauteur; à l'ouest, les sommités crénelées de la *Ghemmi* m'apparaissaient couvertes de leur manteau de glace, qui se prolonge jusqu'aux cîmes du *Rœzli* et du *Lammern-Horni* et derrière moi, par-delà les énormes boulevards du *Valais*, d'innombrables pics neigeux, portés les uns sur les autres, se dressaient hardiment dans les nues jusqu'au superbe *Matter-Horn*, qui les domine tous, jusqu'au magnifique *Mont-Rose*, que j'apercevais pour la première fois, et qui dispute au *Mont-Blanc* l'empire de cette légion de colosses. Malheureusement, la pluie, qui nous surprit au haut de la *Ghemmi*, obscurcit bientôt à nos yeux les détails de cet immense tableau; mais peut-être n'eûmes-nous pas à nous plaindre ici de ce con-

tre-temps partout ailleurs si fâcheux. Les sommités de la *Ghemmi* n'offrent en effet, comme celles du *Grimsel*, que les affreux débris d'un monde fracassé, entre lesquels se sont formés d'immenses amas de neige. La montagne, lentement imbibée d'eau et surchargée d'un poids énorme, n'élève plus, à de longs intervalles, que quelques crêtes de rochers solitaires; et ces rochers incessamment minés par leur base ou mutilés par la foudre, et déjà demi-renversés ou demi-détruits, présentent ainsi de toutes parts, et sous toutes les formes, le hideux spectacle d'une destruction infatigable : un pareil tableau ne doit-il pas être éclairé d'un jour sinistre comme les objets mêmes qui le composent?

Au centre de ces effroyables éboulemens est un petit lac, d'environ une demi-lieue de longueur, qui reçoit les eaux du glacier du *Lammern Horn*. Ce lac n'a aucun écoulement apparent, et l'agitation qui se manifeste à sa surface, indique assez les combats que se livrent les vents et les eaux déchaînés dans ses issues souterraines. On ne peut faire un pas sur la *Ghemmi* sans reconnaître les traces, sans heurter les monumens des ravages qu'y produit la lutte ancienne et toujours active des élémens les plus contraires. Tout ce qui a vie en a disparu depuis long-temps; et dans ce domaine de la dé-

solation éternelle, le chaos seul est animé et la destruction agissante. On y marche, au bruit des roches qui roulent sous vos pas, ou qui s'écroulent à vos côtés, éclairé par la foudre, escorté par les avalanches; et à travers le sombre voile qui enveloppe à ces hauteurs la nature défaillante, sur un sol tout hérissé de débris, dans chacun desquels on croit voir l'hiver, le triste hiver, armé de la faulx du temps et le front ceint de nuages, le voyageur n'aperçoit que des objets sinistres et ne peut concevoir que des images désolantes.

Nous suivîmes, constamment battus par la pluie et accompagnés par l'orage, les bords du lac mélancolique de *Daube*. Bientôt le terrain s'abaisse, et un sentier, toujours tracé parmi des ruines et suspendu sur le flanc de la montagne, nous conduisit en une demi-heure à l'auberge du *Schwarzbach*, si toutefois on peut donner le nom d'auberge à une cahute enfumée, élevée de quelques pieds au dessus du sol, et imparfaitement formée des débris dont il est couvert. Mais dans l'état où nous étions, transis de froid, et mourant de faim et de lassitude, que ce toit solitaire, où nous étions sûrs de trouver un accueil et d'entendre une voix humaine, nous offrit de loin un aspect enchanteur! La seule chambre de l'auberge,

outre la cuisine, dont le vaste foyer nous reçut tout entiers, se trouvait remplie de jeunes étudians allemands, qui, poursuivis comme nous par l'orage, empruntaient encore de leurs longs cheveux plats, de leur costume teutonique et de leur équipage alpestre, une physionomie assez semblable à celle des sauvages Germains, leurs ancêtres. Nous prîmes au milieu d'eux, à travers les flots d'une fumée épaisse et les glapissemens confus de nos hôtes, un repas grossier, qui nous parut exquis; et, la pluie ayant cessé vers midi, nous les vîmes, armés du long bâton si utile dans les chemins des Alpes, et le dos légèrement chargé d'un sac de voyage, s'acheminer vers les hauteurs où l'orage grondait encore, et, comme dans leurs écoles, courir après les nuages, au gré des vents qui les emportent.

Au-delà du *Schwarzbach*, le sentier disparaît plus d'une fois encore sous des débris de montagnes écroulées. Mais du moins, à travers ces débris, monumens des plus terribles convulsions, quelques bouquets de la rose des Alpes apparaissent entre les amas de roches granitiques; et, du milieu de vieilles plaques de neige, la belle Gentiane bleue redresse et balance mollement sa tige élégante. On traverse, pendant près de deux lieues, des ruines accumulées

par une effroyable avalanche; des glaciers, semblables à des pans de muraille mal affermis, pendent des flancs de la montagne, souillés d'une affreuse poussière; et cependant, quelques îles d'une agréable verdure surnagent sur cet océan de pierres, et le sapin, hôte fidèle de ces déserts, recommence de loin en loin sa famille moissonnée par les orages. Que ces premiers signes du réveil de la nature, que ces fleurs à peine épanouies, l'herbe rare encore qui tapisse les quartiers de roche et le tremblant arbuste qui s'y cramponne, que tous ces contrastes de la faiblesse et de la force, de la destruction qui s'épuise et de la végétation qui se ranime, intéressent un cœur fait pour les sentir! Nous marchions lentement, mais désormais sans effort et sans fatigue. Un bruit sourd et continu, souvent interrompu par des détonations terribles, animait encore la scène imposante des Hautes-Alpes. Je reconnus, dans la profonde vallée de *Gaster*, qui s'ouvrait à notre droite, la montagne régulière d'*Alt-Els*, qui s'en élance comme un immense cône de glace, et dont la cîme, frappée des rayons du soleil, au-dessus de la région de vapeurs qui enveloppaient les sommités voisines, reluisait seule d'un éclat extraordinaire.

Nous prîmes quelques instans de repos sur

une petite Alpe, couverte de troupeaux et de chalets qui ne sont guère habités que pendant un quart de l'année. Bientôt le chemin s'enfonce dans une gorge resserrée entre des débris confusément entassés, que dominent, à gauche, les parois verticales du *Ghelli-Horn*. Le pinceau le plus fécond, les couleurs les plus magiques, ne sauraient rendre ces foules de points de vue charmans, d'agrouppemens pittoresques des arbres et des rochers, que présente à chaque pas le revers de la *Ghemmi*, et surtout ce luxe de végétation que déploie ici la nature, depuis l'humble lichen que l'on foule aux pieds, jusqu'au pin superbe, dont les dimensions sont colossales comme celles des monts qu'il couronne. Les vapeurs subtiles dont nous étions toujours enveloppés, répandaient encore sur ce tableau des Hautes-Alpes des ombres et des jours d'un effet également inimitable; lorsque tout-à-coup, dans une crevasse circulaire qu'un rayon de soleil avait formée dans la nue, j'aperçus, comme à travers un verre d'optique, et à une profondeur et dans un éloignement qui me semblaient inappréciables, le délicieux vallon de *Kanderstæg*.

Je n'éprouvai jamais de sensation si imprévue, ni si ravissante. Dans le prodigieux enfoncement, où nous apparaissait cette vallée,

tapissée d'un gazon si frais et si uni, éclairée d'une lumière si égale et si pure, tous les objets, empreints d'un calme profond et d'un agrément infini, contrastaient, d'une manière si étrange avec les formes brusques et sauvages des monts gigantesques dont nous étions environnés, que nous restâmes long-temps muets d'admiration et de plaisir. A partir de là, jusqu'au pied de la montagne, chaque pas, chaque regard, devint pour nous une source de jouissances toujours nouvelles. D'énormes rochers, séparés de leur base, se détachaient sur le fond azuré du ciel; à l'aspect étincelant d'un glacier, tout-à-coup intercepté par la nue, succédait une noire forêt de pins; de momens en momens, de nouvelles aiguilles s'élançaient du sein des abîmes, ou rentraient dans l'obscurité; et, devant ce tableau mouvant des Hautes-Alpes, à la vue de ces colosses, découpés par les nuages sous mille formes aériennes, de ces masses énormes, isolées entre le ciel et la terre, sans autre appui apparent, que d'épaisses vapeurs qui se jouaient autour de leurs flancs, incertains nous-mêmes à quel monde nous appartenions, franchissant dans les nues l'abîme toujours ouvert sous nos pas, notre imagination, remplie des mêmes prestiges que déployait la nature, se plongeait comme elle dans un va-

gue délicieux et dans une mélancolie sublime.

Quoique je fusse parti de bonne heure des *Bains de Louéche*, il était déjà tard, quand j'arrivai à *Kanderstæg*. J'étais d'ailleurs si plein des émotions de ma journée, que je n'avais guère plus la volonté, que le loisir, de faire des observations nouvelles. Je sens même, à la difficulté que j'éprouve à vous écrire, qu'il est temps que je me repose; et je m'arrête ici, pour ne pas vous accabler de ma lassitude.

Je suis, etc.

LETTRE VII.

AU MÊME.

Stanz, ce 7 août.

Description de la vallée et du bourg de Frutingen. — Voyage sur la rive orientale du lac de Thun. — Interlacken. — La Jungfrau. — Meyringen. — Passage du mont Brünigg. — Stanz, chef-lieu du Bas-Unterwald. — La prairie des enfans de Winckelried. — La Maison de ville de Stanz. — Observations sur le caractère du peuple de cette partie de l'Unterwald. — M. le Landamman Zelger.

Cette lettre ne sera guère qu'un rapide itinéraire, et vous ne m'en saurez pas mauvais gré. Si le voyageur aime à se reposer dans un gîte agréable, qui lui est déjà connu, il n'en

est pas de même du lecteur, dont l'attention, pour se fixer, a besoin d'être continuellement excitée par de nouveaux objets. Je dois donc vous épargner des redites inutiles, au risque de me priver moi-même de quelques douces réminiscences, et je ne vous parlerai que des lieux étrangers à ma première relation.

La vallée de *Frutingen*, qui s'ouvre non loin du charmant vallon de *Kanderstæg*, est justement regardée comme une des plus délicieuses de la Suisse; et peut-être mérite-t-elle la préférence sur toutes celles du canton de *Berne*, qui jouissent, chacune à des titres différens, d'une si brillante réputation. Son enceinte arrondie et spacieuse, est formée, à l'ouest, d'une chaîne de monts, qui vont s'élevant par une pente insensible, jusqu'à la pointe pyramidale du *Niesen*, et dont les derniers étages se couvrent encore d'habitations champêtres, tandis que les monts de la chaîne opposée offrent, dans leur direction irrégulière, des formes plus hardies et des dimensions plus imposantes. On y aperçoit de distance en distance des vallons latéraux, pareils à de larges crevasses creusées au pied des Hautes-Alpes, par les torrens qui en découlent, et du sein desquelles se dressent des colosses, étincelans au loin d'une neige dont l'œil peut à peine supporter l'éclat, au

milieu de la riante verdure qui les encadre. Tel est surtout, au fond de l'étroit vallon de *Kienthal*, l'aspect vraiment magique de la *Blümlis-Alp*, énorme mont, entièrement vêtu d'une glace luisante et polie comme l'acier, et dont les flots, disposés en longs plis réguliers et aboutissant à une large zone de neige, également éblouissante, justifient le nom de *Frau* ou *la Femme*, que lui donne le pâtre des Alpes. Non loin de l'entrée du vallon de *Kienthal*, une autre gorge également sauvage, ou plutôt, une autre avenue du palais de l'éternel hiver, semble presque fermée par un rocher, d'où pendent les vénérables restes du château de *Scharnachthal*. Vues de profil, comme elles se présentent de loin au regard du voyageur, ces hautes murailles, si fortement empreintes de la rouille des âges, semblent appartenir au roc même qui les supporte. C'est là que le vainqueur de *Granson* vint achever en repos des jours désormais inutiles au salut de son pays; et j'ai conçu comment, dans cette retraite presque inaccessible à l'homme, la gloire d'un chef de républicains put échapper à l'envie.

Frutingen, chef-lieu de la vallée de ce nom, passe pour le plus beau bourg de la Suisse; et je ne crois pas, en effet, qu'il en existe un

autre qui, par l'étendue et par la somptuosité des habitations particulières, toutes cependant occupées par des paysans, donne une plus haute idée de l'aisance qui règne en ce pays et de l'excellente administration qui le régit. La population est digne d'un pareil séjour; les femmes, surtout, m'ont paru superbes, et la richesse de leur taille n'ôte rien à l'agrément de leur physionomie. J'ai vu à *Genève* la démocratie sous des échoppes, et j'ai trouvé qu'elle y était bien logée. A *Frutingen*, j'ai vu des paysans, sujets d'un sénat aristocratique, habiter des maisons qui me semblaient presque des palais, et je n'en ai pas été plus surpris. Aux gens qui disputent de nos jours sur la préférence à donner à ces deux formes de gouvernement, je serais tenté de dire : allez à *Frutingen*, en passant par *Genève*, et vous ne disputerez plus au retour.

A partir de *Müllinen*, joli village situé presqu'à la base orientale du *Niesen*, nous suivimes, en petite voiture du pays, un sentier que je ne conseillerais pas de prendre à des personnes qui ne se seraient pas encore familiarisées avec la manière de voyager dans les Alpes. Comme on n'a rien à perdre en ce pays, et que le terrain est ce qui s'y trouve de plus précieux, on en est économe, au point de ne

laisser à la voie publique, que l'espace strictement nécessaire. Peu importe que la route suive le bord d'un précipice ou d'un lac, pourvu que le char puisse y passer; et il ne vient pas à l'esprit des habitans, d'accorder un pouce de plus, pour écarter l'idée d'un danger. Pendant le trajet dont je parle, nous eûmes souvent au-dessous de nous, à une proximité et à une profondeur vraiment inquiétantes, le lac de *Thun*, dont les magnifiques aspects se déployaient vainement à nos regards. Souvent aussi il nous fallut aider nous-mêmes à porter notre voiture à travers le lit des torrens, au risque de la voir se briser entre nos mains contre d'énormes pierres qu'ils charrient; et cette circonstance, qui eût arrêté tout court le plus intrépide conducteur du plus élégant tilbury, n'arrachait pas le plus léger signe d'impatience à notre phlegmatique allemand. Ce ne fut qu'après avoir quitté notre embarrassant équipage, que nous jouîmes complètement de la beauté pittoresque du pays que nous parcourions, et de ce miroir du lac de *Thun*, dans lequel viennent se réfléchir les formes si variées des montagnes qui le dominent. Les monts *Abendberg* et *Morgenberg*, au pied desquels nous cheminions alors, nous dérobaient souvent leurs cîmes perdues dans le ciel; mais à mesure que

nous nous éloignions de sa base, le *Niesen* dressait plus fièrement sa taille majestueuse, presque toujours ceinte d'un léger voile de vapeurs, qui lui donne l'air d'une pyramide aérienne. Tout vis-à-vis de nous, deux énormes rochers qui enferment entre leurs crêtes menaçantes l'étroit et sauvage vallon d'*Uschi*, nous apparaissaient avec des formes exactement symétriques; et plus loin, nous voyions les parois verticales du *Harder* prolonger une ombre immense sur le charmant vallon d'*Interlacken*, comme pour adoucir l'éclat des rayons argentés qu'y projette le front immortel de la *Vierge*.

J'ai passé deux jours à *Unterseen*, tout occupé de revoir les lieux qui m'avaient tant charmé, et, en présence des mêmes objets, j'ai retrouvé les mêmes impressions. Que cette *Jungfrau*, dont j'avais emporté une si vive image, m'a paru de nouveau belle et imposante! comme son attitude est toujours noble et calme! aucun pli de sa robe éblouissante n'a été dérangé par les orages; la même sérénité règne encore sur tous ses traits; son sein virginal brille encore du même éclat; et le temps et les saisons n'ont imprimé aucune tâche sur son immortelle parure. Et cependant, dans cet intervalle d'une année, que de révolutions ont agité les États! que de tempêtes soudaines ont éclaté parmi les

hommes! et moi-même chargé d'un hiver de plus, combien en présence de ce colosse immuable, je me retrouve changé, avec des souvenirs effacés, des regrets tardifs et des espérances éteintes!

J'ai traversé encore une fois le lac de *Brientz*, et j'ai admiré de nouveau les nombreuses et superbes chutes du *Giessbach*, auquel il ne manque, pour être réputé la plus magnifique cascade de la Suisse, qu'un peu plus d'attention de la part des hommes; car la nature n'a rien négligé pour l'embellir. A *Meyringen*, où j'ai séjourné le jour suivant, j'ai revu des mêmes yeux les monts et les cascades si célèbres de la vallée de *Hasli;* mais je dois vous avouer qu'en examinant de plus près la physionomie de ce peuple, dont le pays n'excitait plus au même point ma curiosité, j'en ai conçu cette fois une idée moins avantageuse. C'était un dimanche, et la population entière de la vallée, parée de ses habits de fête, était rassemblée sous mes yeux, près du temple, toujours trop étroit pour la foule qui s'y presse. Les femmes ont dans leur maintien et dans leur regard, une assurance qui contraste avec la timidité de leur sexe, beaucoup plus qu'elle ne sied à l'élévation de leur taille; et je commence à douter que les réunions dont j'ai parlé dans mon premier

voyage, soient toujours aussi innocentes qu'on me l'a dit et que je l'ai cru. Les hommes ont aussi un air hautain et moqueur qui ne convient guère à des hommes libres, et qui n'a rien non plus de la dignité simple et mâle des autres paysans bernois. Nulle part encore je n'ai été si excédé de ces offres ou de ces demandes également intéressées, dont l'enfance accable les étrangers, dans la plupart des cantons suisses; mais ici tout le monde s'en mêle à-la-fois, et toute la famille poursuit en même temps le voyageur; c'est à qui, homme ou femme, jeune ou vieux, arrachera de l'importunité quelque nouveau tribut; et ce qui ajoute le déplaisir à l'impatience, c'est que ces gens-là, pour la plupart aisés, mendient plus par désœuvrement, que par besoin, et gueusent d'un air rogue, qui semble insulter à la générosité en la provoquant. Tel est l'effet de l'affluence des étrangers dans ces belles vallées, long-temps ignorées du monde. L'or qu'ils y sèment a fait germer partout sur leurs pas des desirs et des besoins auparavant inconnus. L'admiration que ce pays excite, devient de jour en jour pour ses habitans une branche de revenus plus abondante, surtout plus commode à exploiter, que leurs pâturages des Hautes-Alpes; et, s'ils n'y prennent garde, la nature, en embellissant leur séjour, n'aura travaillé qu'à les corrompre.

Parmi ces étrangers, presque tous anglais, que j'ai vu se succéder à *Meyringen*, il en est un que je ne saurais oublier sans une sorte d'ingratitude; c'était bien le plus divertissant *Gentleman* que j'eusse encore rencontré. Il était venu en Suisse, uniquement pour voir des montagnes, et il arrivait de *Lucerne*, où il s'était rendu, à cet effet, directement de *Bâle*. Le *Brünigg* était presque, sur toute cette route, la seule montagne qu'il eût eue à traverser, et il était déjà si mécontent et si excédé de son voyage, que j'eus toutes les peines du monde à le raffermir un peu. Vous n'imaginez pas combien il avait été surpris que les routes de montagnes ne fussent pas unies et droites, comme les grands chemins d'Angleterre. Le nom du *Brünigg* dont le moindre cahot était resté dans sa mémoire, le faisait encore tressaillir, et la vue des Hautes-Alpes produisait sur lui d'avance l'effet de la tête de Méduse. Il voulait cependant voir les glaciers du *Grindelwald*, et il me demanda des avis pour s'y rendre par la voie la plus courte; mais apprenant qu'on ne pouvait absolument y aller de plein-pied, et frémissant à la seule idée d'être obligé de grimper quelques centaines de toises, mon Anglais prit tout-à-coup la résolution de s'en retourner par les lacs à *Berne*, où il aura pris la poste

et sera rentré en Angleterre, *après avoir vu des montagnes.*

A *Meyringen*, j'ai logé cette fois chez le ministre, dont la maison agréable et spacieuse est ouverte aux étrangers que l'auberge ne suffit plus à contenir. Le ton et les manières du maître ajoutent un nouveau prix à l'hospitalité qu'on y reçoit. Sa bibliothèque assez nombreuse et bien choisie annonce un esprit cultivé; son appartement, dont tout le luxe consiste dans une propreté recherchée, est orné des productions de son pays, et surtout de collections d'insectes et de fossiles des Hautes-Alpes. Lui-même est excellent musicien, et, pendant une grande partie de la soirée que nous passâmes auprès de lui, il improvisa sur son piano avec une verve et une complaisance également inépuisables. En considérant au sein de la famille dont il est l'appui, et de la contrée dont il est l'exemple, cet homme respectable, si digne à tous égards de la considération qui l'environne, je ne pus me défendre d'une réflexion pénible, en songeant à la condition si différente des pauvres curés de nos campagnes, la plupart dénués des moyens de faire respecter ou bénir dans leur personne, la religion dont ils sont les ministres. Tel est, au reste, dans presque toute la Suisse, le sort

des pasteurs protestans, aussi bien que des curés catholiques. Nulle part la charité publique n'est obligée de s'y exercer d'abord envers ceux-là mêmes qui en sont les dispensateurs; partout, au contraire, l'existence du pasteur, indépendante comme la parole qu'il annonce, ne se fait sentir à son troupeau que par les consolations qu'elle y porte et les bienfaits qu'elle y répand; et dans les moindres villages le presbytère est, avec la maison de la commune, l'asile du pauvre et le refuge de l'étranger.

Je ne vous dirai rien du passage du *Brünigg*, ni de la traversée du *Haut-Unterwald*, ni des lieux que j'ai parcourus l'année dernière; je ne pourrais vous faire partager le plaisir que j'ai éprouvé à les revoir. A *Kerns*, beau village de l'*Unterwald*, qui fut entièrement détruit il y a quelques années par un incendie, je n'ai pu voir sans un vif intérêt l'église nouvellement reconstruite avec une magnificence qui me charme toujours et ne me surprend plus de la part de ces républicains si pauvres : eh! quoi de plus respectable, en effet, que ce luxe qu'ils déploient en l'honneur de la religion qui les maintient heureux et libres?

Stanz, d'où je vous écris maintenant, est le chef-lieu du *Bas-Unterwald* ou *Nidwalden*,

et le plus beau bourg de tout le canton. La situation en est aussi l'une des plus agréables que j'aie encore vues en Suisse. Le *Stanzer-Berg*, qui s'élève fièrement au midi, est un mont d'une forme remarquable, habillé de magnifiques forêts de pins, qui relèvent encore le doux éclat de la verdure dont sa base est embellie. Tout vis-à-vis, le *Bürghen-Stock*, à l'attitude également imposante, défend la plaine qui les sépare, de l'influence fâcheuse des vents du nord. De charmantes prairies s'étendent entre ces deux monts, jusqu'au golfe de *Buochs*, qui fait partie du *lac des Quatre-Cantons*, et dont les reflets argentés brillent au sein de cette incomparable verdure. De *Stanz* même et des côteaux qui l'avoisinent, on voit la chaîne presque entière du *Righi* s'élever mollement par de nombreux gradins jusqu'à l'arête si fameuse qui la termine, tandis qu'à l'autre extrémité du vallon, le sauvage *Rotzberg*, couvert des ruines du château de *Wolfenschiess*, maintenant habité par un ermite, rappelle à ce peuple les antiques souvenirs de sa liberté, et de la religion, qui en est inséparable.

J'avais vu partout à *Sarnen* l'image d'un prêtre qui fut le bienfaiteur de sa patrie; j'ai vu de même à *Stanz* celle d'un héros qui fut le sauveur de la confédération helvétique et

l'honneur de l'humanité tout entière. La statue d'Arnold de Winckelried, élevée au-dessus d'une fontaine, décore la place publique de *Stanz*; la maison qui lui appartint, suivant une tradition populaire, et qui n'a rien de remarquable à l'extérieur qu'un tableau de dévotion, au lieu d'une image de gloire, est d'une construction beaucoup trop moderne pour justifier cette honorable attribution. Mais le champ où elle est bâtie, portait, dans de vieilles chartes, le nom de *Prairie des enfans de Winckelried*, à ce que m'a assuré M. le Landamman Zelger : c'est donc incontestablement la plus belle propriété de toute la Suisse. Il ne reste plus que les débris de la chapelle dédiée, non loin de *Stanz*, aux deux frères Arnold et Struth de Winckelried. Les Français, nouveaux fondateurs de la liberté helvétique, en ont détruit par le fer et le feu cet ancien et vénérable monument. Mais la tradition qui attribue à ce héros la défaite d'un énorme dragon, fléau de son pays, reste encore imprimée aux lieux consacrés par cet exploit fabuleux; on m'a montré, au-dessus de la plaine appelée *Drachenried*, une caverne dans un roc élevé, nommée *Drachenloch* ou *l'antre du dragon*, et dont l'habitant ne s'approche qu'avec une émotion superstitieuse, comme le culte qu'i rend à

Winckelried. Ainsi, chez ce peuple sensible à la gloire, la fable et l'histoire embellissent également le nom de ce grand homme; et, dans un siècle qu'on peut appeler l'âge héroïque de la Suisse, Winckelried en fut à la fois l'Hercule et le Léonidas.

La maison-de-ville de *Stanz*, brûlée au commencement du dernier siècle, ne renferme point de portraits de ses magistrats antérieurement à l'année 1521. Mais on y conserve avec soin le tableau de toutes les familles qui ont donné des Landammans à l'État; et, dans une république où tous les emplois sont de fait accessibles à tous les citoyens, le nombre de ces familles, dans un intervalle de plus de cinq siècles, ne s'élève encore qu'à *trente-quatre*; et l'une de ces familles, celle de Zelger, dont le chef est actuellement un des Landammans de l'*Unterwald*, en a produit à elle seule presque autant que toutes les autres ensemble. Ainsi l'illustration de ces chefs républicains a jeté, dans une démocratie absolue, d'aussi profondes racines, que, dans des États différemment constitués, la gloire des plus nobles races; et l'*Unterwald* a eu, comme nos monarchies, sa noblesse héréditaire : tant la perpétuité des honneurs au sein des familles, où elle entretient l'émulation de la gloire et le zèle du bien pu-

blic, est douce au cœur de l'homme, et favorable au repos des États et au maintien de la liberté même! J'ai remarqué encore que, sur cette liste des magistrats de l'*Unterwald*, les quatre premiers sont des *Wolfenschiess*, de la famille de ce tyran subalterne dont le nom partage, avec celui du baillif *Gessler*, l'exécration de la Suisse. Il paraît donc qu'en ce temps même, où l'aristocratie féodale était encore armée de tous ses droits, des nobles savaient s'associer généreusement à la cause des peuples, qu'ailleurs ils opprimaient; et c'est sans doute une leçon trop utile pour qu'elle demeure cachée dans les obscures archives d'un petit canton helvétique.

Près de la maison de Winckelried est un couvent de capucins; l'intérieur de cet édifice fait plus d'honneur à la modestie de ces bons pères qu'à la dévotion de leurs compatriotes. Il s'y trouve pourtant une bibliothèque, mais qui n'est guère visitée que par des curieux, quoique composée exclusivement à l'usage des moines; j'y ai cherché quelques bons ouvrages, et n'y ai vu que des livres de théologie, tels que des *Casus conscientiæ*, *Bullarium Capucinorum*, *Flores Seraphici*, etc. Sept ou huit élèves suivent dans ce couvent un cours d'humanités; c'est là, je crois, la seule école pu-

blique de tout le canton; les jeunes gens dont on veut perfectionner l'éducation, sont envoyés à *Fribourg* ou à *Sion*. L'instruction primaire est moins négligée; et généralement le peuple de l'*Unterwald* reçoit de ses curés, ainsi que la parole de vie, les connaissances élémentaires qui manquent chez nous à la plupart des paysans, ou, ce qui est pis, qu'ils vont puiser à des sources corrompues.

La population du *Nidwalden*, comme celle du *Haut-Unterwald*, est vouée presque exclusivement à des occupations pastorales; ses troupeaux sont de même sa principale richesse, et la fabrication de ses fromages, sa seule industrie. Sa constitution diffère pareillement trop peu de celle de ses voisins pour qu'il soit nécessaire d'en indiquer ici les traits particuliers. La religion est aussi la même dans tout le canton; et néanmoins il règne entre ces deux États, membres d'une seule république, une sorte de jalousie et d'animosité, qui produit quelquefois des démêlés fâcheux, et a tout récemment encore exigé l'intervention de la Diète. Le *Nidwalden*, qui fut surtout le théâtre des désastres causés par l'invasion française, commence cependant à réparer ses pertes. L'économie rurale s'y est perfectionnée; au peu de blé que produit le pays, et qui est

bien loin de suffire à sa consommation, on a joint, depuis quelques années, plusieurs cultures nouvelles. Je ne sais si c'est à ces progrès de l'agriculture, et de l'aisance qui en est la suite, qu'il faut attribuer l'attitude plus calme que ce peuple offre à présent dans ses assemblées, jadis si renommées par les orages qu'y produisait une démocratie turbulente. Peut-être l'amour de la liberté, sans être moins vif, est-il seulement devenu plus réglé; c'est du moins le témoignage qu'a rendu devant moi, à la raison plus éclairée de ses concitoyens, M. le Landamman Zelger, dont le nom brille depuis tant de siècles dans les fastes helvétiques, dont la présence apaisa plus d'une fois ces tumultes populaires, et qui joint à tous ses titres, comme citoyen et comme magistrat, celui du meilleur historien de son pays (1).

Je pars demain pour *Stanzstad*, où je compte m'embarquer sur le lac *des Waldstettes*. Je m'arrêterai quelque temps à *Lucerne*, et je profiterai du séjour qu'y fait actuellement la Diète, pour renouveler les relations que j'y avais

(1) Depuis que ceci a été écrit, M. Zelger a été enlevé à son pays; et le témoignage que j'invoquais ici en faveur de ses compatriotes, n'est plus qu'un hommage rendu à sa mémoire.

précédemment formées, et pour en contracter de nouvelles. Mais comme je n'espère pas de recueillir, dans ce second voyage, beaucoup d'observations neuves, je ne vous écrirai plus que de *Zug*, où je serai dans quelques jours.

Je suis, etc.

LETTRE VIII.

AU MÊME.

Zug (Tsouck), ce 10 août.

La ville et le lac de Zug. — L'Église dédiée à Saint-Oswald. — Tombeaux des Zur-Lauben. — Réflexions sur les cimetières des cantons catholiques. — Aperçu de la constitution actuelle du canton de Zug et du caractère de ses habitans.

La position de *Zug* est charmante. Elle occupe un espace étroit et inégal, entre le lac qui baigne le pied de ses murailles et la montagne qui les domine. Cette montagne, nommée le *Zuger-Berg*, offre par sa belle culture une richesse égale à celle du lac, réputé l'un des plus poissonneux de la Suisse : ainsi le plaisir de la vue se fortifie du sentiment de l'abondance, dont la terre et les eaux apportent ici

les tributs. Du côté du couchant et du nord, le lac est bordé de plaines et de collines d'un aspect monotone, qui ne fait que mieux ressortir la grandeur et la majesté des objets dont les rives opposées sont embellies. Directement au midi, la forme pyramidale du *Righi* se dessine avec une admirable netteté, dont l'effet est surtout magique à l'heure où, projetant son ombre immense sur le mobile tableau du lac, l'imposante attitude de la montagne contraste avec la perpétuelle agitation de son image. En tirant un peu vers le couchant, on reconnaît à ses traits sauvages, un peu adoucis par l'éloignement, à ses formes brusques et sévères, le *Pilate*, presque toujours enveloppé d'une ombre vaporeuse; et, dans l'intervalle qui le sépare du *Righi*, apparaissent les Hautes-Alpes de l'*Unterwald*, au-dessus desquelles s'élèvent encore les sommités brillantes de *Grindelwald* et de *Lauterbrunnen;* et le miroir du lac réfléchit à la fois la riante verdure de ses rivages et l'éclat des neiges éternelles qui le couronnent.

La ville de *Zug* est bâtie d'une manière triste et gothique. L'extérieur des maisons est chargé de peintures grossières et d'ornemens de mauvais goût; c'est, en un mot, une ville du XVe siècle, où l'on est surpris de trouver

le langage, les manières, et presque les modes du XIXe. Ce bizarre contraste est un des fruits du séjour des Français, dont les conquêtes ont laissé ici des monumens de plus d'un genre. Pour leur plaire, les femmes ont d'abord renoncé à leur vêtement national; et maintenant que, privées de la présence de ces hôtes aimables, si nécessaire au perfectionnement de leur toilette, elles ont abandonné les habitudes de leur ancien costume, sans avoir encore acquis les grâces du nôtre, on ne s'aperçoit guère que de ce qu'elles ont perdu à cette métamorphose incomplète.

Zug possède du moins encore ses fortifications gothiques, ses vieilles tours, ses épaisses murailles, monumens de son antique indépendance, qu'elle fait sagement de conserver, et plus sagement encore de n'estimer que ce qu'ils valent. La sûreté des villes helvétiques dépend maintenant moins que jamais de la force des murailles qui les enferment, ou du savoir de leurs écoles d'artillerie. C'est dans l'union des cœurs qu'est la meilleure garantie de leur existence; et le boulevard même des Alpes vaut encore moins pour la Suisse que celui des mœurs.

L'église cathédrale n'a rien de remarquable, si ce n'est qu'elle est dédiée à un roi breton,

Saint-Oswald. J'ai cherché la raison d'un pareil choix, et n'ai pu la trouver que dans le caractère même d'un peuple qui, jaloux à l'excès de sa liberté, ne voulut long-temps obéir qu'à des magistrats d'un autre canton, et qui crut sans doute assurer de même l'indépendance de son culte en le plaçant sous l'invocation d'un Saint étranger. Le premier habitant de *Zug*, en faveur duquel s'adoucit cette jalousie nationale, fut le landamman Pierre Collin, tué avec son fils à la bataille de *Bellinzona* en 1421. Une innovation, si bien justifiée par le dévouement d'un grand homme, devint dès-lors la règle de l'État; et le peuple se jetant, suivant l'usage, de l'excès de la défiance à l'extrémité opposée, laissa, durant plus de trois siècles, dans la même famille, la première charge de la république. Mais si la liberté change impunément ses maximes, la religion est imperturbable dans les siennes; et l'anglais Oswald est resté jusqu'à nos jours le patron d'un petit canton helvétique.

J'ai vu dans cette église les tombeaux de l'ancienne et noble famille des Zur-Lauben, dont le dernier rejeton, avec lequel elle s'est éteinte à la fin du XVIIIe siècle, fit réfléchir sur sa patrie le double éclat de la gloire des armes et de celle des lettres. La longue et pai-

sible illustration de cette famille forme peut-être le trait le plus honorable du caractère des républicains de *Zug*. De simples paysans, affranchis du joug de la noblesse autrichienne, consacrèrent par leurs propres suffrages les droits d'une noblesse toute nationale; pendant quatre siècles, les Zur-Lauben soutinrent dans les camps et dans les diètes helvétiques l'honneur de leur pays, comme ils en dirigeaient les conseils ; et la reconnaissance d'un peuple libre leur a érigé des tombeaux près des autels de ses dieux domestiques.

Mais un intérêt plus touchant s'attache ici aux somptueux ornemens qui décorent le lieu des sépultures publiques. J'ai vu dans les autres cantons catholiques des cimetières ornés avec une sorte de pompe et de profusion ; nulle part, je n'en ai été aussi frappé que dans ce petit canton de *Zug*, dont le territoire est si borné et les ressources si modiques. Chaque tombe, couverte d'un frais gazon et de fleurs toujours nouvelles, est surmontée d'une croix dorée avec plus ou moins de magnificence, d'inscriptions et de symboles pieux. L'éloge du défunt est ordinairement accompagné de son portrait; et si l'on peut juger de l'un par l'autre, sa mémoire n'y est sans doute pas plus flattée que sa ressemblance. Du moins l'art

du peintre n'y brille-t-il que bien rarement aux dépens de la vérité; et je dirais même, si je ne craignais de plaisanter sur un sujet aussi grave, qu'il faut avoir l'excellent esprit de ce peuple pour s'attendrir, comme il le fait, devant d'aussi grotesques images. Mais que ce mélange de verdure, de fleurs, d'emblêmes sacrés; cet or qui reluit de toutes parts et sous mille formes différentes dans cet asile de la mort; ces croix multipliées, signes de salut et d'espérance; tous ces trésors de la piété, tout ce luxe des tombeaux, le seul qu'on connaisse ici, attestent, en effet, la sagesse et l'humanité de ce peuple! Et qu'il y a loin, de ce culte si tendre qu'il rend à la mémoire de ses pères, de cette profusion rustique avec laquelle il décore leur dernière demeure, à l'austérité philosophique, ou plutôt, à l'indifférence barbare qui règne, à cet égard, dans les cantons protestans! Là, pas un monument pieux, pas une parole, pas un signe de regret, d'attachement ou de souvenir, n'indique l'asile des générations éteintes. Un cimetière ne s'y distingue d'un champ ordinaire, qu'en ce que les troupeaux n'en viennent point brouter l'herbe haute et épaisse; et cette parure même est un don de la nature et n'est point l'ouvrage de l'homme. Que j'aime encore, chez les catholiques suisses, ce

soin de placer, au centre même du bourg ou du hameau, les sépultures de leurs parens, afin de pouvoir, à leurs heures de loisir, y cultiver des fleurs, et y verser à la fois des larmes et des prières! Il semble que par-là les coups que la mort a frappés, leur deviennent moins sensibles; que les générations, en se succédant, demeurent toujours présentes l'une à l'autre, et que ceux qui survivent, en gardant ainsi au milieu d'eux ceux qui ne sont plus, se considèrent encore, par une douce illusion, comme des contemporains et des frères.

Le canton de *Zug* fait partie de la confédération helvétique, depuis l'an 1352, et, depuis cette époque, son territoire n'a pas reçu plus d'extension que sa liberté : il est resté jusqu'à nos jours le canton le plus petit et l'un des plus populaires de la Suisse. C'est qu'au XIVe siècle la liberté n'était que la justice même, appliquée aux droits des peuples, et non pas, comme dans le siècle des lumières, le droit d'attenter à la liberté d'autrui. La manière dont la ville de *Zug* entra dans la ligue des Suisses caractérise, mieux que tout ce que je pourrais dire, les mœurs et les opinions de cette époque. Les confédérés assiégeaient cette ville, alors soumise à la domination autrichienne, et remplie de nobles, dévoués à ses

intérêts. Après une longue résistance, les assiégés, privés du secours de leur souverain, et sollicités d'entrer dans l'alliance des Suisses, firent part, au duc Albert d'Autriche, de ces propositions et de leur détresse; et ce ne fut que sur son refus de les secourir qu'ils consentirent à leur indépendance. Mais en rentrant dans leurs droits, ils respectèrent ceux de leur ancien seigneur; et *Zug*, devenu le septième canton helvétique, n'en conserva pas moins fidèlement aux ducs d'Autriche leurs prérogatives et leurs revenus : étrange contrat, où le peuple ne gardait pour soi que la liberté, et ne cédait de ses droits que celui de s'enrichir aux dépens d'un maître! Ne reconnaissez-vous pas à ce trait-là toute la barbarie du moyen âge?

Vous pensez bien que chez un pareil peuple la constitution a éprouvé peu de changemens; aussi la civilisation a-t-elle fait peu de progrès. Ces braves gens ont cependant payé leur tribut aux lumières du siècle, qui ne croit pas à la réalité d'une constitution si elle n'est dûment couchée par écrit, et qui ne fait cas des libertés publiques qu'autant qu'elles sortent de la presse. La république de *Zug* a donc, comme nous, une Charte depuis 1814; mais il est vrai que les principales dispositions de cette

charte datent du XIVe siècle, et l'on peut dire que l'on n'a rien changé aux anciennes coutumes, si ce n'est qu'on les a écrites. La souveraineté pleine et entière réside toujours dans l'assemblée du peuple. Tout citoyen âgé de dix-neuf ans en est membre, à moins qu'il ne se trouve dans un des cas d'interdiction fixés par la constitution nouvelle; et j'ai remarqué que là où la loi ne prescrit aucune condition de fortune pour participer à la souveraineté, elle détermine *sept* espèces d'incapacité morale : c'est encore là un reste de la barbarie du moyen âge, qui ne plaçait pas toutes les garanties dans l'argent, ni la capacité d'un législateur uniquement dans son coffre-fort, mais qui comptait aussi l'honneur pour quelque chose.

La république est divisée en deux cercles, l'un intérieur, l'autre extérieur. La ville même de *Zug* appartient au premier; mais sa part dans les conseils et dans la représentation nationale, a été calculée de manière à rendre son influence à peu près nulle dans les délibérations publiques. La jalousie est de l'essence des démocraties; et, comme il n'y a pas de noblesse dans le canton de *Zug*, ce sentiment s'attache, faute de mieux, aux bourgeois, ou, comme on dit, aux aristocrates de la capitale. De là, entre les habitans de *Zug* et ceux des communes ru-

rales, dont les principales sont celles d'*Egeri*, de *Menzingen* et de *Baar*, une lutte secrète et une sorte d'animosité, qui aboutissent quelquefois à des démêlés fâcheux. C'est ainsi qu'à la dernière *landsgemeinde*, ou assemblée générale, les bourgeois de *Zug* voulurent s'opposer à l'établissement d'un impôt indirect, dont le faix retombait presqu'en entier sur eux. Un violent orage accueillit leur réclamation, et dans ce conflit d'intérêts, les voix de la campagne prévalurent enfin sur l'opposition des citadins. Ceux-ci se vengèrent à leur tour de leur propre impuissance, en destituant leurs magistrats : c'est que trop souvent, la liberté, dans les mains d'une multitude passionnée, est comme un jouet dans celles d'un enfant, qui le brise quand il ne sait pas s'en servir.

Il y a à *Zug* un couvent de capucins, et tout le canton est très-attaché à la religion catholique. J'observerai cependant que les moines n'ont pas ici la même influence qu'ils exercent dans les autres petits cantons; et même les ecclésiastiques sont formellement exclus des assemblées communales. Je ne sais si vous approuverez cette exclusion; quant à moi, je n'ai pas le courage de la blâmer.

Du reste, au sein de cette démocratie extrême, on jouit d'une égale tranquillité. Un jour

seul voit se former et s'apaiser les orages; la *landsgemeinde* met en mouvement toutes les passions de la république; mais le lendemain, tout est déjà rentré dans l'ordre, et le peuple abdique toute l'année sa souveraineté d'un jour. Au profond silence qui règne dans les rues de cette capitale, à l'air paisible de ses habitans, nous aurions peine à croire que ce soient ici des républicains, nous qui n'avons connu de la république que le bruit des chaînes qu'elle traînait après elle. Vous n'imagineriez pas non plus quel doux et bienveillant accueil ces hommes libres prodiguent à l'étranger. Nul ne passait devant moi sans se découvrir et sans me présenter obligeamment la main, et je ne vis jamais de souverains si affables. Ils auraient cependant lieu d'être fiers, puisqu'ils sont aussi libres qu'il est donné à l'homme de l'être; et je soupçonne que notre urbanité, si vantée de nous-mêmes, ne vaut pas, en effet, l'honnête simplicité de ces gens-là.

Je suis, etc.

LETTRE IX.

AU MÊME.

Einsiedeln, ce 11 août.

Joli lac d'Egeri. — Champ de bataille de Morgarten. — Aloys Réding. — Vue magnifique de l'Ober-Alpe. — Le Monastère d'Einsiedeln ou Notre-Dame-des-Ermites. — Description du Monastère. — Bourg d'Einsiedeln.

J'ai à vous raconter, mon ami, une des plus laborieuses journées de mon voyage, mais aussi l'une des plus fécondes en impressions agréables et en magnanimes souvenirs. Une marche de sept à huit lieues de pays, par une chaleur intolérable et par des chemins pénibles, sur le dos de montagnes âpres, stériles, qui n'offrent aucun ombrage; voilà pour la fatigue. Un enchaînement de collines et de vallées, embellies

de la végétation la plus riante; un petit lac romantique, au sein d'une contrée sauvage, au pied de rochers escarpés, que surmontent dans le lointain les pics neigeux des Hautes-Alpes; le champ de bataille de *Morgarten*, tant de fois teint du sang des généreux défenseurs de la liberté helvétique; et le vallon solitaire d'*Einsiedeln*, dans une région inculte que la religion seule a peuplée et rendue féconde; voilà ce qui dédommage amplement des fatigues de la route, et change même la lassitude en plaisir.

Parti à six heures du matin de la capitale du canton de *Zug*, j'en atteignis à huit le dernier village, et j'avais cependant traversé la république dans le sens de sa plus grande étendue. Je ne m'arrêtai à *Egeri*, que pour y contempler un lac peu vanté, quoique, dans sa forme et dans son encadrement, il soit un des plus pittoresques de la Suisse. Son bassin ovale se prolonge au pied de la chaîne des rochers nus et rougeâtres du *Kaiserstock* et du *Rossberg*, qui le bornent au sud-ouest; l'autre rive s'élève en amphithéâtre par une pente douce et verdoyante, qui aboutit au plateau de *Morgarten*. Au midi, les monts se rapprochent et s'escarpent d'une manière sauvage, et ne laissent apercevoir, au-dessus des parois élevées du *Figlerflue* et du *Sattel*, que les sommités

neigeuses des pics d'*Ury* et d'*Unterwald;* et la pureté et la belle couleur verte des eaux du lac forment, au sein de cette contrée mélancolique, comme un miroir destiné à en réfléchir tour à tour les images imposantes et grâcieuses.

Un sentier étroit conduit, sur la rive orientale du lac, à ce fameux défilé de *Morgarten*, où les guerriers des trois cantons primitifs scellèrent, pour la première fois, de leur sang le pacte de leur confédération naissante. La nature, qui semble avoir destiné ce pays à être la demeure d'un peuple libre, l'avait entouré de retranchemens inexpugnables. La main de l'homme y travailla de son côté au soin de sa propre défense; et l'on voit encore, au lieu nommé *Schornen*, des restes d'une tour, et d'un mur qui de là se prolongeait jusqu'au sommet du *Kaiserstock*. Mais le temps ne signale ici son pouvoir que sur des ruines insensibles; et, tandis qu'ailleurs les vieux monumens et les vertus antiques s'écroulaient d'une chute commune, l'ancienne énergie des Suisses veillait encore à l'entrée du défilé de *Morgarten*. Lorsque, après la chute de *Berne*, les vils agens du Directoire français, répandus désormais sans obstacle dans l'Helvétie opprimée, y promenaient à la pointe de leurs sabres une con-

stitution libérale, les guerriers de *Schwytz* et d'*Ury*, retranchés derrière ces thermopyles de la Suisse, arrêtèrent seuls le torrent qui inondait l'Europe. A l'intervalle de cinq siècles, une même injustice produisit la même résistance; et, pour que tout fût semblable dans ce nouveau triomphe de la valeur helvétique, ce fut encore un Réding qui conduisit ses compatriotes à la victoire; et les anciens héros de *Morgarten* se retrouvèrent sur le même champ de bataille avec le nom et le courage de leur ancien général. Ni l'âge, ni le sexe, ne se crurent dispensés de tenter cette lutte inégale. Les femmes de *Schwytz*, attelées d'elles-mêmes aux canons, les transportèrent de *Lucerne* à *Rothenturm*, à la distance de huit lieues, de rochers en rochers, d'abîmes en abîmes. D'autres, armées de massues, et vêtues, en guise d'uniforme, de la souquenille des bergers, intimidaient l'ennemi par leur aspect martial, par leurs mouvemens rapides, et soutenaient la constance ou prenaient la place de leurs époux, de leurs fils, de leurs frères. On vit, à défaut des munitions qui s'épuisaient avec leur sang, des guerriers renvoyer à l'ennemi la balle arrachée de leur corps. Ce généreux désespoir étonna l'audace des satellites du Directoire; Aloys Réding obtint, pour le faible reste de ses

concitoyens, une paix honorable; et *Schwytz* n'y mit plus d'autre condition, que de ne jamais voir dans ses foyers l'étranger qu'il avait repoussé de ses frontières.

Magnanime Aloys Réding, tu reposes maintenant parmi les cendres de tes frères, sans distinction, comme tu vécus et combattis au milieu d'eux! J'ai vu, dans le cimetière de *Schwytz*, ta tombe modeste, qui n'a d'autre ornement que ton nom. Quelques fleurs croissent à l'entour, et l'orgueil ne s'y découvre que dans les traits du citoyen qui la montre au voyageur. Puisse ce simple monument recevoir long-temps les hommages d'un peuple libre! Puissent les deux fils d'Aloys Réding, monumens vivans d'un nom cher à la Suisse, en soutenir l'honneur et en perpétuer la durée!

La route d'*Egeri* à *Einsiedeln* est presque partout d'une âpreté fatigante et d'un aspect monotone. J'en excepte les hauteurs de l'*Ober-Alpe*, à peu près à mi-chemin, d'où l'on découvre une des plus belles vues de la Suisse. Au-dessus d'un entasssement de collines agréablement arrondies, s'ouvre, à une immense profondeur, un horizon encombré de monts gigantesques, habillés de noires forêts ou cuirassés de neiges étincelantes, et dont les plus rapprochés, tels que le *Mytten* de *Schwytz*,

et la *Frohn-Alpe*, au canton de *Glarus*, se distinguent par un port singulièrement hardi, et par les formes et les mouvemens les plus sauvages. Sur cette hauteur aride de l'*Ober-Alpe*, et dans une région inhabitée à plusieurs lieues à la ronde, il n'existe qu'un chalet, que je trouvai fermé, et une chapelle, toujours ouverte à la dévotion des passans. Un capucin, seul hôte de ces déserts, m'y offrit le seul rafraîchissement dont il pût disposer, de l'eau qu'il venait de puiser à une source éloignée; et j'admirai ici combien, au sein des privations les plus dures, la religion peut offrir de consolations et de ressources.

A mesure que nous approchions d'*Einsiedeln*, toutes nos idées prenaient d'avance une direction conforme à la sainteté de ce lieu célèbre. L'air qu'on respire ici, l'atmosphère même dont on est environné, ont je ne sais quoi qui dispose à la dévotion et commande le recueillement. Il nous semblait voir le signe révéré du christianisme dans chaque tronc blanchi, étendant ses vieux rameaux sur nos têtes, et un pélerin dans chaque voyageur; et en cela même, nous nous trompions rarement. Des groupes d'hommes et de femmes de toute condition et de tout âge, d'air et de costume également variés, se succédaient par les chemins,

le visage et le maintien recueillis, et récitant à haute voix des prières, qu'interrompait à peine l'obligeante salutation dont ils ne manquaient jamais de nous prévenir. Nous venions de gravir un mont escarpé, quand tout-à-coup la profonde vallée d'*Einsiedeln* nous apparut directement sous nos pieds, et, dans un éloignement encore assez considérable, l'immense édifice sacré couronnant de sa majestueuse ordonnance, de ses dômes resplendissans et de ses croix multipliées, les nombreuses habitations répandues au loin dans la plaine. Ce fut là, au terme d'une course longue et pénible, une des sensations les plus agréables que j'eusse éprouvées; et nous livrant sans crainte à une pente extrêmement rapide, nous descendîmes dans la vallée, presque remis de nos fatigues à la seule vue d'*Einsiedeln*.

L'origine de cette abbaye est aussi respectable aux yeux des hommes qu'à ceux de la religion même. Un ermite, d'une naissance illustre, se fixa d'abord dans ce pays, alors inhabité; sa vertu, qui dans le monde lui eût suscité des ennemis, lui attira des compagnons dans ce désert; d'autres hommes jadis puissans, puis désabusés comme lui, vinrent à son exemple s'y consacrer au service de Dieu. Bientôt le bruit de leur piété produisit ou accrédita des mer-

veilles sans nombre; et le premier de ces miracles, aux yeux du peuple, toujours superstitieux, fut sans doute cet exemple même de renoncement aux grandeurs du monde, donné par des hommes dont les passions l'avaient si souvent troublé. Dès le milieu du Xe siècle, le monastère de *Notre-Dame-des-Ermites*, riche à la fois des dons et des vertus d'une foule de pieux cénobites, dominait, à ce double titre, tous les établissemens religieux de la contrée. Dans le cours des âges suivans, l'étendue de ses domaines s'accrut avec la renommée de ses miracles. Des pélerins de toute condition s'y succédaient sans cesse; chacun d'eux y laissait quelque témoignage de sa reconnaissance; les richesses du sanctuaire égalèrent enfin celles des rois : alors les fidèles ne croyaient pas acheter trop cher les fruits du repentir qu'ils remportaient de leur pieux voyage, au prix de ces biens que nous prodiguons si philosophiquement aujourd'hui dans les jeux incertains de la Bourse et dans les spéculations hasardeuses d'une Tontine.

Le concours et la vénération des fidèles n'éprouvèrent qu'une atteinte faible et passagère de l'orage excité par la réforme. Le fameux Zwingli avait été curé d'*Einsiedeln* ; et ce fut sur les nombreux pélerins qui venaient y cher-

cher des indulgences, qu'il fit le premier essai de sa doctrine; en cela du moins, bien différent des réformateurs de notre âge, qui ne dissertent ou n'écrivent guère contre les abus dont ils profitent. Mais le genre humain a fait bien du chemin depuis le XVIe siècle; et la révolution a dignement achevé l'œuvre de la réforme. La troupe de philosophes que commandait le général Schauenbourg entra, au mois de mai 1798, dans la vallée d'*Einsiedeln*, après un combat, où tous ceux qui défendaient leur liberté, furent massacrés par la main de ceux qui la proclamaient. Les vainqueurs purent alors se livrer sans obstacle à leur zèle régénérateur, et accomplir leur expédition libérale. Les offrandes de la piété de dix siècles devinrent en un moment la proie d'une soldatesque effrénée. Les reliques des Saints, seuls ennemis qu'elle eût ici à combattre, furent dépouillées des riches ornemens qui en faisaient à ses yeux tout le prix et tout le crime, jetées au loin ou dispersées sur le pavé du temple. L'or et l'argent qui brillaient sur les autels, sur les murs et jusque sur les voûtes du majestueux édifice, ne furent pas moins héroïquement attaqués. Le bronze même reçut de nobles atteintes; il n'y eut d'épargné que la pierre et le marbre. L'antique chapelle de la Vierge, consacrée par

tant de miracles, respectée par les nombreux incendies qui avaient détruit et le village entier et l'église même dans la nef de laquelle elle était enfermée, disparut sous les efforts de ces braves; on ne réserva que la statue de la Vierge, et parce qu'elle était de bois, et parce qu'elle devait subir à *Paris* des outrages plus relevés. Mais en cela du moins, Dieu trompa l'attente de ses ennemis, et ne livra à leur rage impuissante qu'une image aussi vaine qu'elle. La véritable statue, sauvée à temps par des mains prudentes, avait été transportée et cachée dans le fond de la Souabe, et les agens du Directoire n'enlevèrent qu'un vain simulacre : trophée digne de pareils vainqueurs, et présent digne de pareils maîtres!

J'ai visité ce matin l'église, le monastère et les vastes bâtimens qui en dépendent. L'église, rebâtie en 1704, à la suite d'un de ces incendies si fréquens et si désastreux en ce pays, est le plus bel édifice que j'aie vu dans toute la Suisse; son architecture noble et régulière reçoit un caractère plus imposant encore de sa situation dans une vallée solitaire, et au milieu d'humbles et fragiles habitations, qu'elle protège en les dominant : image touchante et sensible de l'appui qu'offre la religion aux faiblesses qui se réfugient sous son aile!

L'intérieur de l'église excite l'admiration, autant par la grandeur et l'étendue des dimensions, que par l'exact rapport et la belle ordonnance de toutes les parties de l'édifice. Les marbres les plus précieux y ont été prodigués; les peintures du chœur et de la sacristie, par François Kraus; une *Madeleine*, de Singler, qui se voit dans la chapelle du confessionnal, et surtout les fresques de la coupole, représentant une *Cène* et une *Nativité*, par Asam, sont certainement au nombre des meilleurs morceaux que possède la Suisse, si riche en beautés naturelles, si pauvre en productions de l'art. Mais le principal objet de la vénération publique, est la sainte chapelle qui renfermait jadis la cellule et la Madone de Saint-Meinrad, le premier hôte d'*Einsiedeln*. Détruite par les Français, les marbres en ont été depuis rassemblés dans leur disposition primitive, mais sur un espace moindre de quelques pieds; et c'est sur les restes encore sensibles de l'ancien pavé, que se presse et s'agenouille de préférence la foule à chaque instant renouvelée des fidèles. A quelque heure du jour qu'on entre dans l'église, on est sûr d'y trouver prosternés, au pied de la sainte image, des pélerins de tout sexe et de tout âge, venus des régions lointaines de la Suisse, de la France et de l'Allema-

gne; un même sentiment, comme un même lieu, rassemble tous ces hommes, de langage, de costume et de pays si divers; et ce zèle d'une piété toujours fervente, qui contraste avec la nudité actuelle du temple, en fait aujourd'hui le plus bel et le plus digne ornement.

Le monastère possède un cabinet de physique et d'histoire naturelle, ainsi qu'une très-belle bibliothèque, riche encore, malgré les pertes récentes qu'elle a éprouvées, en manuscrits relatifs à la théologie et à l'histoire helvétique. Parmi ces derniers, je remarquai surtout un manuscrit d'Égidius Tschudi, le plus ancien et le plus exact historien des Suisses. Je ne dois pas omettre le trait d'un protestant qui sauva cette bibliothèque du pillage et la racheta du général français, pour la conserver et la rendre à l'abbaye en des temps plus heureux : digne action d'un généreux citoyen, qui excitait encore, en me la racontant, l'attendrissement du moine hospitalier! Je voulus voir le trésor qui renfermait jadis tant de précieuses offrandes des rois et des princes de la chrétienté; mais il est maintenant interdit à tous les regards, moins, sans doute, dans la vue d'en mettre les richesses actuelles à l'abri de nouveaux attentats, que pour en dérober les déplorables restes à la vaine curiosité, et peut-être à la dérision des étrangers. Ajouterai-je qu'en ma pré-

sence, aucune plainte, aucun reproche, ne se mêlèrent aux discours du moine qui me conduisait? indulgent comme la religion qu'il annonce, il soupirait souvent et n'accusait jamais. Hélas! les faits parlent assez; et ces murs mêmes, dépouillés de leur antique honneur, et ces voûtes indignement profanées, élèvent de toutes parts des voix vengeresses, que l'histoire a déjà recueillies.

L'abbaye, qui possédait autrefois beaucoup de terres en Suisse et en Allemagne, a perdu presque tous ses domaines. L'abbé, qui était prince du Saint-Empire et seigneur temporel du bourg et de la vallée d'*Einsiedeln*, s'est vu également dépouillé de ses droits utiles ou honorifiques. Le bourg d'*Einsiedeln* fait actuellement partie intégrante du canton de *Schwytz;* et, comme toutes les communes de cette petite république, il est régi par son landamman, élu dans l'assemblée du peuple, et par un *conseil du pays*, dans lequel l'abbaye a seulement conservé quelques voix. Par suite de toutes ces pertes, l'abbaye se trouve maintenant réduite à un nombre moins considérable de religieux, toujours divisés en trois classes, de prêtres, de frères et de novices, et tous choisis indistinctement dans toutes les conditions sociales; au lieu qu'autrefois les personnes nobles étaient seules admissibles en qualité de capitulaires. Mais ce

que les moines d'*Einsiedeln* ont perdu en richesse et en puissance temporelles, ils l'ont bien regagné en bienfaits et en instruction religieuse. Quarante pensionnaires, logés dans les bâtimens du monastère, y suivent un cours complet d'humanités; et tous les enfans pauvres de la contrée y participent aux avantages d'une excellente éducation. Le bourg d'*Einsiedeln*, uniquement formé des habitations propres à recevoir les étrangers, ne subsiste que par les innocens tributs qu'il lève sur la piété publique; et le concours de cent mille pélerins qui s'y succèdent chaque année, y entretient, au sein d'une contrée sauvage, l'industrie, l'activité et presque l'abondance des villes. Un pays qui ne produit, à plusieurs lieues à la ronde, que de la tourbe, des pommes de terre et quelque peu de blé, et que sa situation élevée, dans le cœur des Alpes, condamne à de longs et rigoureux hivers, trouve ainsi, dans la possession de sa miraculeuse image, une source intarissable de richesses : admirable pouvoir de la religion, qui féconde et peuple les déserts, transforme à son gré les lieux et les saisons, et triomphe de la rigueur des Alpes, comme des inclinations de l'homme !

Je suis, etc.

LETTRE X.

AU MÊME.

Glarus (Glaris), ce 14 août.

Voyage d'Einsiedeln à Glarus. — Le Teufels-Brücke; Paracelse. — Vue admirable du mont Etzel; lac de Zürich; Rapperschwyll; Lachen. — Vallée de Glarus; bourg de Nœfels; réflexions historiques. — Bourg de Glarus. — Excursion aux glaciers du Dœdi-Horn; le Linththal; le Panten-Brücke; la Sand-Alpe; superbes cascades du Linththal.

Me voici de nouveau dans les Hautes-Alpes; j'habite l'une des vallées les plus extraordinaires de la Suisse; mais, quoique préparé par degrés à la grandeur des objets qui m'environnent, j'ai l'esprit encore trop ému de l'impression de ces monts prodigieux, et j'éprouve le besoin de familiariser mes yeux avec leurs

formes colossales, avant d'essayer de les décrire. Je commencerai donc ma relation par l'itinéraire du pays que j'ai parcouru pour me rendre d'*Einsiedeln* à *Glarus*.

A peu de distance d'*Einsiedeln*, je traversai la *Sihl* sur un fort beau pont, récemment construit, et dont le nom de *Teufels-Brücke*, *Pont du Diable*, me parut si peu conforme à sa structure et à sa situation dans une vallée assez riante, que je ne pus m'empêcher d'en témoigner ma surprise. L'imagination frappée des traditions mystiques dont ce pays abonde, je cherchais à m'expliquer une dénomination si bizarre, au moyen de quelque légende du vieil âge, lorsque mes guides me montrèrent à peu de distance une maison habitée jadis par un fameux magicien, qui s'appelait Paracelse. Telle est la réputation qu'a laissée dans le pays qui le vit naître, ce médecin, dont la carrière si courte donna un démenti si cruel à sa doctrine, et qui plus habile, en effet, à prolonger sa renommée, que sa vie, n'a guère fondé sa célébrité que sur ses erreurs. Il était né au bourg d'*Einsiedeln*; et ce fut dans cette habitation solitaire, au sein de cette contrée sauvage, que, livré toute sa jeunesse à des contemplations mélancoliques, il exalta par l'étude son imagination ardente, et imprima dans l'esprit de ses compatriotes

une admiration, qui, avec le temps, est devenue une sorte de terreur superstitieuse.

Une route superbe conduit en quelques heures sur le sommet du mont *Etzel*, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues du monde. C'est près de la chapelle, qui, suivant une tradition du pays, a remplacé la cellule de Saint-Meinrad, que cette vue se développe dans toute son étendue; et c'est aussi en contemplant le lieu de sa retraite, que je perdis l'idée que je m'étais faite des rigueurs et des mérites de sa pénitence; jamais, en effet, ermite put-il mieux se consoler de l'absence ou de l'éloignement des hommes? Le lac de *Zürich* occupe le premier plan de ce tableau, semblable à un vaste miroir, d'une pureté, d'une transparence et d'un éclat inimitables, où se réfléchissent les beautés champêtres de l'île romantique d'*Ufenau*; et l'agrément, la richesse, la variété de ses belles rives, offrent, dans un espace de dix lieues, un aspect véritablement enchanteur. Tout vis-à-vis, la ville de *Rapperschwyll*, pittoresquement située à l'endroit où le lac se partage en deux bassins d'inégale grandeur, apparaît avec ses tours gothiques et son pont de bois qui la joint au rivage opposé, et qui, vu de cette hauteur, ressemble à un long cordeau tendu sur le lac. Les fertiles campagnes des cantons de *Zü-*

rich et de *St.-Gall*, parsemées d'éminences sans nombre, qui s'élèvent par degrés jusqu'au pied des Alpes de l'*Appenzell*, forment à une profondeur infinie, le fond de ce tableau, tandis que, de l'autre côté, l'œil attiré par les sommités chenues de la grande chaîne des Alpes, voit s'élancer, au-dessus de la ligne longuement prolongée des neiges perpétuelles, des foules de monts gigantesques, qui, sous mille formes étranges, semblent accabler l'horizon, depuis le sauvage *Haggen*, jusqu'au *Titlis*, roi des Alpes de l'*Unterwald*.

Le pays, à partir de *Lachen*, petite ville du canton de *Schwytz*, située au bord du lac de *Zürich*, où je m'arrêtai quelque temps, ne m'a rien offert de bien remarquable. Ce pays, qu'on nomme *la March*, fut conquis au XVe siècle par les Appenzellois, à peine délivrés du joug de l'abbé de *St.-Gall;* nouvelle preuve de cette inconséquence des hommes, de n'user de leur liberté, que pour attenter à celle d'autrui. Il est vrai que cette conquête des Appenzellois fut cédée à leurs alliés de *Schwytz*, en récompense de leurs services; ce qui prouve encore que la méthode de donner des peuples, en dépit d'eux-mêmes, n'est pas une découverte de notre siècle, et qu'en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, nos conceptions les plus savantes

ne sont guère que des emprunts faits à la vieille politique de nos pères. Le pays de *la March* fut administré par le canton de *Schwytz* à titre de sujet, et ce n'est que sous les nouvelles constitutions helvétiques, qu'il a été admis à faire partie intégrante de ce canton, et à jouir des droits et des avantages assurés à chacun de ses membres.

Près des frontières du canton de *Schwytz*, la nature prend tout-à-coup un caractère plus sauvage; le terrain se renfle et s'élève; des monts, d'un aspect rougeâtre et d'un escarpement hardi, sur lequel le sapin ne peut plus se fixer que par intervalles, se dressent à perte de vue. D'énormes blocs de brèche font gémir le sol de leur poids et trembler l'imagination à l'idée des convulsions qui les détachèrent du sommet des Alpes. Bien loin de l'œil et de la pensée du voyageur, sont déjà les rives enchantées du lac de *Zürich*. Ici, toutes les formes de la matière sont âpres, rudes et colossales; le calcaire primitif remplace les montagnes de brèche; et l'on dirait que la terre elle-même s'ossifie en approchant des Hautes-Alpes. Droit au sud, la vue est arrêtée par les cîmes dentelées de la *Frohn-Alpe*, pareilles aux créneaux à demi détruits d'une immense forteresse; vers la gauche, se dessine dans toute sa majesté, l'imposante

pyramide du *Schennis*, dont les couches régulièrement disposées et mises à nu par le temps, ressemblent aux gradins d'un amphithéâtre. A mesure qu'on avance, de ravissantes échappées de vue se succèdent sur le lac de *Wallenstadt*, sur l'énorme enceinte des monts sourcilleux qui le dominent, sur la belle et fertile montagne d'*Ammon*, toute couverte dans la région des nues de châlets et d'habitations alpestres; et l'on arrive ainsi à l'ouverture de la vallée de *Glarus*, en suivant toujours le pied du *Hirzliberg*, haute montagne, richement habillée de forêts.

Le premier endroit digne de remarque, que l'on rencontre à l'entrée de cette vallée, est le village de *Nœfels*, si célèbre dans les fastes de la valeur helvétique. Les habitations en ont un air délabré, qui répond bien mal à l'éclat des souvenirs que ce lieu rappelle; et ce n'est que par un difficile effort de la mémoire, que l'on peut retrouver à présent les héros de *Nœfels* dans des bergers déguenillés. Un de ces bergers me conduisit, à travers des rues sales, étroites et tortueuses, aux *dix* pierres posées en mémoire des *dix* attaques des Autrichiens, aux endroits mêmes où le plus grand nombre de victimes attestait la plus vigoureuse résistance; ces pierres portent, pour toute inscrip-

tion, le millésime 1388, profondément imprimé en caractères déjà anciens, quoique rajeunis à plusieurs reprises. Ah! que n'est-elle, cette époque de gloire et d'indépendance, gravée aussi profondément dans le cœur des Suisses! Que n'ont-ils pu du moins, en contemplant ces pierres éloquentes, retrouver encore assez de force, pour éloigner d'un territoire si longtemps inviolable, l'antique ennemi de leur liberté! *Nœfels* a vu, après plus de quatre siècles, des Autrichiens aux prises avec des Français, se choquer en de nouveaux combats, dont les Suisses n'étaient plus que les témoins et les victimes. L'année suivante, 1799, une armée russe, poursuivie par une autre armée française, a troublé, jusque dans leurs plus inaccessibles retraites, les pasteurs de ces profondes vallées, à qui l'existence même des guerriers du nord était encore inconnue; les noms de Souwarof et de Masséna ont tout-à-coup remplacé dans le souvenir de l'habitant ceux des anciens héros de son pays; et les plus hardis chasseurs se sont étonnés de voir des Français combattant des Russes, sur des hauteurs où jusqu'alors ils n'avaient aperçu que des chamois.

Rien de plus âpre, de plus sourcilleux, que la chaîne du *Wiggis*, tout près duquel on chemine, et dont les parois se dressent verticalement à

vos côtés; rien de plus mélancolique, que la situation du bourg de *Glarus*, au pied d'une colline, qui semble fermer absolument l'accès de la vallée, à la base de l'énorme *Glærnisch*, montagne d'un aspect rougeâtre et toute chargée de glaciers. Du haut de cette colline, l'œil embrasse une grande partie de la vallée de *Glarus;* à gauche, la *Frohn-Alpe* et le *Shilt-Horn*, hautes crètes de rochers à pic, qui dominent de belles croupes arrondies de montagnes fertiles, telles que l'*Ennetberg;* en face, les monts *Freyberg*, dont les cîmes présentent une ligne bizarrement découpée, au-dessus de laquelle s'élève encore le *Ghemsistock* noir et chargé de frimats, et sur la droite, les sommités neigeuses du prodigieux *Dœdi-Horn*. Toutes les masses dont on se voit ici environné, sont taillées sur des dimensions tellement imposantes, que la pensée n'en atteint que difficilement et par degrés l'élévation réelle; et ces masses, pour la plupart d'un aspect si sauvage, encombrant une vallée si étroite, accableraient l'imagination qui les mesure, sans le charme infini des objets sur lesquels, à leur base même, se repose la vue agréablement rassurée.

Qui croirait qu'on dût trouver dans une position pareille le siége d'une industrie active et d'une aisance remarquable? Tel est pourtant

l'aspect que présente le bourg de *Glarus*; et l'air animé de ses fabriques, et le mouvement rapide de sa population, contrastent tellement avec la morne attitude des monts gigantesques qui le dominent, qu'il en résulte une impression singulièrement agréable. Cette industrie a d'ailleurs elle-même le caractère alpestre qu'on retrouve ici partout. Elle consiste en grande partie dans la préparation de ce fameux fromage vert, qu'on nomme *Chabzieger*, et dont les montagnes du canton de *Glarus* possèdent seules, à ce qu'il paraît, entre toutes les Alpes de la Suisse, les précieux élémens. Les fabriques de *Chabzieger* sont donc les principaux et les plus nombreux édifices de *Glarus;* et l'odeur qui s'en exhale de toutes parts, comme des montagnes mêmes où croît en abondance l'herbe qui la produit, suffirait seule pour distinguer le bourg de *Glarus* entre tous ceux de la Suisse.

J'ai pénétré jusqu'à l'extrémité la plus reculée de la vallée de *Glarus*, jusqu'aux glaciers du *Dœdi*, où elle aboutit. Le sol ne s'y élève guère sensiblement, qu'un peu au-delà du village de *Linththal*, qui en est la dernière habitation. Là aussi, elle se rétrécit tout-à-coup et se ferme bientôt absolument, au-devant d'une enceinte demi-circulaire, que forment les mas-

ses énormes du *Selbstanft*, de l'*Altenohren* et du *Baumgarten*. Les parois déchirées de ces monts, jadis unis en un seul massif, ne laissent qu'un étroit passage aux flots de la *Linth*, et c'est sur leur croupe qu'est tracé le sentier plus étroit encore et singulièrement roide par où l'on s'élève dans la région des Hautes-Alpes; puis on arrive, après une heure d'une marche fatigante, au *Panten-Brücke*, l'un des ponts les plus remarquables d'un pays qui n'en offre guère que de tels.

C'est une arche longue seulement de douze pas, et sur laquelle deux hommes peuvent à peine passer de front. Mais la nature a marqué ce paysage de si grands, de si inimitables caractères; cette solitude affreuse imprime dans l'âme un si profond sentiment de recueillement et de terreur; ces rochers qui s'élancent par-delà votre vue sont contournés et fendus d'une si horrible manière, et cet abîme, au fond duquel mugit un torrent d'écume, se perd dans un si prodigieux enfoncement, que le *Panten-Brücke* disparaît, et que l'on s'oublie soi-même dans la contemplation de tant d'objets extraordinaires. Agenoux, près de l'humble parapet dont le pont est muni des deux côtés, le cœur me battait et la tête me tournait encore quand je m'avançais au-dessus de cet effroyable gouffre; et

je m'éloignai saisi d'une émotion plus forte que celle que j'avais éprouvée même sur le *Pont du Diable*.

De-là, jusqu'à la *Sand-Alpe* supérieure, où se trouvent les derniers châlets sur les derniers degrès accessibles de la montagne, j'eus encore à gravir pendant quatre heures. Je traversai en plusieurs endroits d'énormes éboulemens presque à pic, sur lesquels on est obligé de se frayer soi-même un sentier, au risque de tomber dans la *Linth* avec les pierres qui roulent sous vos pas ou se détachent à vos côtés. La *Sand-Alpe* elle-même n'est qu'une faible plage de verdure, au milieu des plus affreux monumens de la caducité des Alpes; de quelque côté qu'il se tourne, l'œil n'y aperçoit qu'un chaos de rochers, qu'un monde de débris, sur lesquels des glaciers pendent de toutes parts, et l'on s'étonne que des monts, si élevés encore dans leur dégradation, aient pu fournir cette masse énorme de décombres, qui pourraient former de nouveaux monts. C'est pourtant dans cette effroyable solitude, où l'apparition d'un homme est un événement, et dont l'éternel silence n'est guère interrompu que par le bruit des avalanches; c'est sur ce théâtre d'une destruction permanente, que des bergers passent quatre mois de l'année, dans la seule compagnie de leurs

troupeaux, uniquement occupés à faire le fromage qui les nourrit; et ils y vivent gais, sains de corps et d'esprit, toujours contens de la nature et d'eux-mêmes, autant élevés, par l'innocence et la simplicité de leur vie, au-dessus des tristes passions qui nous agitent, qu'ils le sont par leur position même, au-dessus de l'épaisse atmosphère de nos cités. Je pris au milieu d'eux un repas assaisonné d'un excellent laitage qu'ils m'offrirent; je fus témoin de leurs travaux et de leurs doux ébats; et ce ne fut pas sans regret que je m'éloignai de ces hommes, si heureux au sein des privations les plus dures, si prodigues du peu qu'ils possèdent, et dont le seul aspect nous apprend mieux que tous les livres de nos philosophes, que l'homme, dans un dénument absolu, se suffit toujours à lui-même.

Le canton de *Glarus* forme une longue vallée transversale, qui coupe presque à angle droit la grande chaîne des Alpes. Cette vallée, depuis son ouverture, près du hameau de *Bilten*, jusqu'aux glaciers du *Dœdi*, où elle se termine en quelque sorte avec la nature animée, se prolonge l'espace de quinze lieues, sur une largeur d'à peine une demi-lieue, dans toute cette étendue. Trois vallons latéraux, creusés, comme d'énormes crevasses, dans la direction

même des Alpes, y aboutissent, ainsi que les torrens qui les traversent. Une enceinte sourcilleuse de monts, dont la hauteur varie de cinq à onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, les enferme de toutes parts; et l'escarpement prodigieux de ces monts, presque tous couronnés de glaces, y produit des chûtes d'eau d'un volume considérable et d'une inconcevable vîtesse. Plusieurs des cascades de cette vallée, le *Durnagelbach*, un peu en avant de *Linththal*, mais surtout, le *Fetschbach* et le *Schreienbach*, aux extrémités du *Linththal*, et le *Limmernbach*, qui tombe dans la *Sand-Alpe* inférieure, sont certainement au nombre des plus belles de la Suisse. Toutes les eaux y sont d'ailleurs d'une transparence et d'une limpidité que rien n'égale, et je n'en ai bu encore nulle part d'un goût aussi exquis. Les beautés pittoresques de la vallée de *Glarus* ont de même un caractère tout-à-fait original. Rien de plus délicieux et en même temps de plus mélancolique que ce vallon du *Linththal*, si vert et si frais, entre des masses de montagnes si âpres, si colossales; rien de plus sauvage que la région qui le domine; et partout l'aspect étincelant des neiges éternelles répandant sur ce charmant paysage les reflets les plus vifs et les oppositions les plus magiques.

Je suis, etc.

LETTRE XI.

AU MÊME.

Glarus (Glaris), ce 15 août.

Aperçu de la constitution actuelle du canton de Glarus. — Vénalité des charges de judicature. — Séance du Conseil-d'État, à laquelle assiste l'Auteur de ces lettres.

Glarus est l'un des cinq petits cantons, ou cantons démocratiques; car même parmi ces bergers des Alpes, si pauvres et d'une civilisation si imparfaite, la pure démocratie ne se trouve que dans les communautés les moins nombreuses; et l'*Appenzell*, dont la population excède cinquante mille âmes, est divisé en deux républiques tout-à-fait distinctes.

Le canton de *Glarus* fut l'un des foyers de la réforme helvétique, et il est encore aujourd'hui l'un de ceux où dominent les partisans de

Zwingli. Mais c'est aussi celui où la tolérance mutuelle des deux communions s'exerce de la manière la plus remarquable. Les catholiques et les réformés y sont partout mêlés ensemble, et, néanmoins, parfaitement distincts; les habitations des uns et des autres se touchent de bien plus près que leurs croyances, et lors même qu'ils forment des groupes séparés, comme à *Nœfels* et à *Mollis*, la différence qu'on remarque de village à village, tient à la différence des occupations du peuple, nullement à celle des opinions religieuses. Généralement ici, comme dans l'*Appenzell*, les catholiques sont restés pasteurs, les réformés sont devenus marchands ou manufacturiers; la médiocrité des uns contraste avec l'aisance des autres, et il semble, au premier coup-d'œil, qu'il vaille mieux vivre ici-bas avec les seconds, qu'avec les premiers; mais il y a une autre vie où probablement ce désavantage est réparé.

C'est un spectacle touchant que de voir, dans la grande église du bourg, dédiée à Saint-Fridolin, les catholiques et les réformés accomplir successivement, devant le même autel, les pieux devoirs du saint jour. Les catholiques bien moins nombreux, s'y rendent les premiers; les réformés leur succèdent, comme dans l'ordre même où leurs croyances ont pris

naissance; et tout le reste du jour, unis et confondus devant le même Dieu, aussi bien que dans le même temple, ils prient et chantent en commun. L'église est un vaisseau gothique d'une grande vétusté, et dont la décoration répond mieux à la simplicité républicaine, ou plutôt à l'austérité de la réforme, qu'à l'aimable et touchante somptuosité du culte catholique; et c'est peut-être là le seul signe auquel un œil attentif puisse reconnaître ici le triomphe d'une croyance sur l'autre.

Le même esprit de médiocrité se fait remarquer encore dans le lieu où réside la souveraineté. Un bâtiment aussi vieux que la liberté dont il est le sanctuaire, des murailles toutes nues, dont une paire de cornes de bouquetin est à peu près le seul ornement; voilà ce qu'on appelle l'Hôtel-de-Ville de *Glarus;* et il n'y a pas ici de marchand de fromages qui ne soit mieux logé que le gouvernement de son pays. La salle où siége le *Petit-Conseil* n'offre également, pour toute décoration, qu'un tableau contenant les noms et les armoiries des familles qui, depuis l'an 1391 jusqu'à nos jours, ont donné des chefs à cette république; j'en ai compté *cent-douze*; et, dans cette longue liste de magistrats populaires, le nom que j'ai vu le plus souvent reparaître, est celui de la noble et ancienne famille

des Tschudi; chose remarquable, que nulle part peut-être la noblesse ne soit plus profondément enracinée, qu'au sein de cette démocratie si pauvre!

L'État n'affecte guère plus de magnificence, dans ses membres, que dans ses édifices publics; et l'industrie n'est pas encore perfectionnée à *Glarus*, au point de rendre riches les magistrats qui ne le sont pas. Le traitement annuel du Landamman est de *vingt louis;* celui des conseillers est de *dix batzen*, ou trente sous, seulement pendant la durée de la *landsgemeinde*, qui n'est que d'un jour : vous conviendrez que ce n'est pas la peine d'être républicain à ce prix-là.

Si l'ambition trouve ici peu d'appas, en revanche elle n'a pas beaucoup de concurrens; le Conseil-d'État est composé de membres nommés à vie; les Landammans, pris alternativement dans chaque communion, le réformé pour six ans, et le catholique pour trois, sont toujours rééligibles et presque toujours réélus; de sorte que les commotions populaires, produites ailleurs par le choc des prétentions rivales, se réduisent ici à rien, comme la munificence publique. Il faut à *Glarus* aimer l'État pour lui-même, et il s'y trouve tout juste assez d'hommes pour le servir.

Le gouvernement de cette république offre

cependant une particularité, que je crois unique en Suisse, et qui prouve que l'avidité, repoussée des premiers emplois, n'y perd pas pour cela tous ses droits. Les charges de judicature y sont vénales, quoique distribuées par le sort; ceci mérite une explication.

Les seules places tant soit peu lucratives de la république, étant celles de membres des tribunaux, tels que juges, greffiers, huissiers, et la durée en étant limitée à un assez petit nombre d'années, l'époque de ces renouvellemens devient pour tout le peuple Glarnois, celle d'une fermentation extraordinaire, comme le mode même par lequel on y procède. Les noms de tous les citoyens âgés de plus de seize ans, sont jetés dans une urne, d'où ils sont retirés successivement par un conseiller d'État, tandis qu'un autre conseiller tire d'une autre urne renfermant un pareil nombre de billets, un billet ou blanc ou marqué d'un numéro. Dans le premier cas, le nom sorti et le billet blanc sont écartés ou jetés à terre; dans le second, le nom favorisé du numéro, est proclamé celui d'un candidat; et le sort en désigne de cette manière *huit* pour chacune des places qu'il faut remplir.

Cette première opération terminée, on passe à une seconde, dont le résultat est l'élection

définitive du magistrat, toujours par la voie du sort. On mêle dans un chapeau *huit* boules d'argent, dont une seule est dorée, en quelque sorte comme la place qu'elle représente; la main d'un enfant en fait ensuite, entre les huit candidats, la distribution; et l'heureux manant auquel échoit la boule dorée, devient propriétaire de la charge, et reçoit au même instant les félicitations de ses rivaux et les hommages de sa cour. Il est bien vrai que le sort, qui n'est guère moins aveugle ici que la justice ailleurs, favorise rarement de son choix le citoyen honnête et capable; mais l'État s'est réservé la faculté d'examiner la capacité de l'élu, et de le rejeter en cas d'indignité, sans pouvoir lui ôter cependant la propriété de sa charge, qu'il vend à beaux deniers comptans. On trafique de même des billets de candidats, qui ne donnent qu'un droit éventuel dans cette loterie de places; et, quoi qu'on puisse dire contre cette manière d'administrer la justice, on ne s'aperçoit guère qu'elle soit plus mal rendue, ici où les méprises du sort sont corrigées par de l'argent, que chez nous où, comme chacun sait, les places ne sont jamais ni données au hasard, ni vendues.

C'est aujourd'hui même qu'a eu lieu à *Glarus* la première des opérations dont je viens de

parler, et je puis à bon droit me féliciter du heureux hasard qui m'y a retenu ce jour-là. Dès le matin, j'avais remarqué dans toute la population un mouvement, une agitation, qui semblaient annoncer quelque événement extraordinaire. Une foule nombreuse d'habitans de tout âge assiégeaient les avenues, inondaient le vestibule et les degrés de l'Hôtel-de-Ville; et il fallait sans doute à des hommes si laborieux, ou un intérêt bien direct, ou un motif de curiosité bien puissant, pour leur faire abandonner ainsi leurs travaux. Je fus bientôt informé de ce qui tenait tout ce peuple en haleine, et je désirai d'être témoin d'une opération dont tant de citoyens faisaient dépendre en ce moment leur destinée. Mais il fallait obtenir du Conseil-d'État, au sein duquel le tirage des billets se fait à huis-clos, la faculté d'y être admis. Mon hôte eut la bonté de me servir de guide et d'interprète. Étranger et français, je ne pouvais alléguer, à l'appui de ma demande, que ces deux titres, dont je craignais encore que l'un ne pût nuire à l'autre. Je partis sous sa conduite.

Les flots de ce peuple si tumultueux s'ouvrirent sans peine devant nous. Parvenus dans l'une des salles qui précèdent celle du Conseil-d'État, j'y demeurai seul quelques instans, au

milieu d'une foule dont les bruyans éclats et les gestes énergiques excitaient vivement mon attention, tandis que mon hôte expliquait à l'huissier du gouvernement l'objet et les motifs de ma demande. Il revint enfin vers moi, et je vis d'avance, à son air et à sa démarche, que j'allais être introduit dans le conseil. La porte, qui défendait seule contre l'empressement de tout un peuple l'asile qu'il regardait alors comme le temple de la fortune, me fut ouverte par l'huissier, revêtu de son bizarre costume national; tous s'écartèrent respectueusement pour laisser passer un étranger; à peine osèrent-ils profiter de ce moment pour jeter un coup d'œil furtif dans le sanctuaire où tournait la fatale roue et où s'agitaient leurs destinées; et j'admirai comment, devant une si faible digue, pouvait ainsi s'arrêter ce flot de passions populaires.

Je n'oublierai jamais la sensation que j'éprouvai, en prenant place au milieu de ces magistrats d'un peuple libre, dans l'enceinte révérée où la liberté qui y règne ne se distingue pas de la raison qui y préside. Les membres du Conseil étaient assis sur des bancs de bois, et rangés parallèlement des deux côtés d'une tribune qu'occupait seul, en l'absence des deux premiers magistrats, le *Landshaupt-*

man, ou le capitaine du pays. Tous ces chefs de la république, simples paysans et vêtus conformément à leur état, offraient, dans leur attitude calme et recueillie, dans leur maintien modeste et attentif, une réunion qui me parut imposante. Au léger mouvement de distraction qu'avait causé mon entrée, succéda bientôt, quand le président m'eut fait signe de m'asseoir, un silence, qui ne fut plus troublé que par le bruit monotone des billets qu'on tirait à chaque instant de l'urne et qu'on proclamait à haute voix. J'observais cependant l'effet que produisait sur le Conseil lui-même, une lecture à laquelle je ne pouvais le croire indifférent. Je n'y remarquai aucune émotion; et il semblait qu'uniquement chargé de recueillir les volontés du sort, il fût insensible à ses arrêts, aussi bien qu'étranger à ses faveurs. Dans l'espace d'une heure, cette aveugle divinité ne fit que deux heureux; l'huissier les annonça de suite au peuple, et je pus entendre les bruyans transports et les éclats tumultueux de joie ou de consternation avec lesquels furent accueillis au dehors les deux noms favorisés. Mais au dedans, tout resta paisible; le mouvement rapide de la roue qui emportait tant d'espérances, ne fut seulement pas interrompu; et tandis que les acclamations populaires ébranlaient

tout l'édifice, je vis mes rustiques sénateurs, toujours imperturbables dans leur attention, toujours fermes dans leur maintien, exprimer à peine, par un léger sourire, la part que prenait chacun d'eux à l'agitation générale. Dès-lors, bien des doutes que j'avais conservés jusque-là, se dissipèrent; et je puis dire que c'est ici pour la première fois, et en présence d'hommes si patiens et si graves, que le problème de la liberté helvétique a été complétement résolu dans mon esprit.

Quand je me retirai, ces vieillards, qui s'étaient levés à mon arrivée, se levèrent encore et me saluèrent : ce fut là le seul dérangement tant soit peu sensible, qui se fût opéré peut-être dans tout le cours de cette longue et fatigante séance. J'étais curieux d'observer à son tour le peuple, au sein de ces bizarres promotions du sort, et je sortis au moment où un nouveau candidat venait d'échapper de son urne. L'effet de l'étincelle électrique n'est pas plus prompt et plus universel, sur la chaîne de personnes assemblées qui la reçoit, que ne l'est celui de la voix du héraut public, au sein de cette avide multitude. Au même instant mille cris s'élevèrent, et les trépignemens de joie et les battemens de mains, au milieu des mouvemens si divers et non moins énergiquement

prononcés de l'espérance déçue et de l'ambition trompée, produisirent un des spectacles les plus singuliers qu'on pût voir. Je m'informai du nom de l'heureux candidat qui venait d'être proclamé; j'appris que c'était un pauvre pâtre qui, depuis le commencement de la belle saison, n'avait pas quitté le sommet des Alpes et la conduite de son troupeau; et déjà une troupe d'hommes, les plus alertes de l'assemblée, s'étaient précipités par différens sentiers vers la montagne qu'il habite, jaloux de remporter à la fois le prix de la course et celui d'une bonne nouvelle.

Heureux le peuple, qui trouve dans la nature de ses institutions et dans celle de son pays, les moyens de se livrer sans danger à tous les caprices du sort, à toutes les émotions de la liberté! Au moment où je vous écris, le soir de cette orageuse journée, tout est redevenu calme autour de moi. Toutes les chances de la fortune sont épuisées, et toutes les prétentions légitimes satisfaites. Les billets qui n'avaient été qu'un moment égarés, sont rentrés dans les mains dignes de les garder; un peu d'or a passé dans celles du pauvre; des citoyens ont gagné, et l'État n'a rien perdu. Mais où trouver ailleurs un peuple chez lequel les calculs de l'ambition ne durent jamais qu'un jour, et où les

regrets s'éteignent aussi vite que les espérances? Un pareil phénomène n'existe probablement qu'à *Glarus;* et vous penserez sans doute, mon ami, qu'à l'avantage d'en avoir été le témoin, je n'ai pas dû négliger celui d'en être l'historien.

Je suis, etc.

LETTRE XIII.

AU MÊME.

Sargans, ce 16 août.

Comté de Sargans; réflexions sur l'état des anciens Bailliages. — Travaux de la Linth; Wésen. — Le lac de Wallenstadt; anciennes stations romaines. — La ville de Wallenstadt; observations sur la vallée de Sargans.

Je ne puis mieux employer qu'à vous écrire, le temps que je suis forcé de passer ici. Le pays en lui-même offre peu d'objets dignes d'attention. La ville ne consiste guère qu'en quelques maisons délabrées, tristes monumens des guerres dont elle a été récemment le théâtre, et de la mauvaise administration qui semble en prolonger les désastres. Le château des anciens Comtes, devenu depuis celui des Baillifs, et maintenant inhabité, a perdu, dans ces trans-

formations successives et dans son abandon actuel, le caractère qui pouvait le recommander à la curiosité des voyageurs. L'habitant seul mérite ici leur intérêt, et je dois surtout cet éloge à l'accueil obligeant, à la bienveillance attentive et vraiment helvétique de mes hôtes de *Sargans*.

J'ai fait ici, et je crois pour la première fois depuis que je voyage en Suisse, une observation qui m'a péniblement affecté; c'est qu'il n'est pas de joug plus dur que celui d'une démocratie, lorsqu'elle se laisse aller à la tentation des conquêtes. Le comté de *Sargans*, longtemps gouverné par le sceptre pacifique de ses souverains héréditaires, puis vendu aux ducs d'*Autriche*, revendu aux comtes de *Toggenburg* et à ceux de *Werdenberg*, semblait avoir épuisé, dans ces bizarres substitutions, tous les caprices de la domination féodale, lorsque par une nouvelle acquisition il tomba dans les mains des sept anciens cantons. Plus tard, celui de *Berne* se fit admettre au partage de cette souveraineté, tour à tour exercée par un Baillif de chacun de ces cantons: singulière destinée d'un peuple partout entouré de peuples libres, d'appartenir constamment à tout autre que soi-même, et de n'avoir de ressource contre une oppression perpétuelle, que le changement alter-

natif de ses maîtres! Dans ce conflit de souverainetés si diverses, c'était du moins pour le peuple de *Sargans* un bonheur, à la vérité trop rare, de voir un sénateur de *Berne* ou de *Zürich* succéder à la tyrannie populaire de *Schwytz* et de *Glarus*; et le sort de leurs voisins du pays de *Gaster*, abandonnés sans partage à la verge de fer de ces petites démocraties, dut leur faire apprécier plus d'une fois les avantages d'une condition tempérée par l'aristocratie.

Nous avons quitté ce matin le canton de *Glarus*, par un chemin différent de celui qui nous y avait conduits. Au-delà de *Mollis*, très-beau village protestant, où règnent une industrie, une activité, une aisance, qui contrastent avec l'aspect délabré du bourg catholique de *Nœfels*, situé vis-à-vis, la route suit les bords du nouveau canal creusé à la *Linth*, et par lequel cette désastreuse rivière va porter désormais au lac de *Wallenstadt* les énormes amas de pierres et de sable qu'elle charrie des Hautes-Alpes. Cette grande opération est une de celles qui honorent le plus les lumières de la Diète helvétique et le patriotisme de la Suisse entière. L'exhaussement du sol, produit par les inondations de la *Linth*, à l'endroit où elle reçoit la *Mag*, sortie du lac de *Wallenstadt*, avait changé en marais infects la plus grande partie des terres situées

entre *Nœfels* et *Wésen*, et la désolation journellement accrue le long des bords de la *Linth* et de la *Mag* réunies, ou de la *Limmat*, étendait jusqu'à *Zürich* même des exhalaisons pestilentielles. Il fallut enfin s'opposer au progrès de ces fléaux, en détournant le cours de la *Linth* vers le lac de *Wallerstadt*, où ses eaux s'épurent, et d'où elles ressortent à peu de distance, confondues avec la *Mag*, à laquelle la main de l'homme doit creuser un lit plus large et plus profond, jusqu'à son embouchure dans le lac de *Zürich*. Les travaux concernant le nouveau canal de la *Linth* sont terminés, et j'ai pu dès à présent en reconnaître les heureux résultats. Des terrains naguère submergés ou encombrés de débris, commencent à se couvrir d'utiles productions. Les eaux mal-saines dont ils étaient baignés, s'écoulent peu à peu dans le fleuve, au moyen d'irrigations habilement pratiquées, et laissent à découvert un sol encore humide, qui, dans quelques années, aura repris sa consistance et sa fécondité primitives. Mais en approchant de *Wésen*, l'état marécageux du pays attriste encore les regards, et accuse la lenteur des opérations ordonnées par la Diète. La *Mag* grossie de la *Linth*, à sa sortie du lac de *Wallenstadt*, verse sur les plaines basses d'alentour une masse d'eau pro-

digieuse, dont le niveau tend perpétuellement à s'élever avec celui de ce lac, et par les mêmes causes. Les désastres qu'on a écartés des frontières du canton de *Glarus*, s'exerceraient donc avec plus de fureur sur l'isthme entier qui sépare les lacs de *Wallenstadt* et de *Zürich*, si l'on ne se hâtait d'ouvrir à l'impétueuse *Limmat* une issue proportionnée à la violence et au volume actuel de ses eaux; et c'est de cette seconde opération, non moins nécessaire et plus difficile encore que la première, que dépend le salut de cette partie de la Suisse.

Nous ne nous arrêtâmes à *Wésen*, méchant petit bourg du canton de *St.-Gall*, dont l'hôte est renommé pour ses exactions, que le temps d'y choisir un bateau neuf et de bons rameurs, précaution qu'on recommande aux voyageurs, à cause des dangers de la navigation du lac de *Wallenstadt*, et que rend assez superflue le soin avec lequel les préposés des cantons de *St-Gall* et de *Glarus* veillent ici à la sûreté des passagers. Nous nous embarquâmes vers midi. A cette heure, le vent d'ouest qui devait nous porter à *Wallenstadt* ne s'était pas encore élevé; aucun nuage n'interceptait les feux du soleil, qui, dardant à plomb sur le miroir poli des eaux du lac, produisaient une chaleur insupportable; et le mal-aise que j'en éprouvai,

m'empêcha de jouir complétement de l'aspect de ce beau lac. Les lacs de la Suisse ont chacun des beautés et des agrémens particuliers; celui de *Wallenstadt* se distingue de tous les autres par un caractère de grandeur et de sévérité, qui lui est propre. Ouvert à ses deux extrémités d'orient et d'occident, il se prolonge, l'espace de quatre lieues, entre deux chaînes de monts parallèles, d'une égale hauteur et d'un escarpement uniforme, si ce n'est vers la moitié du bord méridional, où cette formidable enceinte s'abaisse en croupes arrondies, agréablement parsemées de hameaux et d'habitations alpestres. Mais la barrière septentrionale est constamment d'une roideur et d'une âpreté que rien n'égale. C'est une muraille calcaire, absolument verticale, de six mille pieds d'élévation, dont la base ne se couvre d'un peu de verdure et de végétation qu'en deux ou trois endroits, les seuls qui soient accessibles sur toute cette longue côte, et dont l'attitude morne et la couleur grisâtre, réfléchies dans les eaux du lac, impriment à ce vaste bassin un aspect singulièrement sauvage. Cette masse épouvantable de rochers pousse dans les nues des pointes hardies, dont les principales, connues en Suisse sous le nom bizarre des *Sept Churfürsten*, complètent, par la

variété de leurs coupes et la régularité de leur ordonnance, la décoration naturelle de cet énorme boulevard.

L'émotion pénible qu'on éprouve en traversant le lac de *Wallenstadt*, tient sans doute à l'effrayante conformation de son bassin, qui, lorsque ses flots soulevés par le *Blætliser*, ou le vent du nord, se dressent en lames énormes, comme les rochers à pic entre lesquels ils sont si profondément encaissés, n'admet, sur une seule de ses rives, qu'un très-petit nombre d'endroits abordables. Mais on peut assigner une autre cause encore de cette terreur secrète qui, même par un temps calme, saisit ici l'âme par tous les sens. Il est impossible d'envisager ces deux chaînes de rochers, si exactement conformes dans leur structure et dans leur direction, dont tous les mouvemens se correspondent, et dont les couches s'inclinent ou se redressent avec une égale symétrie, sans être frappé de l'idée des effroyables convulsions qui rompirent ici le massif des Alpes, et donnèrent passage à la masse prodigieuse des eaux accumulées dans les antiques vallées de la *Rhétie*. A cette idée, l'imagination s'ébranle, et l'esprit attentif à un combat qui mit en mouvement toutes les forces de la na-

ture, n'aperçoit plus qu'avec une sorte d'anxiété les traces encore sensibles de ce grand et terrible déchirement.

Je me fis descendre à *Müllihorn*, joli village de la rive méridionale, à partir duquel un sentier romantique se dirige le long du lac, et permet d'en contempler avec plus de sécurité l'aspect, tantôt riant et gracieux, mais plus souvent encore imposant et sévère. Deux des hameaux épars sur ce rivage, *Terzen* et *Quarten*, aussi bien que celui de *Quinten*, du bord opposé, rappellent par leurs noms les stations romaines, qui, au temps de la force et de la prospérité de l'Empire, protégeaient cette importante communication de l'Italie, de la Gaule et de la Germanie. Diverses dénominations locales conservées dans ce pays, y attestent encore, à défaut d'autres monumens, le séjour de ces anciens maîtres du monde; et quels monumens plus durables Rome eût-elle pu laisser ici, que ces débris de sa langue, éternelle comme les Alpes?

De *Murg*, où nous reprîmes notre bateau, jusqu'au bord opposé, non loin duquel s'élève la ville de *Wallenstadt*, le trajet n'est que d'une demi-heure. Parvenus à cette extrémité orientale du lac, l'aspect marécageux des plaines sur lesquelles il s'épanche, nous offrit, avec l'escarpement prodigieux des montagnes qui le domi-

nent au nord, le contraste le plus affligeant. Mais, c'est la vue même de *Wallenstadt*, qui produit au plus haut degré cette impression pénible. Il semble que les exhalaisons qui s'élèvent de ces campagnes humides, aient ici vicié toute la nature. La ville n'est qu'un amas informe de masures, dont l'eau mine incessamment les débris échappés à l'incendie, et contre lesquelles se traînent languissamment, semblables à de pâles ombres, quelques chétifs habitans, en butte à tous les fléaux. L'air et le silence des tombeaux règnent dans ces rues couvertes d'une boue infecte, et je ne m'arrêtai, pour jouir d'un moment de repos, que dans une auberge située hors de la ville, où le dénûment de l'hôte n'attestait que trop la misère générale du pays.

Wallenstadt n'a dû son existence, si toutefois on peut nommer ainsi le souffle de vie qui lui reste, qu'au commerce de l'Allemagne et du nord de la Suisse avec l'Italie; mais cette route si fréquentée, à l'époque où le commerce du levant était entre les mains des Vénitiens et des Génois, a beaucoup souffert des dernières révolutions, et ne sert plus guère maintenant qu'aux communications des parties orientales de la Suisse avec celles de l'Allemagne qui l'avoisinent. La nouvelle route que l'Autriche fait ouvrir par le mont *Splügen*, donnera sans doute

plus d'importance et d'activité au transit par le canton des *Grisons*, et cette circonstance peut aussi prévenir la chute totale de *Wallenstadt*. Mais quelle main arrêtera le progrès des eaux qui envahissent de toutes parts ce malheureux pays? Le niveau du sol de la vallée, qui s'étend du lac de *Wallenstadt* jusqu'au Rhin, est tellement abaissé, qu'elle a tout à la fois à craindre l'exhaussement progressif du lac et les inondations du fleuve; de sorte que, par une forte crue, le Rhin pourrait sans obstacle s'ouvrir, à travers cette vallée et les lacs de *Wallenstadt* et de *Zurich*, un nouveau cours vers le nord de l'Allemagne. J'ai vu dans l'espace de six lieues qu'occupe la vallée de *Sargans*, des herbes marécageuses absorber la presque totalité du terrain, et deux ruisseaux tombant à cinquante pas de distance se diriger, l'un vers le Rhin, l'autre vers le lac de *Wallenstadt*. Pour maîtriser ces eaux et pour assainir ces terres, il faudrait des travaux dont il semble qu'ici la puissance et la volonté manquent également. Tant qu'il fut soumis à l'administration des baillis, les ressources de ce pays s'épuisèrent pour l'avantage de ses maîtres. Récemment admis dans le canton de *St-Gall*, il participe aux embarras qu'éprouve le gouvernement de cette république naissante; de sorte que sa liberté nou-

velle ne lui a pas été jusqu'ici moins onéreuse que son ancienne sujétion. Et de l'autre côté des Alpes, à quelques lieues de distance, habite sur les rochers de l'*Appenzell*, un peuple sain, robuste, actif, industrieux, le plus libre et le plus heureux de la terre : la nature a donc aussi ses priviléges, et cette mère commune du genre humain traite inégalement ses enfans!

Je suis, etc.

LETTRE XIV.

AU MÊME.

Bains de Pfeffers, ce 17 août.

Excursion aux Bains de Pfeffers; description des Bains et de l'affreuse gorge de la Tamina; observations générales.

Je ne puis sortir du gouffre où je viens de recevoir des impressions si terribles, sans essayer de les décrire. Le désordre de mes idées se fera, sans doute, apercevoir dans mon récit; plus d'une fois sans doute, ma main tremblera en retraçant les horribles images dont j'ai encore l'esprit et les yeux frappés; j'ai devant moi l'effroyable roc, à la base duquel semble abymée la maison que j'habite; la *Tamina* me poursuit de ses affreux rugissemens; mon âme est bouleversée, comme la nature qui m'environne. Mais ce désordre même doit ajouter à la

vérité du tableau, et ce qui m'importe en ce moment, c'est d'écrire comme je sens.

De *Ragatz*, où nous avions laissé notre léger bagage, à la garde de l'hôte, l'un des officiers échappés au massacre du 10 août, nous prîmes, sous la conduite de son fils, la route du village de *Valenz*, situé dans la montagne, deux lieues au-dessus de la rive gauche de la *Tamina*. La première moitié de cette route est presque continuellement frayée sur le bord de la sombre et profonde gorge où coule ce torrent impétueux, et d'une roideur et d'une âpreté fatigantes. Des érables et des hêtres clairsemés sur un sol pierreux nous offraient moins un abri contre les rayons ardens du soleil, qu'un appui souvent nécessaire contre la vue du précipice qui s'ouvrait à nos côtés. Les déchiremens affreux des rochers, sur le haut desquels semblaient suspendus, d'étage en étage, les châlets de la montagne opposée, nous remplissaient à chaque pas d'une émotion difficile à exprimer; et notre vue, bornée jusqu'alors autour de nous par des objets tristes et sévères, ne s'égarait guère au-delà de l'étroit sentier que nous gravissions avec peine.

Arrivés sur le dos de la montagne, nous fûmes frappés d'un spectacle tout nouveau. L'horizon s'étend et la nature s'agrandit de toutes

parts. Un chemin facile traverse des prairies superbes, qu'embellit la végétation la plus riante. De l'autre côté de la sombre gorge de la *Tamina*, dont le murmure lointain se perd entre les rocs qui disparaissent eux-mêmes, règnent à divers étages des coteaux enchanteurs, que dominent encore, jusqu'à une hauteur considérable, des montagnes richement habillées de forêts. Mais, c'est pour le fond de ce tableau magnifique que la nature a réservé ses traits les plus mâles et ses formes les plus colossales. L'énorme pyramide du *Künkelsberg*, au pied de laquelle habitait jadis une race de géans, dignes hôtes de cette région des Alpes, dresse à pic ses flancs noirâtres, couverts d'énormes plaques de neige. A droite, le majestueux *Galanda* domine sans rival les fertiles Alpes de *Valenz*, tandis que son prolongement au nord-ouest n'offre qu'un théâtre de vastes éboulemens; que ravins, ou noircis par les âges ou comblés par les frimats; que pics déchirés, que sommités hérissées de débris et couvertes de glaciers, du milieu desquelles s'élèvent encore les *Cimes Grises*, affreux rochers où siége l'éternel hiver.

Nous traversâmes le joli village de *Valenz*, dont les maisons blanches, éparses au loin dans la prairie, me rappelèrent, quoique dans une

situation bien différente, l'aspect de celui d'*Andermatt*, au canton d'*Ury*. Un sentier qu'on prend à gauche près de l'église, conduit par une pente extrêmement rapide et qui n'est pas toujours exempte de dangers, aux *Bains* situés une demi-lieue plus bas. La route est en plusieurs endroits ombragée de beaux arbres qui cachent la vue, ou adoucissent l'horreur du précipice. Mais, comment exprimer la sensation que l'on éprouve, lorsqu'à l'une des nombreuses arêtes que forme l'étroit sentier, on aperçoit directement sous ses pieds et à une immense profondeur, la maison des *Bains*, dont le toit de briques brille à travers le vert feuillage de la montagne? Je vous avoue qu'à cet aspect inattendu, je restai comme étourdi par la surprise; et j'eus besoin de chercher l'appui d'un jeune hêtre, pour éviter le premier effet d'un saisissement involontaire. Je recueillis mes idées et mes forces sur le banc de *Monrepos*, qu'on trouve à peu de distance au-dessous; et je ne repris ma course qu'après y avoir familiarisé mes yeux avec les étonnans objets dont j'étais environné. Mais plus d'une fois encore dans cette descente rapide, atteint par le vertige, j'éprouvai l'influence secrète du dieu de l'abyme. La mugissante *Tamina*, encore invisible à mes yeux, retentissait vio-

lemment à mes oreilles; je m'imaginais, à la hauteur des rochers qui déjà dominaient mes regards, au progrès de l'ombre qui, de moment en moment, s'épaississait autour de moi, que j'allais pénétrer dans les entrailles de la terre; et loin d'alléger ma marche, par le mouvement même qui m'entraînait, il me semblait qu'à chaque pas je me chargeais d'un poids énorme. J'arrivai ainsi aux *Bains*; et mon premier besoin fut de m'y procurer, dans un appartement écarté, la solitude et le repos.

Les Bains, qui consistent en deux grands bâtimens d'inégale proportion, joints par une chapelle, sont construits au fond de la plus épouvantable gorge qui soit peut-être sous le ciel, dans un espace d'à peine cent-cinquante pieds de large, y compris le lit de la *Tamina* et une terrasse artificielle, destinée à la promenade des malades; encore a-t-il fallu, pour conquérir cet étroit espace, faire sauter des rochers, et hâter par le feu le travail trop lent des eaux qui les rongent. De l'autre côté du torrent, dont les flots s'y brisent avec fureur, se dresse, à la hauteur de près de sept cents pieds, une énorme paroi de rochers, absolument verticale, et d'un aspect et d'une nudité véritablement effroyables. L'œil qui mesure en frémissant l'élévation de ce formidable rempart, aperçoit à son extrémité un

échafaudage en bois, dont les frêles appuis sont scellés dans le roc même, et par où les habitans des *Bains* reçoivent les provisions qui s'y consomment. Les rayons du soleil, repoussés ici de toutes parts, ne percent qu'à près de midi dans la profondeur de ce gouffre, et ne l'éclairent que quatre heures, dans les plus longs jours de l'année. Un triste et froid crépuscule est ainsi le jour habituel de ces demeures; et comme on n'y voit guère que des malades, dont les figures pâles et amaigries retracent, sous toutes les formes, le hideux tableau des infirmités humaines, je me suis cru, sans métaphore, descendu tout vivant dans l'empire des infernales ombres.

A quelques pieds au-delà du second bâtiment, les deux parois de rochers se rapprochent et forment cette gorge fameuse de la *Tamina*, au fond de laquelle jaillissent les sources d'eau minérale. La grotte qui les reçoit, est éloignée de plus de six cents pas des *Bains*, où elles arrivent dans des tuyaux de bois; et ces canaux, aussi-bien que le pont de planches qui conduit au fond de ce ténébreux abyme, ne reposent que sur des coins enfoncés dans les rochers. Il est bien vrai que l'imagination la plus vive ne saurait égaler, par ses conceptions les plus hideuses, l'amas d'horreurs que la na-

ture a rassemblées en ce lieu; jamais traits formés par une main humaine n'approcheront de cette affreuse réalité, et le Dante n'eût trouvé qu'ici une porte digne de son Enfer, et des couleurs pour peindre les terreurs qui en assiégent l'entrée, le bruit et le silence, les ombres et les clartés, également sinistres, qui en rendent l'accès redoutable et la perspective effrayante.

Les deux énormes rochers, d'une pierre calcaire noirâtre, crevassés, fendus, déchirés de mille manières, tantôt se redressent à une hauteur de près de trois cents pieds, tantôt s'inclinent l'un vers l'autre, au point d'intercepter tout-à-fait le peu de jour qui pénètre au fond de cet abyme. La seule lueur qui vous dirige encore dans ses sombres profondeurs, est celle de la *Tamina,* constamment blanchissante d'écume, et dont l'onde furieuse, véritable chien de ce Tartare, le remplit de ses éternels aboiemens. On n'a le plus souvent, pour se soutenir au-dessus de cet effroyable gouffre, qu'une seule planche de bois, de huit pouces de large, que l'humidité rend glissante, qui ploie sous le poids du corps; et quelquefois, le rocher contre lequel elle est scellée, s'écarte subitement et ne laisse aucun appui à la main tremblante au bord de l'abyme; d'autres fois, il surplombe au point que l'on marche courbé sous cette

masse épouvantable. A mesure que l'on avance, le froid qui pénètre, les ténèbres qui s'épaississent, les précautions mêmes dont on est obligé d'user à chaque pas, et le tâtonnement de ces affreux rochers, et le craquement du frêle appui qui vous porte, tout saisit l'âme d'une inexprimable horreur. Le voyageur le plus intrépide marche ordinairement entre deux guides, qui tiennent, du côté du précipice, les deux bouts d'une perche, pour rassurer l'imagination, plus encore que pour appuyer la main, en cas d'un étourdissement subit. Mais on a vu quelquefois le vertige triompher de cette vaine précaution, comme des résolutions les plus fortes; et l'on m'a raconté l'aventure récente d'un jeune officier de *Schaffouse*, qui disparut dans le cours de ce périlleux voyage, et dont on ne retrouva le corps horriblement déchiré, qu'à quelques lieues de là dans le Rhin.

Si la nature destina ces sources au soulagement de l'homme, on peut du moins être surpris qu'elle en ait rendu l'accès difficile au point que leur découverte a dû paraître le premier de leurs miracles. Les traditions du pays varient sur l'époque de cette découverte. On raconte qu'en 1038, d'autres disent en 1240, un chasseur de chamois fut amené, en poursuivant sa proie, jusqu'au bord de cet abyme et à l'endroit

même où les vapeurs de l'eau thermale, en s'élevant, avaient fait fondre tout autour la neige qui en recouvrait les abords. Il se hasarda d'y descendre, et après des peines et des périls incroyables, il en rapporta une bouteille remplie de cette eau minérale, qui fut portée à l'abbé du couvent voisin de *Pfeffers*, et dont on ne tarda pas à reconnaître les utiles propriétés. Dès-lors les malades abordèrent en foule au fond de cet antre, dont la crainte les avait toujours écartés. Pendant plusieurs siècles, ils s'y firent descendre par des cordes; la cure se faisait à la source même, dans une des excavations du rocher que les eaux ont formées; et ce qui étonne le plus, ce n'est pas sans doute cette inconséquence de l'homme risquant sa vie pour rétablir sa santé. Plus tard, on imagina de suspendre sur l'abyme quelques misérables cabanes, au moyen de longues poutres fixées par les deux bouts dans les rochers; et ce ne fut qu'après que des pierres tombées de la montagne eurent emporté plusieurs fois ces fragiles échafaudages, que l'on songea à construire solidement des bains et une maison propre à recevoir des malades, dans l'endroit où la gorge de la *Tamina* s'élargit, et où le fleuve échappé tout entier de sa prison semble, à sa marche précipitée, se hâter d'en fuir les inconcevables horreurs.

Les bâtimens qu'on voit actuellement, et qui sont affermés pour le compte de l'abbé de *Pfeffers*, existent depuis le commencement du XVIIIe siècle. Les soins qu'on a donnés à la solidité ont apparemment exclu ceux que réclamait l'agrément ou la commodité des malades. Rien n'est plus triste que ces longs corridors voûtés, que ces vastes appartemens si mal éclairés et la plupart sans poêle, dans un lieu si sombre et si froid, et que leurs épaisses murailles défendent à peine contre les assauts et les mugissemens de la *Tamina*. Les salles du rez-de-chaussée, où l'on prend les bains, ne reçoivent qu'une clarté plus faible encore, par des fenêtres qui ferment exactement et ne s'ouvrent jamais, de sorte qu'en y entrant, je fus presque suffoqué par les vapeurs sans cesse accumulées de l'eau thermale. Les agrémens de la société répondent à ceux d'un pareil séjour. Une terrasse élevée devant le grand bâtiment, est le seul endroit où l'on puisse faire au fond de cet abyme jusqu'à cinquante ou soixante pas de plain-pied; et comme il peut s'y trouver trois ou quatre cents malades, pressés à la fois dans cet étroit espace, vous jugez quelle figure on doit faire au milieu de ces tristes hôtes, qui semblent, toujours près de leur dernière heure, s'y disputer un dernier rayon de soleil. La

chère seule est meilleure qu'on ne devrait s'y attendre; elle n'est pas délicate, sans doute; mais elle est abondante et saine; les paysannes de *Valenz* apportent chaque jour dans cette saison, aux *Bains*, du lait, du beurre et des fraises exquises, comme toutes celles des Hautes-Alpes; et j'ai fait au sortir de la gorge de la *Tamina*, un repas auquel il n'a peut-être manqué que des émotions moins violentes, pour me paraître assez agréablement assaisonné.

Grâces au ciel, je vais quitter ce gouffre, où il me semble que j'ai peine à respirer; je vais contempler à mon aise ce ciel dont il me semble que je suis si éloigné. L'empressement qui me porte à sortir d'ici, est au moins égal à celui qui m'y a conduit; car, vous pouvez m'en croire, il faut venir malade aux bains de *Pfeffers*, pour n'y pas tomber malade.

Je suis, etc.

LETTRE XV.

AU MÊME.

Coire, ce 18 août.

Description de la vallée du Rhin; le défilé de Ste-Lucie; l'entrée du Prettigau; la Landquart.—Nombreuses ruines de châteaux gothiques. — Coire, capitale des Grisons; la cathédrale; l'évêché; intolérance des réformés à l'égard des catholiques. — Les Grisons dépouillés de la Valteline, de Bormio et de Chiavenna. — Constitution actuelle des Grisons; réflexions à ce sujet.

Après les fatigues et les fortes émotions de ma journée d'hier, j'exprimerais difficilement le plaisir que m'a procuré une excursion à *Coire*, par une route constamment unie, au sein d'une vallée spacieuse, que bordent de superbes montagnes, et sur laquelle s'épan-

chent paisiblement les flots argentés du Rhin. Durant ce trajet de trois heures, on voit se développer les nombreuses sommités de la chaîne du *Rhæticon*, admirables surtout par les accidens de lumière qu'y produisent, à diverses hauteurs, les rayons du soleil dardant sur les creux ravins et sur les angles saillans de cette chaîne profondément sillonnée dans tous les sens; le *Falckniss*, aux flancs nus, escarpés, à l'aspect grisâtre; plus loin, le *Felsenkamm*, dont la plus haute cime s'élève directement au-dessus de la jolie ville de *Mayenfeld;* au nord, la *Guscher-Alpe*, coupée à pic, et sur les abruptes parois de laquelle pendent les habitations d'un hameau alpestre, où l'on dit que les mères attachent leurs enfans par une corde pour les empêcher de tomber, en leur absence, dans l'abyme toujours ouvert sous leurs pas. A la base de tous ces monts règnent de vastes éboulemens, maintenant convertis en fertiles coteaux et couronnés des meilleurs vignobles du pays des *Grisons*, et de plusieurs beaux villages, tels que *Jennins*, *Malans* et *Zizers*.

A peu de distance du pont de *Tardisbrücke*, où l'on passe de la rive gauche du Rhin sur la rive droite de ce fleuve, l'on se trouve précisément dans la direction de la vallée de *Coire*, et l'on aperçoit vis-à-vis de soi, au nord-est,

et dans la même direction, cette profonde lacune des Alpes, connue sous le nom de *Défilé de Sainte-Lucie*, ou *Luciensteig*, qui, vue de cette distance, ressemble à un portique immense dont le ciel forme la voûte. Tout près de là, l'étranger apprend par une inscription simple autant qu'éloquente, qu'il entre sur le territoire de l'*ancienne Rhétie libre* (1); et l'Allemand qui habite quelques pas plus loin, n'entend déjà plus ces paroles.

Vis-à-vis du voyageur, l'entrée du *Prettigau* se montre sous un aspect encore plus pittoresque; la gorge resserrée par laquelle on y pénètre, et qui se nomme la *Cluse*, semble presqu'entièrement remplie par la *Landquart*, torrent fougueux qui s'en échappe en bondissant, et qui, grossi de la dépouille des Alpes, autant que de la fonte de leurs neiges, roule dans chacun de ses flots un énorme quartier de roche. On traverse pendant une demi-lieue le champ de dévastation que parcourt la *Landquart*, avant de tomber dans le Rhin. Puis on passe le *Zollbrücke*, ou *pont du péage*, pont fort bien nommé sans doute, mais qui ne paraît pas avoir plus de droits à cette dénomination qu'une foule d'endroits sur la même

(1) *Alt fry Rhezien.*

route, où il faut toujours avoir un kreutzer à la main, et où l'on rencontre un commis, pour ainsi dire, à chaque pas.

La vallée qui conduit à *Coire*, est surtout remarquable par les nombreuses ruines de châteaux gothiques qui la décorent. Dans un espace de trois lieues, j'en ai compté jusqu'à quinze, et le pays entier des *Grisons* posséde, m'a-t-on dit, plus de cent quatre-vingt de ces châteaux, si imposans encore par la hardiesse de leur construction, par la grandeur et la solidité des masses, surtout, par cette position aérienne qui, dans l'imagination fascinée des peuples du moyen âge, pouvait seule accréditer l'idée qu'ils étaient habités par des être surnaturels et doués d'une force plus qu'humaine. Suspendus à la crête des monts, ou placés, comme les nids de l'aigle, dans des fentes de rocher et sur des escarpemens presque inaccessibles, ces vieux donjons bravent encore aujourd'hui les souvenirs d'un peuple de républicains, comme ils ont resisté à tous les efforts du temps, et semblent triompher de la féodalité qui les éleva, aussi bien que de la liberté qui les épargne. Si l'on est surpris, d'après le nombre et l'étendue de ces constructions, qu'une noblesse riche et puissante ait pu se multiplier à ce point au sein d'une nation pauvre et pasto-

rale, et si l'on est tenté de gémir sur la condition des hommes qui vivaient jadis dans des transes perpétuelles à la vue de ces repaires, il est difficile aussi de se défendre des idées de force et de grandeur qui, dans leur décadence même, s'attachent à ces monumens d'un autre âge, et, pour ainsi dire, d'un autre monde. Quelle prodigieuse vigueur d'âme ne fallait-il pas à ces preux, ainsi relégués sur d'affreux rochers, étrangers aux douceurs et aux commodités de la vie, toujours privés eux-mêmes du repos et du sommeil qu'ils troublaient incessamment chez les autres, toujours couverts de fer, agresseurs ou assiégés, et n'ayant d'autres occupations, ne connaissant d'autres plaisirs, que le maniement et le bruit des armes? Avouons que ces mœurs, contre lesquelles se révoltent aujourd'hui notre indépendance et surtout notre mollesse, entretenaient du moins, au sein d'une classe d'hommes, cette fierté, cette énergie, dont l'Europe avilie sous le long despotisme des Romains, avait perdu toute idée; et que, si le sentiment de la liberté s'est conservé dans les cœurs, on le doit aux exemples de cette noblesse même qui l'opprima.

Coire est située presqu'au niveau de la plaine, à la naissance d'un agréable amphithéâtre, et à l'endroit même où la grande vallée du

Rhin, jusque-là dirigée au nord, tourne brusquement à l'ouest. De l'autre côté du fleuve, dont elle n'est distante que d'une demi-lieue, le *Galanda* déploie ses formes majestueuses, depuis sa base, couverte de pâturages et semée de nombreux hameaux, jusqu'à ses sommités les plus âpres, où la neige ne brille qu'à de rares intervalles. Derrière la ville, s'ouvre un vallon romantique, enfermé par l'*Alpstock*, et que borne au sud-ouest le *Bizogelberg*, belle montagne pyramidale, entièrement habillée de forêts. Droit au sud, les regards pénètrent dans la spacieuse vallée que le Rhin arrose, jusqu'aux montagnes qui recèlent sa source, et, pardelà des foules de pics chargés d'éternels frimats, jusqu'aux glaciers de l'énorme *Bœdus*, qui les domine et les efface tous par l'éclat des neiges qui le couronnent. Rien n'est plus singulier que l'aspect de cette longue et profonde vallée, creusée dans la direction même des Alpes, de sorte que leurs vastes croupes et leurs vives arêtes, vues de *Coire*, s'y présentent de profil, sur une ligne de près de quinze lieues, tandis que presque partout ailleurs, ces colosses, opposés l'un à l'autre, se montrent de face à l'observateur qui les contemple.

Coire est une ville ancienne, mais triste et gothique. Sa population s'élève à peine à six

mille âmes; et aucun monument n'y rappelle le séjour des Romains qui la fondèrent. En revanche, sa cathédrale, édifice du VIIIe siècle, est riche en monumens et en souvenirs du moyen âge. Toutes les illustrations de la *Rhétie* moderne s'y trouvent placées, en quelque sorte, sous la sauvegarde de la religion, et le peuple peut y étudier l'histoire de ses pères sur le pavé même du temple où il vient rendre hommage à Dieu de la liberté qu'il leur doit. Les nombreuses sépultures des Latour, des Aspermont, des Planta, des Salis et des autres familles nobles des *Grisons*, se disputent le respect des citoyens et l'attention des étrangers, par les éloquentes inscriptions, par les curieuses armoiries qui les décorent : c'est un cours complet d'histoire nationale, et, pour ainsi dire, une école vivante de patriotisme, que cette église, ainsi couverte des noms et remplie des images de tant de morts illustres; et j'ai peine à croire qu'il n'y ait pas, en effet, plus de raison chez ces républicains, à rassembler ainsi, sous leurs yeux, tous les objets de leur culte, dans le lieu même où l'âme est le plus disposée à toutes les affections généreuses, que nous n'en avons à reléguer loin des regards et de la pensée du peuple, la mémoire des hommes qu'il a aimés et qui l'ont servi.

Au demeurant, cette église est presque le seul asile qui reste à la noblesse, dans la constitution actuelle des *Grisons;* et les grands noms ne peuvent plus guère se perpétuer qu'à l'ombre du sanctuaire, là où toute prérogative de naissance est abolie dans l'État. Presque toutes les anciennes familles, tombées peu à peu dans la misère et rejetées dans la dernière classe du peuple, ont perdu jusqu'au souvenir de leur extraction, et l'on m'a montré le descendant des nobles Mammers sous la blaude d'un charretier. Les familles de Planta et de Salis ont seules conservé, avec quelques débris de leur patrimoine, un reste de leur vieille illustration. Encore cette dernière, privée des emplois lucratifs qu'elle exerçait dans la *Valteline*, a-t-elle perdu beaucoup de son crédit; et sans l'éclat que font rejaillir sur elle les talens d'un poëte aimable, M. de Salis-Seewis, et d'un naturaliste habile, M. de Salis-Marschlins, cette race antique et célèbre se verrait près de retomber dans l'obscurité de son berceau (1).

(1) Qu'il me soit permis de payer ici un juste hommage à la mémoire de M. le baron de Salis, chef de la branche de cette famille respectable établie en France, et qui fut, pendant plusieurs années, l'un des plus dignes et des plus éclairés représentans de sa patrie adoptive. Les lettres qu'il

Près de l'église, est le palais de l'évêque. Cet évêque, un des plus anciens et, jadis, un des plus riches de la chrétienté, en est aujourd'hui l'un des plus pauvres; ses revenus s'élèvent tout au plus à 10 ou 12 mille francs de notre monnaie; il n'exerce aucune influence, il ne jouit d'aucune autorité dans le gouvernement de son pays : telle est la condition actuelle d'un évêque qui fut long-temps le chef d'une aristocratie féodale, renommée par toute l'Europe. Un chapitre de douze chanoines, entre lesquels il est élu, sert à répandre encore sur son siége quelque ombre de son ancienne splendeur; mais c'est de ses vertus que sa dignité reçoit à présent tout son éclat. Le palais épiscopal est un véritable lieu de refuge pour tous les malheureux du pays. A l'exception d'une longue suite de portraits des évêques de *Coire*, il n'étale qu'un luxe tout chrétien, et n'est orné que des images d'une charité inépuisable. Des enfans, des malades, composent toute la cour de ce prince de l'Église; et j'ai vu des pauvres assis jusque sur le seuil de

avait bien voulu me confier, ont été mon premier titre à l'indulgent accueil de ses concitoyens, et c'est sous les auspices de ce nom révéré, que j'ai visité le pays qui fut son berceau.

son appartement, et mangeant à sa porte le pain qu'ils venaient d'y recevoir.

Quelques maisons catholiques sont groupées, comme les malheureux, autour de leur évêque, dans la partie supérieure de la cité; car la ville de *Coire* est protestante, et sa bourgeoisie exclut le catholicisme : preuve d'intolérance, qui n'est pas moins commune et qui me paraît plus choquante, chez les réformés, que dans la communion romaine. Pour tout le reste, il existe de même une ligne sévère de démarcation entre les catholiques et les protestans de *Coire;* ainsi, l'école cantonnale, établie depuis dix ans dans cette ville, n'est ouverte qu'aux réformés; et les catholiques ont leur école particulière au séminaire. Ces sortes d'exclusions ne peuvent manquer d'entretenir entre les deux communions une aigreur préjudiciable à la prospérité de la république. Il semble d'ailleurs que, particulièrement dans les deux *Ligues hautes*, la *Ligue Grise* et la *Ligue Caddée*, où les catholiques et les protestans sont partout mêlés ensemble, ces derniers abusent de l'avantage du nombre, pour décider en leur faveur toutes les contestations qui s'élèvent, au moyen d'une constitution qui ne laisse aux catholiques qu'un tiers de la représentation nationale, quoiqu'ils for-

ment plus du tiers de la population totale.

Coire est la capitale des *Grisons* et le siége de leur gouvernement. Jadis, ils formaient une république indépendante et alliée du corps helvétique : depuis 1798, ils font partie intégrante de cette république fédérative; et, plus récemment, ils ont été de nouveau reconnus en qualité de dix-neuvième canton suisse, par le congrès de *Vienne*, auquel ils ont eu aussi l'obligation d'être une seconde fois dépossédés de la *Valteline* et des comtés de *Bormio* et de *Chiavenna.* Ces pays, dont la souveraineté, cédée aux *Grisons* par des actes authentiques et souvent confirmée par des traités solennels, leur suscita tant d'embarras et leur fit répandre tant de sang, principalement au commencement du dix-septième siècle, étaient en effet pour ces républicains une possession plus brillante qu'utile. Je doute néanmoins qu'ils apprécient, comme il convient, l'avantage d'en être délivrés; et j'avoue que la manière dont l'*Autriche* s'est approprié ces provinces, sans titre apparent, sans coup férir, d'un seul trait de plume, ne donne pas une bien haute idée de la modération diplomatique de cette puissance.

La constitution actuelle des *Grisons* est républicaine et démocratique, ou plutôt, c'est une réunion de *vingt et une* républiques, qui, sous

le nom de *Juridictions*, ont chacune leurs lois et leurs coutumes propres, leur administration particulière et presque indépendante. *Soixante-cinq* députés, savoir, trente-sept de la *Ligue Grise*, dix de celle des *Dix Juridictions*, et dix-huit de la *Caddée*, composent le *Grand Conseil*, ou l'autorité législative de la république, et siégent sans distinction, sans préséance, mais seulement sur des bancs séparés, comme pour constater la différence d'origine de ces associations libres, formées à diverses époques du moyen âge. Le niveau démocratique, qui a passé ici sur toutes les conditions privées, comme sur tout le corps politique, n'y a éprouvé qu'un seul obstacle de la part de la *Ligue Caddée*, qui conserve son ancien droit d'intervenir dans l'élection de l'évêque, pour l'approuver ou la rejeter; et c'est là, à vrai dire, le seul privilége qui existe dans toute l'étendue de la république. Le conseil national s'assemble tous les ans, au mois de juin, pour recevoir les comptes des revenus publics, prendre connaissance de l'état actuel et de l'administration générale du pays, et nommer les députés à la diète helvétique et les trois membres du *Petit Conseil*. Chaque année, le *Grand Conseil* se renouvelle en totalité; mais les membres en sont toujours rééligibles : sage combinaison

d'un droit sans lequel la démocratie n'existerait pas, et d'une faculté sans laquelle elle se détruirait elle-même.

Le gouvernement réside dans un *triumvirat*, ou Conseil d'État de trois membres, nommés pour un an, et rééligibles seulement après l'intervalle d'une année. Ces suprêmes magistrats, dont deux sont nécessairement protestans et le troisième catholique, décident en dernier ressort toutes les affaires administratives, expédient tous les actes publics, s'assemblent tous les jours pour recevoir toutes les réclamations qui s'élèvent, et président alternativement, chacun durant quatre mois : de là le titre de *Président*, seule distinction qui les accompagne dans l'exercice de leurs fonctions, et qui les suive dans leur retraite. Ils reçoivent un traitement bien faible, si on le compare à celui du dernier de nos commis, et cependant plus fort que dans aucune des démocraties helvétiques. Ils résident, ainsi que toute la chancellerie, dans le palais national; la diète y siége également; et l'on peut dire qu'ici tout l'État tient sous une seule clef.

Dix-sept ans est l'âge fixé par la constitution pour acquérir la qualité et pour exercer les droits de citoyen. A vingt et un, l'entrée du *Grand Conseil*, et à vingt-cinq, celle du *Petit*,

s'ouvre pour tous les citoyens. Il semble que, dans ces petites républiques, la carrière politique s'étende à proportion que le territoire est plus borné. Ici, elle commence en quelque sorte avec l'éducation et ne se termine qu'avec la vie; et, à défaut d'un grand théâtre, elle offre du moins un long espace de temps à parcourir. Les conditions d'éligibilité aux divers emplois, loin d'être rigoureuses sous le rapport pécuniaire, sont presque nulles; mais les conditions morales sont, en revanche, nombreuses et sévères. Il n'appartient qu'aux peuples pauvres, de savoir se passer de l'argent, et d'asseoir sur l'honnêteté publique le repos et la stabilité de l'État.

Quelque peu coûteux que soit un gouvernement dont les élémens sont si simples, et qui n'a guère plus de commis que de chefs, ce n'est pas sans peine qu'il fait face aux dépenses les plus rigoureusement nécessaires. J'ai déjà indiqué la principale cause de la diminution des revenus de cet État. La vente du sel et un faible droit de péage et de douane sont à peu près les seules ressources qui lui restent, dans un pays où le peuple n'est soumis à aucune espèce d'impôt, et où il se croit quitte envers l'État, quand il ne lui demande rien.

Avec des ressources si modiques, le nouveau

gouvernement des *Grisons* s'est déjà signalé par des établissemens utiles. L'école cantonnale formée à *Coire* compte actuellement cent élèves, et l'État y donne à ses enfans une instruction classique et républicaine, qui là du moins est bien appropriée à l'histoire et à la constitution du pays. Généralement, l'esprit de cette démocratie semble participer à la fois de l'activité qui caractérise cette forme de gouvernement et de l'ancienne modération helvétique. Le peu d'accord qui règne entre les membres des deux communions chrétiennes, oppose cependant un puissant obstacle aux progrès d'une administration éclairée. Il s'en faut bien aussi que la population des *trois Ligues* ait acquis le développement auquel elle pourrait atteindre; et l'extrême indépendance dont jouit chaque cercle, régi par des coutumes particulières, et isolé en quelque sorte au sein du système politique dont il fait partie, est sans doute une des causes qui retiennent dans une sorte de langueur cet État, que la constitution robuste, le caractère énergique et l'esprit martial de ses habitans, appelleraient à remplir un des premiers rôles dans la confédération helvétique.

Je suis, etc.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

Appenzell, ce 20 août.

Aperçu général de l'Appenzell et du caractère de ses habitans. — Village de Gais; bourg d'Appenzell. — Réflexions sur les mœurs, les habitudes et le gouvernement de la partie catholique.

Quelque accoutumé que je sois aux plus brusques changemens dans les formes de la nature et dans les habitudes du peuple, je n'ai pas encore vu, dans ce pays même, de transition si rapide, si imprévue, que celle dont je viens d'être témoin. Hier, parti du pied des Hautes-Alpes, j'ai vu, dans un espace de dix lieues, les deux chaînes parallèles qui enferment la vallée du Rhin, se déployer, en abaissant pro-

gressivement leurs cimes crénelées. De momens en momens, l'escarpement des monts, qui se dressaient à mes côtés, devenait moins rude et moins sensible; mes regards, long-temps bornés dans un étroit horizon, se promenaient avec délices sur une spacieuse vallée. Vis-à-vis du charmant village de *Sennwald*, une gorge qui forme l'entrée du *Tyrol*, me rappelait seule la présence des Hautes-Alpes, par la blancheur des neiges dont je voyais briller, par-dessus les montagnes du *Vorarlberg*, quelques sommités lointaines. Je traversai le *Rhinthal*, vallon fertile, partout ombragé d'arbres à fruits, et dont le sol parfaitement uni ne s'élève que sur la croupe verdoyante des monts qui le bornent au couchant. J'arrivai ainsi à *Altstetten*, encore surpris d'avoir vu, dans un temps si court, ces énormes colosses des Alpes se réduire à l'humble taille de nos collines.

Ce matin, j'ai passé la frontière du *Rhinthal*, et un monde absolument nouveau s'est découvert à mes regards. Après avoir gravi par une pente assez roide, mais par une route superbe, le mont qui domine *Altstetten*, et admiré les magnifiques tableaux que forment ici le Rhin, la vallée qu'il parcourt, et les monts entassés du *Vorarlberg* et du *Tyrol*, je suis entré dans l'*Appenzell*, et dix pas plus loin, tout cet im-

mense échafaudage des Alpes avait déjà disparu. Des ondulations de terrain, d'une variété comme d'un agrément infini; une verdure, dont la douceur surpasse encore celle des mouvemens du sol qu'elle embellit; et, par-delà toutes ces innombrables collines, qu'on dirait arrangées avec une si aimable négligence, une enceinte de montagnes calcaires, disposées en terrasses irrégulières, au-dessus desquelles se déploie, dans la région des nuages, le *Sentis*, unique et paisible dominateur des Alpes de l'*Appenzell;* voilà l'aspect que présente ce singulier pays. Des bouquets de noirs sapins interrompent seuls l'uniforme verdure que la terre y étale de toutes parts, et ajoutent comme des ombres à ce tableau, qui en font encore ressortir la vivacité. Mais ce qui surtout y répand un éclat incomparable, c'est l'atmosphère qui l'environne, c'est l'air qui est ici d'une pureté, d'une transparence, dont on ne peut se faire une idée. Toutes les formes des objets s'y dessinent avec une si admirable netteté, qu'il semble que les contours en aient été touchés par un pinceau magique; et la douceur, et, vous le dirai-je, le goût exquis de l'air, sont tels, que le premier plaisir que ce pays procure, est bien véritablement celui d'y respirer.

Nulle part peut-être l'homme n'est mieux

entré qu'ici dans les vues de la nature ; nulle part, il n'est resté plus fidèle aux habitudes nées du sol qu'il habite. Tous les mouvemens du terrain y semblent calculés pour la subsistance des familles ; et comme si la nature avait voulu marquer elle-même l'étendue qu'elle assigne aux vrais besoins de l'homme, chaque tertre porte une maison et chaque colline forme un domaine. Aussi voit-on les habitations, toutes isolées les unes des autres, toutes pourvues des bâtimens nécessaires à l'exploitation de l'enclos qui en dépend ; et ces maisons, d'une construction absolument pareille, répandues au loin sur cette foule d'éminences si semblables dans leur irrégularité même, offrent, dès la première vue, une image sensible de cette égalité qui n'est partout ailleurs qu'une chimère agréable ou une dangereuse imposture.

Un autre trait de ressemblance non moins frappant et plus séduisant encore, que l'observation découvre à ces habitations rustiques, c'est l'extrême propreté qui en fait seule la décoration extérieure. Aucune d'elles ne se distingue par une structure particulière, ni par une élévation ambitieuse. Elles offrent toutes exactement la même ordonnance ; et les petites tuiles de sapin arrondies dont elles sont revêtues, prennent avec le temps une teinte si uniforme,

qu'il serait difficile de remarquer, sur un espace considérable, une maison qui différât tant soit peu d'une autre. J'en puis dire autant de l'intérieur même de ces habitations. C'est, quelque part qu'on y regarde, un ordre qui flatte l'œil et une propreté qui l'enchante, parce qu'elle révèle à l'âme le bonheur dont on jouit dans ces champêtres demeures ; et pour moi qui, en lisant Théocrite ou Gessner, m'affligeai plus d'une fois de ne pouvoir imaginer à leurs bergers un séjour digne d'eux, je n'aurai plus cet embarras ; je sais maintenant où les placer.

Je ne serais cependant pas surpris qu'au premier aspect, le tableau de l'*Appenzell* ne parût à bien des gens d'une monotonie peu attrayante. Des yeux habitués aux grandes masses des Alpes, à l'escarpement prodigieux de leurs monts, à la sombre profondeur de leurs abymes, doivent éprouver, comme je l'ai d'abord éprouvé moi-même, une sensation désagréable en se fixant sur un sol qui ne s'élève et ne s'abaisse que par des mouvemens imperceptibles, et dont la verdure, privée de ces innombrables dégradations de tons et de couleurs qu'offrent les paysages des Alpes, n'admet guère que les deux nuances fortement contrastées du tendre vert des prairies et du vert foncé des sapins ; et l'isolement et la structure uniforme

des humbles habitations du peuple ajoutent encore à l'effet de cette première impression. Mais en étudiant à loisir l'ensemble de ce tableau, il est impossible de n'y pas découvrir une douceur de tons et une harmonie de détails, véritablement enchanteresses. Insensiblement l'âme se laisse aller au calme profond dont tous les objets portent ici l'empreinte; et cette inaltérable pureté de l'air qui les colore, répand dans tous les sens et porte à l'esprit je ne sais quelles impressions d'une suavité si pénétrante, que nulle part, peut-être, on ne jouit aussi bien de l'existence et de la nature.

C'est à cette extrême vivacité de l'air, qui est telle ici, qu'à la distance d'une lieue, on distingue parfaitement les plus petits ornemens d'une clôture rustique, qu'il faut attribuer le caractère singulièrement spirituel et énergique de cette peuplade de montagnards. Nulle autre tribu des Alpes n'est aussi remarquable par la grâce, l'à-propos et la vivacité de ses saillies. Nulle autre ne s'est constamment signalée par un zèle si ardent pour son indépendance, et par une liberté si orageuse. L'esprit a tant de pouvoir chez cette nation, qu'on peut dire qu'il y dispense seul toutes les dignités, et que, dans la démocratie la plus effrénée, il y donne un titre à tous les honneurs, il

y forme un véritable privilége. On a vu plus d'une fois, dans les assemblées publiques de l'*Appenzell*, des magistrats coupables de malversations manifestes, échapper par un bon mot à une sentence inévitable, et détourner par une saillie l'arrêt qui allait les foudroyer. Ce peuple est enfin si sensible à l'esprit, que dans ses emportemens contre ceux de ses chefs qui le choquent ou qui lui déplaisent, il pardonne même à une épigramme lancée sur lui, pourvu qu'elle soit bien ajustée; et qu'on est sûr de lui plaire, quand on le provoque avec grâce. C'est, en un mot, le peuple du monde le plus libre, et qui admette le mieux, dans toute son étendue, l'aristocratie de l'esprit.

Les *landsgemeindes* de ce canton sont peut-être ce qu'il y a en Suisse de plus curieux pour l'homme qui aime à étudier, dans la diversité des races et des institutions humaines, ce qui offre un caractère original. Toutes les charges de l'État s'y distribuent à la pluralité des voix, et chaque candidat est obligé de venir en personne briguer, du haut d'une estrade élevée sur la place publique, les suffrages de ce peuple, si fier de ce qu'il peut et si convaincu de ce qu'il vaut. L'orateur qui, dès les premières phrases, s'embarrasse, balbutie et fournit le moindre prétexte à la malignité de l'as-

semblée, voit à l'instant s'élever contre lui un orage de quolibets, qui termine en peu d'instans le cours de longues espérances, et lui sauve du moins les dégoûts d'une éternelle candidature; tandis que celui de ses rivaux qui, par un exorde adroit, sait captiver l'attention de ce peuple et flatter avec esprit sa majesté souveraine, est sûr d'enlever en même temps ses applaudissemens et ses suffrages. On trouverait, au reste, dans la manière dont sont distribuées les charges de cette petite république, bien des difficultés de plus d'un genre; et il n'est pas prouvé que le canton de la Suisse, qui est le plus gouverné par l'esprit, en soit pour cela le mieux administré.

J'arrivai à *Gais*, village de l'*Appenzell* réformé, à l'heure où, sortant en foule du service divin, les familles, répandues au loin dans la plaine, regagnaient leurs habitations solitaires. Si l'uniformité de leur costume témoigne ici l'égalité des citoyens, l'extrême propreté qui règne sur toute leur personne, prouve aussi manifestement l'aisance dont ils jouissent, en même temps que leur maintien atteste la dignité de leur condition et de leur caractère. Ah! combien, auprès de ce paysan des Alpes, citoyen dans sa commune et roi dans sa famille, pâtre, guerrier et magistrat tout à la fois,

et portant dans tous ses traits l'empreinte d'une liberté qui n'est pas moins inaltérable que sa conscience, paraît faible et misérable cette race de cultivateurs, toujours courbés sur le sol et attachés à la glèbe qui les nourrit, également abrutis par le travail ou par l'oisiveté, et n'offrant le plus souvent dans leur contenance arrogante ou servile, que le triste effet de la misère qui les révolte ou les dégrade! Vous ne sauriez vous imaginer, mon ami, combien est intéressante la vue de ce peuple d'*Appenzell*, généralement si paisible dans une liberté si absolue, de ces pâtres au maintien si noble, de ces républicains à l'accueil si hospitalier, lorsque, réunis pour la solennité du dimanche, tous vêtus de même et parés en quelque sorte comme leurs montagnes, ils offrent le tableau d'une nombreuse fête de famille. Leurs personnes et leurs habitations étalent un air d'aisance et un luxe de propreté que je ne pourrais exprimer, sans vous paraître suspect d'exagération. L'extérieur de ces maisons, à *Gais*, où je séjournai de préférence, est tellement soigné, que je défierais un peintre de surpasser au pinceau la perfection des détails de cette rustique architecture. J'ai vu, dans diverses parties de la Suisse, et notamment dans les cantons de *Vaud*, de *Berne* et de *Zürich*, plus de richesse

et de magnificence, mais nulle part un sentiment de propreté aussi exquis et poussé aussi loin que dans l'*Appenzell.* Depuis le seuil des maisons, tous les jours lavé d'une eau pure, jusqu'à la flèche brillante des paratonnerres dont chaque toit est surmonté, il ne saurait être donné à l'homme de joindre plus de goût à plus de simplicité; et, s'il faut juger de l'amour qu'il porte à sa demeure, d'après le soin qu'il met à l'embellir, l'Appenzellois est sans contredit le peuple le plus heureux de la terre, comme il en est peut-être le plus libre.

J'arrivai dans la même matinée à *Appenzell*, chef-lieu des *Rhodes* catholiques. J'étais accompagné d'un habitant de *Gais*, qui, en sa qualité d'hérétique, recueillit chemin faisant bon nombre de quolibets de la part de ses compatriotes orthodoxes, hommes et femmes, que nous rencontrions sur la route. Quelquefois aussi, devenant agresseur à son tour, il provoquait les passans par ses observations malignes. C'est ainsi que s'exhale de part et d'autre en railleries piquantes, sans jamais aboutir à des hostilités plus graves, la jalousie de ces peuples, que la diversité de leur culte a depuis long-temps séparés, malgré la commune origine et le lien politique qui devaient les tenir éternellement unis. Mais je dois convenir que le

tort, aussi bien que l'avantage, dans ces disputes populaires, appartient presque toujours au catholique, qui tire de l'esprit exclusif de sa croyance et de la nature même du sol élevé qu'il habite, un caractère querelleur et belliqueux, que n'offre pas au même degré l'habitant riche et industrieux des *Rhodes* réformées.

Le bourg d'*Appenzell* est d'un aspect infiniment moins attrayant que celui des moindres villages des *Rhodes* réformées. On y sent partout la médiocrité pastorale; et l'ordre et la propreté même y ont un air rustique, qu'on ne voit nulle part à *Gais*. Cette observation n'est point au désavantage des catholiques. Habitans d'un pays hérissé de rochers et voisin des Hautes-Alpes, il est tout simple que leurs mœurs se ressentent de cette condition, qu'il ne dépend pas d'eux de changer; et je ne les trouve que plus estimables, d'êtres restés pauvres comme le sol qu'ils habitent. Leur antique église étale seule un luxe tout républicain dans les ornemens qui la décorent; ce sont des drapeaux, et des bannières enlevées aux seigneurs et aux villes impériales dans la guerre de leur indépendance : nobles trophées, à la possession desquels ont renoncé les protestans, en même temps qu'à la croyance de leurs pères, et dont la vue entretient sans cesse dans le cœur de

l'Appenzellois fidèle le feu sacré du patriotisme et de l'honneur.

Près de cette église est une chapelle souterraine, dont l'usage et la décoration nous paraîtraient bien étranges. A la lueur des cierges qui brûlent éternellement dans ce caveau, je distinguai des tas d'ossemens, confusément mêlés. Une simple grille de bois en défend l'approche, et sur chacun des pieux qui forment cette barrière est exposé un crâne, avec une étiquette propre à le faire reconnaître, et portant les noms de la personne à laquelle il appartenait, ainsi que la date et les circonstances de son décès. Le même ordre qui règne parmi les vivans s'observe dans ce domaine de la mort; et, à mesure que les rangs se pressent dans cette lugubre enceinte, les têtes déjà anciennes font régulièrement place à de nouvelles. C'est ainsi que la douleur et la piété de ce peuple se soulagent en la présence et dans la contemplation des objets mêmes qui les nourrissent. J'ai vu des enfans agenouillés devant les restes d'un père, leur offrir dévotement un tribut de larmes; et il est bien rare qu'à quelque heure du jour que ce soit, un semblable devoir n'attire ici les divers membres de chaque famille près des restes du parent qu'elle a perdu.

N'allez pas croire, mon ami, que le carac-

tère des Appenzellois se ressente d'une dévotion si sombre; rien n'est en effet plus gai et plus ami du plaisir que ce peuple, si attaché à la mémoire et au culte de ses pères. Les fêtes de la religion, qui sont ici fort nombreuses, tournent toutes au profit de cette disposition naturelle; la pompe qu'on déploie à ses solennités, est déjà un spectacle et un amusement pour la foule qui s'y porte; mais, de plus, chaque acte de religion, tel qu'un mariage, un baptême, est constamment suivi de danses; et le bal est, pour ainsi dire, essentiel au sacrement. A la vérité, ce divertissement est interdit le dimanche; ce qui n'empêche pas le peuple de se livrer à des plaisirs d'une autre sorte, et qui ne sont pas moins de son goût. On se rassemble, au sortir de l'église, dans les principaux cabarets du village. Les hommes et les femmes s'y rendent par troupes séparées, pour boire et chanter en commun; et quoique le peuple d'*Appenzell* porte toutes les passions à l'excès, on ne voit guère dans ces réunions d'autre ivresse que celle du plaisir. Je dînai dans une auberge qui appartient au *Hauptmann,* un des premiers officiers de la république, et dans laquelle se tenait une de ces assemblées. Je pus juger par moi-même du caractère du peuple, qui s'y abandonne sans réserve à ses impressions naturel-

les; et la présence du grave magistrat, versant lui-même à boire à ses hôtes, ne me parut pas le moindre ornement d'une fête dont elle assurait le bon ordre.

Mais le principal divertissement du dimanche, pour les hommes, est de se réunir et de converser sur les intérets publics de leur canton. On conçoit, en effet, qu'habitant des demeures isolées les unes des autres, souvent même placées à de grandes distances, et livrés toute la semaine à leurs occupations alpestres, ces hommes simples éprouvent à se voir et à se retrouver ensemble, un plaisir dont ne peuvent se faire d'idée les oisifs de nos grandes villes, qui se mêlent perpétuellement sans se connaître, et ne se cherchent guère que pour se rejeter mutuellement le fardeau de leur ennui. La réunion dont je fus témoin à *Appenzell*, m'offrit l'image d'une de ces assemblées populaires où, plus qu'en aucun autre canton helvétique, éclatent les orages de la démocratie; et je vous avoue que je ne me vis pas d'abord, sans quelque inquiétude, au milieu d'hommes, tous de la plus haute stature et de la contenance la plus mâle, tous vêtus de longs gilets rouges, et la tête couverte d'une calotte de cuir, qui leur donne je ne sais quel air à la fois monacal et guerrier, se pressant dans un vaste espace et formant des

groupes animés par une conversation bruyante et par des gestes énergiques. L'air et le port des femmes offrent aussi ce même aspect martial, cette même trempe vigoureuse ; et les robustes Appenzelloises m'ont paru dignes en tout de leurs robustes époux. Le vêtement de ces femmes joint aux formes les plus amples le luxe des couleurs les plus vives et les plus tranchantes; elles portent presque toutes des bonnets écarlates, qui relèvent encore l'éclat naturel de leur teint; et leur courte jupe laisse voir une jambe dont les proportions sont tout-à-fait rassurantes pour l'imagination, qui se la figure sur le sommet des monts et sur le penchant des abymes.

La religion exerce à *Appenzell* un empire absolu; et dans cette démocratie si effrénée, le même ressort dirige les affaires et les consciences. Quelques moines, étrangers au gouvernement, sont réellement les maîtres de la république. Ils y règnent par cette abnégation même, par l'humilité qui les rend inhabiles aux emplois, et ils possèdent ainsi la plénitude de la puissance, sans en exercer les charges et sans en courir les risques. On m'a raconté la tragique histoire d'un Landamman d'*Appenzell* qui, de la conduite de son troupeau, porté par son seul mérite ou par un caprice populaire au gou-

vernement de l'État, se crut assez fort de la confiance de ses concitoyens pour braver le pouvoir des moines, et qui, bientôt dépouillé de sa dignité, et proscrit de son pays, n'y revint, après une longue absence, que pour porter sa tête sur l'échafaud : triste et mémorable exemple des vengeances populaires, qui, même en ce pays, où les retours en sont si fréquens, imprime encore, après trente années, un profond sentiment de terreur.

Le bourg d'*Appenzell* renferme plusieurs communautés religieuses d'hommes et de femmes; et, d'après le grand nombre des images et des emblèmes sacrés qui décorent l'intérieur et le dehors des maisons, ce bourg lui-même pourrait passer pour une vaste communauté. Tout le pays offre je ne sais quel air claustral qui, au sein de cette nature si riante, dans une atmosphère si pure, au sommet des Alpes, produit une sensation peu agréable. J'ai déjà parlé de la calotte des hommes, qui leur donnerait l'air de moines s'ils n'avaient la taille et le port des héros. Peu s'en fallut qu'en entrant dans mon auberge, je ne me crusse à l'église, et mon appartement me parut décoré comme une cellule.

La religion, qui s'empare ici de la demeure comme de la conscience du citoyen, suit encore le pasteur au haut des Alpes. J'ai vu, dans

une promenade que j'ai faite à *Weissbad*, la campagne toute couverte de petites chapelles, qui, les jours de fête, peuvent à peine suffire à l'affluence des dévots. C'est là que les pâtres d'*Appenzell*, descendus de leurs montagnes, viennent, en priant Dieu, se délasser de leurs fatigues et consacrer à la religion tout le repos qu'ils lui doivent. J'entrai dans une de ces chapelles. Un capucin, debout au pied de l'autel, y adressait à la foule prosternée devant lui une instruction, dont il ne me fut pas difficile de comprendre le sens et de juger l'effet. Sa voix forte, ses gestes pathétiques, ses vives et fréquentes exclamations, excitaient dans tout l'auditoire des frémissemens dont je fus moi-même ému. L'attendrissement et la fureur se peignaient sur tous les visages, au gré de l'orateur populaire, racontant, le crucifix à la main, la passion de Jésus-Christ; et lorsque arrivé au dénoûment de ce drame terrible, la voix du moine se rompit en imprécations et en sanglots, je fus effrayé de l'orage qui s'éleva dans l'assemblée; et, réfléchissant que j'étais étranger, je craignis un moment d'être pris pour un Juif.

Vous concevrez sans peine, mon ami, quel degré d'énergie ont toutes les émotions d'un peuple qui, livré sur le sommet des monts à des occupations solitaires, nourrit dans une

perpétuelle contemplation de la nature et de soi-même, les deux passions les plus actives du cœur humain, la religion et la liberté; et qui, doublement fanatique, ne sut jamais reconnaître les bienfaits de l'une qu'aux excès de l'autre. Vous ne serez donc pas surpris qu'en vous décrivant cette scène, j'éprouve encore un peu de l'émotion qu'elle m'a causée; et je vous laisse ici suppléer, par vos propres sensations, à l'insuffisance de mes paroles.

J'ai d'autres observations encore à vous offrir sur le caractère d'un peuple qui m'a si vivement intéressé; mais je dois craindre de fatiguer votre attention; et c'est d'ailleurs à *Trogen*, chef-lieu de l'*Appenzell* réformé, que je pourrai le mieux, en connaissance de cause, achever le tableau et tracer le parallèle des deux communions qui partagent cette république.

Je suis, etc.

LETTRE XVII.

AU MÊME.

Trogen, ce 21 août.

Vue superbe du Gœbris-Berg. — Trogen, chef-lieu de l'Appenzell réformé. — Description d'une landsgemeinde, ou assemblée populaire, à Trogen. — M. l'ancien Landamman Zellweger. — Observations sur les effets de l'industrie dans cette partie de l'Appenzell, et sur les différences morales et politiques qui en résultent pour les peuples des deux communions.

On peut se rendre par un chemin de plaine et en petit char, de *Gais* à *Trogen*. Mais vous connaissez mon goût décidé pour les routes de montagnes, et d'ailleurs ce pays très-élevé

par lui-même n'offre guère que des pentes douces et faciles, où l'agrément n'est point, comme dans les Hautes-Alpes, en raison de la fatigue. J'eus tout lieu de m'applaudir de mon choix lorsque, arrivé sur le haut du *Gœbris*, je pus jouir d'une des plus belles vues de la Suisse. L'isolement de ce mont, élevé d'un peu plus de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, donne à l'horizon une étendue immense, principalement du côté des plaines basses de la *Souabe* et du *Würtemberg*. Le lac de *Constance*, dont le magnifique bassin se découvrait pour la première fois à mes regards, fait l'ornement de cette partie du paysage, riche d'ailleurs d'une foule de villes, de bourgs, de villages, et de tous les signes de la culture et de l'industrie humaines. A l'est et au midi, la vue se prolonge sur la chaîne des Hautes-Alpes, dont elle peut suivre les mouvemens variés à l'infini et la dégradation progressive, depuis les sommités chenues et les pics neigeux des *Grisons*, jusqu'aux derniers rochers du *Tyrol*, s'unissant aux plaines de l'Allemagne, par d'innombrables degrés et d'imperceptibles ondulations. Directement au sud, l'énorme *Sentis* dresse ses flancs escarpés, chargés de neiges par intervalles; et ce ne fut pas sans une douce sensation de surprise, qu'au-dessus des

rochers calcaires qui dominent le bourg d'*Appenzell*, je reconnus dans la région des nuages le sauvage *Glœrnisch*, et plus loin encore le *Righi*, tel qu'une humble borne posée sur les extrêmes confins de l'horizon. Les fertiles campagnes de la *Thurgovie* et du canton de *Saint-Gall*, qui, comme une large ceinture, environnent de toutes parts la petite république d'*Appenzell*, s'étendaient au couchant jusqu'à une profondeur infinie; et, de ce côté, mes regards n'étaient également bornés que par l'immensité même de l'espace. La vue du *Gœbris* mériterait à elle seule un voyage, et le cède à peine à celle du *Righi* lui-même, pour la richesse, la variété et la magnificence du paysage.

J'eus tout le loisir de considérer, dans cette charmante position, tout le pays d'*Appenzell*, ses riantes collines, ses nombreux villages, et, ce qui donne à ce canton une physionomie unique, cette innombrable quantité de maisons jetées comme au hasard et semées, pour ainsi dire, une à une sur chaque tertre. L'uniformité du sol, partout ondulé et dépourvu de forêts, rend ici cette disposition plus frappante encore qu'en aucun autre canton de la Suisse. L'*Appenzell*, vu de cette hauteur, ressemble à une ville immense, dont les habitations, éparses sans ordre et sans symétrie, forment seulement çà

et là quelques groupes pittoresques, mélange bizarre, d'où résulte un air d'aisance et de liberté, vraiment républicain et singulièrement agréable.

Trogen, l'un des chefs-lieux de l'*Appenzell* réformé, est un bourg superbe, qu'anime l'industrie et où la richesse abonde. Les maisons des citoyens les plus opulens sont ornées, à l'intérieur, des marbres les plus précieux; et il existe, même en France, très-peu d'habitations décorées avec un goût aussi exquis, que celle de M. l'ancien Landamman Zellweger. Ainsi, des cabanes de pasteurs, jadis serfs de l'abbé de *Saint-Gall*, sont devenues des palais sous la main d'un peuple libre; et un pays qui ne produit que de l'herbe, peut à présent payer les arts et le luxe de l'Italie.

Il est juste aussi de remarquer que jamais peuple, mieux traité par la liberté, ne s'est montré plus reconnaissant envers elle. Il en a fait son idole, ou plutôt, il la sert comme une maîtresse, aveuglément soumis à tous ses caprices, encensant jusqu'à ses défauts, et d'une jalousie à son égard qui ne peut se comparer qu'à l'inconstance de la divinité même qu'il adore. Il n'existe sans doute pas au monde de démocratie plus absolue, ni plus orageuse que celle d'*Appenzell;* chaque année le gouvernement entier, depuis

le dernier huissier jusqu'au chef de la république, est renouvelé dans l'assemblée générale, qui se tient alternativement à *Trogen* et à *Hérisau;* et peut-être, ne serez-vous pas fâché de trouver ici un récit de ce qui s'y passe, tel que je le tiens moi-même de la bouche d'un des premiers magistrats de ce pays.

Dans une place, où se pressent huit à dix mille hommes, tous armés de courtes épées, est une estrade en bois, grossièrement construite et élevée de quelques pieds. C'est là que le *Conseil du pays*, humiliant sa dignité temporaire devant la majesté souveraine du peuple, vient abdiquer ses pouvoirs et rendre compte de l'usage qu'il en a fait. Dès que le Landamman a déposé le sceau de l'État, les huissiers, vêtus des couleurs du canton, se dépouillent de leur manteau noir et blanc, et tout signe visible de la souveraineté a disparu C'est alors qu'au sein de cette tumultueuse assemblée d'hommes ivres de leur puissance, éclatent souvent les plus violens orages. La plainte soudaine du citoyen le plus obscur, accueillie par les échos de la multitude et grossie par la voix des meneurs populaires, peut en un moment renverser la fortune d'un magistrat long-temps éprouvé au service de l'État, et porter au rang suprême un homme nouveau, étonné de lui-même, et trem-

blant devant la faveur qu'il éprouve, comme un criminel devant l'arrêt qui le menace. Là, toutes les passions prennent un caractère énergique; la haine ou la satisfaction du peuple se manifestent avec une égale violence; et l'on a vu des magistrats, intimidés des suffrages qu'ils recueillaient en applaudissemens forcenés, vouloir se dérober par la fuite à cet effrayant témoignage de la satisfaction populaire. Souvent, à la moindre résistance de ses chefs, la foule soulevée se presse contre l'estrade qu'ils occupent, comme pour briser à la fois et envelopper dans une chute commune le gouvernement lui-même et le théâtre fragile qui le porte. Souvent aussi un mot heureux, une réponse éloquente, change les dispositions de l'assemblée; et une élection qui avait commencé par des menaces, se termine par des acclamations.

Telle est l'idée que m'a donnée de ces *landsgemeindes*, M. le Landamman Zellweger, célèbre lui-même entre les nombreuses victimes que la démocratie s'est immolées à *Appenzell*. Après avoir dirigé long-temps les conseils de son pays et siégé avec honneur aux diètes helvétiques, ce magistrat, auquel ses ennemis mêmes ne peuvent reprocher que l'expérience qu'il a acquise en les servant, et peut-être des revers de fortune causés par son attachement au bien

public, s'est vu en un moment dépouillé de tous ses honneurs, et réduit à cacher dans une condition privée l'erreur de sa patrie ingrate. Je l'ai vu dans la retraite où il vit depuis trois années, dirigeant une manufacture et charmant ses loisirs par le commerce des lettres. C'est un homme d'un esprit vif et orné, d'un savoir étendu, et non moins versé dans la connaissance du droit public de l'Europe, que dans celle des intérêts de son pays. J'admirai la noble et touchante résignation qu'il conserve dans sa disgrâce; je l'entretins des vœux qu'en traversant l'*Appenzell* j'avais recueillis sur son compte, de la bouche même du peuple, qui revient aisément à la justice quand il est rendu à lui-même; et peut-être m'est-il permis de croire que ce digne citoyen ne fut pas tout-à-fait insensible à cet hommage pur et désintéressé d'un étranger (1).

La diversité de religion n'est pas la seule différence qui distingue essentiellement les deux républiques de l'*Appenzell*. L'industrie établit

(1) En livrant ces lettres à l'impression, j'apprends que M. Zellweger n'est plus; le chagrin a sans doute abrégé des jours qui ne pouvaient plus être utiles à son pays, et l'erreur dont il fut victime, devient désormais irréparable; triste exemple qui ne corrigera la démocratie, ni à *Appenzell*, ni ailleurs!

entre les catholiques et les réformés une ligne de démarcation non moins sensible. Les manufactures de toiles de *Trogen* et d'*Hérisau* occupent presque tous les bras du pays, et il ne reste guère, pour les soins du bétail et les occupations alpestres, que ceux des familles les plus pauvres, qui n'ont pu se résoudre encore à quitter, pour l'antre obscur et pour le métier d'un tisserand, leurs monts parfumés et leurs châlets héréditaires. C'est, en général, une grave question que de savoir si l'industrie est plus nuisible qu'utile aux peuples civilisés; mais, à l'égard de l'*Appenzell*, cette question ne me semble pas difficile à résoudre. Un peuple, qui trouve dans ses montagnes sa subsistance et son bien-être, a certainement tout à perdre en renonçant aux goûts simples et aux habitudes frugales que lui prescrit la nature de son pays. Pour quelques particuliers que le commerce enrichit, il ne peut qu'appauvrir la nation, à proportion que la culture du sol est négligée; et c'est déjà un grand malheur que cette inégalité même des fortunes, dans une république qui ne peut subsister que par la médiocrité des conditions, et par l'accord des sentimens qui en résulte. Si ce peuple entier devient riche, c'est encore un malheur de plus; car, à coup sûr, son opulence tentera l'ambi-

tion de quelque voisin puissant, ou même de quelque citoyen audacieux; et sa liberté, qui ne fut ni combattue ni enviée, tant qu'il resta pauvre, lui sera promptement ravie, dès qu'il y aura du profit à l'asservir. Un peuple commerçant ne peut être un peuple libre; ne fût-il que l'esclave de tous les besoins qu'il se donne, il cesse par cela seul de s'appartenir; il s'aliène lui-même contre les tributs de l'étranger; il se vend tous les jours pour quelques ballots de marchandise, pour quelques aunes de toile; et toute nation, qui veut être indépendante, n'a réellement besoin que de pain et de fer.

La comparaison des deux États d'*Appenzell*, vient à l'appui de ces idées. Là, où le peuple est resté pasteur, le lait de ses troupeaux ne lui fournit pas seulement une nourriture saine autant qu'inépuisable, mais de quoi subvenir encore à toutes les nécessités de la vie. Une race belle et vigoureuse conserve, sous la souquenille des bergers, le cœur et le bras des héros qui fondèrent l'indépendance de leur pays; et c'est avec la médiocrité de ses pères, que le catholique d'*Appenzell* défend la liberté qu'il reçut d'eux. Les réformés, au contraire, habitans d'un pays plus fertile, ont cherché dans le commerce un dangereux supplément à la richesse naturelle du sol; mais qu'en est-il résulté? Un peu-

ple, tourmenté des besoins factices que l'industrie crée à son profit, toujours tremblant de voir échapper de ses mains la fortune rapide qu'il lui devait, n'a joui, dans son opulence précaire, que d'une existence inquiète, et s'est vu ruiné, à chaque fois que la jalousie des États voisins a mis des entraves à son industrie. La secousse violente que reçut le commerce européen, à la suite des événemens de 1815, ne fut ressentie nulle part d'une manière plus sensible, que dans cette partie de l'*Appenzell*. La stagnation générale des affaires condamna tout à coup à l'inaction une multitude de bras déshabitués des travaux agricoles; et, la disette survenant, il ne se trouva bientôt plus un morceau de pain à côté des amas de marchandises. Des foules d'Appenzellois chassés par la famine, d'un pays qui avait nourri tous ses habitans, tant qu'ils avaient été pauvres, allèrent mendier des secours par toute la Suisse et jusqu'à *Genève*, qui, du moins, répara généreusement par ses aumônes, le mal qu'elle avait peut-être causé par son exemple. Un grand nombre d'hommes ne vécurent long-temps que de l'herbe des champs; plusieurs moururent de faim sur leurs Alpes, devenues stériles, tandis que les pasteurs d'*Appenzell*, retranchés derrière leurs rochers, bravaient la misère, comme

ils avaient précédemment bravé le luxe de leurs voisins.

Mais le plus fâcheux effet de l'industrie, chez ce peuple de pasteurs, c'est d'énerver l'âme et le bras de ceux qui s'y livrent : M. Zellweger lui-même en est convenu avec moi. Il n'existe peut-être pas de plus beaux hommes en Europe, et certainement dans toute la Suisse, que les catholiques d'*Appenzell;* j'admirai moi-même leur haute stature, leurs formes athlétiques, leur teint fortement coloré; et c'est un fait constant, que, dans les luttes pastorales qui se célèbrent en diverses régions des Alpes, le prix de la force et de l'adresse est presque toujours remporté par un de ces pâtres d'*Appenzell.* Mais leurs compatriotes de *Trogen* ou *d'Hérisau* ne sont déjà plus la même race. Je n'ai vu nulle part en Suisse autant de bossus et de petits hommes rabougris qu'à *Trogen;* et l'on sent, dès la première vue, à quelle énorme distance le commerce a placé deux peuples que la nature n'avait séparés que de quelques centaines de toises. La même différence se remarque dans leurs inclinations. Les catholiques ont le caractère martial et une trempe d'esprit conforme à la vigueur de leur corps et à l'assiette de leur pays. Tous sont soldats, aussi bien que pasteurs; et les exercices militaires et les jeux de

la lutte remplissent seuls les loisirs de leur vie active. Un seul fait vous fera juger de ce que sont les réformés à cet égard. Ceux-ci, qui forment plus des deux tiers de la population entière du canton (1), ont cependant moins de soldats dans le service étranger, que les catholiques. L'Appenzellois, qui m'apprit cette particularité, en paraissait surpris lui-même, et n'en pouvait trouver la cause : faut-il la chercher ailleurs que dans cette diversité même d'habitudes, qui fait des réformés d'*Appenzell* un peuple industrieux, conséquemment attaché à ses aises et à ses intérêts, et de leurs voisins une race belliqueuse, exercée aux travaux comme aux privations de toute espèce, et par là même plus susceptible d'impressions fortes et généreuses ?

Cette différence de caractère, entre les peuples des deux communions, se peint encore dans leurs assemblées nationales, d'une manière qui ne vous semblera pas moins remarquable. Les catholiques, race énergique et fière, sont généralement aussi paisibles à la *lansgemeinde*, que les réformés s'y montrent turbulens. La liberté des uns semble participer du calme inaltérable

(1) Elle est évaluée à cinquante-cinq mille âmes, dont quinze mille, seulement, catholiques.

de leurs montagnes; celle des autres semble n'agir que par les ressorts bruyans de leur industrie. On ne voit que rarement éclater chez les premiers, ces orages si fréquens chez les seconds, ces péripéties politiques qui changent et bouleversent en un moment toute la face de l'État; et l'on peut dire que si, à *Appenzell*, la démocratie est placée sur un autel, à *Trogen*, elle l'est véritablement sur des tréteaux. Je n'avais pas besoin de cet exemple, pour savoir en quoi le vrai courage diffère de la forfanterie, et la liberté de la licence; et je suis pourtant bien aise d'avoir appris, chez ces deux républiques, si voisines et si dissemblables l'une de l'autre, la distance qu'il y a d'un peuple libre à un rassemblement d'énergumènes.

Je suis, etc.

LETTRE XVIII.

AU MÊME.

St.-Gall, ce 22 août.

Aspect de St.-Gall; origine de cette ville. — La bibliothèque de l'abbaye; manuscrits précieux. — L'abbaye sécularisée; l'abbé actuel. — Aperçu de la constitution du canton de St.-Gall, et observations générales sur la situation politique de ce canton.

En passant du canton d'*Appenzell* à celui de *Saint-Gall*, on voit encore une fois changer l'aspect des lieux et se transformer la nature; mais c'est surtout au génie de l'homme, qu'est due ici cette brusque métamorphose. Au lieu de ces maisons de bois, isolées l'une de l'autre et disséminées sans ordre sur un sol ondulé, c'est une ville de briques, dont les habitations nombreuses sont si étroitement serrées,

qu'elles semblent entassées dans un espace trop étroit pour les contenir; de même, au lieu de cette verte pelouse, qui forme tout le sol de l'*Appenzell*, c'est une campagne entièrement couverte de toiles d'une éclatante blancheur; et ces deux cantons, si voisins l'un de l'autre, n'ont de commun que l'extrême propreté qui en décore toutes les habitations.

Ce que *Saint-Gall* offre de plus remarquable dans sa construction tout uniforme, c'est cette uniformité même, qui témoigne une égalité de conditions et de fortunes, bien rare dans les États commerçans. L'aisance générale des habitans n'éclate pas moins dans cette propreté dont je parlais tout à l'heure, dans le soin extrême qu'ils apportent à l'entretien et à l'embellissement de leurs demeures : voilà donc une cité industrieuse d'un caractère tout différent de celui de *Genève;* et l'on ne doit pas être surpris, d'après l'aspect si divers de ces deux villes également adonnées au commerce, que le peuple de *Saint-Gall* soit aussi sédentaire, que celui de *Genève* est vagabond.

Une chose qu'on doit encore remarquer à *Saint-Gall*, c'est que cette ville, qui dut sa naissance à la religion, n'existe plus depuis longtemps que par l'industrie. Ses premiers habitans furent des hommes pieux, que l'amour de

l'étude enlevait aux dissipations du monde. Plus tard, cette population, forte du seul appui de la religion, innocente comme cette religion elle-même, s'accrut, dans une enceinte réputée inviolable, de toutes les victimes, de tous les mécontens de l'anarchie féodale : ainsi se forma cette ville autour d'une abbaye, et un peuple libre prospéra long-temps à l'ombre d'un couvent. Bientôt l'industrie s'éveilla chez des hommes qui jouissaient à la fois du repos et de la liberté, et pour premier usage de cette liberté, ils trahirent la religion, dont elle était l'ouvrage. La ville de *Saint-Gall* embrassa la réforme, déclara la guerre à son abbé et abandonna la culture des lettres pour la fabrication des toiles : n'y a-t-il pas, mon ami, dans ce court précis de l'histoire de *Saint-Gall*, de quoi apprécier tout le génie de la réforme?

J'ai visité l'antique abbaye, qui n'est plus guère maintenant riche qu'en souvenirs. La bibliothèque, qui contenait jadis tant de trésors amassés par la patience des moines, et d'où sortirent, à la renaissance des lettres, plusieurs des principaux classiques, possède encore quelques manuscrits précieux, grâce à la précaution qu'on avait eue ici de confier ce dépôt aux rochers du *Tyrol*; car la science, aussi bien que la liberté, prenait la fuite devant les

armées du Directoire; et des héros comme Bru ne n'étaient pas moins redoutables pour les bibliothèques, que pour les caisses publiques. J'ignore à quelle autre époque de barbarie, que celle de la révolution française, il faut attribuer la perte des manuscrits si célèbres de Valérius Flaccus et de Silius Italicus, qui ne figurent plus maintenant sur le catalogue de *Saint-Gall.* Le Quintilien en avait été dès long-temps enlevé et transporté à *Zürich* : digne trophée de la réforme, dans la ville qui en fut le siége.

L'abbaye de *Saint-Gall* est jusqu'ici la seule qui ait été sécularisée en Suisse; et le choix n'a pas été mal-adroit : car c'était une des plus riches de l'Europe. Les États du Prince-Abbé, l'*Oberland catholique*, le *Rhinthal*, le *Toggenburg*, réunis au canton de *Saint-Gall*, forment, en effet, la meilleure partie de ce canton, qui est l'un des plus considérables de la confédération helvétique; et il n'a coûté, aux magistrats de *Saint-Gall*, pour tout prix d'une si belle acquisition, qu'une pension viagère de six mille florins, qui, à la vérité, n'est pas payée: vous voyez que la reconnaissance n'est pas le vice de cette république, et vous pouvez en conclure qu'elle prospèrera.

Je dois dire que le congrès de *Vienne*, en accordant cette pension au Prince-Abbé de

Saint-Gall, y avait mis une condition, que celui-ci a refusé de remplir : c'était qu'il renonçât à toute prétention sur ses anciens États. Cet abbé, par une fermeté, qui, quoi qu'on puisse dire, honore son caractère, a mieux aimé dans sa disgrâce, conserver ses droits que de recevoir sa pension : il n'est pas de ces hommes, aujourd'hui si communs dans son pays et même dans le nôtre, qui croient que tout s'arrange avec de l'argent. Retiré à l'abbaye de *Müri*, sans autre distinction que ses vertus, sans autre titre que ses malheurs, il y vit confondu dans la foule des moines, comme le plus humble d'entre eux. Sa présence dans ce monastère et sous cet habit a été, jusqu'ici, sa seule protestation contre l'injustice qui l'a frappé ; et sa mort, en terminant le cours de ce débat trop inégal entre un vieillard infirme et un État florissant, affranchira bientôt de la seule obligation qui les gêne encore, le trésor et la conscience de ces républicains.

En attendant, l'existence de l'abbé, tout éloigné, tout obscur qu'il est, est une cause toujours active d'inquiétude pour le gouvernement de *Saint-Gall*. C'est un fait constant et que je tiens de la bouche même d'un des principaux magistrats de ce canton, que la justice était autrefois mieux administrée et à moins de

frais par les officiers de l'abbé, qu'elle ne l'est maintenant par des magistratures populaires; et cet avantage, qui touche de plus près à tous les intérêts de la société, rend ici le peuple qui en jouissait non-seulement insensible, mais injuste même à l'égard des bienfaits du nouveau régime, tels que l'accroissement de l'impôt, la diminution du commerce et la création d'une dette nationale. De leur côté, les habitans de la ville, objets de la défiance et de la jalousie de ceux de la campagne, se plaignent d'avoir perdu par l'établissement de la liberté publique, leur propre indépendance, et les bénéfices de leur commerce, par ceux d'une révolution. Mais, comme on ne peut tout avoir, vous trouverez sans doute ces gens-là bien peu raisonnables, qui possèdent une république et qui regrettent quelque chose.

L'esprit qui anime ce nouveau canton est cependant favorable aux idées aristocratiques, et il est permis de croire que le voisinage de l'*Appenzell* contribue puissamment à les y répandre. Les désordres populaires qui éclatent à deux lieues de *Saint-Gall*, font mieux sentir à ses paisibles habitans l'avantage d'un gouvernement tutélaire; et la sécurité dont ils jouissent leur devient plus douce encore, quand ils voient passer au-dessus de leurs têtes, de même que les

nuages qui se forment sur leurs montagnes, les orages de la démocratie d'*Appenzell*.

Le *Grand Conseil*, où réside l'autorité suprême de la république de *Saint-Gall*, n'admet que très-peu d'élémens populaires, je veux dire, de membres nommés directement par les communes. Ce Conseil dispose lui-même de la part la plus importante de la représentation nationale; et vous jugez sans peine qu'il en dispose dans le sens le plus favorable à ses intérêts. La courte durée de ses sessions, qui est à peine de huit jours, n'oppose pas d'ailleurs aux pouvoirs de l'État une surveillance bien incommode, ni une contradiction bien puissante; et le petit nombre de paysans qui se laissent traîner à ce Conseil, plus par obéissance aux institutions du pays, que par aptitude ou par goût pour les affaires, se montrent généralement trop empressés de retourner à leur charrue, pour qu'il soit nécessaire aux chefs de cette république de déployer beaucoup d'éloquence ou de manége pour les y renvoyer. Les ressorts du gouvernement républicain sont donc ici d'une grande simplicité, et les ambitions personnelles, presque exclusivement bornées dans le cercle étroit du bien-être domestique. On ne voit point ici de ces hommes qui se lancent dans les orages politiques, uniquement pour se distraire, et

qui cherchent à s'étourdir dans le bruit des factions, parce qu'ils ne peuvent vivre en paix chez eux et avec eux-mêmes; encore moins de ces brouillons, qui se croient des législateurs parce qu'ils savent faire de la toile, et des publicistes parce qu'ils noircissent du papier. L'industrie même offre généralement à *Saint-Gall* un caractère modéré, doux et paisible, et chacun y est tellement occupé de ses affaires, que l'État n'a de même à s'occuper que des siennes.

Je ne puis donner une meilleure preuve de ce caractère pacifique, qu'en citant ce qui se passe dans les relations des catholiques et des réformés. Presque toutes les communes du canton de *Saint-Gall* sont *mixtes*, c'est-à-dire mélangées des deux communions, à peu près en nombre égal: les biens sont administrés par chaque secte; mais le culte s'y fait en commun et dans la même église, pour tous les membres des diverses croyances: nouvel exemple d'harmonie religieuse, dont il est impossible de ne pas attribuer tout le mérite aux catholiques, puisqu'ils joignent ici l'avantage du nombre à celui de la tolérance (1).

(1) Le nombre des catholiques du canton de *St-Gall*, est évalué à quatre-vingt mille, et celui des réformés à cinquante mille; c'est à peu près, en sens inverse, le même

Malgré ce que je viens de dire, la situation actuelle de cette république est loin d'être satisfaisante, non-seulement à l'égard de son commerce, qui a beaucoup souffert des événemens des dernières années, mais encore sous d'autres rapports plus élevés et plus importans. Formé de parties incohérentes et mal combinées, ce canton offre dans sa composition même un vice radical, un principe de mal-aise, auquel le temps peut seul apporter du remède, en établissant la cohésion et l'adhérence qui manquent à tant d'élémens hétérogènes. En second lieu, les sentimens de jalousie qui existent chez les habitans de la campagne à l'égard de ceux de la ville, et les torts réciproques qui en résultent, produisent au sein de l'État une irritation fâcheuse. Les regrets, peut-être mal fondés, qu'une partie de la population, principalement dans le *Rhinthal* et dans l'*Ober-Land*, conserve de l'administration de l'abbé ; la situation mal-aisée d'un gouvernement chargé de dettes et déjà obéré, au moment même de sa naissance, obligé, d'ailleurs, de faire face avec des ressources infiniment modiques, à des travaux dispen-

rapport que dans la république des *Grisons*. Mais à *St.-Gall*, il y a tolérance pour les réformés, et chez les *Grisons*, oppression pour les catholiques : voilà la différence.

dieux, tels que ceux de la *Linth* et du Rhin, et la création de nouvelles routes d'accord avec les besoins de la nouvelle république, sont encore autant de causes qui retardent ou empêchent la prospérité de ce canton, et rendent la marche de son gouvernement pénible et embarrassée.

Plusieurs de ces inconvéniens ne tarderont sans doute pas à disparaître, par le seul effet d'une administration équitable et sage. Les regrets de l'ancien ordre de choses ne survivront pas à l'abbé; et le temps, en pesant sur toutes les parties du corps politique, doit à la longue exercer ici son action accoutumée, comme sur les pierres d'un édifice, qui se tassent et s'affermissent avec les années. On ressent déjà cette influence à *Saint-Gall*, par la réélection constante des mêmes magistrats aux mêmes charges (1); car, comme les lois n'ont, en définitive, d'existence que par les hommes qui les exécutent, c'est sans doute le meilleur moyen

(1) Je dois citer particulièrement M. l'avoyer Müller de Friedberg, l'un des fondateurs de la république de *St-Gall*, à qui j'étais particulièrement recommandé par un de ses amis et des miens. Il était alors à *Lucerne*, et je n'ai pu profiter de ses lumières; mais j'ai reçu de son fils un accueil pour lequel je me plais ici à témoigner à l'un et à l'autre toute ma reconnaissance.

de donner de la fixité aux unes, que d'en donner aussi aux autres ; et il est bien difficile que les institutions s'enracinent sur un sol toujours remué dans tous les sens, et où les individus se succèdent aussi rapidement que les machines et les décorations d'un opéra.

En dernier résultat, le canton de *St.-Gall* me semble appelé à remplir un rôle important dans la confédération helvétique; mais c'est plutôt par un pressentiment secret de cette honorable destinée, que par une expression fidèle de sa situation présente, que cette république a adopté un *faisceau* pour ses armoiries; car, jusqu'ici, ce *faisceau* représente une réalité bien moins qu'une espérance, et il m'a involontairement rappelé le mot LIBERTAS, gravé jadis sur les prisons de *Gênes*.

Je suis, etc.

LETTRE XIX.

AU MÊME.

Constance, ce 23 août.

Aperçu de l'histoire de Constance; réfugiés français; état actuel de cette ville; améliorations dues au Grand Duc de Bade et à son ministre, M. de Hofer. — Beautés du lac de Constance; les îles de Meinau et de Reichenau. — Concile de Constance; Jean Huss; réflexions historiques.

La route de *Saint-Gall* à *Constance* n'a rien de remarquable. On traversé les fertiles plaines de la *Thurgovie*, toutes couvertes d'arbres fruitiers; mais ce qui fait ici la richesse du pays, nuit singulièrement à celle du paysage. On peut appliquer à la Suisse ce qui a été dit de l'histoire : l'intérêt pittoresque de la première tient à ses rochers, à ses cascades, à ses glaciers, à ses abîmes, comme celui de la seconde à des

guerres bien sanglantes, à des crimes bien noirs, à des révolutions bien atroces, en un mot, bien *libérales*. Les grandes émotions que l'une et l'autre font éprouver, sont également produites aux dépens de la subsistance et du bien-être des hommes; et les annales d'un peuple heureux ne sont guère moins fastidieuses à parcourir, que les riches campagnes de la *Thurgovie*.

Peu de villes inspirent au premier aspect plus d'intérêt que *Constance*. A l'époque de sa prospérité se rattache un des plus grands souvenirs du moyen âge, et sa décadence actuelle est une des plus grandes leçons qui puissent être offertes à la méditation du nôtre. Cette ville, d'une origine si noble et si ancienne, placée sur les confins de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, devenue, par l'industrie de ses habitans et par les avantages de sa situation sur l'un des plus beaux et des plus grands lacs de l'Europe, un centre de commerce et d'activité, obtint à tous ces titres l'honneur de posséder dans ses murs le plus fameux des conciles de l'Église chrétienne. L'illustration que fit rejaillir sur la ville de *Constance*, l'assemblée qui reçut son nom, et l'importance et l'éclat des actes émanés de son sein, avaient préparé à cette cité célèbre l'accès à la ligue helvétique; mais une prospérité qui

était moins le fruit de sa sagesse, que celui de circonstances heureuses, aveugla ses citoyens; ils mirent à la liberté qu'on leur offrait, des conditions qui les en rendaient indignes; ils exigeaient, par une inconséquence trop commune, qu'on leur abandonnât les franchises d'un peuple voisin, pour gage de leur propre indépendance, et prétendaient avoir des sujets en devenant républicains. Tant d'orgueil fut puni comme il devait l'être, par l'abandon de leurs alliés, et cette première faute produisit une longue suite de revers. Forcée d'accéder à la ligue de *Souabe*, dirigée contre les Suisses, *Constance* ne sut pas mieux défendre sa liberté qu'elle n'avait su l'acquérir. Toujours malheureuse dans ses tardifs efforts d'indépendance, elle s'allia avec *Berne* et *Zürich* pour le maintien de la réformation; et la défaite des protestans à *Cappel* la priva de cette dernière ressource. Enfin, après la destruction de la ligue de *Smalkalde*, obligée de renoncer à la fois à sa croyance et à sa liberté, elle redevint catholique et autrichienne; et, depuis lors, son existence n'a presque été signalée par aucun fait mémorable.

Tel était, à la fin du siècle dernier, le degré de décadence où cette ville, jadis si florissante, était descendue, qu'on y comptait à peine deux

mille habitans. A cette époque, les troubles de la France y portèrent une population nouvelle; *Constance* devint quelque temps une ville toute française; et la solitude de ses murs, où ses propres citoyens étaient comme exilés, se vit un moment consolée par la présence de tant d'illustres proscrits. Ah! pourquoi cette ville de refuge et de salut n'a-t-elle pas reçu le prix d'une hospitalité si généreuse! pourquoi, veuve et délaissée de nouveau, languit-elle encore dans l'abandon, après avoir si bien accueilli le malheur! Du moins, je n'ai pu la voir sans payer à son ancienne prospérité et à ses longues disgrâces un juste tribut d'hommages et de regrets. En parcourant ses rues désertes, en contemplant ses édifices, dont le temps hâte chaque jour la décadence, j'éprouvais une tristesse mélancolique qui n'était pas dépourvue de charmes. Je trouvais à ces ruines, naguère témoins de l'infortune de mes concitoyens, un caractère plus touchant que celui que la vétusté leur imprime; et voyageur et Français, il me semblait qu'en pleurant sur les débris de *Constance*, j'acquittais la dette de ma patrie.

Constance appartient maintenant au Grand-Duc de *Bade*, et il est juste de reconnaître les soins que s'est donnés ce prince pour arracher cette ville à sa malheureuse destinée. Des im-

munités, des priviléges également utiles, lui ont été tout récemment accordés, dans la vue de favoriser son commerce et d'accroître sa population. De nombreux avantages sont assurés aux étrangers qui viennent s'y établir; l'interdiction du droit de cité, dont étaient frappés jadis les membres de deux des communions chrétiennes, et, avec elle, toute espèce d'entrave mise à l'industrie étrangère, a cessé d'exister. Les couvens, qui formaient une partie considérable de la cité, ont été sécularisés, aussi bien que l'évêché même de *Constance*; les monastères, abandonnés la plupart au commerce, se transforment en manufactures; et les enfans de Calvin prennent en foule la place de ceux de saint Benoît et de saint Dominique. On commence à ressentir à *Constance* l'influence de ces mesures, si bien secondées par le zèle et par l'habileté de M. de Hofer, qui a été long-temps directeur du cercle de *Constance*; et je tiens de la bouche même de ce respectable magistrat, que la population s'y augmentait annuellement de quatre à cinq cents âmes, dont la portion la plus considérable et la plus industrieuse est réformée.

Je ne tairai pas cependant une chose qui m'a déplu à *Constance* : c'est la nombreuse garnison qu'y entretient le Grand-Duc de *Bade*.

Nulle part, ce luxe dévorant des petits États d'Allemagne ne doit paraître si déplacé qu'au pied de ces remparts à moitié détruits, sur ces places solitaires, dans ces rues désertes, où il semble que la présence d'un soldat ne puisse servir qu'à faucher l'herbe qui les couvre. *Constance* ne peut sortir de sa longue obscucurité que par l'industrie et le travail de ses habitans; elle n'a besoin d'une garnison, ni pour sa sécurité au-dehors, ni pour sa tranquillité au-dedans; ce sont des bras actifs qu'il lui faut dans chaque maison, et non pas des factionnaires à chaque coin de rue; des ateliers, et non pas des corps-de-garde; et il semble que la cour de *Carlsruhe* devrait réserver pour un autre théâtre l'éclat et l'oisiveté de sa milice.

Le lac de *Constance*, vu partout ailleurs qu'à *Constance*, offrirait sans doute un coup-d'œil enchanteur; mais ce lac, d'une forme si séduisante, et la fertilité de ses rivages et l'agrément des campagnes qui les décorent, tout ce paysage où la majesté s'unit si bien à la grâce, change presque entièrement d'effet et de couleur, lorsqu'on l'envisage de *Constance*, par l'affligeant contraste de ce délabrement universel, de cette solitude profonde, de ce silence en quelque sorte sépulcral, dont la douloureuse impression vous affecte ici par tous les sens à la fois. Monté sur

le clocher de la cathédrale, d'où l'on découvre dans toute son étendue un des plus vastes bassins de l'Europe, et, par de-là les bornes de notre horizon habituel, un immense amphithéâtre de montagnes, se dressant à toutes les hauteurs, se croisant dans tous les sens, et prolongeant au loin, sur l'azur du ciel, la ligne éclatante des neiges éternelles; c'était vainement, vous l'avouerai-je, que je m'efforçais de m'élever à la contemplation de ces sublimes images; je ne pouvais distraire ma pensée, ni détacher mes regards des misérables restes d'une cité jadis si fameuse. Quelque part que l'œil se promène à *Constance*, il n'y découvre que des débris de l'histoire et du temps; ses ruines seules ont de la grandeur, et l'existence n'est plus pour elle que dans des souvenirs.

C'est surtout dans la cathédrale, que ces souvenirs vous assiégent, et, pour retrouver *Constance*, il faut la chercher dans son église. L'assemblée auguste qui y tint ses sessions publiques, s'y continue en quelque sorte par cette foule de morts illustres, dont les monumens, ornés d'inscriptions éloquentes et décorés avec tout le luxe des arts du moyen âge, peuplent l'enceinte de ce vaste édifice gothique. A l'entrée de l'église, une plaque de cuivre marque la place où Jean Huss entendit son arrêt et subit la dégra-

dation. Quelques pas plus loin, on rencontre la chaire que soutient, avec de hideuses contractions de tous ses muscles, une statue colossale de ce sectaire. Les traits en ont été défigurés de toute manière; et, en songeant à sa mort qui dut expier au moins ses erreurs, on ne sait si on doit le plaindre le plus, ou de l'inimitié de ses contemporains qui a produit cette image, ou de celle du temps qui l'a conservée.

J'ai visité l'antique couvent des Dominicains qu'un Génevois a récemment transformé en manufacture de toiles. Un ouvrier me conduisit au cachot de Jean Huss. C'est un réduit obscur et humide, formé par quatre épaisses murailles et qui offre à peine six pieds en carré; je fus saisi, en y entrant, d'une horreur inexprimable, et peu s'en fallut qu'à la vue des énormes crampons de fer qui se remarquent encore sur le mur et sur la pierre qui lui servit de siége, je ne crusse sentir moi-même l'impression des chaînes qui l'y attachaient. C'est pourtant là que, durant plusieurs mois, en proie à toutes les angoisses de l'âme et du corps, obsédé des images funèbres qui devaient s'élever en foule de sa conscience et de son cachot, Jean Huss écrivit de nombreuses lettres à ses disciples pour les instruire de son sort et pour les affermir dans sa doctrine. C'est là qu'il rédigea ces traités si for-

tement empreints du sombre génie de ce siècle et de leur auteur, où on le voit, dépositaire de la confiance de ses gardes, ne songer qu'à les convertir, seul moyen qu'il eût de les corrompre; et, dans l'emportement de son zèle théologique, négliger ses adversaires du concile pour les prosélytes de sa prison. Nul endroit sur la terre n'est peut-être plus propre que celui-ci à faire naître des réflexions profondes; la force dont une âme humaine est capable, au sein même des erreurs qui la dégradent, se révèle ici à des marques qui font frémir; et, quant à moi, j'ai eu peine à croire, en voyant le cachot de Jean Huss, qu'on pût y plonger un hérétique et n'en pas retirer un orthodoxe.

La salle où se tinrent les réunions du concile, ne produit guère une impression moins forte, mais d'une nature moins pénible. C'est une longue galerie où se voient encore quelques misérables fragmens d'armures et d'équipages gothiques, et à l'extrémité de laquelle, sous un dais jadis magnifiquement orné, aujourd'hui tombant par lambeaux, on montre deux fauteuils vermoulus, qui représentaient, à cette époque, les deux premiers trônes de l'Europe. On ne manque jamais d'inviter les voyageurs à s'y asseoir, et il en est bien peu qui s'en défendent, sans doute parce qu'ailleurs il serait trop diffi-

cile de se mettre à la place d'un pape scandaleux et d'un empereur parjure. Pour moi, sans dédaigner un pareil honneur, je craignis tout simplement d'approcher de ces meubles rongés par la vétusté et couverts d'une affreuse poussière. Je fus un moment tenté de gémir sur le néant des grandeurs humaines, en voyant ce qui reste de ce fameux concile de *Constance*, ainsi déshonoré par le temps et par la négligence des hommes; mais *Constance* elle-même, abandonnée de ses propres habitans, avait épuisé tous mes regrets; et qu'importe en effet que les derniers monumens de son antique splendeur achèvent de se perdre dans l'obscurité, comme elle?

Les impressions que j'ai reçues en visitant, à *Constance*, les lieux consacrés par de grands souvenirs historiques, me sont encore trop présentes pour que je puisse vous entretenir de ses beautés pittoresques. On vante beaucoup les agrémens de l'île de *Meinau*, qui communique à la rive occidentale où est située *Constance*, par un pont étroit, de six cent trente pas de longueur. C'était autrefois une commanderie de l'ordre de *Malte*, et l'on admirait surtout dans les caves de son château, la belle ordonnance, le grand nombre et la vaste capacité des tonneaux qu'elles renfermaient. Une autre île, celle

de *Reichenau*, située près de l'extrémité du *lac inférieur*, ou *Zeller-Sée*, se recommande par de plus dignes motifs à l'attention des étrangers. Sur une longueur d'un peu plus d'une lieue, elle renferme une population de seize cents habitans, répartis en trois villages, qui prospérèrent long-temps sous la paisible domination d'une abbaye de Bénédictins. Les lettres furent cultivées avec succès dans ce monastère, dont la principale richesse consistait en une précieuse collection de manuscrits; et même il en sortit une des premières traductions d'Aristote. C'est dans cette même abbaye qu'est enseveli l'empereur Charles-le-Gros, qui s'y retira après sa déposition en 887, et y vécut quelques semaines du pain de l'Église et de la charité des moines. On montrait encore à la fin du dernier siècle, dans le trésor de ce couvent, une dent gâtée de Charles-le-Gros: comme si ce n'était pas assez que le tombeau même de ce descendant de Charlemagne, pour exciter la pitié!

Je ne trouve plus rien à vous dire de *Constance*, et de son lac, célébré par tous les voyageurs; mais permettez-moi d'ajouter quelques mots sur son concile, qui mérite aussi bien d'être connu. L'agrément d'une description pittoresque, la magie même des paysages de Bidermann, ne produisent qu'une impression va-

gue et fugitive; les leçons de l'histoire restent, et il importe d'autant plus de les rappeler au souvenir des hommes, que leur mémoire les trompe aussi souvent que leurs passions les égarent.

Le concile de *Constance* termina le schisme qui fut, durant quarante ans, l'opprobre et la désolation de l'Europe : c'est là son principal titre à notre reconnaissance. Mais, assemblé pour réformer l'Église, il ne sut que lui donner un chef, et n'oublia rien pour sa grandeur, si ce n'est de la rendre respectable. L'infâme doctrine du régicide, soutenue par le cordelier Jean Petit, et par les ambassadeurs du duc de *Bourgogne*, digne patron d'une pareille cause, y fut solennellement condamnée. Mais le scandale de la dégradation d'un pape, donné pour la première fois à l'Europe et pour des crimes encore inconnus à l'humanité, ébranla dans sa base même le respect et l'obéisssance des peuples; et qui sait si, un siècle plus tard, l'audace de Luther ne s'autorisa pas de ce jugement d'un concile? Jean XXIII ne perdit qu'une dignité qu'il avait profanée; l'Église perdit le pontificat même; et comment, en effet, le successeur d'un pape déshonoré eût-il encore passé pour le successeur des apôtres? En révélant les crimes de Jean XXIII et l'infamie de ses mœurs privées,

les Pères du concile avaient déchiré de leurs mains sacerdotales le voile qui couvrait encore le sanctuaire; la licence des novateurs pénétra bientôt dans cet asile si long-temps inviolable; le prestige qui avait environné la tiare, se dissipa; le pouvoir des clefs s'affaiblit; les foudres du Vatican ne parurent plus qu'un vain bruit; et plût à Dieu que cette grande leçon du XVe siècle n'eût pas été perdue pour l'expérience du nôtre!

Je n'entrerai pas dans les discussions qu'a fait naître le procès et le supplice de Jean Huss; c'était certainement un fou qui pouvait nuire; il fallait le guérir, mais il ne fallait pas le brûler. Au reste, le traitement qu'il éprouva, s'il n'était pas dans les mœurs d'un concile, était bien dans celles de son siècle, j'ajouterai même, dans les conséquences de sa propre doctrine; et jamais l'intolérance de l'inquisition n'égala, dans ses rigueurs, le fanatisme des disciples de Jean Huss: le protestant Müller a été forcé d'en convenir. C'est encore une question grave que celle du sauf-conduit donné par l'empereur Sigismond et violé par le concile: l'autorité de cet acte est suspecte et les termes n'en sont pas clairs; mais, dans le doute, on doit pencher pour la victime: et, si ce sauf-conduit ne garantissait pas Jean Huss du bûcher, du moins est-il

certain qu'il devait lui sauver la prison. J'avais oublié de vous dire que la maison où Jean Huss fut arrêté, existe encore à *Constance;* elle porte extérieurement un buste en pierre, que je reconnus d'abord à son extrême ressemblance avec tous les portraits de ce sectaire.

Parmi tant de sujets de réflexion et de douleur qu'offre l'histoire du concile de *Constance*, n'oublions pas un grand exemple de vertu qu'y donna la nation helvétique. Frédéric, duc d'*Autriche*, avait été mis au ban de l'Empire par Sigismond et excommunié par le concile, pour avoir prêté son assistance à l'évasion du pape Jean XXIII. C'était pour les cantons récemment affranchis et toujours menacés du joug autrichien, une occasion bien favorable de porter le dernier coup au plus puissant, au plus dangereux ennemi de leur liberté. Cependant, ils résistèrent long-temps à une considération qui, même à cette époque, pouvait sembler si légitime; il fallut toute l'autorité du chef de l'Empire pour les pousser à une guerre avantageuse, à des conquêtes faciles; il fallut même l'intervention sacrée du concile pour rassurer les consciences de ces républicains, tout à la fois si braves et si timides; et l'*Argovie*, cet ancien et riche patrimoine de la maison d'*Autriche*, devint le prix du dévoûment forcé des Suisses à la cause

de l'Empire et de l'Église. Mais le canton d'*Ury* refusa constamment de joindre ses armes à celles de ses confédérés; la sainteté des sermens prévalut sur celle d'un concile, dans l'esprit de ces hommes si pieux; invités ensuite à recevoir leur part du butin et de la conquête, les compatriotes de Guillaume Tell refusèrent encore de s'enrichir des dépouilles d'un duc d'*Autriche*: admirables scrupules d'un peuple de pâtres! qu'on me dise ce qu'ont produit de plus noble les lumières tant vantées et la philosophie de notre âge.

Je suis, etc.

LETTRE XX.

AU MÊME.

Schaffouse, ce 24 août.

Voyage de Constance à Schaffouse, par le Grand-Duché de Bade; aperçu de ce pays. — Le lac et la ville de Zell. — Situation de Schaffouse; son pont fameux, brûlé par les Français. — Admirable chute du Rhin, près de Schaffouse; description de cette cataracte.

Des deux routes qui conduisent de *Constance* à *Schaffouse*, l'une par la Suisse, l'autre par le Grand-Duché de *Bade*, sur les deux rives du *Zeller-Sée*, ou *lac de Zell*, je préférai la seconde, non qu'elle soit la plus agréable, et que même, sous le rapport pittoresque, elle ne le cède infiniment à la première. Mais, pour apprécier le mérite relatif de la Suisse, il est bon quelquefois d'en sortir; tout intéressante qu'elle est par elle-

même, elle gagne encore à la comparaison; et le pays de *Bade* semble placé tout exprès sur sa frontière, pour lui procurer cet avantage.

Imaginez, mon ami, le pays le plus semblable à la Suisse, par la nature du sol et par le climat, et néanmoins le plus pauvre, le plus mal cultivé, et vous ne concevrez pas encore à quelle énorme distance les institutions ont placé deux peuples qui ne sont séparés que par la largeur du Rhin. Des villages pleins de boue, des habitations délabrées, une partie de la population qui mendie, et l'autre qui lève des impôts, voilà ce que l'on voit sur la rive droite du fleuve; et, pour voir précisément le contraire, il ne faut que passer sur l'autre bord.

Zell, qui donne son nom au *lac inférieur*, est une petite ville de l'aspect le plus maussade, entourée de vieilles fortifications, qui tombent de toutes parts en ruines : c'est une façon d'antique que garde une façon de garnison, moins bien cependant que l'ennui, qui en défend l'approche à tout venant. Aussi l'arrivée d'un étranger est-elle un grand événement à *Zell*; et, grâces à la rumeur qu'elle y excite, et surtout à l'aigre retentissement d'un cornet dont notre postillon sonnait fièrement sur son passage, nous pûmes voir rassemblée une partie des habitans, qui semblaient confus de leur petit

nombre, mais en qui une curiosité si rarement satisfaite avait triomphé de cette honte et de leur indolence habituelle. Je crois même que la garnison profita d'une si belle occasion pour montrer au grand jour ses piques rouillées et ses antiques carabines; et rien ne manqua aux honneurs qu'on nous rendit, pas même les exactions de l'hôte.

A quelques lieues de là, on passe près des collines de *Hohen-Twiel* et de *Hohen-Staufen*. Leur forme conique, leur élévation de près de deux mille pieds au-dessus du Rhin, dans un pays de plaine, les rend extrêmement remarquables, et elles offrent de presque tous les points du lac de *Constance* et du nord de la Suisse, des aspects mélancoliques comme les souvenirs qu'elles rappellent. On aperçoit sur la seconde, de vastes ruines d'un château qui fut détruit au XVIe siècle, lors de la guerre des paysans contre la noblesse de ces contrées; et l'on croit généralement que c'est dans ce château, isolé de toutes parts, et qui jadis dominait toute la *Souabe*, qu'avait pris naissance cette maison de *Hohen-Staufen*, dont la splendeur s'éteignit à *Naples* dans le sang de l'infortuné Conradin.

En approchant de *Schaffouse*, on voit reparaître les collines qui, détachées de la grande

chaîne du *Jura*, forment, avec le Rhin, la barrière septentrionale de la Suisse. *Schaffouse* elle-même est située dans un vallon agréable, au sein de ces collines qui semblent avoir été moulées par le Rhin, avant l'époque où ce fleuve rompit les rochers qui forment la cataracte de *Laufen*. On passe le Rhin en entrant à *Schaffouse*, mais ce n'est plus sur ce pont, regardé jadis comme l'une des merveilles de la Suisse; ce singulier monument du génie d'un pâtre d'*Appenzell* a été détruit par les Français, ainsi que les ponts magnifiques que la même main avait construits à *Glarus*, à *Reichenau*, dans les *Grisons*, et à *Wettingen*, près de *Baden*; et c'est ainsi que la gloire des Français s'est associée dans ce pays à l'immortalité de Grubenmann.

La nature avait pourvu plus heureusement à la célébrité de *Schaffouse*, par cette chûte du Rhin, la première et la plus durable cause de sa prospérité, et l'éternel objet de la curiosité et de l'admiration des hommes. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement, à peine arrivés à *Schaffouse*, nous avons pris la route de cette cataracte fameuse. Je remarquerai seulement que de tous les chemins qui y conduisent, celui qui la présente sous l'aspect le plus frappant, le plus inattendu, est le sen-

tier que nous suivîmes, à partir de *Schaffouse*, le long du fleuve lui-même, dont le cours, embarrassé d'une multitude de petits écueils, prélude en quelque sorte, par une longue suite de cataractes, à la plus magnifique, à la plus étonnante de toutes. Dans ce trajet d'une lieue et demie, on peut ainsi se familiariser d'avance avec quelques-uns de ses effets, mais sans craindre que la succession des images agréables qui se développent à chaque pas, diminue rien du nombre et de la véhémence des sensations qui vous attendent. On arrive au haut de l'éminence escarpée qui porte le château de *Laufen*, sans que ni l'œil ni l'oreille soient encore avertis de la scène prodigieuse dont on n'est plus éloigné que de quelques pas : c'est que la violence avec laquelle les eaux sont emportées, en emporte aussi le bruit dans une direction contraire à celle où l'on se trouve. Du pied même du château de *Laufen*, part une rampe très-roide et taillée dans le roc, par où l'on descend au bord du fleuve. Rien encore ne vous annonce sa présence : seulement, au frémissement de l'air, aux vagues secousses de la montagne ébranlée, et surtout à cette agitation intérieure qu'excite en vous l'attente d'un grand phénomène, vous pressentez quelque mouvement extraordinaire. Votre émotion redouble à chaque pas qui vous

entraîne dans l'atmosphère du fleuve. Vous arrivez au dernier degré, et déjà, livré au trouble le plus violent, vous ne pouvez plus rien voir, ni rien entendre : la cataracte entière est devant vous.

Un échafaudage ou balcon en bois a été suspendu contre le rocher, et au-dessus de l'endroit où la plus grande masse des eaux se précipite. On court s'y placer : heureux, quand on peut s'y trouver seul, pour s'abandonner sans réserve au délire des sensations tumultueuses dont on est de toutes parts assailli, comme de ces ondes mêmes, de toutes parts déchaînées autour de vous. Figurez-vous un fleuve immense qui, tout à coup, tombé de soixante pieds de haut, entre d'énormes rocs fracassés, tonne, éclate, tourbillonne avec un bruit, avec une fougue inexprimables. Mais d'abord, absorbé, comme le fleuve lui-même, dans le choc imprévu de tant d'émotions violentes; couvert en un moment de l'écume de mille cascades, qui jaillissent contre les rochers; enveloppé dans les tourbillons du vent affreux qui s'en élève, on reste éperdu, bouleversé, anéanti; et les exclamations mêmes par lesquelles l'âme voudrait alléger le poids des émotions qui l'oppressent, expirent sur vos lèvres, ou se perdent dans l'effroyable bruit des cataractes. Ce

n'est que peu à peu que ce tumulte des sens s'apaise, et vous laisse apercevoir les détails de cette scène sublime. Plusieurs grands quartiers de roche, dont on ne distingue d'abord que les trois plus rapprochés, qui sont aussi les plus hauts, divisent le fleuve en cinq bras; mais une inépuisable variété de formes et de couleurs accompagne la chute de ces eaux, versées d'inégales hauteurs avec une même vîtesse, et mille fois brisées dans leur cours par les degrés ou les saillies du rocher. Ici, le fleuve absorbé, réduit en poussière, forme de légers amas de vapeurs, que le vent chasse et disperse au loin, ou d'immenses écharpes, que le soleil, en les traversant, teint des plus brillantes couleurs; là, des nappes écumantes au moment où elles ont touché le fond de l'abîme, rebondissent, puis retombent en pluie de perles, ou pétillent et rayonnent en gerbes de diamans. Du haut d'un roc, que l'action des eaux a creusé, on voit, par une ouverture ovale, s'élancer avec fureur un torrent d'écume de la plus éblouissante blancheur, qui, versé sur des lames d'eau du plus beau verd, forme et dissipe à la fois mille accidens de couleur d'une richesse incomparable. Joignez à tous ces effets d'un élément qui se reproduit à chaque instant sous les formes les plus neuves,

les mugissemens si divers des vagues qui se brisent, l'odeur électrique des rochers, le bruit surtout, ce bruit épouvantable, qui semble ébranler la montagne jusqu'en ses fondemens, et fait trembler au loin toute la contrée; et vous n'aurez encore qu'une faible idée du spectacle le plus majestueux, le plus terrible, qui soit peut-être dans toute la Suisse, et d'où j'ai remporté, sans contredit, mes impressions les plus fortes et mes plus profonds souvenirs.

On invite ordinairement les étrangers à traverser le fleuve au-dessous de la cataracte, pour la contempler sous un point de vue différent, au château d'*im-Wœrth*, situé sur la rive opposée. Dans ce trajet, on peut aussi l'envisager de face; et l'agitation du fleuve qui gronde et frémit encore en s'éloignant, procure une émotion qui n'est pas sans agrément, quoiqu'elle ne soit pas non plus exempte d'inquiétude. Mais durant le temps que j'avais passé sur la galerie, j'avais en quelque sorte épuisé toutes les facultés de mon âme; il ne me restait plus de forces, même pour des impressions plus modérées; je ne voulais pas d'ailleurs, en voyant la cataracte à une distance où l'on n'est plus frappé ni de la hauteur et de la violence de la chute, ni du fracas de ses eaux tonnantes, m'exposer à perdre les grands traits du tableau dont

j'emportais l'image toute entière. J'ignore quel plaisir les voyageurs peuvent trouver à voir, dans la chambre obscure placée au château d'*im-Woerth*, une représentation de la cascade privée de couleur, de bruit et de mouvement; mais je sais bien que, pour tout au monde, je n'aurais voulu jeter un seul instant les yeux sur une image aussi infidèle dans sa fidélité même. Je repousserai pareillement loin de ma vue, pour la conserver à jamais dans ma pensée, toutes les vaines images que l'art essaie de retracer de la chute du Rhin. Je ne ferai point à cette imposante nature, l'affront de rien mettre auprès du souvenir qui m'en reste; j'aurai pour toutes ces froides et mesquines enluminures, la même aversion que j'ai pour les traductions d'Homère; et, dussiez-vous, mon ami, retrouver ici tout le désordre d'une composition rapide, je ne relirai même pas la lettre que je viens d'écrire.

Je suis, etc.

LETTRE XXI.

AU MÊME.

Schaffouse, ce 25 août.

Du point de vue le plus favorable à la chute du Rhin. — Origine de Schaffouse; anciennes familles nobles adonnées au commerce. — Aperçu de la constitution actuelle de Schaffouse et de sa situation politique.

Nous étions rentrés tard à *Schaffouse*, et la chute du Rhin était déjà bien loin de nous, et, déjà depuis long-temps, ce fleuve que nous avions vu si terrible, avait repris son cours et sa tranquillité ordinaires, que l'orage grondait encore au-dedans de nous-mêmes. Je ne pus manquer d'observer au retour, combien les voyageurs qui entrent en Suisse par *Schaffouse* et qui courent d'abord à cette cataracte, avant de s'être procuré aucun objet de comparaison, en

remportent nécessairement une idée faible et imparfaite. Je remarquai de même combien ceux qui, arrivant par la route de *Zurich*, l'aperçoivent de loin sous l'aspect le moins favorable, à une distance qui atténue tout à la fois et le volume, et le bruit, et le mouvement de ses eaux, perdent ainsi d'effets magiques et de fortes émotions; il y a donc ici d'heureuses combinaisons à faire, et un peu d'art n'est pas tout à fait inutile à la nature.

Une considération plus importante, c'est que ce spectacle si grand, si majestueux, n'est pas ici une de ces beautés stériles ou malfaisantes, qu'on rencontre si souvent dans la Suisse, qui changent en déserts les lieux mêmes où l'on les contemple, et devant lesquelles il est rare qu'un sentiment pénible ne se joigne pas à l'admiration qu'elles causent et au plaisir qu'elles procurent : la chute du Rhin a fait naître, en effet, une ville libre, active, industrieuse. Pour recevoir les marchandises, qu'il fallait nécessairement déposer sur le rivage, à l'endroit même où le cours du fleuve commence à se hérisser de cataractes, puis rembarquer immédiatement au-dessous de la chute, on construisit des hangars, des magasins. Dès le VIIIe siècle, les habitations des bateliers et des marchands couvraient l'emplacement actuel de *Schaffouse*. Telle est l'ori-

gine de cette ville et l'étymologie de son nom ; et je ne sais si ce bienfait même de la chute du Rhin, ajouté à toutes les grandes images que la nature y déploie, n'entre pas pour quelque chose dans l'effet extraordinaire que produit cette superbe cataracte.

On connaît, à partir de l'époque que j'ai inquée, l'histoire de *Schaffouse* et les variations de son gouvernement ; un esprit fortement aristocratique, même à travers les troubles de la réforme et les progrès du commerce, en a formé jusqu'à nos jours le trait le plus remarquable. La révolution qui, là aussi, a cherché des sectaires et des victimes, n'a pu prévaloir sur les vieilles habitudes du peuple ; la médiation elle-même n'y a laissé que des dettes, et l'ancienne *Schaffouse* s'est retrouvée tout entière en 1815, sauf son pont brûlé et son trésor enlevé : bien des gens trouvent qu'elle en a été quitte encore à bon compte, et qu'on ne peut guère avoir une révolution à meilleur marché.

N'allez pas croire, au reste, que par cet esprit aristocratique j'entende ici la morgue de cette classe d'hommes qui ne vit que dans les souvenirs du XIIIe siècle, et dont nous craignons, avec tant de raison, nous autres Français du XIXe, de voir se relever les prétentions gothiques, les droits surannés et les vieilles

tours à mâchicoulis. Grâce au ciel, on ne connaît à *Schaffouse* d'aristocratie qu'en magasin, et de privilége qu'en boutique; les familles nobles, dont quelques-unes, notamment celle des *Im-Thurm*, jadis alliée à la maison de *Hapsbourg*, comptent huit à neuf siècles d'illustration, n'en exercent pas moins le commerce, comme les plus humbles et les plus obscures de la cité; et l'un de ces oligarques schaffousois, M. Stockart, m'a reçu à son comptoir avec une franchise de manières toute plébéienne. Que vous dirai-je, enfin? il ne manque peut-être à l'aristocratie de *Schaffouse*, pour trouver grâce à des yeux libéraux, qu'un peu plus de l'élégance de nos banquiers et de l'aménité de nos parvenus.

La constitution nouvelle du canton de *Schaffouse* a diminué de beaucoup la part de représentation que l'acte de médiation accordait au peuple de la campagne. Des soixante-douze membres qui forment le *Grand Conseil*, *Schaffouse* seule en nomme quarante-huit, la ville de *Stein*, quatre; le reste du canton n'en a que douze, et les huit derniers sont choisis par le *Grand Conseil* lui-même, indistinctement et arbitrairement parmi tous les citoyens. Voilà sans doute une répartition qui blesse furieusement les droits de l'homme; et toutefois ce peuple a

si peu de bon sens, que d'être mécontent de la part même que lui laisse la constitution actuelle, et de se trouver un peu moins bien administré, depuis qu'il est tant soit peu représenté. Jadis sa condition lui semblait meilleure lorsque, soumis à la juridiction directe de la ville, affranchi des travaux et des soucis du gouvernement, il vaquait librement à ses occupations agricoles, et laissait aux bourgeois de *Schaffouse* le soin d'exercer l'industrie et de protéger le commerce du canton. Il trouve aussi qu'à cette époque la justice était plus promptement et plus économiquement administrée par les Baillifs de la cité, que par les juges qu'il se donne maintenant à lui-même. De tous les bienfaits de la révolution, il n'a guère conservé que l'avantage de payer deux florins pour mille, et de contribuer ainsi à éteindre la dette helvétique qu'il n'avait pas contribué à faire. Enfin, ses honneurs républicains lui sont à charge; sa part de souveraineté lui pèse; que dis-je? il aspire à retomber sous l'effroyable tyrannie des bourgeois; et c'est ce qui m'autorise à déclarer que ce canton est encore l'un des plus gothiques de la Suisse.

C'est sans doute pour se conformer aux préjugés de leurs compatriotes, que les magistrats de *Schaffouse* ont laissé subsister dans le gou-

vernement, sous des formes en apparence très-populaires, cet esprit aristocratique dont j'ai parlé. Les citoyens sont classés suivant les anciennes catégories et, ce qui est peut-être plus odieux encore, suivant les anciennes dénominations. La ville est divisée en *douze tribus*. Six des plus nobles familles, telles que les Im-Thurm, les Stockart, composent à elles seules la première de ces tribus, et jouissent ainsi, par le seul fait de leur longue illustration, du privilége intolérable de donner quatre membres au *Grand Conseil* et deux au *Petit*. Les deux chefs de ces conseils et de la république sont toujours deux Bourguemestres élus pour quatre ans, et entre les mains desquels le pouvoir suprême alterne chaque année. Mais, tel est l'attachement du peuple à ses vieilles habitudes, que des magistrats déjà honorés de sa confiance continuent d'en recevoir le prix; et, malgré l'avantage évident qu'il y aurait à changer tous les quatre ans ces souverains électifs, pour livrer l'État à des hommes tout à fait nouveaux, *Schaffouse* a, le croirez-vous? toujours conservé son ancien Bourguemestre, même sous sa constitution nouvelle.

Avec tous ces défauts, qu'il n'est pas en mon pouvoir de dissimuler, je ne saurais non plus m'empêcher de reconnaître qu'il règne dans le

gouvernement de *Schaffouse* un grand esprit d'ordre, d'équité, d'économie, et, dans toutes les classes de citoyens, cette aisance, et, ce qui vaut mieux encore, cette satisfaction générale, qui vient surtout de ce que chacun, content de sa condition, ne cherche point à en sortir. Le commerce, sans être florissant, n'a pas autant souffert à *Schaffouse* que dans d'autres villes helvétiques, parce qu'ici le peuple a sagement préféré au commerce de fabriques et de manufactures, qui prospère et enrichit un moment, le commerce de transit, que la position même de la ville lui donne et qu'on ne peut lui enlever. Des idées mystiques ont pu fermenter dans quelques têtes, comme les erreurs anabaptistes, au XVIIe siècle, et plus récemment celles des piétistes. L'illuminisme germanique a fait des prosélytes, comme la révolution française avait fait des dupes. Mais on s'est généralement moqué en ce pays de madame Krudener, de ses prophéties, de ses extases; et, quoi qu'on puisse dire, la dévotion qui exalte l'imagination du peuple, est encore moins fâcheuse que l'incrédulité qui le dégrade et que le raisonnement qui l'abrutit. Enfin, j'ai vu à *Schaffouse* un excellent esprit public, et des hommes sensés, instruits, aimables. Je pourrais citer tel magistrat dont la modestie seule rejete-

rait mes éloges, et que je crois destiné à gouverner son pays par l'ascendant de la raison. Je pourrais citer encore tel aristocrate, doux, affable, modeste, et tel banquier, homme d'esprit et de sens (1), qui m'auraient guéri de tous mes préjugés, si j'avais pu les perdre à *Schaffouse*, ou si je n'avais pas dû les retrouver à *Paris*.

Je suis, etc.

(1) La modestie de M. Zundel l'empêchera peut-être de se reconnaître ici dans le nombre des personnes qui ont contribué à me rendre agréable le séjour de *Schaffouse;* je me vois donc obligé de le nommer, et j'ajoute que le souvenir des bontés qu'il a eues pour moi est l'un des fruits les plus précieux que j'aie remportés de mes voyages.

LETTRE XXII.

AU MÊME.

Schaffouse, ce 25 août.

*De Jean de Müller, auteur de l'*Histoire des Suisses, *et de ses* Lettres *à M. de Bonstetten, ancien baillif de Nyon.*

Schaffouse est la patrie de Jean de Müller; c'est dans une petite ville toute commerçante, qu'est né le premier historien de l'Allemagne; c'est au milieu des tracas du négoce et des jeux de la Bourse, que ce génie grave et austère a reçu ses premiers développemens. Cette espèce de phénomène littéraire m'a fait relire avec plus d'intérêt, à *Schaffouse* même, la partie de la correspondance de Müller avec M. de Bonstetten, où cet écrivain jeune encore, inconnu, en proie aux besoins de la vie et tour-

menté du plus impérieux de tous, celui de la célébrité, versa dans le sein de son ami les premières émotions de son âme et les premières inspirations de son talent.

Vous savez, mon ami, que Müller est maintenant regardé par les Allemands comme le premier de leurs historiens; et vous savez aussi que cette place honorable qu'il occupe dans leur littérature, il la doit au caractère véritablement antique de sa diction, toujours grave, concise et forte, comme il convient à l'histoire, et dépouillée surtout de ces puérils ornemens et de ces traits de bel-esprit qui ne peuvent flatter qu'une nation vaine et frivole. L'éloquence de Müller, simple et sévère comme son sujet, quelquefois même un peu rude et agreste, comme le génie républicain des pâtres des Alpes, n'est jamais que le langage de la raison et de l'expérience. Elle s'échauffe naturellement au récit d'une grande action, à la peinture d'un beau caractère. Mais, alors même qu'elle étincelle des plus vives couleurs, elle brille plus encore par la vérité des détails, par des traits d'une âme énergique et d'une sensibilité touchante, que par des images brillantes ou par le vain artifice d'une composition étudiée. Müller conserve dans son style, si je puis m'exprimer ainsi, tous les anciens caractères de son pays. Grave et recueilli

dans son allure habituelle, autant qu'imperturbable dans sa marche; lent à s'émouvoir et toujours pressé de s'arrêter; simple et négligé dans son costume; patient, exact, laborieux; mais d'une raison si soutenue, d'un patriotisme si vrai et d'une énergie si naturelle, que le plus ordinaire effet de ses opinions, comme le plus grand charme de ses récits, c'est de s'y laisser entraîner.

Je me suis souvent étonné, en le lisant, de l'estime qu'il a inspirée aux Allemands; et cela prouve qu'il ne faut jamais désespérer de la raison humaine. Comment un historien d'un esprit si solide et d'un jugement si sain, qui n'admet pour base de ses opinions que l'expérience, et pour agrément de son style que la raison; qui ne donne presque rien à l'imagination, ni dans les faits, ni dans l'expression; qui professe par-dessus tout, l'attachement aux anciens principes de gouvernement et le respect des institutions religieuses; qui ne se montre enfin animé que d'une seule passion, celle de la vérité et de la justice; comment un pareil écrivain a-t-il pu trouver des lecteurs chez cette nation allemande, aujourd'hui si follement emportée à des innovations de toute espèce, qui s'égare avec ses philosophes dans les régions de la métaphysique la plus abstraite; qui, sous des

guides moins estimables encore, court au renversement de toutes les croyances positives, et qui fait du raisonnement un si déplorable abus, qu'on l'a vu naguère trouver, dans les idées les plus généreuses, les moyens de transformer la révolte en principe et l'assassinat en martyre?

Quoi qu'il en soit des causes qui ont produit l'admiration dont Müller jouit dans sa patrie, il est du moins certain que, jusqu'ici, ce sentiment si légitime n'a pas produit les heureux effets qu'on avait droit d'en attendre. Les leçons du passé, recueillies par l'historien des Suisses, n'ont que faiblement éclairé l'esprit de ses contemporains; et même dans les hommages qui ont été décernés à sa mémoire, je n'ai remarqué que la vanité nationale, et presque nulle part le vrai patriotisme. Des statues de marbre ou d'airain n'attestent et ne flattent que l'orgueil qui les élève; et Müller, qui travailla toute sa vie à rappeler les Suisses aux principes de leur antique indépendance, au mépris des mœurs étrangères et des richesses acquises par l'industrie, à l'amour d'une liberté forte et sage, à l'union des esprits et des cœurs; ce Müller, si éclairé sur les vrais intérêts de l'Helvétie et si passionné pour sa gloire, gémirait peut-être aujourd'hui de n'y voir, au lieu des sentimens qu'il crut y féconder par son génie, que l'ad-

miration stérile de son nom et le vain luxe de ses images.

C'est en effet par le désintéressement le plus sincère de l'amour-propre et de la gloriole d'auteur, que Müller se montre le plus habituellement à ses lecteurs, dans les *Lettres* dont je vous ai parlé; c'est là le caractère le plus frappant de cette correspondance de sa jeunesse. On l'y voit constamment occupé de rechercher les matériaux de son histoire, dont il conçut l'idée dans le cours de ses premières études, dont il modifia le plan à mesure que s'étendit le cercle de ses connaissances; toujours consumé du desir de travailler à la gloire de son pays, plutôt qu'à la sienne, ou du moins de confondre tous ses honneurs dans ceux de cette antique Suisse qu'il idolâtre; et l'enthousiasme, et même si l'on veut, l'orgueil de ses espérances littéraires, s'allient si naturellement avec son patriotisme helvétique, qu'on est, à chaque page, tenté d'absoudre d'avance une ambition fondée sur de si nobles sentimens et si bien justifiée par le succès.

Un autre motif d'intérêt que présente cette correspondance, mais qui n'est pas, à la vérité, d'une espèce aussi rare, ce sont ces difficultés de position et de fortune qui arrêtent à chaque pas le développement de son génie. Né

sans biens et dans une condition médiocre, destiné d'abord à un état qui répugnait à ses penchans, jeté long-temps sur une terre étrangère, à la merci des besoins et des bienfaiteurs qui l'assiégent, sans autre dédommagement que l'amitié de M. de Bonstetten et le studieux loisir dont il jouit dans la maison du philosophe Bonnet, il se montre dans ces *Lettres* toujours luttant contre des obstacles qui renaissent sans cesse; nourrissant dans une dépendance habituelle le plus ardent amour de la liberté; quelquefois abattu par la fortune et toujours relevé par la gloire; quelquefois aussi, portant le mécontentement de son sort jusqu'à douter de son génie; et, par une de ces contradictions qu'offre plus souvent encore la vie des gens de lettres, cet homme, d'une âme si fière et d'un caractère si indépendant, finissant par vivre au service des princes, en écrivant l'histoire d'une république, et le protestant Müller, conseiller de l'archevêque de *Mayence*.

Ces *Lettres*, si intéressantes par elles-mêmes, en ce qu'elles offrent le développement d'un beau talent et d'une âme plus belle encore, si attachantes par la peinture de l'amitié la plus tendre et la plus pure qui fût jamais peut-être entre deux hommes d'un esprit supérieur, ont d'ailleurs beaucoup de mérite sous le rapport

littéraire; mais il est vrai que c'est celui dont on est le moins frappé en les lisant. Müller y épanche dans le sein de son ami toutes les remarques que lui suggèrent ses vastes et nombreuses lectures; et ces remarques, pour la plupart pleines de sens et de justesse, plaisent d'autant plus, que, dans l'effusion d'une âme tendre, elles revêtent presque toujours la tournure et l'expression d'un sentiment.

Revient-il à Homère, qu'il avait un peu négligé, à cet Homère, gigantesque et majestueux, comme les Alpes, il ajoute : « Si je vous ai dit » que j'avais abandonné les anciens pour m'occu- » per exclusivement de mon histoire, c'est com- » me si je vous disais que, dans un moment d'i- » vresse, j'ai fait serment de ne plus vous aimer. » Ce sentiment, qui l'occupe dans tous ses travaux et qui est, comme il le dit lui-même, l'âme de sa vie entière, se reproduit à chaque page, sous mille formes différentes et toujours nouvelles; tant une affection vraie, de quelque nature qu'elle soit, fournit d'alimens à l'esprit et de ressources à l'imagination ! L'amitié est véritablement la muse de Müller; et ce génie austère, qui refusa constamment de sacrifier aux Grâces, trouve à tout moment, dans la seule pensée de son ami, des pensées d'une naïveté et d'une délicatesse charmantes : « J'ai le mal-

» heur, lui écrit-il, quand on me parle de vous, » de rougir comme un enfant, et de ne pouvoir » presque rien dire à votre louange : il me sem- » ble qu'on me parle de moi. » Et l'abandon et la grâce du sentiment le plus aimable ne respirent-ils pas dans ce passage qui termine une de ces lettres? « Si mes travaux sont couronnés » de succès, notre patrie et le public vous de- » vront plus que vous ne croyez vous-même. » Vous êtes sans cesse devant mes yeux. Votre » approbation m'encourage; vos observations » m'instruisent; et, ce qui est plus encore, vo- » tre amitié entretient le calme de mon âme et la » liberté de mon esprit. Vous êtes pour moi ce » que les anges sont aux âmes pieuses. Votre idée » me soutient, me console, m'élève et m'anime. » Jamais il n'y eut d'affection plus pure et plus » sincère que la mienne pour vous; et le seul re- » proche que j'aie à vous faire, mon ami, c'est » que vous me parliez plus souvent de l'alliance » avec la France, que de celle de nos cœurs. »

On aime à voir, dans le développement successif du talent de Müller, dans les tâtonnemens de son goût, et jusque dans les inquiétudes de son esprit, une idée forte et prédominante; car c'est à cela qu'on reconnaît surtout l'homme de génie. Il n'envisage l'histoire, en général, fût-ce celle de la république de *Gersau*, compo-

sée de trois ou quatre cents individus, que comme une suite d'expériences sur le cœur humain; et il n'estime les gouvernemens et les peuples divers, qu'à proportion que leur histoire offre un systême de vues et d'opérations toutes émanées d'un même principe et constamment dirigées vers un même but. C'est sur ce principe qu'il trouve, avec raison, l'histoire de Rome moderne la plus instructive et la plus intéressante de toutes, après celle de Rome ancienne; et qu'il préférerait de beaucoup l'histoire des Jésuites, si elle était écrite avec sincérité, à l'histoire de telle grande monarchie, qui n'offre dans la politique changeante des princes, comme dans leur succession rapide, que projets rompus aussitôt que formés, de grands moyens pour de petites choses, et, plus souvent encore, de petits moyens pour de grandes choses; des guerres sans motif, des négociations sans intérêt; le règne des courtisannes succédant à celui des favoris; et rien de fixe qu'une perpétuelle instabilité.

Le style de cette correspondance est aussi inégal que les vues en sont fixes et arrêtées; c'est encore par là qu'elle intéresse. L'âme de Müller s'y abandonne librement à toutes ses inspirations, tantôt véhémentes et fortes, comme l'histoire qu'il écrit, tantôt douces et familières,

comme le sentiment qui l'inspire. L'étude et l'amitié, voilà ses passions constantes; et, comme ces passions ont aussi leurs orages, la diction de Müller se ressent alternativement du calme ou de l'agitation de son cœur. Il n'est pas rare d'y trouver, après un mouvement plein d'éclat et de chaleur, quelque remarque bien critique sur quelque in-folio bien lourd, et une anecdote ou un mot plaisant après des plaintes ou des reproches d'une tendresse affectueuse. Souvent aussi, le talent de Müller, lorsqu'il est tout entier occupé des images de son pays et de son ami, s'élève à des mouvemens d'une haute éloquence. Tel est ce morceau que je ne puis me refuser au plaisir de citer encore : « Depuis » l'irruption des barbares jusqu'à Érasme, on a » bégayé ; depuis Érasme jusqu'à Léibnitz, on a » écrit ; depuis Léibnitz et Voltaire jusqu'à pré- » sent, on a raisonné : eh bien ! moi, je parlerai. » La nature est si éloquente dans nos Alpes ! le » tonnerre roule entre leurs vastes cîmes, et des » cantons entiers s'ébranlent à sa voix. Le Rhin » et le Rhône jaillissent de leurs entrailles, et, se » précipitant du haut de nos rochers, vont arro- » ser la Belgique et la Germanie ; et nous, mon » ami, nous, environnés de ces scènes imposan- » tes, notre langage, celui même de nos écrivains » les plus célèbres, semblable à la cascade du

» *Staubbach*, n'est qu'une poussière brillante » qui éblouit sans entraîner. Nonloin de ma ville » natale, le Rhin passe sur des rochers de quatre-» vingts pieds de hauteur, et tombe tout entier » de leur cîme. Au lever du soleil, ses eaux, bri-» sées en écume, brillent de toutes les nuances » de l'arc-en-ciel; rien ne résiste à leur violence : » poissons, bateaux, tout ce qui s'en approche, » est emporté. Le voyageur étonné s'avance avec » frayeur, et, saisi de vertige, il recule. Chute de » *Laufen!* que ton souvenir soit pour moi un des » bienfaits de ma patrie! enseigne-moi par intui-» tion ce que Cicéron et Quintilien ont essayé » de m'apprendre par leurs préceptes: ce que » doit être l'éloquence! » Rappelez-vous, mon ami, pour sentir le prix de ce morceau, que Müller, en l'écrivant, avait vingt-trois ans, et que cet enthousiasme d'un jeune homme a produit l'*Histoire des Suisses*.

Si quelque chose peut me faire regretter de n'avoir pas vu *Genève* cette année, c'est que, par là, j'ai été privé de la vue et de l'entretien de celui à qui sont adressées ces *Lettres* de Jean de Müller, et qui vient d'acquérir des droits particuliers à ma reconnaissance. Avec quel plaisir, en m'acquittant de ce devoir, j'aurais contemplé, dans M. de Bonstetten, le créateur, le confident du talent de Müller! Avec quelle émotion

je me serais approché des cheveux blancs de l'homme qui rappelle encore son image à sa patrie, et qui devient pour elle comme un dernier monument de son génie! J'aurais connu Müller par la plus digne partie de lui-même; et mon hommage à M. de Bonstetten eût été en même temps un hommage rendu à un pays que j'aime et à un écrivain que j'admire!

Je suis, etc.

LETTRE XXIII.

AU MÊME.

Zurich, ce 26 août.

La ville et le lac de Zurich; aspect charmant de l'une et de l'autre.—Le palais du Sénat.— La Bibliothèque publique; correspondance originale de Zwingli; manuscrits précieux; M. Horner. — La tour du Wellenberg. — Fontaines publiques.—Le Platz, promenade au bord de la Limmat; Monument du poëte Gessner.

J'ai trop long-temps captivé l'impatience que j'avais de voir *Zurich*, pour ne pas céder maintenant à celle que j'éprouve de vous en parler. Mais je ne veux, dans cette première lettre, qu'exprimer en peu de mots l'effet qu'a produit sur moi le premier aspect de cette ville célèbre.

La position de *Zurich*, à l'extrémité d'un vaste et beau lac, sur les deux rives de la *Limmat*, qui en sort purifiée, rapide, abondante, et comme orgueilleuse du nouvel éclat dont elle brille, m'a paru l'une des plus délicieuses qu'on puisse voir. A l'ouest et au midi, le sol de la vallée s'arrondit en collines agréablement ombragées ou couvertes de vignobles, jusqu'à la base de l'*Uetliberg* et de l'*Albis*, dont l'un, richement boisé, l'autre d'un aspect plus sauvage répandent seuls sur ce grâcieux paysage, quelques faibles teintes du coloris des Hautes-Alpes. De l'autre côté de la ville et à une distance infinie, s'étendent des chaînes de collines d'une pente encore plus douce et d'une plus riante culture, au-dessus dequelles une légion de colosses régulièrement rangés sur une ligne immense déploient leurs magnifiques manteaux de glace. Sans offrir peut-être des masses aussi énormes et des formes aussi imposantes que la chaîne des Alpes qu'on aperçoit de *Berne*, celle-ci présente, sur une étendue à peu près égale, un plus grand nombre encore de ces aiguilles brillantes qui animent et vivifient, en quelque sorte, la scène immobile des Alpes. De presque tous les points de la route de *Schaffouse*, l'œil peut suivre leurs mouvemens si variés, et, à la faveur du beau temps qui favorisait notre voyage, je recon-

nus, avec cette douce émotion de surprise et de plaisir qu'on éprouve à revoir de vieux amis, le prodigieux *Dœdi-Horn*, l'âpre et sauvage *Glœrnisch* et l'énorme *Sentis*, qui dominent cette longue chaîne des Alpes de *Schwytz*, d'*Ury*, de *Glarus* et d'*Appenzell*.

Je vous ai déjà parlé de l'aspect enchanteur du lac de *Zurich*, et c'est encore à présent tout ce que je puis vous en dire. Si l'impression des beautés de la nature nous touche d'autant plus qu'elle est plus fréquemment renouvelée, il n'en est pas de même des images que nous essayons d'en retracer, et qui ne peuvent qu'aller s'affaiblissant à mesure qu'elles se reproduisent. Ce qui nous affecte de cent manières, nous n'en avons guère qu'une seule de l'exprimer; et les paroles manquent bien vite à un sentiment qui ne s'épuise jamais. Le lac de *Zurich* ne ressemble à aucun de ceux de la Suisse, si ce n'est par les beautés qui lui sont propres; sa forme allongée, sa courbure, pareille à celle d'un arc d'inégale proportion, dont le pont de *Rapperschwyl* forme la flèche; son peu de largeur, qui permet d'en contempler de partout, avec une admirable netteté, les rives tantôt graves, solitaires, mélancoliques, le plus souvent riantes, animées, industrieuses; la couleur même de ses eaux, d'un verd plus tendre et plus uni-

forme, tout concourt à donner à ce lac une physionomie particulière, entre ces nombreux bassins que la nature semble avoir creusés au pied des Alpes, pour reproduire son plus bel ouvrage et l'embellir encore en le répétant.

Zurich est bâtie sur les deux rives de la *Limmat*, qui ne lui porte pas seulement le tribut des plus belles eaux du monde, mais qui, par le rapide courant d'air qu'elle établit sur son passage, l'assainit encore et la purifie. On dirait qu'avant de s'éloigner de ce lac, où elle est redevenue si limpide, la *Limmat* reconnaissante veuille se charger à son tour des humides vapeurs qui corrompent la salubrité de ses rivages. Des deux parties de la cité, celle qui s'élève sur la rive droite du fleuve, est la plus considérable et, je crois aussi, la plus antique; on y retrouve au milieu des édifices de tous les âges, tous les mouvemens du sol primitif; et, par un juste retour, le temps n'y a guère moins respecté l'œuvre de l'homme, que celui-ci l'œuvre de la nature.

Zurich est, sans contredit, la ville la plus fortifiée de toute la Suisse : aussi a-t-elle été prise plus souvent. On se rappelle encore les furieux combats livrés sous ses murs par ces armées russes, autrichiennes, françaises, qui se disputaient l'empire de l'Europe dans un coin

de l'Helvétie. Les fortifications de *Zurich*, qui datent du XVIIe siècle, ne sont que vieilles; mais il existe, au sein de la cité même, quelques débris vraiment antiques des murailles et des tours qui la protégeaient autrefois; et dans ces débris, dont la caducité encore empreinte de force et de grandeur, sert d'appui à la faiblesse des constructions modernes, j'ai cru voir une image de la constitution de *Zurich*.

Des trois ponts par lesquels les deux parties de la cité communiquent entre elles, un seul est praticable aux voitures, et il sert en même temps de promenade et de marché. On y jouit d'une vue magnifique sur le lac, la *Limmat*, l'intérieur de la ville et les sommets lointains des Hautes-Alpes. C'est à l'extrémité de ce pont qu'est bâtie l'auberge de l'*Épée*, qui serait, à ce titre seul, la première de la Suisse, si elle ne l'était déjà sous d'autres rapports.

A l'autre extrémité, s'élève le palais du sénat, bâtiment du XVIIe siècle. La solidité est à peu près le seul mérite qu'on ait recherché dans la construction de cet édifice; il n'en convient que mieux au gouvernement dont il est le siége. L'inscription en est simple et noble, surtout très-claire pour le peuple auquel elle s'adresse; aussi, n'est-elle pas l'ouvrage d'une académie. D'autres sentences latines ornent les murs

et le couronnement de l'édifice; elles rappellent des vertus républicaines qui sont ici dans tous les cœurs; et peut-être eût-il mieux valu laisser le faste de ces paroles aux peuples qui se consolent avec des phrases des vertus qui leur manquent.

La salle ou s'assemble le *Grand Conseil*, ou les *Deux Cents*, est plus vaste que celle du parlement britannique, à *Westminster*, et des députés de France : mais ce n'est ici qu'un vain luxe d'architecture; car le peuple ne jouit point à *Zurich* de l'avantage d'assister aux débats que sa liberté fait naître. Il ignore apparemment combien la vue de ses législateurs, ivres de vin, d'éloquence et de colère, est propre à rehausser dans son esprit le caractère et l'autorité des lois. La salle du *Petit Conseil* est tout à fait inaccessible; l'œil profane d'un étranger ne saurait s'y glisser même furtivement; c'est là que réside la majesté invisible du peuple souverain, qu'ailleurs on a vu plus convenablement placée sur des tréteaux; mais peut-être est-il en effet plus sage de reléguer ce dogme absurde dans un sanctuaire impénétrable.

Tout près de là, sur la rive droite de la *Limmat*, est la *Wasser-Kirche*. C'était dans l'origine une chapelle dédiée à trois saints martyrs Félix, Régulus et Exupérans, patrons de la

ville. Le célèbre Waldmann en fit, à la fin du XVe siècle, un temple de la Victoire, où flottaient les drapeaux enlevés au duc de *Bourgogne;* c'est maintenant la Bibliothèque publique. il me semble qu'il y a quelque chose d'assez requable dans l'ordre de ces attributions successives; c'est en quelque sorte l'ordre de la civilisation même qui remplace tout aujourd'hui par des livres, et ne met plus, au lieu des images de la piété et de la gloire, que la vaine science des écoles. Cette bibliothèque est, au reste, nombreuse et choisie; elle possède, entre autres manuscrits précieux, une partie du *Codex vaticanus* écrit sur du parchemin violet, et le seul manuscrit original de Quintilien qui ait échappé à la barbarie du moyen âge. On y montre cent cinquante volumes de documens concernant l'histoire de la réforme, lesquels proviennent en grande partie de la correspondance originale de Zwingli; et j'ai frémi en songeant sous quel énorme amas de livres fut presque étouffée par ces sectaires le livre qui, seul, peut tenir lieu de tous les autres.

J'ai lu avec un vif intérêt des lettres latines de Jeanne Gray au théologien Büllinger, qui attestent un rare savoir, un esprit infiniment cultivé et une âme plus belle encore. Mais le principal ornement de cette bibliothèque consiste

en une nombreuse suite de portraits des principaux personnages zurichois, depuis 1336 jusqu'en 1798. Quelques-uns de ces vieux magistrats, dont l'âge se reconnaît à la mâle fierté des traits, plus encore qu'à la grossièreté du pinceau, paraissent un peu surpris de se voir à présent couverts de la poussière des livres; on dirait que les théologiens s'en accommodent mieux, ou, s'ils semblent encore étonnés, ce ne peut être que de leur silence. J'ai remarqué un portrait de Zwingli, d'une vérité frappante, et dont la touche rude et austère s'accorde bien avec la physionomie de ce sectaire, ainsi que le portrait de femme qui l'accompagne. On montre encore dans cette bibliothèque de *Zurich*, quelques antiquités et des médailles romaines, et vous vous doutez bien que je n'ai pas perdu de temps à les regarder; mais je m'exposerais à vos reproches, et je serais moi-même coupable d'ingratitude, si j'oubliais de vous dire que le bibliothécaire actuel, M. Horner, homme obligeant, théologien aimable et savant modeste, comme on n'en voit pas beaucoup, même à *Zurich*, m'a fait voir un recueil considérable de peintures allégoriques chinoises, rapportées par son frère, le célèbre voyageur Horner, du voyage autour du monde qu'il a fait avec le capitaine Krüsenstern.

Vis-à-vis de la bibliothèque, sur l'autre rive du fleuve, est le vaste magasin dans lequel une partie de la Suisse vient s'approvisionner de blé; cette remarque doit vous sembler puérile, et peut-être l'est-elle en effet; mais dans une ville aussi lettrée que *Zurich*, où les alimens de l'esprit sont tout aussi bien de première nécessité que ceux du corps, je ne saurais croire que ce rapprochement de la bibliothèque et du grenier fût purement fortuit.

Au milieu des eaux de la *Limmat*, s'élève la tour carrée du *Wellenberg*, où fut enfermé la plus illustre victime que la démocratie se soit jamais immolée en Suisse, le héros de *Morat*, l'intrépide et magnanime Waldmann. C'est encore aujourd'hui une prison d'État, et cette tour domine tous les toits de la ville, comme pour rendre à chaque instant présent à la mémoire de tous les citoyens, ce grand exemple de l'ingratitude républicaine.

Vous parlerai-je des places et des promenades publiques qui, nulle part peut-être, n'avaient pu sembler aussi inutiles que là, où la nature, attentive à tous les besoins de l'homme, a si libéralement pourvu à l'embellissement des lieux qu'il habite? Aussi le séjour de *Zurich* ne se recommande-t-il pas aux yeux de l'étranger par les frivoles agrémens d'une sté-

rile ou orgueilleuse magnificence. Des fontaines d'eaux jaillissantes sont le seul ornement auquel se reconnaisse le luxe de cet État républicain, et ces eaux si pures qui s'épanchent également pour tout le monde, ne sont qu'un des bienfaits du pouvoir dont elles sont ici l'image. Sur une de ces fontaines et comme à la source même de la reconnaissance publique, est placée la statue de ce fameux Bourguemestre, *Rodolphe Stüssi*, qui donna ses jours à son pays, après lui avoir consacré ses talens; et, sans doute afin que ce grand exemple de dévouement ne pût être méconnu dans notre siècle, on lui a conservé l'armure et le costume du sien.

C'est encore un sentiment de patriotisme qui fait le principal ornement de la plus belle promenade de *Zurich*, qu'on nomme le *Platz*; elle s'étend sur la rive gauche de la *Limmat*, jusqu'au confluent de la *Sihl*. Un art industrieux y a pratiqué de charmans bosquets, de longues allées solitaires et de vastes pelouses, et le monument de Gessner qui s'élève au sein de ces paisibles retraites, y répand un charme attendrissant, comme les images que son génie a créées et comme les idées que son nom rappelle. Ce monument ne consiste qu'en une simple urne de marbre gris placée sur une large base de pierre: Gessner lui-même ne l'eût pas fait plus

modeste; mais peut être l'eût-il voulu plus élégant. J'ai vu le *Platz* désert, et je m'y suis promené délicieusement, sous de frais ombrages, au milieu de doux souvenirs; je l'ai vu plus riant, plus animé, et couvert d'une population nombreuse, le jour où la florissante jeunesse zurichoise, parvenue au terme des études de l'année, disputait, sous les yeux de ses magistrats et de ses parens, les prix d'arquebuse qui sont ici la première école du patriotisme et du courage; et je ne saurais vous dire combien j'ai été ému, en contemplant ces jeux de l'enfance et ces images de la guerre, autour du mausolée d'un poëte qui ne chanta que les faciles plaisirs et les innocens combats des bergers.

Je suis, etc.

LETTRE XXIV.

AU MÊME.

Zurich, ce 28 août.

Hommes illustres que Zurich a produits; Salomon Gessner; Lavater; M. Henri Meister. — Constitution ancienne de Zurich; état florissant de cette république. — Sa constitution actuelle; principaux changemens qu'elle a apportés à la condition du peuple; salutaire influence exercée par Zurich au sein des Diètes helvétiques. — M. le conseiller Ustéri; M. le Bourguemestre de Reinhard; M. Nüscheler. — Détails sur les mœurs publiques et privées des habitans de Zurich.

Zurich est bien véritablement l'*Athènes* de la Suisse, et je me hâte d'ajouter que c'est uniquement sous le rapport des études littéraires; car, s'il s'agissait aussi des mœurs, un pareil éloge lui serait trop injurieux. Dès le XIIIe siècle,

alors que l'Europe entière était barbare, *Zurich* avait déjà obtenu le surnom de *Savante;* le modèle et le patron des *Minnesingers* de cette époque, l'illustre Roger Maness, rassemblait, dans son château près de *Zurich*, l'élite de ces poëtes: l'Anthologie helvétique qu'il rédigea lui-même est un des plus précieux monumens de la littérature du moyen âge. Plus tard, lorsque la réforme se fut introduite à *Zurich*, le goût des plaisirs de l'esprit s'y soutint en présence et dans la chaire même de Zwingli; les rigueurs de ce sombre génie, l'austérité de sa secte, qui, partout ennemie des chants, des fêtes et des jeux, sembla vouloir dépouiller l'imagination de tous ses prestiges, comme pour en faire un temple à son usage, ne purent ni décourager ni flétrir les muses zurichoises; une foule d'artistes continua de fleurir chez ce peuple d'iconoclastes; et, par un privilége que je crois unique, *Zurich* a produit jusqu'à nos jours presque autant de poëtes que de théologiens.

La simple liste des hommes célèbres que *Zurich* a vu naître, formerait un gros volume: ce qui n'est pas sans doute un médiocre avantage, dans un siècle où l'on ne fait guère de livres, qu'avec d'autres livres. Actuellement même que tous ces rares génies qui illustrèrent *Zurich* au dernier siècle, ont disparu, sans laisser d'héritiers, si ce

n'est de leurs noms, du moins de leurs talens, cette ville compte encore, sur une population d'à peu près onze mille âmes, soixante-quinze hommes de lettres, écrivant, tant bien que mal, sur toutes sortes de matières; et l'on m'a montré, dans la bibliothèque publique, un rayon exclusivement réservé à ces productions nationales, où les rangs se pressent avec une rapidité tout à fait satisfaisante.

Et ne croyez pas que ce luxe de l'esprit soit à *Zurich* le partage de quelques familles opulentes, et une sorte de privilége aristocratique; ici, une instruction saine est généralement répandue dans toutes les classes de la société, et il n'est peut-être pas en Europe de peuple, qui lise autant que le peuple zurichois. J'ai vu dans cette ville vouée à l'industrie et au commerce, un livre sur chaque comptoir et presque dans chaque main; et je ne serais pas surpris que le dernier artisan de *Zurich* eût plus de littérature, que tel de nos beaux esprits de *Paris*. Avec cela, comme on n'écrit pas en ce pays seulement pour écrire, et que les mots instruction et esprit n'y expriment pas deux choses différentes, le bel esprit non-seulement ne constitue pas à *Zurich* une profession particulière, mais il n'y distingue même dans aucune; et le titre d'homme de lettres, que prennent

chez nous ceux qui n'en ont pas d'autre, ne s'y donne à personne, parce que chacun y exerce quelque honnête industrie. Les citoyens étant tous classés par tribus d'arts et métiers, un homme qui ne saurait faire que des brochures ou des opéras, ne trouverait nulle part à se placer; il ne pourrait prétendre à rien, il ne servirait à rien, pas même à amuser les loisirs de la populace, attendu qu'il n'y a non plus à *Zurich*, ni comédiens, ni bâteleurs, ni gazetiers.

La culture des esprits n'étant point séparée ici de l'exercice des arts utiles, cette culture s'est naturellement dirigée vers tout ce qu'il y a de noble et de grand. Le nom de *savans* qui ne s'applique chez nous qu'aux moins capables et aux moins nécessaires de tous les hommes, distingue à *Zurich* les ministres de la religion, c'est-à-dire ceux qui enseignent au peuple la science la plus élevée et la plus indispensable de toutes. Un naturaliste n'y est pas seulement un naturaliste, ni un géomètre, un géomètre; ce sont des hommes utiles, des citoyens actifs; et Lavater, dont nous avons fait un philosophe à notre manière, et que nous ne connaissons que par son système, était curé de la maison des orphelins, et n'a laissé à *Zurich* que le souvenir du bien qu'il a fait.

Vous me permettrez donc de vous rappeler

ici les noms de quelques-uns de ces hommes rares qui ont honoré *Zurich;* un *Conrad Gessner*, cette grande lumière du XVIe siècle, que la nature semble avoir placée elle-même entre Aristote et Linnée; un *Josias Simmler*, qui fit revivre pour sa patrie l'élégante simplicité d'Hérodote dans la langue de Jules César; les Bourguemestres *Leu* et *Ott*, laborieux historiens de leur pays; *Hottinger,* un des plus vigoureux champions de la réforme et des restaurateurs de l'érudition orientale; un *Bullinger*, un *Zimmermann*, et tant d'autres vertueux et éloquens ministres; un *Breitinger*, qui eut, l'un des premiers, la gloire de rappeler à l'étude de l'antique et de la vérité la littérature allemande qui s'égarait encore dans les ténèbres du moyen âge; et ce *Bodmer*, surtout, dont le nom, attaché à cette heureuse révolution, a laissé dans son pays de si tendres et de si respectables souvenirs; et ce *Salomon Gessner,* l'immortel honneur des muses helvétiques, qui sut attendrir la civilisation moderne à la peinture naïve des mœurs antiques; et ce *Lavater,* enfin, qui sembla fait pour unir tous les contrastes aussi bien que toutes les vertus; philosophe sensible et théologien religieux; sincère et de bonne foi dans ses sermons comme dans ses systêmes, et qui, passant sa vie à étudier les hommes et à les servir, en fut peut-être

le meilleur et le plus inconséquent, puisqu'il put tout ensemble les connaître et les aimer.

Désormais, à *Zurich*, on ne converse plus qu'avec les ombres de ces hommes illustres; car leurs écrits sont partout, et leurs noms ont rempli le monde. Mais j'ai vu à *Zurich* un sage, formé à leur école, un homme qui fut leur ami, et qui m'a accueilli comme le sien. Écrivain ingénieux et poli, philosophe indulgent et aimable, M. Henri Meister a été, par ses travaux, le lien de deux littératures, comme il est, dans toute sa personne, le lien de deux siècles déjà étrangers l'un à l'autre. Je ne l'ai presque point quitté tout le temps que j'ai passé ici, et j'ai appris à connaître, pendant mon séjour à *Zurich*, l'urbanité qu'on trouvait jadis à *Paris*.

Le gouvernement de *Zurich* a été long-temps et est encore aujourd'hui l'un des plus aristocratiques de la Suisse, quoiqu'il ait été, dès l'origine, dirigé contre l'aristocratie même; tant il est naturel à l'homme de chercher dans l'état social un appui contre ses propres passions! De nobles maisons de la Souabe, de l'Alsace et de l'Helvétie, qui dominaient à *Zurich*, virent tout à coup, en 1336, s'élever contre leur puissance féodale les intrigues et les talens d'un homme nouveau, Rodolphe Brun. Ce ré-

formateur, moins digne, peut-être, de son siècle que du nôtre, eut l'art de se substituer aux nobles qu'il avait chassés; à l'aristocratie du sang et de la naissance, il fit succéder une aristocratie toute bourgeoise des arts et des métiers; un asile fut ouvert, dans une des tribus, à tous les nobles qui se soumirent; on se délivra *libéralement* des autres par l'eau, le fer et la corde. Du reste, il n'y eut guère de changé, dans le gouvernement, que les personnes; les mêmes maximes continuèrent sous d'autres noms; et même on remarqua que cette noblesse nouvelle et populaire ne fut ni moins vaine ni moins orgueilleuse que celle qu'elle avait remplacée; ce qui n'est pas, sans doute, un trait exclusivement propre à la révolution de 1336.

Quoi qu'il en soit, ce Rodolphe Brun disait naïvement de sa constitution, qu'*elle était l'un des plus respectables hospices de la médiocrité;* et je ne connais guère, pour un gouvernement, d'éloge plus flatteur que celui-la. Aussi cette constitution de *Zurich* s'était-elle maintenue, à peu près, sans altération depuis l'an 1336 jusqu'à l'an 1798, quoique les mœurs eussent passablement changé dans cet intervalle; et sa durée était sans doute la meilleure réponse qu'elle pût opposer à ses modernes détracteurs. Les progrès toujours croissans du commerce et de

l'industrie, sous le fatal système des corporations et des maîtrises; l'acquisition d'un riche et fertile territoire; un excellent esprit public, fruit de la modération et du travail; des mœurs pures et même sévères, jointes à une culture perfectionnée de l'esprit, étaient encore d'autres argumens dont les partisans de l'ancien gouvernement zurichois pouvaient autoriser leur attachement exclusif aux institutions de leurs pères. Mais nos sublimes législateurs n'étaient pas gens à se payer de semblables raisons; à leurs yeux, il n'y avait point de faits capables de tenir contre le dogme de la souveraineté du peuple; et le Directoire envoya une armée proclamer à *Zurich* les droits de l'homme, au risque de n'y pas laisser d'hommes pour en jouir. Je n'ai pas le courage de parler de ces tristes combats, qui immortalisèrent le nom d'un soldat français, et qui coûtèrent la vie à Lavater; je ne vois point la gloire de mon pays où je vois le deuil de l'humanité. Trois ans encore après, une armée nouvelle apporta sous les murs de *Zurich* la nouvelle constitution helvétique, et, au défaut du consentement des citoyens, qui se barricadaient de leur mieux contre la liberté, cette constitution se fit précéder du bruit imposant et de l'autorité victorieuse de l'artillerie. *Zurich* vit tomber, dans

cet absurde bombardement, plusieurs de ses plus vertueux citoyens, en même temps que les dernières pierres de l'*hospice* de Rodolphe Brun ; et la *médiation*, qui survint dans ces conjonctures, imposa du moins silence aux douleurs du présent et aux regrets du passé.

La constitution actuelle de *Zurich* se rapproche plus de celle de Rodolphe Brun que de celle de Napoléon, quoiqu'elle participe de l'une et de l'autre ; c'est, en quelque sorte, une transaction entre les vieux et les nouveaux principes. La souveraineté ne réside plus exclusivement dans la bourgeoisie de *Zurich ;* les anciens sujets sont admis avec les anciens maîtres au partage de cette souveraineté, objet d'émulation et d'envie tant qu'elle fut le patrimoine de quelques familles, d'indifférence et presque de dédain depuis qu'elle est la propriété de toutes. Le canton est divisé en soixante-cinq tribus, dont *treize* seulement appartiennent à la ville de *Zurich*, et le reste est réparti entre un pareil nombre d'arrondissemens politiques. Le seul privilége qu'ait conservé la capitale, c'est de nommer au *Grand Conseil* deux membres par chaque tribu, tandis que les cinquante autres tribus (1) n'y sont

(1) La ville de Winterthur forme *une* tribu, et nomme *cinq* députés.

représentées chacune que par un seul député. Si la démocratie résidait exclusivement dans les campagnes, et l'aristocratie dans la cité, on trouverait, sans doute, la part de celle-ci bien faible en comparaison de l'autre. Mais heureusement que, dans ce pays, les mœurs servent encore de correctif et de supplément aux lois; la balance des pouvoirs n'y dépend pas d'une équation, ni le sort de l'État d'une combinaison arithmétique; et l'on peut dire que les vingt-six voix de *Zurich* sont encore aujourd'hui l'oracle de la nation, comme au temps même où la nation résidait toute entière à *Zurich*.

Un *Grand Conseil*, de deux cent douze membres, est l'autorité suprême de la république. On y arrive par deux degrés différens d'élection, et cette élection est assujétie à des conditions de diverse sorte qui pourraient sembler rigoureuses, même à ceux qui pensent que les intérêts de l'État ne sauraient être remis en des mains trop éprouvées et trop pures. Il faut être bourgeois d'une commune pour avoir le droit d'y voter, à plus forte raison d'y être élu; il faut aussi payer soi-même l'impôt d'une propriété qu'on possède soi-même; et, grâce à ces sages précautions, on ne connaît point à *Zurich* le scandale de ces faux députés admis sur de faux titres, de ces législateurs introduits par la fraude

dans le sanctuaire des lois, et viciant à sa source même l'autorité de la raison et de la morale publiques.

L'élection directe ou populaire produit quatre-vingt-deux membres choisis, comme je l'ai dit plus haut, parmi toutes les tribus du canton; les cent trente autres membres qui complètent le *Conseil souverain* sont nommés, par ce conseil lui-même, au scrutin secret et à la majorité absolue, sur une liste triple, formée par une commission élue elle-même avec de semblables formalités : c'est ce qu'on peut appeler ici l'élection indirecte ou privilégiée. La plus grande latitude est laissée au choix de ce conseil, sauf les conditions de fortune, que rien ne peut éluder, et de moralité, dont rien ne peut dispenser. Le cinquième de ces élections est réservé à la campagne; et tel est l'avantage des corps aristocratiques, que l'on peut présumer qu'ici le souverain se contient rigoureusement dans les bornes qu'il s'est prescrites.

Le gouvernement réside dans un *Petit Conseil* de vingt-cinq membres, y compris les deux *Bourguemestres*, qui sont les chefs de ces conseils et de la république. Les mêmes élémens se retrouvent ici dans le même rapport; et de là vient, sans doute, l'action rapide et sûre qu'on remarque dans ce gouvernement, et qui, dans

les États régis par des assemblées républicaines, ne peut résulter, en effet, que du parfait accord et de l'exacte proportion de toutes les parties qui entrent dans la composition de ces machines populaires. Les membres de ces deux conseils, aussi bien que les Bourguemestres, sont nommés pour six ans, mais toujours rééligibles; et il y a sans doute, dans cette disposition prudente, de quoi concilier le mouvement et l'activité dont un corps politique a besoin, avec le repos et la stabilité qui ne lui sont pas moins nécessaires.

Ce qui distingue la constitution de *Zurich*, de la plupart de ces constitutions helvétiques, si rapidement improvisées en 1814 parmi les cris des factions intestines et à la voix des armées étrangères, c'est qu'elle est encore imparfaite en beaucoup de points. J'admire, quant à moi, la sagesse d'un législateur, qui, recomposant pièce à pièce un édifice ruiné par le temps, ne croit pas qu'on puisse le relever d'un seul coup de main, ni qu'il suffise de déclarer une nation constituée sur le papier, pour qu'elle le soit en effet. C'est à cette prudente temporisation qui, préparant lentement des améliorations utiles, essaie en quelque sorte la raison avant la liberté, et non pas la liberté avant la raison, que le gouvernement de *Zu-*

rich a dû dans tous les temps et particulièment dans le nôtre, l'influence qu'il exerce au sein des Diètes helvétiques. Les circonstances qui ont fait déchoir l'orgueilleuse et puissante *Berne* du rang que cette ville occupait à la tête de la confédération, ont aussi tourné à l'avantage de la sage et modeste *Zurich*. Aucune animosité ancienne, aucune prévention nouvelle, ne peut disputer à celle-ci la prééminence que lui assure la modération de ses conseils, égale à la modération de sa fortune. *Zurich* est donc bien véritablement le premier canton helvétique; et tant qu'elle conservera l'esprit qui la dirige elle-même, on peut prédire qu'elle conservera, pour l'avantage de la Suisse, non moins que pour le sien, l'empire qui lui fut déféré par la reconnaissance et qu'elle exerce par la raison.

Le principal adoucissement que la constitution nouvelle ait apporté à la condition du peuple zurichois, consiste moins encore dans la part de souveraineté qu'il exerce par ses propres délégués, que dans la liberté de commerce attribuée maintenant à tous les habitans du canton. Grâce au bon sens de ce peuple, qui n'estime de cette souveraineté si vaine à force d'être si générale, que ce qu'elle a de réellement applicable à ses besoins et d'utile à ses

intérêts, les familles patriciennes sont restées presque exclusivement en possession des emplois politiques; c'est-à-dire qu'elles ont conservé le privilége de se ruiner pour la chose publique ; mais le droit de s'enrichir n'est plus, comme autrefois, un droit exclusif de l'aristocratie; et ce qu'il y a, sous le régime actuel, de plus populaire à *Zurich*, c'est l'art de faire fortune.

Cette liberté illimitée de commerce n'est cependant point, comme on l'imagine, un avantage exempt d'inconvénient. Grâce à une concurrence affranchie de toute entrave, une foule de machines se sont élevées, qui n'ont pu trouver toutes une occupation suffisante ni un bénéfice assuré. La principale industrie du canton consiste en filatures de coton, et l'on en compte jusqu'à cinquante-sept; ce qui est beaucoup plus, m'a-t-on dit, que n'en comportent les besoins de la consommation, désormais réduite à la Suisse, par le systême de prohibition qu'ont adopté les puissances qui l'environnent. De là des embarras réels, une souffrance qui augmente de jour en jour ; et ce peuple était peut-être plus heureux lorsqu'il travaillait pour le compte des bourgeois de *Zurich*, que depuis que, travaillant pour lui-même, il s'est donné, dans ses besoins nouveaux,

des maîtres plus impérieux plus exigeans et bien moins aisés à satisfaire.

Les deux opinions différentes qui partagent aujourd'hui l'Europe, se trouvent ici en présence, comme partout, et s'agitent dans les hameaux aussi bien que dans les conseils de la république zurichoise. Ceux qui appellent à *Londres* la réforme parlementaire, qui proclament à *Naples* la constitution des Cortès, et qui invoquent la Charte à *Paris* (1), demandent à *Zurich* une représentation du peuple plus étendue : les mêmes gens ne se contenteraient probablement pas de la démocratie de *Zug* ou d'*Appenzell*. Ces gens là sont encore en minorité dans les conseils de *Zurich ;* des concessions salutaires, de justes égards pour toutes les prétentions raisonnables, une modération pleine de force et de dignité de la part de ceux qui administrent l'État, réduisent ici leurs adversaires au rôle ingrat d'une opposition légitime. Le clergé zurichois est, de même, imbu d'excellens principes politiques, comme il est doué de toutes les vertus de son état ; et son

(1) Je suis obligé de rappeler ici que j'écrivais cette lettre le 28 août 1820, époque voisine de celle où éclatèrent la révolution militaire de *Naples* et les troubles du mois de juin, à *Paris*.

chef actuel, l'*Antistes* Hess, maintient par l'autorité d'une vie irréprochable, aussi bien que par celle de son ministère, les anciennes doctrines d'une église que distingua de tout temps la pureté de ses mœurs et la sévérité de ses maximes.

Je ne crois pas que M. le conseiller Ustéri me reproche de le désigner ici comme le chef du parti démocratique; car il en est certainement l'homme le plus distingué. Je l'ai vu l'année dernière à *Lucerne*, pendant la session de la Diète; je l'ai revu cette année à *Zurich*, au milieu des loisirs de la vie privée, et je ne trahirai ni la reconnaissance, ni la vérité dans le portrait que je tracerai de cet homme d'État. Sous un extérieur vulgaire et une élocution pénible, au moins dans notre langue, M. Ustéri cache un grand fond de connaissances politiques, un esprit net, étendu, fertile en ressources. Partisan déclaré des idées nouvelles, il est très-versé dans l'histoire générale, non moins que dans celle de son pays; ce qui, partout ailleurs qu'à *Zurich*, pourrait passer pour une inconséquence; car, à qui ne cherche que des innovations sans règle et ne rêve que des institutions sans modèle, qu'est-il besoin des leçons de l'expérience et des exemples de l'histoire? Il est bien plus commode, en effet, pour

qui ne veut que façonner le présent à sa guise, de traiter le passé comme s'il n'avait jamais été, et il suffit souvent, pour être un grand politique, de ne rien savoir ou d'avoir tout oublié. Un autre mérite, ou, si l'on veut, un autre tort de M. Ustéri, est de joindre à des doctrines fort libérales une simplicité de mœurs vraiment antique, une vie pure, modeste, désintéressée; des missions importantes, de hautes dignités, n'ont ajouté qu'à sa considération personnelle, et peu d'hommes aussi ennemis de l'ancien ordre de choses, savent aussi bien se contenter de l'ancienne médiocrité.

Avec un esprit moins brillant, moins cultivé, peut-être, M. le Bourguemestre de Reinhard exerce, dans les conseils de *Zurich*, une influence plus sûre, plus étendue, digne, enfin, du rang suprême qu'il occupe à la tête de cette république et des éminens services qu'il a rendus à son pays. J'ai eu l'honneur de le voir et de l'entretenir familièrement; c'est sans contredit un des hommes de notre temps qui apprécient avec le plus de justesse l'état actuel de l'Europe, et qui savent le mieux discerner, dans le mouvement des partis contraires et dans la lutte des opinions extrêmes, les concessions qu'il est utile ou dangereux de faire à ce qu'on appelle l'esprit du siècle. La constitution sous

laquelle *Zurich* se repose à présent de ses longs malheurs, est en grande partie l'ouvrage de ce magistrat, et l'on y retrouve, en effet, l'empreinte de la modération et de la fermeté de son caractère. Avec des formes simples et mêmes communes, il a fait respecter dans sa personne la dignité de Grand-Landamman de la Suisse, comme il dirige actuellement le gouvernement de son canton ou préside aux délibérations de la Diète. Son grand sens, son flegme imperturbable, font de lui la hache des discours de M. Ustéri; mais ce qui lui assure des droits éternels à la reconnaissance et à la vénération de ses concitoyens, c'est d'avoir contribué plus efficacement que personne à l'établissement d'une constitution fédérative, qui maintient l'ancienne existence et les libertés particulières des divers États helvétiques, au lieu d'une constitution centrale, qui, soumettant la Suisse entière au pouvoir absolu de trois magistrats suprêmes et d'une assemblée unique, eût détruit sans retour les inégalités physiques et morales de l'Helvétie, et fait passer les Alpes elles-mêmes sous le niveau d'une uniformité absurde.

L'influence des idées nouvelles se fait pourtant remarquer à *Zurich;* mais c'est moins encore dans les formes de la constitution que

dans l'affaiblissement des mœurs. Cette ville, qui fut le siége de la réforme helvétique, en conserva plus long-temps qu'aucune autre l'esprit rigide et les principes sévères. L'âme de Zwingli semblait s'être perpétuée, aussi bien que sa dignité, jusque chez ses derniers successeurs, ou plutôt Zwingli lui-même n'avait pas cessé de diriger l'église qu'il avait fondée. On eût eu peine à décider, dans toutes les classes de citoyens, si c'était la croyance ou la conduite, qui se conformait le plus à la simplicité primitive. L'austérité des anciennes lois somptuaires durait encore à la fin du XVIIIe siècle. Les plus puissans citoyens respectaient dans leur personne, dans leurs vêtemens, dans toutes les habitudes de leur vie privée, le principe de cette égalité, qui n'était pourtant, même en ce pays, qu'une fiction politique. On ne voyait point de carrosses par la ville; les femmes s'abstenaient de pierreries; et la mode elle-même s'étonnait de subir, à *Zurich*, le joug qu'elle impose ailleurs. Nulle part, peut-être, l'adultère ne fut si sévèrement réprimé, et, toutefois, si rarement commis; la moindre liaison équivoque était punie d'une forte amende; et ceux qui se trouvaient dans l'impuissance de l'acquitter, étaient obligés de nétoyer les rues avec une marque sur le visage, doublement flétris de leur faute et

du châtiment qu'elle attirait à leur personne.

Telle est du moins l'idée que m'a donnée de l'ancien régime à *Zurich*, un homme qui doit bien le connaître, puisqu'il en est lui-même; un de ces hommes rares, que le temps semble avoir oubliés, et qui sont restés debout au milieu de la décadence des mœurs, comme ces colonnes isolées que l'on rencontre sur l'emplacement d'un temple antique. M. le conseiller Nüscheler est véritablement un Zurichois du premier âge de la réforme; une ferveur de zèle une rigidité de principes, un ton grave et solennel, et je ne sais quoi d'antique répandu sur toute sa personne, me l'ont fait considérer avec autant de vénération que de surprise. En l'écoutant, j'ai cru converser avec le XVIe siècle, de même qu'auprès de M. Meister, j'avais cru retrouver la société brillante et spirituelle du XVIIIe. Il m'a donné quelques-uns de ses écrits que je garderai toujours comme un des fruits les plus précieux de mon voyage.

Il n'est plus aujourd'hui question de lois somptuaires à *Zurich*, et le mot et la chose y sont également surannés. Le tribunal de réformation, dont l'incommode surveillance s'exerçait jadis avec tant de rigueur sur la vie privée des citoyens, a éprouvé le même sort que ces gothiques institutions. On ne voit plus, com-

me autrefois, le vice scandaleusement obligé de nétoyer les rues; on le relègue maintenant dans les salons. Au lieu d'être confondu avec les plus vils malfaiteurs, l'adultère est à présent enfermé pour quelques jours seulement, dans une prison honorable, et ne cesse pas du moins de se trouver en bonne compagnie. La séduction, dans les campagnes, autrefois contenue par des peines si sévères, n'a plus à redouter qu'une amende de deux louis; et le tribunal matrimonial, d'où les curés fulminent encore de vaines censures, n'a le plus souvent d'autre effet que d'ajouter le mépris de la religion à celui de l'honnêteté. Grâce à la liberté indéfinie du commerce, plus de mille cabarets se sont élevés dans tout le canton, et, d'un autre côté, par suite de la liberté indéfinie de conscience, les lectures publiques de la Bible ont été interdites au peuple. Le magistrat a pensé, fort sagement, sans doute, que dans un pays comme celui-ci, l'on ne saurait trop encourager la culture de la vigne, et, dans un siècle comme le nôtre, trop appréhender les progrès du fanatisme.

Malgré cet affaiblissement des mœurs, *Zurich* est encore une ville très-morale, en comparaison de ce qui l'entoure; et il n'existe peut-être pas de cité, grande ou petite, dans toute

l'Europe, qui ne profitât beaucoup d'acquérir ce qui lui reste. L'opinion, ce dernier frein qui contienne encore les mauvaises mœurs, quand la crainte de Dieu s'est affaiblie dans les cœurs, n'a presque rien perdu de son ancienne sévérité; les chefs de l'État lui sont soumis, dans leur conduite, comme les plus humbles des citoyens; c'est par-là, surtout, que se maintient ici l'égalité républicaine, et l'on m'a cité des exemples récens de magistrats recommandables par leur capacité et par leurs longs services, lesquels ont perdu leurs emplois pour des fautes qui mènent ailleurs à la fortune.

C'est encore par un reste des anciennes habitudes, plus peut-être que par un attachement véritable aux anciens principes, que les sexes continuent à *Zurich*, de vivre séparés et presque étrangers l'un à l'autre, si ce n'est dans l'intimité de la famille. J'ai vu dans un lieu public, où presque toute la population se trouvait réunie, des jeunes personnes de tout âge se promener ensemble, sans que jamais les groupes de sexe divers eussent l'air de se chercher, ou la pensée de se confondre. Il en est de même des réunions domestiques. Les coteries mâles ou femelles ont survécu à toutes les constitutions qui se sont succédées depuis vingt-cinq ans à *Zurich*; et l'apparition d'un homme au

milieu d'un cercle de femmes, y serait peut-être un événement aussi inouï, que pourrait l'être chez nous la violation d'un article de la Charte.

Je ne puis donc rien vous dire sur l'organisation intérieure de ces comités femelles, où je n'ai point pénétré. Le jeu, les caquets et la médisance, tiennent sans doute beaucoup de place dans leurs amusemens; car, je ne crois pas qu'il existe à cet égard de ville privilégiée. Je soupçonne aussi que l'on s'y ennuie à plaisir; et j'ai été bien tenté de plaindre ces pauvres femmes, en songeant que, réduites à se plaire entre elles, elles ne respirent jamais le parfum de la galanterie que dans la pipe de leurs maris.

Il existe pourtant quelques maisons où la sociabilité a pénétré, et où hommes et femmes se réunissent pour mêler et jeter ensemble des cartes sur une table verte. J'ai été conduit dans l'une de ces maisons, où l'on ne rit guère plus que dans les autres, mais où l'on joue; et j'ai joué moi-même, pour faire au moins à *Zurich*, ce que je ne fais point à *Paris*.

Quant aux sociétés d'hommes, c'est tout différent. Il y règne une liberté d'action et de discours tout à fait républicaine. Deux ou trois chaises au plus forment l'ameublement d'un salon, où se tiennent douze à quinze personnes, attendu que l'on s'y promène, en arpentant la chambre

en long et en large, comme sur la place publique. Une autre pièce non moins apparente, mais bien plus utile, de cet ameublement, c'est une longue rangée de pipes suspendues tout auprès de la porte, sans doute afin d'indiquer que c'est la première chose qu'on doive prendre et la dernière qu'on doive quitter. En effet, immédiatement après les salutations accoutumées, chacun va se pourvoir d'un instrument, qui, nulle part peut-être, n'est d'un usage aussi général et d'une ressource aussi efficace, pour animer la conversation et pour en remplir les lacunes. Vous vous doutez bien que, parmi des promeneurs ainsi armés, l'entretien ne court jamais le risque de devenir trop vif ou trop sérieux; on se forme par petits groupes, qui marchent et se coudoient régulièrement; on est d'ailleurs dispensé de tous frais d'imagination, ou de gaieté, et l'on a toujours assez d'esprit, quand on fume. De là, des conversations particulières, tantôt bruyantes, tantôt silencieuses, dans tous les coins à la fois; des propos vingt fois rompus et repris au milieu des nuages de fumée, qui se croisent de même dans tous les sens et s'épaississent de moment en moment; et, comme pour ajouter au désordre d'un pareil entretien, un mélange perpétuel de mots et de sons divers, et de phrases commencées en français, qui se

terminent en allemand, ou, ce qui est presque l'équivalent, en une bouffée de tabac.

On apporte le goûter, qui réunit un moment tous les esprits, je veux dire tous les appétits. Ce goûter, repas intermédiaire entre le dîner et le souper, consiste en fruits, en pâtisseries, en fromages de toute espèce, en saucissons très-épicés; le tout, largement abreuvé de thé et des vins les plus âcres de tout le pays, c'est-à-dire de toute la Suisse. Vous concevez bien qu'après cette légère collation, la conversation ne prend pas une allure beaucoup plus vive. La fumée redouble, et devient bientôt insupportable, même pour ceux qui l'exhalent, qui, suffoquent en parlant et ne peuvent déjà plus se voir, quoiqu'ils se répondent encore. On se dit enfin adieu, et l'on se quitte pour aller souper. En général, les Suisses, et surtout les Zurichois, mangent beaucoup. Tout le monde ici fait ses quatre repas; c'est peut-être même l'article de la constitution, sur lequel on se montre le plus régulier, de quelque coterie qu'on soit, à quelque parti qu'on appartienne; et l'on doit croire que ces gens-là ont tous une bien forte tête, à en juger d'après leur estomac.

Les Zurichois n'ont guère d'autres amusemens que ceux dont je viens de vous tracer une légère esquisse, et dont je puis parler en

connaissance de cause. Cependant, un goût très-répandu chez eux, est celui de la musique, dont, au témoignage de M. Meister, le docteur Gall a trouvé sur la plupart de leurs crânes l'organe parfaitement caractérisé. Sans recourir à une pareille preuve, il est facile, même à un étranger, de s'apercevoir de cette disposition générale, et les Zurichois ont en cela d'autant plus de mérite, que leur langage est certainement l'un des moins harmonieux qui se parlent dans toute la Suisse. La prononciation en est même tellement rude, qu'il leur est presque impossible d'articuler un son sans faire une grimace ; et j'ai cru plus d'une fois entendre jurer le peuple, quand il chantait. Je ne sais si c'est à ce défaut de la langue, qu'il faut attribuer un autre désavantage non moins sensible à *Zurich*. Les femmes ne m'ont point paru jolies, et l'expression de leur langage n'est guère propre à corriger celle de leurs traits. Toutefois, je me hâte d'ajouter que si j'avais vécu au milieu d'elles, j'en aurais pris peut-être une idée plus favorable et plus juste; mais si je n'ai pu les juger que superficiellement et comme à la dérobée, est-ce ma faute ou bien la leur?

Quoique les spectacles ne soient pas expressément défendus par les lois, ces sortes de divertissemens sont néanmoins rares à *Zurich*. Le

peuple même de la campagne ne danse que pendant huit dimanches de l'année, dans le temps des moissons et des vendanges. Les concerts sont plus fréquens à la ville, à cause de ce goût pour la musique dont je parlais tout à l'heure. Cependant, un opéra italien, que j'avais vu à *Lucerne*, ne put obtenir des magistrats, pendant que je me trouvais à *Zurich*, la permission de donner quelques représentations. Il était pourtant détestable et conséquemment bien digne d'être toléré; à moins que l'ennui ne soit mis ici au rang des vices qui corrompent les États; et, sur ce pied-là, ce qui serait innocent à *Paris* pourrait bien être dangereux à *Zurich*.

Je n'en finirais pas sur *Zurich*, si je voulais vous rapporter tout ce que j'ai remarqué d'agréable, d'instructif, et surtout d'honorable pour cette ville; mais il faut un terme à tout, même aux éloges les plus légitimes; et cette lettre est déjà si longue, que je crains qu'elle ne le paraisse, même à *Zurich*.

Je suis, etc.

LETTRE XXV.

AU MÊME.

Arau, ce 30 août.

La ville et le château de Baden. — Ruines du château de Hapsbourg.— Arau, chef-lieu du canton d'Argovie; M. Zschokke. — Détails sur la révolution helvétique de 1798; M. de Laharpe; insurrection du pays-de-Vaud; dernière Diète helvétique, à Arau; M. Ochs; conclusion.

Permettez-moi, mon ami, de passer sur les détails de mon voyage de *Zurich* à *Arau*, aussi rapidement que sur la route même que j'ai suivie. Je ne ferai une courte pause qu'à *Baden*, où je me suis arrêté quelques instans, moins pour y visiter des bains, célèbres dès le temps des Romains, ou pour y voir quelques vestiges

d'antiquité, que pour y contempler un des plus charmans paysages de la Suisse. Le mont qui domine la ville de *Baden*, au couchant, est surmonté des vieilles ruines du château des Baillifs, détruit dès 1712; c'est le seul objet qui attriste l'aspect de cette riante nature, ou qui du moins rappelle, au milieu des douces émotions qu'elle excite, l'image des fureurs des hommes.

C'est encore une autre ruine qui dispose l'âme à des réflexions sérieuses, que le vieux château de *Hapsbourg*, qu'on aperçoit à quelque distance de *Baden*, dans une situation mélancolique, et dont la vétusté et l'abandon contrastent avec l'éclatante verdure et l'incomparable fraîcheur du paysage qui l'environne. Ainsi donc, toute la puissance de la maison d'*Autriche* n'a pu défendre son berceau contre les outrages du temps; l'antique domaine de cette maison, qui occupe le premier trône de l'Europe, croule maintenant de toutes parts; et la cabane du paysan de l'*Argovie*, dont le vaste toit de chaume ombrage au loin la terre sur laquelle il s'appuie, couvre encore aujourd'hui le sol qu'elle occupait au temps des Rodolphe et des Albert.

J'ai passé deux jours à *Arau*, le chef-lieu de ce canton d'*Argovie*, formé en 1798 d'un des

principaux débris de la puissance bernoise. La situation d'*Arau*, dans une plaine vaste et fertile, enceinte par le *Jura*, est aussi favorable au commerce qu'à l'agriculture; et la manière dont cette ville est bâtie, son étendue, sa population, attestent que ces deux sources de la richesse publique y coulent avec une égale abondance.

Je ne vous parlerai cependant point des fabriques de ce pays, ni de ses manufactures de toiles, ni de sa fonderie de canons, ni même de ses ateliers de libéralisme. Les presses de M. Sauerlænder réclameraient à ce dernier titre l'honneur d'une mention particulière; car *Arau* est le siége de la démocratie helvétique; sa *Gazette* en est la trompette, et M. Zschokke, qui la rédige, en est l'oracle et le héros.

J'étais curieux de connaître ce M. Zschokke, l'un des hommes de notre siècle et de la Suisse, qui ont le plus gagné à ce genre nouveau de spéculations qu'on appelle *idées libérales*, et qui ont trouvé moyen, en entrant pauvres et obscurs dans une révolution, d'en sortir riches et considérés. Il m'a semblé que ma visite ne le surprenait pas agréablement; du moins, ne devait-il guère s'y attendre, d'après la manière dont il avait annoncé mon voyage dans son officieux journal. Je m'abstiens, par égard pour

les lois de l'hospitalité, de parler de sa personne; mais je ne crois pas qu'il m'accuse de calomnier sa maison, en assurant qu'elle est charmante, et qu'il n'est pas d'aristocrate, fût-il du *Petit Conseil* de *Berne*, qui ne s'y trouvât fort agréablement logé.

Une circonstance dont il est inutile de vous entretenir, m'a rendu trop pénible le séjour d'*Arau*, pour que j'aie pu m'y livrer à des pensées qui ne fussent tristes comme mon âme. Et quel lieu, d'ailleurs, plus propre à inspirer des pensées douloureuses, que celui où l'antique et vénérable édifice des libertés helvétiques, au moment même où il venait d'être rajeuni par une restauration nouvelle, tomba sous le marteau libéral, et vit s'élever sur ses débris l'arbre sanguinaire de la liberté française?

Peut-être ne savez-vous pas, mon ami, comment fut conçue et dirigée cette révolution de la Suisse, atroce et ridicule parodie de la nôtre; car les leçons de l'expérience récente de nos pères sont déjà presque effacées de la mémoire de leurs enfans. Que dis-je? une génération, innocente des crimes, aussi bien qu'étrangère aux malheurs qui ont entouré son berceau, mais enivrée au collége d'idées républicaines, et prenant déjà ses souvenirs pour des espérances, se montre impatiente, au sortir des jeux de son

enfance, de s'exercer à ceux d'une révolution, et semble ne chercher, en refaisant l'histoire de nos troubles, qu'un moyen plus court de l'apprendre. Quoi donc de plus utile, que de remettre sous ses yeux quelques-uns des traits qui signalèrent cette révolution helvétique, l'un des actes les plus profondément pervers de la politique de ce Directoire, dont l'histoire a déjà dit, qu'il ne rechercha la haine de ses voisins que comme un dédommagement du mépris qu'il inspirait à la France? Je rappellerai les faits sans passion, et je parlerai des hommes sans crainte. Deux de ces hommes qui prirent aux agitations de la Suisse la part la plus active, vivent encore, et mon intention n'est pas de les troubler dans le repos dont ils jouissent. En passant l'année dernière à *Lausanne*, je n'y ai point vu M. de Laharpe, dont les vertus privées s'accommodent mieux de la retraite, où il vit actuellement, que de l'éclat des dignités républicaines; demain, je serai à *Bâle*, et j'en partirai sans voir M. Ochs (1); mais leurs noms appartiennent à l'histoire, et l'histoire appartient à tout le monde.

(1) Dans l'intervalle qui s'est écoulé entre mon voyage et la publication de ces *Lettres*, M. Ochs a cessé de vivre; mais quoiqu'il soit désormais entré tout entier dans le domaine de la postérité, je n'ajouterai ni ne changerai rien à ce que

Les premières semences de la révolution, cultivées long-temps aux deux extrémités de la Suisse, par des réfugiés vaudois, des bannis de *Genève* et des courtiers de *Bâle*, avaient enfin produit les fruits amers qu'on se proposait d'en recueillir. Mais la présence d'un honnête homme, qui avait jusqu'alors endormi la prudence d'une nation, devenait trop embarrassante. M. Barthélemy fut rappelé et passa en soupirant de sa retraite de *Bâle*, au palais du *Luxembourg*, et, bientôt après, du palais du *Luxembourg*, dans les déserts de la *Guiane*. Dès ce moment, affranchi d'un reste de pudeur, comme de son seul ennemi, le Directoire fit marcher en Suisse la corruption, dans la personne de ses agens, pour y applanir la route à ses armées; Mengaud, courrier de Brune, fut le Popilius précédant le Scipion du Directoire; et jamais, en effet, gouvernement plus vil ne fut plus fidèment représenté.

L'agent français préluda quelque temps par des outrages à des attaques plus sérieuses; demande de livrer les bannis français, que, par une atroce

j'en ai dit; je ne ferai qu'une seule observation : M. Ochs est mort paisible à *Bâle;* et le général d'Erlach a péri massacré par la main de ses compatriotes, et l'avoyer Steiguer est mort dans l'exil : ô justice de Dieu!

inconséquence, on proscrivait *par décret* et réclamait comme émigrés; demande de dépouiller les officiers suisses de leur croix de Saint-Louis, comme fauteurs de conspirations; demande d'expulser l'ambassadeur anglais, sans autre raison, qu'une volonté tyrannique; rien n'étonna l'audace du Directoire, rien ne lassa la patience des Suisses. Eh! que ne pouvait-on pas en effet exiger d'une nation, qui laissait fumer depuis cinq années sans vengeance le sang de ses enfans, massacrés au pied du trône qu'ils avaient juré de défendre?

Pendant qu'une prudence pusillanime épuisait ainsi, dans les conseils helvétiques, tous les caprices d'une domination superbe, *Berne* et la Suisse entière se flattaient encore de maintenir une impraticable neutralité; et déjà la sentence des États neutres était écrite en traits de sang, par la main de Buonaparte, sur les murs de *Gênes* et de *Venise*.

Le 16 décembre 1797, le ministre du Directoire (1), accréditant auprès de la Diète le citoyen Mengaud, exprimait des *vœux sincères pour la prospérité du louable corps helvétique;* et, le 15 décembre, une armée française envahissait la partie helvétique de l'évêché de *Bâle*,

(1) Talleyrand-Périgord.

publiant partout sur son passage les droits de l'homme, c'est-à-dire, les droits du pillage, du parjure et de la force.

Des insurrections fomentées par des agens français éclatent dans le canton de *Berne;* des prédicateurs de révolte sont traduits devant les tribunaux de leur pays; aussitôt Mengaud déclare que la république française prend sous sa protection ces bandits que la loi va frapper, et, dans sa naïve impudence, il déclare à la Suisse et à l'Europe, que des scélérats dignes de la corde sont les *amis de son gouvernement.*

De fausses chartres sont alléguées par des bannis vaudois, à l'appui de libertés réelles; de faux traités sont invoqués par de faux représentans; et c'est à l'aide de ces pièces fabriquées, de ces actes apocryphes, dignes élémens de la diplomatie du Directoire, que l'on procède à l'affranchissement du pays de *Vaud.* Un ancien avocat de *Lausanne*, devenu successivement, en Russie, précepteur d'un prince, puis colonel, puis général, rédige des *pétitions;* un ministre en compose un *rapport;* le Directoire lance un *décret;* et le général Ménard, armé de ces pétitions, de ce rapport et de ce décret, qui ne sont, au fond, qu'une même chose et une même œuvre de corruption et de mensonge, envahit une na-

tion amie, viole un territoire neutre, abolit une souveraineté légitime, et proclame sur les débris des droits les plus saints, la fidélité aux sermens, la bonne foi du gouvernement français et la générosité du Directoire.

C'était alors que, réveillés de leur longue léthargie, les députés des XIII cantons s'assemblaient à *Arau* pour procéder au renouvellement de leur antique alliance. *Bâle* seule, devenue le comptoir et l'atelier de la révolution, refusa de prendre part à cette cérémonie auguste. Ainsi, par une sorte de calcul bien conforme au génie de la Bourse et à l'esprit du commerce, admis un des derniers dans la ligue helvétique, ce canton fut le premier à la quitter.

On se rappelle encore en Suisse et même à *Arau*, l'enthousiasme avec lequel fut prêté, par les députés des cantons, le serment de rester fidèles au pacte de leur vieille confédération. Ce serment, qui semblait reporter la Suisse aux beaux jours de son histoire, au berceau de son indépendance, au champ du *Grütly*, à l'âge de Guillaume Tell, était à peine accompli, que déjà l'arbre de la liberté s'élevait dans le canton de *Bâle*. Bientôt l'insurrection, excitée à la fois sur tous les points, éclate à *Arau*, sous les yeux mêmes de la Diète; Mengaud y arrive, escorté par des hussards, comme pour mettre

aux prises la révolution française et la liberté helvétique. Dans cette lutte trop inégale, la Diète cède, fuit devant un aventurier; et le lendemain de sa retraite, le 1er février, l'arbre de la liberté est aussi planté à *Arau*, sur la place même où, six jours auparavant, le serment du *Grütly* avait été renouvelé par les députés de la Suisse. Était-ce donc la peine de remonter jusqu'au XIVe siècle, pour revenir si rapidement au nôtre?

Pendant qu'une constitution nouvelle, composée à *Paris* par Ochs, grand tribun de *Bâle* et le principal artisan de tous ces désordres, arrivait en poste à *Bâle* et circulait en Suisse à la pointe des baïonnettes françaises, le sénat de *Berne*, ce sénat si long-temps renommé par la vigueur et l'énergie de ses conseils, mais alors ferme seulement dans sa timidité et imperturbable dans sa peur, cherchait, en cédant à l'orage, des moyens de le conjurer. Persuadé que le meilleur de tous, pour désarmer son ennemi, était de désarmer ses défenseurs, et que ce serait fortifier le pouvoir que de l'abdiquer, le sénat de *Berne* annonça de lui-même au peuple frémissant de l'apprendre, le renversement d'une constitution que personne n'avait demandé d'abolir, et le redressement de griefs dont personne ne s'était plaint. Cet exem-

ple de faiblesse, imité par les cantons de *Lucerne*, de *Fribourg*, de *Soleure* et de *Schaffouse*, y produisit des effets tout semblables. On vit, dit un historien contemporain (1), dans les trois premiers de ces cantons, les paysans se révolter contre les innovations et réclamer séditieusement le maintien de leurs anciennes lois : spectacle étrange, et que notre siècle pouvait seul donner au monde, d'un peuple tout entier soulevé pour défendre son gouvernement, contre ce gouvernement lui-même!

Je vous ai parlé, dans mon premier voyage, des résultats qui avaient couronné cette savante politique des conseils de *Berne*. *Berne* négociait encore le 28 février avec Brune, et, le 5 mars, Brune était déjà entré à *Berne*, sur les corps de tous ceux auxquels il apportait *la liberté, l'égalité et la mort*. J'ajouterai un trait qui peindra mieux que de vaines paroles, les sentimens de ce peuple, digne de chefs plus habiles et d'un sort plus heureux. *Dix* malfaiteurs, que les insurgés du pays de *Vaud* avaient délivrés à *Yverdun*, aimèrent mieux aller reprendre leurs fers à *Berne*, que d'entrer dans les rangs de leurs libérateurs. *Deux cents* dé-

(1) Mallet-du-Pan, *Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétiques*, pag. 126.

tenus, dont le général Schauenbourg sollicitait l'élargissement et à qui on laissa le choix, ou d'aller le joindre, ou de retourner dans leurs anciens domiciles, ou de concourir à la défense de l'État, acceptèrent tous ce dernier parti, et la plupart se firent tuer par ceux qui prétendaient les délivrer. Ainsi des forçats mêmes refusaient le bienfait de la liberté française, et l'horreur de notre démocratie s'était réfugiée jusque dans les prisons de *Berne!*

Puissent ces souvenirs être éternellement présens à la pensée des Suisses! et puissent-ils, en travaillant à cicatriser les plaies que notre révolution leur a faites, ne jamais perdre de vue que la liberté qu'ils ont reçue de leurs pères, calme, innocente et paisible, est préférable à la liberté ivre de sang, que cette révolution a promenée dans tous les carrefours de l'Europe!

Je suis, etc.

LETTRE XXVI.

AU MÊME.

Bâle, ce 3 septembre.

Situation de Bâle; le Grand et le Petit Bâle; horloge singulière. — Juifs exclus de Bâle; observation générale à ce sujet. — Commerce de Bâle; fabriques de rubans dans tout le canton. — La cathédrale de Bâle; le Platz; tombeaux d'hommes illustres. — Salle du Concile de Bâle. — La Bibliothèque publique; Érasme; Holbein. — L'Université de Bâle déchue de son ancienne splendeur. — Ruines d'Augst. — Bataille de Saint-Jacques. — Démolition du fort d'Huningue; réflexions à cet égard.

La ville de *Bâle* est située au nord de la grande chaîne du *Jura*, qui forme la barrière septentrionale de la Suisse : ce qui ne veut pas dire qu'elle soit située hors de la Suisse; et ce-

pendant, à la rigueur, des banquiers, des agioteurs et des courtiers de commerce ne tiennent guère plus aux mœurs de la Suisse, que le territoire de *Bâle* au sol helvétique.

La ville de *Bâle* s'élève sur les deux rives du Rhin; le *Grand Bâle*, qui couvre la rive gauche, est la portion la plus antique et la plus considérable de la cité. Un seul pont forme la communication du *Grand* et du *Petit Bâle;* c'est à l'une des extrémités de ce pont qu'est placée cette horloge, si célèbre jadis entre toutes les horloges de la chrétienté, à l'égard desquelles elle se trouvait constamment en avance d'une heure. Je ne sais si c'est pour soutenir l'honneur ou pour suivre l'exemple de son horloge, que la ville de *Bâle* donna la première le signal de l'insurrection helvétique. Quoi qu'il en soit, cette horloge est maintenant remise à l'heure; et tels sont à *Bâle* les progrès de la civilisation, que cette importante opération y a été entreprise et achevée sans occasioner une émeute.

La révolution n'a pourtant pas détruit tous les préjugés à *Bâle*; et, par exemple, j'ai vu dans la petite ville cette vieille et grotesque figure tirant la langue, qui charme encore au XIXe siècle les yeux des Bâlois, comme elle les charmait au XVe. Peut-être faudra-t-il, pour

abolir ce monument gothique, une insurrection nouvelle.

Quoique, depuis la révolution, bien des gens de toute sorte, et même des catholiques, aient été tolérés à *Bâle*, les Juifs continuent encore d'en être exclus : ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait point de Juifs à *Bâle*, mais bien que la banque s'y fait exclusivement par les Bâlois.

Généralement, il existe en Suisse une grande aversion à l'égard des Juifs, et les cantons réformés les repoussent aussi bien que les catholiques. J'en ai vu quelques-uns à *Schaffouse*, un jour de foire; mais ils en étaient partis avant le coucher du soleil. Un Juif qui serait trouvé de nuit à *Schaffouse*, s'y exposerait à des châtimens sévères : il semble qu'il ne leur soit permis d'exercer leur innocente profession qu'à la clarté du jour.

Un usage antique, qui s'est également perpétué à *Bâle*, à travers toutes les vicissitudes du commerce, toutes les variations du change et tous les progrès de la civilisation, c'est celui d'attacher extérieurement à chaque fenêtre un miroir destiné à réfléchir tous les objets, et surtout à reproduire au salon toutes les figures qui se succèdent dans la rue. L'étonnement que cause à l'étranger cette innombrable quan-

tité de miroirs, signes non équivoques de l'innocente curiosité des dames de *Bâle*, n'en est sans doute pas pour elles le moins agréable assaisonnement. Mais cette surprise diminue et fait presque place à la compassion, lorsque l'on songe que dans les longues absences de leurs maris, dont toute la vie s'écoule à leur comptoir ou à la Bourse, ces dames n'ont guère en effet d'autre distraction que leur miroir, ni d'autre ressource contre leur solitude domestique, que le spectacle de ce qui se passe dans la rue. Ces miroirs ont un autre avantage : les mœurs étant encore assez sévères à *Bâle*, pour que les réunions d'hommes et de femmes y soient rares et à de longs intervalles, les dames, au moyen de ces images qui se succèdent sans cesse devant leurs yeux, peuvent se procurer sans peine et sans scandale la société qui leur plaît, et n'ont en quelque sorte, pour avoir leur salon toujours rempli, qu'à ne jamais quitter leur fenêtre.

La banque est le principal commerce de *Bâle;* ses manufactures de toiles sont peu florissantes; celles de bonneterie sont à peu près tombées; mais ses fabriques de rubans prennent de jour en jour plus d'activité, et deviennent une branche de revenus presque générale pour tout le canton. On y trouverait à

peine un paysan qui n'eût chez lui un métier à rubans, ou même une ferme qui ne fût un atelier. Je ne sais jusqu'à quel point l'extrême extension donnée à ce genre d'industrie est favorable ou nuisible aux habitans du canton de *Bâle*. Il est certain qu'elle y répand dans les campagnes un peu plus d'aisance, et aussi un peu plus d'amour pour le gain. D'un autre côté, j'ai ouï dire que les belles vallées de ce canton se ressentent déjà, à leur préjudice, de l'invasion de cette industrie étrangère, et que l'art de faire des rubans s'y perfectionne aux dépens de la valeur des terres, de la qualité des pâturages et de la santé des hommes. Ces considérations mériteraient peut-être d'entrer pour quelque chose dans le calcul des négocians de *Bâle*, s'il n'était encore plus dans le génie de ce siècle d'estimer tout en francs ou en livres sterlings, et de réduire les hommes à la condition de machines, pour les échanger plus aisément contre des écus.

Bâle renferme de beaux édifices publics et particuliers, et généralement, cette ville, bien bâtie et habitée par une population active, aisée, industrieuse, doit être un séjour agréable. C'est la plus grande ville de toute la Suisse; et, si *Genève* l'emporte de beaucoup par sa population, c'est à coup sûr pour *Bâle* un avantage

de plus, que ses habitans ne soient pas entassés les uns sur les autres, comme des fourmis ou comme les citoyens de *Genève*.

Il y a devant le *Münster-Kirche*, ou la cathédrale, une fort belle place qu'on appelle le *Platz*, et cette place, qui aboutit à une terrasse très-élevée au-dessus du Rhin, jouit d'une vue superbe sur ce fleuve, sur la ville qu'il traverse, et sur l'Allemagne, vers laquelle il se retourne brusquement, comme satisfait d'avoir gardé jusque-là la frontière de l'Helvétie et le pays de la liberté. La cathédrale de *Bâle*, édifice du XIe siècle, n'est guère remarquable que par la pierre rouge dont elle est bâtie, et qui produit l'effet d'un enduit ou d'une couleur appliquée à dessein, illusion qui se présente ici d'autant plus naturellement que la plupart des maisons de *Bâle* sont ainsi peintes à l'extérieur; quelques-unes conservent même encore des peintures de la main de Holbein: c'est en barbouillant les murs de sa patrie, que ce grand artiste s'était exercé à décorer les palais des rois.

Je me trompe, en disant que la cathédrale de *Bâle* est peu remarquable en elle-même; elle possède les cendres d'Érasme, ornées d'une éloquente inscription de son ami Ammerbach. Aucune autre église, en Suisse, ne renferme, d'ailleurs, autant de monumens d'hommes il-

lustres. J'ai passé une journée entière à parcourir, dans cette religieuse enceinte, les tombeaux des Oecolampade, des Grynæus, des Bauhin, des Buxtorff, des Froben, des Wettstein, des Hoffmann, des Passavant, des Bernoulli; et quel luxe d'architecture vaut ce luxe d'épitaphes, qui ne recommandent ici que le savoir ou le génie? On a fait un livre, rien qu'avec les épitaphes de ces anciens Bâlois (1); et ce n'est pas insulter les Bâlois actuels, que de dire qu'il y a plus de mérite enseveli dans leur cathédrale, qu'il n'en existe à présent dans toute leur ville: car, de quelle ville ou de quel peuple ne pourrait-on pas dire aujourd'hui la même chose?

Tout près de la cathédrale, est la salle où se tinrent les conférences du fameux Concile de *Bâle*. Il n'y reste plus maintenant que les bancs de bois sur lesquels étaient assis les Pères du Concile, et que l'on a soigneusement conservés, sans doute par égard pour les flots d'encre théologique dont ils sont encore tout tachés. On me conduisit, au sortir de cette salle, dans une pièce voisine, où se faisaient jadis les lectures et les exercices publics de l'Université, et j'ai

(1) *Basilia sepulta, auctore* J. Toniola, *Basil.*, in-4°, 1661.

remarqué sur l'un des pupîtres de bois qui garnissent cette pièce, un profil d'Érasme, d'une ressemblance parfaite, tracé par le coûteau malin d'un écolier.

J'ai visité la bibliothèque de *Bâle*, qui est encore la plus considérable de toute la Suisse, bien que, dans ce siècle des lumières, les bourgeois de *Bâle* négligent tout à fait de l'enrichir. C'est-là surtout qu'on est environné des souvenirs d'Érasme, que rien ne rappelle plus ailleurs, dans cette ville qu'il aima tant, où il voulut vivre et où il revint mourir; c'est là qu'on trouve le portrait de ce grand homme, par Holbein, chef-d'œuvre où la naïveté du pinceau s'unit à la finesse de l'expression; plusieurs lettres manuscrites de sa main; un exemplaire de son *Éloge de la Folie*, chargé sur les marges de dessins à la plume du même peintre; son testament, son écritoire, son cachet, sa plume, respectables monumens de son génie, qu'on a d'autant plus de raison de conserver ici, que, dans le reste de *Bâle*, Érasme a cédé la place à Barême.

Tous les hommes illustres, dont les cendres reposent dans la cathédrale, revivent ici dans des images qui doivent avoir le mérite de la ressemblance; car elles ont bien le caractère du temps. Vous auriez partagé, mon ami, le sen-

timent de respect avec lequel je m'inclinais devant ces vénérables figures, à l'aspect de ces hommes qui furent les flambeaux d'une université, long-temps renommée pour l'une des premières de l'Europe. Mais hélas! à présent, cette université est à peu près défunte comme eux, ou du moins elle ne jette plus qu'une clarté faible et mourante. Des comptoirs ont remplacé à *Bâle* les bancs de l'école; les muses grecques et latines n'y parlent plus que le langage de la Bourse, et les descendans des Mérian, des Socin, des Passavant, ne savent faire que la banque. Que dis-je? les géomètres eux-mêmes ne comptent plus à *Bâle*, que des écus; Euler attend encore un successeur dans la ville qui le vit naître; et le dernier des Bernoulli n'aura probablement pas d'héritier; et que l'on ose encore contester ici le progrès des lumières!

Si vous exceptez la cathédrale et la bibliothèque, vous ne rencontrerez presque rien à *Bâle* qui ne soit tout à fait digne du siècle où nous vivons; mais on trouve encore dans ses environs quelque chose d'antique; et combien peu de villes ont encore aujourd'hui cet avantage!

J'ai visité, à deux lieues de *Bâle*, les ruines de l'ancienne *Augusta Rauracorum*, maintenant appelées *Augst*; car, tel était le génie de

Rome, que les monumens de sa langue n'étaient pas moins indestructibles que ceux de sa puissance. Ces ruines ne consistent qu'en un amas informe de débris provenant d'un théâtre, en un autre monceau appartenant au temple de la divinité du lieu, en quelques fûts de colonne brisés et couchés sur le sol, et en des restes d'aquéduc : tout cela ne vaut guère à présent la peine d'être visité par des voyageurs qui cherchent des impressions ou des connaissances; car, à qui ne veut que méditer sur la grandeur des Romains, l'Europe entière ne suffit-elle pas? et pour qui veut les connaître, leurs livres ne sont-ils pas partout?

Mais un souvenir que les Romains eux-mêmes auraient envié aux temps modernes, c'est hors des murs de *Bâle* et plus loin encore des ruines d'*Augst*, qu'il faut à présent le chercher; c'est dans ce cimetière de *Saint-Jacques*, théâtre du plus héroïque fait d'armes dont s'énorgueillissent les fastes helvétiques. Je ne redirai pas les détails de cette admirable action; j'aurais peur de l'affaiblir en la racontant, ainsi que tous ceux qui l'ont décrite. Le seul Æneas Sylvius, qui se trouvait alors à *Bâle*, où il était secrétaire du Concile, a peint le dévouement de ces seize cents Suisses, d'un mot presque aussi énergique que leur courage : *Ils*

ne succombèrent que parce qu'ils s'étaient épuisés à force de vaincre. Jusqu'à ce jour, cependant, aucun monument n'a consacré sur le champ de bataille de *Saint-Jacques* le souvenir des héros qui s'immolèrent pour leur pays; le vin qu'on y recueille et qu'on nomme encore à présent le *sang des Suisses*, est la seule libation qu'on y ait offerte à leur mémoire : ah! que ne m'est-il permis de croire que j'y portai moi-même un plus digne hommage, les larmes d'admiration d'un Français!

Sans cette décadence des études littéraires, qui m'a affligé à *Bâle*, je me serais fort bien trouvé de mon séjour dans cette ville, et je n'en aurais emporté que des souvenirs et des impressions agréables. J'y ai vu des hommes fort instruits et fort aimables, qui soutiennent seuls encore l'honneur de leur antique université, et j'aurais passé des jours entiers dans le cabinet de M. Haas, digne héritier de M. de Mécheln et digne successeur des Froben. Mais, vous le dirai-je? une image importune, celle des remparts détruits d'*Huningue*, m'a constamment poursuivi dans ce pays; et ce n'était qu'en soupirant que je détournais mes regards du spectacle de cette plaie si récente de la France, pour les fixer sur celui de la prospérité de *Bâle*. Eh! quelle crainte pouvait donc encore inspirer à ses paisibles ha-

bitans, un monument qui ne devait plus servir qu'à la sécurité de la France? En quoi les souvenirs de la grandeur de Louis XIV troublaient-ils le repos et l'industrie des Bâlois? Les ruines d'*Huningue* sont-elles donc pour ce peuple un plus sûr rempart que l'amitié de la France? *Bâle* est-elle en effet mieux défendue, depuis que nos frontières sont découvertes, et son indépendance plus assurée, depuis que ses citoyens ont mérité notre haine? Était-ce bien en portant le dernier coup au malheur de son plus ancien allié, que la Suisse s'apprêtait à resserrer les nœuds de cette noble confraternité d'armes, commencée sur le champ de bataille de *Saint-Jacques* et scellée depuis dans cent combats? Était-ce ainsi que les Suisses du XVe siècle savaient combattre les Français, ou bien, est-ce ainsi que les Suisses du XIXe siècle savent les servir et les défendre?

Je suis, etc.

LETTRE XXVII.

A M. NICOLLET.

Saint-Martin, ce 7 septembre.

Courtes réflexions sur Genève. — Coup-d'œil général sur le Faucigny; Bonneville; Cluse; Aspect charmant de cette dernière ville; jolie vallée de Maglan; cascades de Lüe et du Nant-d'Arpenas. — Saint-Martin; vue admirable de la chaîne du Mont-Blanc.

En vous adressant, mon ami, le récit de mon excursion à *Chamouny* et au *Simplon*, je n'ai pas la prétention de vous apprendre rien de bien neuf sur ces Alpes de la *Savoie*, au pied desquelles vous êtes né et que vous connaissez si bien. Mais je vous dois à plus d'un titre l'hommage de mes observations, ou plutôt, pour éviter entre amis ce terme fastueux d'hommage, je vous confie mes impressions, comme à

l'homme qui les a souvent éprouvées et qui peut le mieux s'y reconnaître.

Je ne vous dirai rien de *Genève*, où je n'ai fait d'ailleurs que passer. Vous n'approuvez point le jugement que j'ai porté de cette ville et de ses habitans : c'est pour moi un juste sujet de me défier de mes premières impressions; aussi, me garderai-je bien de jeter sur *Genève* un second coup-d'œil, qui pourrait être aussi téméraire, dût-il lui être plus favorable que le premier. Vous aimez les Génevois, et c'est, je vous l'avoue, la meilleure raison que j'aie trouvée jusqu'ici pour les aimer moi-même.

Je conviendrai pourtant que les environs de *Genève*, particulièrement du côté de *Nyon* et sur toute la rive occidentale du lac, m'ont paru charmans. C'est un amphithéâtre de collines, de retraites champêtres, de bosquets, où l'art se montre peut-être un peu trop, mais où la nature a étalé un luxe qui efface le sien, ou pour mieux dire, qui le justifie; et ce lac, dont le cristal si pur n'a jamais réfléchi de si agréables objets; et ces monts sourcilleux qui encadrent ce riant tableau; et ces glaces éternelles du *Mont-Blanc*, qui rehaussent encore l'éclat de ses plus vives couleurs, tout cet ensemble est véritablement enchanteur.

Versoix, qui forme en quelque sorte de ce

côté-là le faubourg de *Genève*, appartenait il y a peu d'années à la France, et il est probable qu'on a plutôt consulté les convenances du terrain que le vœu des habitans, pour les donner à *Genève*. C'est une chose assez étrange que ces combinaisons de la politique, qui, d'un trait de plume, changent tout à coup la condition d'hommes, sujets d'une monarchie, en celle de citoyens d'une république, déterminent l'étendue et la constitution des États, d'après les mouvemens du sol, le cours des fleuves, la direction des montagnes, et d'autres rapports purement géographiques, échangent les unes contre les autres des nations, comme des troupeaux d'hommes, et font qu'un congrès ressemble passablement à un marché. Mais je reviens à la république de *Genève*.

A peine avez-vous mis le pied dans sa capitale, que déjà vous êtes sur son territoire; car la cité forme à peu près tout l'État, ce que je dis, au reste, bien moins comme un reproche, que comme un éloge. Si les Génevois, confinés dans ce coin du monde, réduits, presque pour tout domaine, à l'emploi de leurs bras, et n'ayant en quelque sorte d'autre sol que leur industrie, ont su non-seulement se suffire à eux-mêmes, mais encore rendre une partie de l'Europe tributaire de leurs arts et de leurs machines, il faut

bien reconnaître ici la puissance du génie de l'homme, qui tire tout de son propre fond et rivalise presque avec la divinité, en créant quelque chose de rien. Au reste, il semble que le congrès de *Vienne* ait voulu diminuer un peu le mérite des Génevois, et, pour ainsi dire, affaiblir le miracle de leur existence, en leur donnant une extension de territoire, en même temps que le titre de canton helvétique. Déjà même, suivant ce qu'on m'assure, les changemens d'idées qui résultent de ce nouvel ordre de choses, se font remarquer dans le conseil de *Genève;* quelques maximes aristocratiques commencent à germer, comme des fruits de la propriété même qu'elle a acquise, au sein de cette démocratie. Encore quelques arpens de plus, et les Génevois tomberont peut-être tout à fait dans l'aristocratie. Ne serait-ce pas une chose assez plaisante qu'un peuple à qui il ne faudrait qu'une lieue de terrain pour changer sa constitution? et ne serait-ce pas aussi un problême de politique assez curieux à résoudre, que de calculer combien de mesures de terre seraient nécessaires pour produire chez un même peuple les diverses formes de la république?

Mais déjà mon impatience m'entraîne sur la route de *Chamouny*, et j'ai chassé bien loin de moi toutes ces idées de la triste politique, pour

me livrer sans partage à la contemplation des sublimes objets qui m'environnent. Les trois principales sommités du *Mont-Blanc* se dressent, au-dessus du *Petit Salève*, rayonnantes d'un éclat incomparable. J'ai en face de moi le *Môle*, belle montagne pyramidale, et à gauche le *Buet*, dont la cîme est couverte d'une large calotte de glace. Le temps est superbe. Aucun nuage ne me dérobe un seul des contours du géant des Alpes; seulement, les vapeurs du matin, répandues autour des montagnes secondaires, dont la triple enceinte se reconnaît à des lignes plus ou moins prononcées, enveloppent ces monts d'une gaze transparente : tout ce spectacle aérien est d'une ravissante beauté. Pourquoi faut-il que les images terrestres, dont on ne peut entièrement se détacher, partagent d'une manière si affligeante une impression si agréable? et quand la nature est sans voiles et le ciel sans nuages, quel dommage, en reportant sa vue vers la terre, de n'y apercevoir que des objets qui l'attristent! Vous conviendrez avec moi, mon ami, que ces plaines et ces vallées du *Faucigny*, que l'on traverse jusqu'à *Bonneville*, n'offrent guère que des signes d'une culture imparfaite et du mal-être des habitans. Cependant, le pays paraît fertile; le Savoyard ne manque ni d'industrie, ni surtout de

patience, vertu qui, pour le remarquer en passant, n'est pas celle que tous les gouvernemens du monde ont pris le moins de soin de cultiver chez les peuples qui leur sont soumis. De l'autre côté du lac, le pays de *Vaud*, placé sous un ciel absolument semblable, se montre paré de tous les effets de la culture la plus soignée et d'une abondance et d'une prospérité générales. Pourquoi donc votre pays, qui en est si voisin, offre-t-il un aspect si différent? J'ai regret de le dire; mais il faut bien que la vérité m'échappe. J'avais cru jusqu'ici qu'il n'y avait que les Alpes entre la *Suisse* et la *Savoie;* je me trompais.

Je n'ai point vu, en approchant de *Bonneville*, cette chaussée qui, suivant M. Bourrit, le dispute en magnificence à celle de *Versailles;* mais aussi je ne cherchais point à *Bonneville* la chaussée de *Versailles*. En revanche, la vallée du *Môle*, où l'on entre au sortir de *Bonneville*, et qui se prolonge entre le *Môle*, à gauche, et le *Mont-Brezon*, à droite, m'a rappelé, par sa forme, par celle des montagnes, d'une part abruptes et sauvages, de l'autre richement boisées, qui enferment cette vallée, et par l'aspect imposant du glacier du *Buet* qui la domine au nord, m'a rappelé, dis-je, d'une manière frappante, la vallée qui s'étend, de l'au-

tre côté des Alpes, entre *Saint-Maurice* et *Martigny*. J'y ai vu également des femmes avec des goîtres, nouveau trait de conformité que je me serais, à la vérité, bien dispensé d'observer; il n'y manque, enfin, qu'une cascade comme celle de *Pissevache*, pour compléter une de ces analogies si rares dans les Alpes, où la nature semble prendre à tâche de ne se répéter jamais, en combinant toujours des élémens qui se ressemblent.

La vallée du *Môle*, dont l'accès s'ouvre à *Bonneville*, forme le péristyle de cette partie des Alpes; mais c'est à *Cluse* qu'en est la première et véritable entrée. Ici, je devrais peut-être, mon ami, m'abstenir de joindre mes faibles et récens souvenirs aux impressions de votre enfance, à celles de toute votre vie, puisque ces rochers, au pied desquels j'ai si rapidement passé, vous les avez, vous, né à *Cluse*, vus et étudiés à loisir et sans doute escaladés cent fois. Mais je ne puis résister au desir de vous peindre l'admiration que votre pays m'a causée, et d'en jouir encore en la retraçant. La manière absolument imprévue dont votre petite ville de *Cluse* se découvre, à demi-cachée encore par les bouquets d'arbres qui ombragent le cours de l'*Arve* impétueuse, au pied de l'énorme roc de *Nancy*, qui surplombe sous un

angle effrayant; ces montagnes à perte de vue, dont les flancs déchirés et les cîmes sourcilleuses se rapprochent, au point que l'œil ne peut d'abord concevoir de voie praticable entre leurs bases; tout cela, et principalement le pont d'une seule arche jeté sur l'*Arve*, rapide, profonde et blanchâtre comme le *Rhône*, ne rappelle-t-il pas encore l'entrée si pittoresque du *Valais*, à *Saint-Maurice?*

Vous étiez avec raison indigné de la mauvaise foi des itinéraires qui affirment, en se répétant les uns les autres, que *Cluse* est une ville maussade et gothiquement bâtie. L'aspect en est, au contraire, fort attrayant; la population aisée, active, industrieuse, attendu qu'elle a mis ses talens en horlogerie au service des Génevois; et je n'ai pas eu besoin de me souvenir que *Cluse* était votre patrie, pour la trouver ce qu'elle est réellement, une petite ville fort jolie; n'était que les habitans, hommes et femmes, m'en ont paru avoir le teint un peu noirci par la fumée des fourneaux, et la physionomie endurcie, sans doute par l'habitude de manier toujours le fer. Du reste, à travers leur air terrible et malgré leur bruyant attirail de limes et de marteaux, ils m'ont paru de bien excellentes gens; et je ne crois pas m'être trompé à leur égard, en les jugeant tous d'après vous. On m'a dit

qu'il existait autrefois à *Cluse* une fête d'un genre aussi neuf qu'intéressant. Chaque année, à l'une des fêtes de la Pentecôte, les bourgeois en armes et en uniformes, allaient tirer un oiseau sur un roc fort élevé. Celui qui le renversait était salué *Abbé de la Basoche*, et le premier usage qu'il faisait de sa dignité d'un moment, était de créer un citoyen. Quel plus digne emploi des solennités de la religion, et quel plus digne prix de l'adresse et du courage des hommes libres, que d'en augmenter ainsi le nombre! La révolution a détruit cette institution si généreuse, et, en cela, elle a agi conséquemment à ses maximes; mais, par la même raison, le roi de *Sardaigne*, en rentrant dans ses droits, n'aurait-il pas dû la rétablir?

Au sortir de *Cluse*, les rochers se resserrent tellement, que je ne concevais pas qu'il pût y avoir un chemin entre eux et l'*Arve* qui les sépare. Quelle agréable surprise, de trouver à la base même de ces rocs menaçans, un sentier uni, commode et ombragé d'arbres qui, formant le plus souvent autour de vous un rideau impénétrable, vous laissent subitement apercevoir la montagne qui se dresse à pic, et sous vos pieds, le fleuve blanchissant d'écume! On ne peut rien imaginer de plus frais que le paysage de ces vallées, et en même temps rien de plus sauvage

que l'encadrement des rochers qui les enserrent, et dont les couches, inclinées en sens contraire, ou même fortement arquées, offrent dans toute leur attitude l'image en quelque sorte présente de convulsions terribles. D'autres contrastes, dans la vallée de *Maglan* qui succède à celle de *Cluse*, vous frappent d'une émotion non moins profonde. Là, les mouvemens les plus grâcieux du sol, embellis de la plus riante verdure, s'étendent au pied d'énormes éboulemens, qui, des flancs décrépits et affreusement sillonnés des Hautes-Alpes, tombent et roulent au loin dans la plaine. J'ai compté jusqu'à quatre lits de ces avalanches de pierres, avant d'arriver au village de *Maglan*, dont les maisons de bois, ornées à l'extérieur d'une honnête aisance, mais le plus souvent appuyées contre des rocs à peine assis, m'ont fait trembler pour leurs paisibles habitans.

On a bientôt, comme pour se distraire d'une idée pénible, la vue rassurante du hameau aérien de *Méribelle*, et l'on passe près de deux jolies cascades, dont la première, appelée *Lüe*, ne se trouve point indiquée dans les itinéraires, et dont la seconde jouit, au contraire, d'une grande célébrité sous le nom de *Nant-d'Arpenas*. Celle-ci mérite bien sa réputation par la hauteur de sa chute, qui est estimée de huit cent

pieds ; mais cette élévation même fait tort à son volume d'eau, qui se dissipe en rosée et s'éparpille presque en entier dans les airs, avant de retomber sous l'aspect de larges gallons d'argent, au pied du roc qui le recueille. J'ai joui tout près de là de l'effet vraiment surprenant de l'un des plus magnifiques échos du monde ; un canon de bois, que de petits pâtres tiennent constamment braqué sur le passage du voyageur, produit une détonnation qui, répétée je ne sais combien de fois avec un fracas terrible, semble ébranler jusqu'en leurs fondemens la masse entière des Alpes. Puisse la paix de ces montagnes, qui retentirent en 1793 du bruit plus sérieux des batteries françaises, n'être plus troublée désormais que par cette innocente artillerie !

La position de *Saint-Martin*, où je conseillerais aux voyageurs de s'arrêter de préférence à *Sallenches*, qui est situé à un quart de lieue de là, est comparable aux sites les plus délicieux de la Suisse, et j'ai passé, sur le pont de *l'Arve*, deux heures, trop rapidement écoulées dans une contemplation dont vous comprendrez les charmes, bien mieux que je ne saurais les exprimer. La vallée, qui s'élargit considérablement en cet endroit, est entourée de monts, dont les formes et les vêtemens dif-

fèrent, au point que le pinceau le plus riche n'en saurait égaler la gracieuse ou sauvage magnificence. A droite, les charmans coteaux du *Mont-Rosset*, plus haut, les prairies verdoyantes de *Cordon*, que surmontent des rochers nuds, d'énormes masses grisâtres, irrégulières, et les sommités du *Mont-Jovet*, plaquées de vieille neige. A gauche, les cîmes dentelées du *Mont-Varens*, qui se dressent presque verticalement au-dessus de *Saint-Martin* même, et dessinent sur l'azur du ciel une longue ligne de créneaux de la structure la plus hardie. Derrière vous, votre œil plonge dans ces sombres et agrestes vallées de *Maglan* et de *Cluse*, où l'*Arve*, comme recueillant ses ondes, semble s'ouvrir avec peine un passage entre les rochers, tandis que sous vos pieds et loin devant vous, elle forme, en s'épanchant dans la plaine, une nappe immense, semée d'îles et couverte de bosquets.

Mais que dire de cette chaîne du *Mont-Blanc*, qui, directement en face de vous, se déploie à une hauteur immense, dans une région inabordable, hérissée de ces pics gigantesques, qui découpent si hardiment le ciel et d'où descendent, en gradins irréguliers, des glaciers d'une blancheur éblouissante? Jusqu'à ce jour encore, je n'avais pu contempler, ni de si près, ni si nette-

ment, ce spectacle unique au monde. Tout auprès de la principale sommité du *Mont-Blanc*, sur laquelle l'œil se fixe d'abord avec avidité, on remarque l'*Aiguille* et le *Dôme* du *Goûté*, entièrement cuirassés de glace; puis, en tirant vers l'est, d'autres aigrettes à forme pyramidale, dont la cîme perce les nues sous un angle plus ou moins aigu, et sur les épaules desquelles s'étend un ample manteau de neige, les aiguilles du *Midi*, du *Plan*, de *Flaissière* et de *Charmoz*. A l'ouest, d'autres sommités, distinguées par les noms d'aiguilles de *Bionnassay*, de *Bellaval*, du *Glacier*, de *Péteret*, vont, s'abaissant sous des formes moins prononcées, mais sous un vêtement d'une égale magnificence, jusqu'aux dernières limites de l'horizon, que termine de ce côté le mont pyramidal du *Mausolée*. Il faut avoir comme nous, mon ami, envisagé pendant des heures entières, tous les détails de cette scène extraordinaire, colorés de l'éclat du plus beau jour, puis lentement illuminés des derniers feux du soleil, et, lorsque la nuit s'est déjà emparée des sommités voisines, la cîme du *Mont-Blanc*, resplendissante encore d'une vive clarté, s'élevant seule, comme un phare lumineux au milieu des ténèbres dont se couvre la nature, et, bientôt dépouillée elle-même de son auréole brillante, pâlissant

et s'effaçant dans l'ombre universelle; il faut avoir, dis-je, contemplé à loisir, dans ce monde si différent du nôtre, tous les effets de ces illusions magiques, pour s'en faire une image tant soit peu conforme à la réalité; mais aussi, qui peut la posséder au-dedans de soi, et se flatter de la rendre ou même essayer de la reproduire?

Je suis, etc.

LETTRE XXVIII.

AU MÊME.

Prieuré de Chamouny, 10 septembre.

Voyage à Chamouny, par Passy et les hauteurs de Platey; lac de Plaine-de-Joux inconnu de tous les voyageurs. — Description d'un orage des Hautes-Alpes. — Coup-d'œil général de la vallée de Chamouny; le glacier des Bossons; le Montanvert; la Mer de Glace; la source de l'Arveyron. — Observations générales sur la vallée de Chamouny.

Une de ces révolutions qui bouleversent si fréquemment la scène des Hautes-Alpes, m'a forcé, à mon grand regret, de changer la direction de mon voyage et de redescendre, des hauteurs qui conduisent au *Buet*, dans la route battue de *Chamouny*. Mais hier, j'ai reconnu, d'après les renseignemens que vous m'aviez

fournis, un charmant lac alpestre, ignoré de tous les voyageurs, et j'ai essuyé un magnifique orage, ce qui n'est pas, j'en conviens, un avantage aussi rare. Aujourd'hui, j'ai vu les immenses voiles de vapeurs qui enveloppaient la nature, se retirer par degrés, et me découvrir, dans la seule vallée de *Chamouny*, le tableau le plus grand, le plus sublime qui soit sous le ciel. En voilà plus qu'il ne faut pour diminuer mes regrets, ou plutôt pour exciter celui que j'éprouve à chaque pas, de rendre si faiblement des impressions si ravissantes.

Mon intention, en partant de *Saint-Martin*, était de monter au *Buet*. Un temps superbe qui se soutenait depuis une semaine entière, avait favorisé deux jours auparavant une ascension de lord Minto, qu'une circonstance nouvelle doit rendre remarquable entre toutes les ascensions au *Buet;* c'est qu'une femme, lady Minto, en partagea les fatigues et fut ainsi la première personne de son sexe à gravir le sommet de cette montagne, réputée long-temps inabordable, et même actuellement d'un accès très-difficile. Je pris, sous la conduite de David Coutet, l'un des guides de lord Minto, la route du village de *Passy*, situé au pied du mont *Varens*, sur les hauteurs qui dominent la vallée de *Sallenches*. On voit devant l'église de ce village

des inscriptions latines fort maltraitées par le temps, et qui sont cependant le seul vestige que cette sauvage région ait conservé de la domination romaine; le génie de *Rome*, partout ailleurs empreint dans des monumens indestructibles, n'a pu résister à l'influence des Alpes.

A quelque distance de là, je traversai les habitations éparses des hameaux de *Maffrey*, et de *Scy*. Le sol s'élève constamment par une pente insensible, jusqu'à une hauteur qu'on ne saurait bien apprécier, qu'en voyant les énormes colosses de la chaîne du *Mont-Blanc* se dresser de plus en plus dans le ciel, tandis que la plaine s'enfonce et disparaît presque sous vos pieds. A cette hauteur, où la végétation commence à perdre de sa vigueur, on passe le ruisseau de l'*Ugine*, qui sort du mont *Platay*, et produit en tombant dans la vallée, la jolie cascade de *Chède*, si connue des voyageurs. L'eau de cette source est d'une fraîcheur extraordinaire et d'un goût exquis, qualités qui sont à peine remarquées dans ce pays, où l'on ne voit jamais d'étrangers. Au pied de cette montagne de *Platay* qui forme une enceinte demi-circulaire et presque verticale, parmi des ruines qui en attestent l'affaissement, s'étend un petit pâturage, appelé *Prat-Coutant* dans l'idiome du pays. On y trouve des chalets, où je m'arrêtai

quelques instans, en songeant que vous vous y étiez reposé vous-même. De là jusqu'au lac, à la découverte duquel je marchais sur vos traces, et en quelque sorte sous votre direction, on traverse durant trois quarts d'heure, un charmant bois de sapins et de hêtres qui croissent confusément parmi de gros blocs de marbre détachés, à une époque qui ne paraît pas très-ancienne, de la crète des monts voisins.

Rien de plus gracieux, comme de plus inattendu, que l'aspect de ce lac, au sein d'une région excessivement âpre, hérissée de rochers et couverte d'éboulemens. Sa forme irrégulière, l'encadrement sauvage de ses rives, quelques sapins qui, croissant dans son bassin même, y projettent une ombre mélancolique, comme pour rendre plus transparente la couleur naturelle de ses eaux, laquelle est du plus beau bleu céleste; tous ces traits que vous vous rappelez sans doute, et bien d'autres encore que je néglige ou que je ne puis rendre, forment un des plus délicieux tableaux des Hautes-Alpes. Je reconnus, sur le bord oriental, ce bloc énorme qui forme au-dessus du lac une espèce de cap avancé, et du haut duquel, je contemplai, dans une longue extase, l'ensemble et les détails du vaste tableau que la nature offrait à mes regards; au nord, les rochers perpendiculaires de *Platay*

et de *Sallcs*, mutilés par la main du temps et communiquant à l'aiguille d'*Aières*, qui menace elle-même d'une chute prochaine; à l'est, un confus amas de débris provenus de ces cîmes caduques, et plus haut, la *plaine de Joux* et les chalets de *Barmu* d'où tombe, de cascade en cascade, dans le lac, le torrent qui l'alimente. De l'autre côté, la vue circonscrite par les sapins dont ses rives sont ombragées, plane immédiatement au-dessus de cette verdoyante enceinte, sur les glaces du *Mont-Blanc* dont la chaîne presque entière, depuis l'obélisque gigantesque du *Dru*, jusqu'aux cîmes neigeuses du *Bonhomme*, se développe brillante d'un éclat inexprimable.

Ce lac, dont aucun itinéraire n'a indiqué l'emplacement ni l'existence, est certainement moderne. La région même qu'il occupe, n'est en quelque sorte qu'une production récente des Alpes décomposées. La tradition du pays a conservé le souvenir de l'éboulement de la montagne d'*Anterne*, dont les roches schisteuses, chargées d'un poids énorme de neige et lentement imbibées d'eau, s'écroulèrent en 1751, avec un fracas horrible; et il est probable que c'est à la même chute de montagne, dont une partie put se diriger de ce côté, qu'est due la formation de notre lac, puisque le paysan qui

m'accompagnait ne la fait remonter qu'au temps de son aïeule. Vous aviez soupçonné que ce lac se vidait par une voie quelconque, dans celui de *Chède*, au-dessus duquel j'estime qu'il est élevé de plus de deux mille pieds. J'ai vérifié votre conjecture et reconnu les issues souterraines par lesquelles il communique, dans la direction du sud-ouest, avec le lac de *Chède*, qui n'est qu'un écoulement de celui-ci; car, dans ce long trajet, à travers des roches schisteuses et calcaires, il n'envoie à ce dernier bassin que la moindre partie de ses eaux. Il ne me restait plus, pour constater notre découverte, que d'y attacher un nom. Celui qu'on lui donne dans le pays, savoir de *Lac de Plaine-de-Joux*, ou plutôt de *Goille de Plan-à-zo*, comme on prononce en Savoie, me semblait, s'il faut le dire, trop vulgaire, et propre seulement à fourvoyer les antiquaires, à qui ce mot de *Joux* ne rappelle jamais que l'idée et le nom de *Jupiter*, bien qu'il ne signifie autre chose que *sapin*. Notre lac s'appellera donc le *Lac-des-Amis;* c'est le nom qu'il prendra désormais dans les cartes de votre pays, comme il marquera dans notre vie une époque toujours mémorable et par les doux souvenirs qu'il retrace et par les doux sentimens qu'il atteste.

C'est au milieu de ces agréables pensées, que

me surprit un orage, le plus subit, le plus violent dont j'aie jamais été témoin. Forcé d'abandonner les hauteurs, d'où je comptais, par une route plus directe, atteindre les chalets de *Villy* et la cîme du *Buet*, et de me réfugier à *Servoz*, lieu situé deux lieues au-dessous dans la plaine, je ne pus me dédommager de ce que l'orage me faisait perdre, qu'avec l'orage même; et peut-être aurez-vous peine à croire que je n'eus presque rien à regretter. D'énormes amas de nuages, qu'à leurs masses compactes, à leurs formes étranges et à leurs dimensions colossales, vous auriez pris pour d'autres Alpes, venaient à tout moment se heurter contre les nombreuses sommités du *Mont-Blanc*; et ces nuages fendus et découpés en cent façons, laissaient à chaque choc échapper, en longs traits de feu, en jets éclatans de lumière, le fluide électrique dont leurs flancs étaient chargés. Spectacle vraiment incomparable! en un instant, la scène entière des Alpes m'offrit l'image d'un vaste incendie, rendu plus formidable encore par ces sillons enflammés, tracés en tout sens sur des surfaces de glace, et par ces lueurs brillantes autant que fugitives, dont s'illuminait par intervalles la pâleur des neiges éternelles. Dans ce combat, où toutes les puissances de l'air semblaient déchaînées contre la

matière, vous eussiez cru, au feu redoublé des éclairs, au roulement continu de la foudre, que le *Mont-Blanc* lui-même, entamé sous son épaisse cuirasse, allait voler en éclats, si quelqu'une de ses aiguilles, perçant subitement la nue ou nettoyée par un coup de vent, ne vous eût apparu sous cette même attitude calme et majestueuse, et le front rayonnant d'une imperturbable sérénité.

Je ne vous dirai point ce que j'eus à souffrir dans ce trajet de deux heures à travers les nuages, sur des pentes souvent très-rapides, qu'inondaient des torrens de pluie, percé jusqu'aux os, ébloui presque à chaque pas, et non moins assourdi par le fracas du tonnerre. J'aurais voulu attendre à *Servoz* la fin de l'orage; mais j'étais encore plus pressé d'arriver à *Chamouny;* et d'ailleurs, qu'avais-je à craindre de plus que ce que j'avais essuyé? Je me remis donc en route après une courte halte, et je n'eus pas lieu de m'en repentir. La nature prend tout à coup ici un caractère si sauvage, l'escarpement des monts apparaît sous des formes si abruptes, la vallée qui se resserre, et le fleuve qui la sillonne en mugissant, s'enfoncent quelquefois en de si sombres profondeurs, qu'un pareil tableau ne saurait sans doute être éclairé d'un jour plus favorable que par la tremblante lueur

des éclairs et l'obscurité sinistre qui lui succède. C'est surtout auprès du pont de *Pélissier*, à l'entrée d'une gorge que l'*Arve* remplit toute entière de ses ondes écumantes, et des deux côtés de laquelle se dressent à perte de vue d'énormes rochers horriblement fracassés, que ce genre de beautés se montre dans toute sa grandeur originelle. On chemine constamment sur le bord d'affreux précipices, par une route qui est cependant partout praticable en voiture, et de l'autre côté, la montagne est habillée de noirs sapins, dans les interstices desquels on voit quelquefois étinceler les neiges du *Mont-Blanc*. On découvre enfin, en approchant du village des *Ouches*, la vallée de *Chamouny*, tapissée d'un frais gazon, couverte, comme au hasard, d'habitations, de bois et de moissons, au milieu desquelles descend un glacier d'une blancheur éblouissante, celui des *Bossons;* deux autres glaciers, de *Grias* et de *Taconnay*, pendent et semblent prêts à se détacher des flancs profondément sillonnés du *Mont-Blanc;* et, plus loin, on aperçoit l'extrémité supérieure de la *Mer de Glace*, qui, sous la forme d'un courant rapide, tombe à flots pressés dans la vallée.

Je voulais vous décrire la vallée de *Chamouny;* les innombrables sommités chenues qui l'enferment de toutes parts; ses villages ados-

sés à des glaciers; ses habitations éparses sur des lits d'avalanches; les fleurs du printemps, les fruits de l'automne, l'orge et le blé, qui y croissent simultanément, au milieu des dépouilles des Hautes-Alpes, au pied d'énormes amas de glaces; la température de la France et le ciel de l'Italie, avec les frimats de la Nouvelle-Zemble; des masses granitiques de douze mille pieds d'élévation, taillées en obélisques, en colonnes, en pyramides; un fleuve tout entier qui naît en un moment et s'échappe sous une voûte immense de cristal; la plus haute montagne de l'Europe développant sous vos yeux toute l'étendue de sa masse prodigieuse ; et, par-delà ces cîmes qui semblent inabordables, sur cette sommité même, que l'œil peut à peine envisager, la main de l'homme imprimée, et le nom d'un Saussure gravé en caractères ineffaçables. Mais, après tant de descriptions qui ont épuisé toutes les formes de l'admiration et toutes les ressources de la parole, où trouver encore des images et des expressions nouvelles? Je ne prétends donc que vous raconter ici, le plus simplement du monde, ce que j'ai vu et ce que j'ai fait.

J'ai traversé le glacier des *Bossons*, le plus beau, peut-être, qui soit dans les Alpes. Il remplit un ravin profond entre deux montagnes habillées de sapins qui, de loin, se déta-

chent, comme des franges noires, sur le fond extraordinairement blanc du glacier. La surface en est tellement polie, quoique légèrement ondulée, qu'on y marche sans difficulté; des crevasses trop étroites pour causer le vertige, y montrent leurs parois du plus beau bleu céleste; des courans de l'eau la plus limpide serpentent en tous sens, et des milliers de pyramides se dressent par étages jusqu'à la base même du *Mont-Blanc*. Nulle part, sans doute, on ne peut mieux envisager et avec moins de danger, les divers accidens des glaciers; on y pourrait même au besoin trouver matière à des observations d'un genre tout différent. Le glacier des *Bossons* est, dans cette saison, un rendez-vous du beau monde de toutes les parties l'Europe, une espèce de *Coblentz* alpestre. J'y ai rencontré une société de dames anglaises brillantes de tout le luxe de la toilette la plus recherchée; je crois même y avoir aperçu un élégant de *Paris;* et peut-être y verra-t-on bientôt, à la place de la cabane d'un Saussure, un temple de la mode : ce qui prouvera, d'une manière irrécusable, le progrès de la civilisation.

Ce progrès ne se fait pas moins favorablement remarquer dans le chemin qui mène au *Montanvert*. Il y a quelques années, ce voyage ne pouvait se faire qu'à pied, et exigeait une

tête saine, un œil accoutumé à voir des précipices et des jambes exercées à les franchir. Maintenant, on en fait les trois quarts à dos de mulet, de sorte qu'un petit-maître, arrivé par la poste à *Chamouny*, peut se faire conduire au *Montanvert*, jeter de là sur la *Mer de Glace* un regard dédaigneux, lorgner quelques instans ses pics de glace, ses aiguilles de granit, et s'en retourner, content de la nature et plus encore de lui-même, sans avoir dérangé sa toilette et sans avoir presque quitté *Paris*, son charmant tilbury, Tortoni et les Bouffons.

Le *Montanvert* est un pâturage très-élevé, qui s'étend au pied de l'aiguille de *Charmoz*, à 5574 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le voyageur fatigué ou surpris par l'orage y trouve un agréable abri dans un petit bâtiment octogone, qui est dû à des Français et dédié *à la nature*: car on ne parle jamais tant de la nature, que dans les siècles où l'on s'en éloigne le plus. Ce n'est qu'après s'être reposé dans ce *temple*, et avoir sacrifié soi-même, en écrivant son nom sur le *Livre des amis*, à l'innocente vanité qui l'a fait construire, qu'on peut se livrer sans peine, mais non pas sans témoins, à toutes les émotions qu'inspire un des spectacles les plus grands qui soient au monde; car l'essaim des sots admirateurs bourdonne ici, comme aux

Bossons, comme à la source de l'*Arveyron*, comme dans toute la vallée de *Chamouny*; et c'est là, à mon gré, ce qui en détruit presque tout le charme. On ne sait plus maintenant où fuir la foule des curieux qui s'y porte, et je ne serais pas sûr, en me sauvant sur le *Mont-Blanc*, de n'y pas trouver des Anglais.

Mais que n'ai-je eu du moins auprès de moi un ami tel que vous, pour épancher en sa présence cette foule de sensations dont l'âme la plus apathique ne peut manquer ici d'être assaillie! Plusieurs courans de glace qui se réunissent en un immense fleuve tout hérissé de vagues énormes, qu'on dirait avoir été en même temps soulevées par la tempête et saisies par la gelée, forment cette *Mer de Glace*, si justement, si universellement admirée. La vallée qu'on voit déboucher à l'est, descend du glacier de *Talèfre*, et s'étend, à plusieurs lieues au-delà, derrière l'obélisque du *Dru*, qui se dresse directement devant vous à une hauteur prodigieuse et avec une roideur non moins surprenante. On n'aperçoit, au sud-ouest, que l'extrémité inférieure du glacier de *Tacul* qui tombe également à flots pressés du flanc méridional de l'aiguille de *Charmoz*. Un autre glacier, celui de *Léchaud*, dont l'œil peut à peine supporter l'éclat, coule dans la direction du midi, au pied des aiguilles

de *Léchaud*, du *Grand* et du *Petit Jorasses*, dont les crêtes rougeâtres et les masses gigantesques contrastent, par leur attitude immobile, avec les mouvemens si variés de ces milliers de pyramides de glace. La portion de cette *Mer*, qu'on peut envisager d'un coup-d'œil, depuis la base de ces aiguilles, jusqu'au point où l'écoulement entier des frimats du *Mont-Blanc* tombe dans la vallée de *Chamouny* de toute la hauteur du *Montanvert*; cette portion, dis-je, est au moins de deux lieues; mais telle est l'énormité des masses granitiques dont on est de toutes parts environné, qu'on lui donnerait à peine le quart de son étendue réelle. Au milieu de tant d'objets d'une nature si nouvelle, si frappante, si colossale; ce n'est que par degrés et par un effort de la pensée, que l'homme se hasarde à en franchir les distances, à en mesurer les dimensions; il reste long-temps muet, atteré, confondu; ce n'est de même qu'après avoir essayé quelques pas sur cet océan de glace, qu'on peut se faire une idée juste de la grandeur de ses pyramides, de la profondeur de ses cavernes, des fentes subites qui s'y forment, des courans qui le sillonnent, des lacs qu'il recèle à sa surface et dans ses abîmes, et des énormes blocs de granit qui n'y reposent souvent que sur les pointes aiguës des glaçons, et

des horribles craquemens qui en ébranlent en un moment la masse entière. Mais là aussi l'aspect des hommes déplaît et importune, et l'on regrette de voir, sur ce théâtre d'une majesté infinie, remuer quelques pygmées.

L'on redescend, à la source de l'*Arveyron*, par une route différente; c'est un ravin creusé par les avalanches, qu'on nomme *la Félia* et dont la pente est excessivement rapide. Arrivé au pied du *Montanvert*, sur les moraines, ou amas de rochers qui entourent le glacier des *Bois*, on voit l'*Arveyron* s'élancer en écumant du fond d'une grotte profonde, sous un superbe arc de glace, dont l'ouverture a près de cent pieds. Nulle part on ne peut étudier plus à loisir la structure des glaciers, la manière dont se forment et s'accumulent les frimats, par assises ou par couches régulièrement disposées dans une direction horizontale ou légèrement arquée. Nulle part aussi, la couleur des glaces n'offre, sous des coupes plus variées, des nuances plus vives; mais l'admiration doit se tenir à une distance respectueuse de cette voûte brillante, d'où se détachent souvent d'énormes glaçons et d'où s'échappe en tout temps un vent extrêmement piquant et d'une violence extrême. Je la vis encombrée de gros quartiers de glace et de granit, tombés cette nuit même,

à la suite de l'orage dont je vous ai parlé, et des fentes nombreuses que je remarquai dans le cintre de la voûte, menaçaient à tout moment d'un accident semblable.

La vallée de *Chamouny*, qui renferme tant de merveilles de la nature, et qui possède tant d'élémens de la science du globe, est encore, sous d'autres rapports, également intéressante. Élevée de plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sa direction, qui court généralement du sud-ouest au nord-est, la fait jouir d'une température plus douce que celle du *Grindelwald*, avec la forme et l'aspect de laquelle elle a d'ailleurs assez d'analogie. Le bassin principal que domine le *Brévan* et la chaîne singulièrement âpre et sourcilleuse des *Aiguilles rouges*, n'a guère plus d'une demi-lieue de large : et c'est pourtant la partie la plus fertile ou la moins ingrate de toute la vallée. Deux autres vallons, ceux d'*Argentière* et du *Tour*, dans chacun desquels descendent aussi d'énormes glaciers, se rétrécissent dans la même proportion qu'ils s'élèvent; et la végétation cesse tout à fait à peu de distance du misérable hameau du *Tour*, dernière habitation de *Chamouny*. Un assez grand nombre de villages sont disséminés sur cet espace de quatre à cinq lieues et jusqu'à la naissance des neiges éternelles. Mais

le bourg du *Prieuré* est le seul dont les habitans paraissent jouir de quelque aisance, fruit d'une culture conquise en quelque sorte sur les frimats, et surtout de l'admiration que ce pays excite et qui sert de compensation à sa misère; car la curiosité est à peu près ici la seule chose qui ne soit pas chèrement taxée, ou du moins, dont les profits parviennent en entier à l'habitant. Sur tout le reste, le fisc prélève son tribut. Le peu de terre végétale que l'homme, à force de bras, a ramassée dans le lit des torrens ou sur le penchant des abîmes, est sujet à des droits énormes; les contributions pèsent sur ce pays, presque autant que ses glaciers; et j'ai vu un bureau de douanes à cinquante pas du glacier d'*Argentière*; il faut avouer qu'à cet égard *Chamouny* ne ressemble point au *Grindelwald*.

C'est donc pour les agens du fisc, autant que pour les admirateurs de la nature, que le célèbre voyageur anglais Pococke et son ami, M. Windham, découvrirent, en 1741, la vallée de *Chamouny;* et ce serait aux habitans à nous dire s'ils ont plus gagné que perdu à devenir ainsi la proie de l'avidité et de la curiosité des hommes. Une autre singularité de cette découverte, c'est l'espèce de crainte superstitieuse dont elle fut d'abord accompagnée. L'idée que ces *Vallées maudites*, car c'est ainsi qu'on les

appelait alors, étaient habitées par des sauvages; cette idée qui n'avait pu prendre naissance que dans le sein de la civilisation, s'était tellement accréditée, que lorsque MM. Pococke et Windham se disposèrent à s'y rendre pour la première fois de *Genève*, leur entreprise fut généralement blamée, comme une témérité inouïe. Ils partirent armés jusqu'aux dents et escortés d'une troupe de gens de guerre, autant du-moins qu'on en put trouver à *Genève*. D'abord, ils n'osaient approcher que de loin de ces habitations si redoutées. Ils campaient sous des tentes, et, la nuit, ils allumaient des feux et s'entouraient de sentinelles. Peu à peu, cependant, ils se hasardèrent à lier quelque commerce avec les habitans de *Chamouny;* et quelle fut leur surprise, de trouver en eux des hommes simples, ingénus, doux, hospitaliers, bons chrétiens quoique inconnus du Pape, et bons savoyards quoique inconnus du roi de *Sardaigne*! Malgré l'intervalle de près d'un siècle qui s'est écoulé depuis cette époque, ces braves gens sont, dit-on, restés à peu près les mêmes, sauf les impositions qu'ils paient à leur nouveau souverain. Ils sont encore humains, religieux, fidèles à leurs sermens, à leurs devoirs, pleins de bon sens et de droiture. On ne connaît presque pas chez eux les procès,

et la révolution elle-même suivie d'une administration française, ne leur a fait commettre aucun excès. Mais l'affluence des étrangers a tellement éveillé l'industrie, et celle-ci à son tour, tellement perfectionné l'intelligence, que, pour peu que la civilisation continue long-temps sur ce pied-là, l'on ne doit pas désespérer de trouver quelque jour à *Chamouny* les barbares qu'on y cherchait vainement au dernier siècle.

Je suis, etc.

LETTRE XXIX.

AU MÊME.

Brieg (Brig), ce 11 septembre.

Passage du Col-de-Balme; vue magnifique sur la vallée de Chamouny et sur le Mont-Blanc, d'un côté, sur le Valais et la grande chaîne des Alpes, du côté opposé. — Aperçu de la constitution actuelle du Valais. — L'ancien Grand-Baillif, M. de Stockalper.— Traversée du Haut-Valais; Tourtemagne; Viège; Brieg; situation charmante de ce dernier bourg; collége des Jésuites; l'ermitage de Sion.

Avant de passer le *Simplon*, à la base duquel je me trouve en ce moment, j'ai besoin de fixer les impressions que j'ai emportées jusque-là, et je vous adresse mes souvenirs, pour être plus sûr, en vous les confiant, de les retrouver au retour.

Quoique la route du *Col-de-Balme*, pour

aller de *Chamouny* en *Valais*, soit la plus fréquentée des voyageurs, je l'ai préférée à celle qui mène par *Valorsine* et *la Tête-Noire*, parce qu'elle est réellement plus riche en beaux points de vue, et que le spectacle des Hautes-Alpes s'y développe avec plus de magnificence. On passe successivement près des hameaux d'*Argentière* et du *Tour*, appuyés l'un et l'autre contre des glaciers qui, du sommet d'aiguilles resplendissantes, descendent jusque dans la vallée. Mais l'étonnement qu'excitent ces masses énormes de frimats, espèces d'Alpes comme les monts qui les produisent, est partagé ici par la douloureuse impression de la stérilité du sol qu'elles accablent. C'est surtout dans le vallon où est situé le hameau du *Tour*, que cette impression vous affecte. Là, le peu de terre végétale qui a échappé aux ravages des torrens ou des avalanches, est ramassé en petits tertres entourés de blocs d'une ardoise noirâtre, qui, au printemps, lorsque les rayons du soleil commencent à prendre quelque force, opèrent par la concentration de la chaleur, une fonte plus rapide des neiges dont ils sont couverts : c'est ainsi que l'industrie de ces montagnards, constamment aux prises avec une nature ingrate, sait tirer d'elle-même des armes pour la combattre. Là, encore, vous voyez sur le flanc de montagnes abruptes,

des pâturages couverts de belles génisses; et vous admirez comment l'homme a pu s'élever sur ces pentes si rapides, que de loin, les troupeaux y semblent réellement comme plaqués.

Le sommet du *Col-de-Balme*, est une longue arête qui joint les deux chaînes de monts opposés; et cette arête est tellement aiguë qu'on ne jouit complètement de la vue qui s'y découvre, qu'en touchant la croix élevée au plus haut point du passage; aussi la sensation qu'on y reçoit, est-elle prodigieuse. Au sud-ouest, l'œil plonge sur la vallée toute entière de *Chamouny*, ou plutôt sur cette suite de bassins, de forme presque identique, mais d'inégale grandeur, qui s'enchaînent l'un dans l'autre et vont s'étrécissant, à mesure qu'ils approchent du faîte des Alpes. Vus de cette hauteur, il semble qu'ils aient été creusés par l'action des eaux, avant que ces eaux eussent opéré la rupture dont les traces sont encore si sensibles au-dessus du pont de *Pélissier*. On embrasse aussi d'un seul coup-d'œil toute la chaîne du *Mont-Blanc*, hérissée de ces formidables aiguilles et de ces immenses pyramides, qui lui composent en quelque sorte une cour aérienne; et le vallon du *Prieuré*, si verd et si frais, entre le glacier des *Bois* et celui des *Bossons* qui semblent se toucher et qui reluisent d'une blancheur extraordinaire, offre,

avec l'épouvantable masse des monts qui le dominent, un contraste des plus surprenans qu'on puisse voir.

L'autre point de vue du *Col-de-Balme*, du côté du nord-est, est peut-être plus étonnant encore. La chaîne entière qui forme la barrière septentrionale du *Valais* et dont j'ai décrit ailleurs (1) le prodigieux escarpement, se développe dans sa plus grande étendue, depuis la *Dent-de-Morcles*, au-dessus de *Saint-Maurice*, jusqu'aux sommités de la *Fourka* et du *Saint-Gothard.* Je revis en un moment ces foules de monts gigantesques dont l'image, aux diverses époques de mes voyages, s'était si fortement empreinte dans ma mémoire; je reconnus ces deux sommités jumelles de la *Ghemmi* s'élançant sous une forme semblable de la crête des monts qui les supportent, et je pus suivre, sur un espace de plus de trente lieues, cette ligne de créneaux si hardiment découpés à une hauteur moyenne de 7000 pieds au-dessus du niveau des mers. La vue même du *Valais*, abîmé entre ces masses énormes, justifia bien aussi l'idée que je m'en étais formée dans mon précédent voyage, lorsqu'il m'avait apparu, comme une étroite et longue crevasse creusée

(1) *Voyez* plus haut, lettre III, pag. 27.

dans la direction de la grande chaîne des Alpes. Je vis en frémissant la crète de rochers, du haut de laquelle un jeune Zurichois, M. Escher, fut précipité par le vertige. On n'y parvient que par une arête qui n'a le plus souvent qu'un pied de large, et, des deux côtés, le roc, prodigieusement élevé, est absolument taillé à pic. C'était, sans doute, chercher la mort que de se hasarder par une voie si périlleuse, uniquement pour satisfaire une vanité puérile; mais l'image sanglante qui plane sur cette cîme presque inabordable, me la rendit véritablement affreuse.

J'ai parlé de la croix placée au haut du *Col-de-Balme;* là, de quelque côté que l'on arrive, on cesse de monter et l'on commence à descendre; mais, du côté du *Valais*, cette descente est si rapide, qu'on ne l'envisage pas d'abord sans effroi. J'ajoute que cette croix est la seule barrière qui sépare ici la monarchie sarde et la république valaisanne; point de forteresse, point de garnison, pas même un bureau de douanes; le Valaisan et le Savoyard peuvent se donner la main sur les frontières des deux États, en contemplant leur pays que la nature a fait semblable, et cette croix qui leur apprend qu'ils sont frères.

En descendant du *Col-de-Balme*, on trouve,

à mi-chemin, le hameau de *Trient*, dans un petit vallon sauvage, et l'on laisse à droite, avant d'y arriver, un glacier du même nom, dont la forme et l'étendue sont extrêmement remarquables. C'est aussi à peu de distance de ce hameau, que s'ouvre cette gorge si singulière dont j'ai déjà parlé (1), et dont l'autre extrémité aboutit auprès de la cascade de *Pissevache*.

Un sentier excessivement âpre et par fois même dangereux pour ceux qui voyagent à dos de mulet, conduit, à partir de *Trient*, sur le haut de la *Forclaz*. C'est là, surtout, et mieux même que sur le *Col-de-Balme*, que l'on jouit de l'aspect inattendu du *Bas-Valais*, depuis *Martigny* jusqu'à *Sion*. Cette plaine, si unie, couverte en partie des eaux du Rhône, m'apparaissait comme un vaste lac semé d'îles verdoyantes ou hérissé de crêtes de rochers, au point que j'eus quelque peine à me rendre compte des sensations que j'éprouvais, et qu'il me fallut du temps pour retrouver ici le *Valais* et pour m'y reconnaître moi-même. Je traversai ensuite plusieurs villages valaisans, où j'admirai une population superbe, et surtout des femmes d'une taille si riche et d'une

(1) Lettre IV, pag. 38.

beauté si remarquable, que j'eus bien de la peine, en les regardant, à ne pas retomber dans ma première méprise.

J'ai fait un nouveau séjour à *Sion* et quelques excursions aux environs de cette ville, dont il est inutile de vous entretenir; mais je profiterai du loisir qui me reste, pour vous donner, sur la constitution actuelle du *Valais*, quelques notions que la rapidité de mon premier voyage ne m'avait pas permis de rédiger.

Vous savez comment, en 1810, le *Valais*, république indépendante et alliée de la France, devint un département de l'empire français. Un décret arrivé en poste de *Paris* et signifié par trente mille huissiers à baïonette, opéra cette transformation, qu'aucun délit, d'une part, n'avait provoquée, qu'aucun avertissement, de l'autre, n'avait fait pressentir. La foudre éclata sur le *Valais*, sans bruit, sans éclair, et le Valaisan, qui s'était couché libre et républicain, apprit en s'éveillant qu'il était devenu sujet de Napoléon. Une métamorphose d'un genre à peu près pareil, mais moins brusque dans ses effets et surtout plus légitime dans ses résultats, a fait rentrer le *Valais* dans sa condition primitive; et cette seconde révolution, opérée de même sans bruit et sans secousse, n'a fait éclater que l'excellent caractère d'un peuple qui supporte aussi

bien la liberté, qu'il avait supporté le joug.

Les Valaisans, divisés autrefois en hauts et bas Valaisans, c'est-à-dire en vainqueurs et en vaincus, ne forment plus à présent qu'un seul État régi par les mêmes lois et sur le pied d'une égalité parfaite : à ce seul trait, vous jugez que l'ancien *Valais* doit offrir aujourd'hui une physionomie toute nouvelle. Admis au partage de la souveraineté, le *Bas-Valais* s'en montre déjà digne par le progrès de l'instruction, par l'activité du zèle et par l'amélioration même de la race d'hommes qui l'habitent. C'est une chose bien remarquable, que le nombre des crétins ait commencé à diminuer dans les *dizains* de *Saint-Maurice*, de *Montey* et de *Martigny*, du moment que ces *dizains* sont devenus libres ; et vous pouvez en conclure que la liberté qui rend ici les hommes et plus sains et meilleurs, n'est pas la même que celle qui les rend ailleurs furieux ou imbécilles.

Du reste, et sauf l'important changement que je viens de dire, l'organisation de la république valaisanne n'a pas éprouvé de modifications bien sensibles. Presque tous les élémens de l'ancien ordre de choses se sont trouvés naturellement propres à entrer dans le nouveau ; et sans répudier tous leurs souvenirs, sans rompre tout commerce avec le

passé, les Valaisans ont fait, en corps de nation, ce que chacun d'eux fait souvent pour son habitation, lorsqu'elle est détruite par un torrent ou emportée par une avalanche, je veux dire qu'ils ont relevé sur la même place l'ancien édifice de leurs libertés, et qu'ils l'ont recomposé des mêmes matériaux, seulement, en les disposant dans un meilleur ordre et sur un plan plus étendu.

Les treize *dizains*, dont se compose actuellement la république valaisanne, ont chacun une organisation analogue et néanmoins indépendante, parce que les coutumes et les traditions locales qui modifient ici le caractère des individus, y exercent de même leur influence sur tout le corps politique. Le législateur n'a pas cru qu'un pays hérissé, au moral comme au physique, d'inégalités si saillantes et d'aspérités si fortes, pût être soumis au niveau, que des réformateurs d'une autre sorte ont si facilement promené en d'autres pays; il a laissé à chaque *dizain* sa manière propre de se gouverner, comme la nature lui avait assigné d'avance un sol particulier. Mais peut-être cette précaution a-t-elle été poussée trop loin; peut-être les *dizains*, à force d'être indépendans chez eux, sont-ils en effet isolés au sein de la confédération qui les rassemble. Les résolu-

tions de la Diète, quoique émanées de la suprême puissance législative, n'ont force de lois, qu'après qu'elles ont été sanctionnées par les conseils des *dizains*, et même, dans trois cas importans (1), par la majorité des *cent cinquante* communes valaisannes. Il y a sans doute, dans cette excessive extension donnée au ressort démocratique, quelque chose de plus propre encore à l'affaiblir qu'à l'étendre.

J'ai parlé de la Diète : cette assemblée, qui se renouvelle tous les deux ans et se forme deux fois par année, est le pouvoir suprême de la république; chacun des *dizains* y est représenté par *quatre* députés; mais, ainsi que je l'ai remarqué, il n'abandonne pas pour cela sa part dans la souveraineté. L'évêque, qui avait jadis la portion la plus considérable de cette souveraineté, puisqu'il possédait presque tout le pays, est réduit maintenant à la condition d'un *dizain*, et sa voix compte pour quatre : c'est à peu près là le seul débris qu'il ait conservé de son ancienne puissance; et à considérer ce que le clergé a perdu dans tout le reste de l'Europe, il est bien vrai de dire que la part que lui

(1) Quand il s'agit, 1° de lois de finances; 2° de capitulations militaires; 3° de naturalisation à accorder à des étrangers.

fait la constitution valaisanne est encore assez belle, quoiqu'il n'en soit probablement pas satisfait.

Le chef de la république valaisanne a le titre de *Grand-Baillif*; les membres des tribunaux se nomment *Châtelains* et *Grands-Châtelains*, à raison des divers degrés de juridiction qu'ils exerçent, soit dans la *commune*, soit dans le *dizain*. Toutes ces dénominations sont passablement féodales; et ce qui est encore bien moins de notre siècle, c'est la modicité des traitemens attachés à ces emplois. J'ai dîné à table d'hôte à *Sion*, avec le *Grand-Baillif* actuel et l'ancien *Grand-Baillif*, M. le baron de Stockalper, chef de la plus respectable famille du *Valais*. Je n'ai pas besoin d'ajouter avec quelle complaisance ces deux hommes d'un rang si distingué dans leur pays, se prêtèrent à toutes les questions d'un voyageur qu'ils ne connaissaient pas; ici la politique du gouvernement est aussi familière, que la personne des magistrats est accessible; toujours confondus dans la foule des citoyens, toujours sous les yeux du peuple qui les élève et qui contemple son propre ouvrage dans leur grandeur personnelle, ces chefs d'une république ne se défendent de la familiarité qui les approche, que par le respect qu'ils inspirent; et j'ai remarqué que la simplicité

qui les accompagne partout, n'est pas moins imposante pour le peuple qui en jouit, que pour l'étranger qu'elle étonne.

De ce peu de faits, vous pouvez juger, mon ami, que les mœurs n'ont pas éprouvé dans le *Valais*, des altérations aussi nombreuses ni aussi graves, que pourraient le faire présumer le long séjour des Français et la nouvelle communication ouverte avec l'Italie par le *Simplon*. Pressés en quelque sorte entre la vieille corruption italienne et la nouvelle régénération française, les Valaisans sont demeurés presque totalement inviolables à l'une comme à l'autre, par leur attachement au culte et au sol de leurs ancêtres. Du haut de leurs rocs inaccessibles, ils ont vu passer notre révolution, comme ces torrens des Alpes, qui entraînent tout d'abord et laissent bientôt leurs lits à sec et leurs rives arrachées. Dans les *dizains* supérieurs, tels que ceux de *Conches* et de *Viège*, et dans des vallées, comme celles d'*Anniviers* ou d'*Hérens*, à l'entrée desquelles j'ai fait quelques lieues, vous vous croiriez transporté à deux siècles du nôtre, ou, pour le moins, à deux cents lieues de l'Italie; et vous en seriez cependant plus près que ne l'est le Savoyard qui habite le pied du *Saint-Bernard* ou le revers du *Mont-Blanc*.

L'instruction publique est généralement

dans le *Valais*, sur un meilleur pied maintenant que par le passé. Mais elle y est toute entière dans les mains des ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, dont le nombre, comparé à celui des habitans du *Valais*, est à peu près dans le rapport de 1 à 200. Trois établissemens principaux, ou colléges, à *Sion*, à *Brieg* et à *Saint-Maurice*, sont dirigés par les Jésuites. L'existence des religieux de cet ordre dans le *Valais*, y a été sujette, comme partout ailleurs, à beaucoup de vicissitudes. Admis d'abord sans difficulté, puis bientôt congédiés de même, ils y rentrèrent en 1663, dans leur ancien nid de *Brieg*, d'où ils propagèrent à *Sion* même une colonie qui s'y est enfin solidement et légitimement établie. De légers différends qui s'élevèrent, il y a quelques années, entre eux et la Diète valaisanne, auraient pu provoquer contre eux une résolution fâcheuse. Il s'agissait d'une représentation écrite d'un style et dans des principes où l'on ne reconnaissait guère la modération, la prudence et l'adresse habituelles de la Société. Mais ses amis parvinrent à faire entendre que le secrétaire avait mal interprété leurs intentions, attendu qu'il ne savait pas bien le français, ce qui, au reste, n'était pas impossible dans un Allemand; et, grâce à cette heureuse équivo-

que, le *Valais* a gardé ses Jésuites, et les Jésuites leurs colléges. La métropole de *Brieg* et la colonie de *Sion*, se sont même tout récemment accrues d'une partie des Jésuites expulsés de la *Russie-Blanche*. Je rencontrai, l'année dernière, à *Bulle* (1), huit de ces bannis, qui ont été recueillis pour la plupart par l'*Autriche* et par l'*État de l'Église;* près d'atteindre au dernier pas d'un si long voyage, ils soupiraient encore à la pensée des disgrâces qui en avaient marqué le cours, surtout au nom du prince de Gallitzin, qu'ils regardent comme l'auteur de leur dernière catastrophe. Je les ai revus depuis à *Sion*, déjà remis de leurs fatigues au milieu des consolations que leur prodigue de toutes parts l'hospitalité valaisanne, mais toujours aigris du souvenir de leur exil et du ressentiment de leurs souffrances. Toutefois, il est probable que ces impressions fâcheuses ne tarderont pas à se dissiper; l'air du *Valais* vaut sans doute mieux pour des Jésuites que le climat de la *Russie;* et ces révérends Pères peuvent bien véritablement se regarder ici comme chez eux.

Il y a encore d'autres religieux dans le *Valais*, même sans parler des Capucins de *Sion*

(1) *Voyez* plus haut, lettre II, pag. 13.

et de *Saint-Maurice*, et surtout des Moines du *Saint-Bernard*, hommes que leur dévouement à l'humanité fait depuis des siècles bénir et respecter de l'Europe entière. Je veux parler de ces solitaires, relégués en divers endroits du *Valais*, sur des pointes de rochers inaccessibles, à des hauteurs, où la curiosité seule peut les chercher, et où la religion seule peut les nourrir. J'ai fait aujourd'hui un pélerinage, ou, pour me servir d'un terme plus profane et plus juste, une promenade à l'un de ces agrestes asiles d'une pieuse fainéantise, à l'ermitage de *Sion*. Il est situé à l'entrée du *Val-d'Hérens*, dans un lieu prodigieusement escarpé, au bord d'un précipice dont le torrent de la *Borgne* remplit toute la profondeur, et entièrement taillé dans le roc. Deux ermites s'y livrent en paix aux charmes de la dévotion et à ceux d'une contemplation mélancolique, si toutefois une aussi longue habitude n'a pas tout à fait épuisé en eux les douces émotions de l'une et de l'autre. L'un de ces ermites, déjà vieux et infirme, m'y reçut en me demandant la charité ; et sans doute faute de bien entendre sa langue, je n'en pus obtenir autre chose. De toutes les paroles que je lui adressai en latin, il ne parut comprendre que celles que j'accompagnai de mon offrande ; du reste, son excessive humilité

en la recevant, attestait qu'il était bien pénétré des obligations de son état; et je dois ajouter que si l'ignorance et la crasse font partie des devoirs d'un Capucin, jamais religieux n'est mieux entré que celui-là dans l'esprit de sa profession et ne s'est plus exactement conformé aux observances de son ordre.

La grande plaine du *Valais*, ou, pour parler plus juste, la vallée du Rhône, de *Sion* à *Brieg*, présente à peu près partout le même aspect. L'escarpement des monts s'y soutient à une hauteur égale et s'y montre sous des formes également sauvages. Près de *Tourtemagne*, j'ai admiré dans une enceinte demi-circulaire que forment des rochers à pic, une magnifique cascade dont la plupart des itinéraires ne font pas mention, et dont l'encadrement, la hauteur et la masse d'eau sont peut-être supérieures à celles de *Pissevache*. Le bourg de *Viège* mérite aussi une attention particulière, à cause de l'aspect inattendu du *Mont-Rose* qui s'y découvre, formé de ces pics gigantesques réunis comme en faisceau ou plutôt en corolle, et qui, groupés autour d'un centre unique, composent un immense amphithéâtre d'une blancheur éblouissante, sur le fond de laquelle se détachent les vieilles tours et les clochers aigus du bourg de *Viège*.

Brieg, où je terminerai cette lettre en même temps que ma journée, présente un coup-d'œil tout différent. C'est certainement le plus beau bourg du *Valais*, et je lui donnerais même la préférence sur *Sion*. La vallée qui s'y élargit au pied du sauvage *Gliss-Horn* et du *Mœder-Horn* habillé de pins, ne s'y montre plus au-delà que comme une étroite et sombre gorge aboutissant de toutes parts à des glaciers. De l'autre côté du Rhône et au-dessus du joli village de *Naters*, la *Belp-Alpe* et la fertile montagne de *Riet* apparaissent toutes couvertes, jusqu'à une hauteur considérable, de chalets, d'habitations et de plusieurs villages plantés au bord de l'abîme; plus loin, l'énorme glacier qui descend du revers de la *Jungfrau*, semble se précipiter dans la vallée avec une pesanteur, avec une impétuosité qui font frémir; et *Brieg* même, resplendissant au loin de l'éclat argentin des schistes micacés dont ses maisons sont couvertes, et des gros globes de fer blanc dont la plupart des toits sont surmontés, offre presque l'apparence d'une ville de l'Orient, dans une région mélancolique, sur laquelle se projette de toutes parts le sinistre et pâle reflet des neiges éternelles.

Je suis, etc.

LETTRE XXX.

AU MÊME.

Simpelndorf, village du Simplon, ce 14 septembre.

Description de la route du Simplon, de Brieg à Domo-d'Ossola; maisons de refuge dégradées; l'hospice non achevé. — Chalets de Bérisaal; galeries de Schalbet et des Glaciers; vue admirable du Col-du-Simplon. — Village du Simplon. — Sauvage vallée de Gondo; grande galerie; Val-d'Isella; premiers villages de l'Italie; Domo-d'Ossola; réflexions générales.

Il faudrait un volume entier pour décrire ce que la route du *Simplon* offre de remarquable sous le double rapport de la nature et de l'art; mais je ne puis que jeter, en courant, quelques

idées, moins encore pour satisfaire votre curiosité, que pour soulager mon admiration, comme un voyageur qui s'allège, chemin faisant, d'une partie du fardeau qui l'embarrasse.

Le passage du *Simplon* n'a rien, dans les travaux des hommes, qui lui soit comparable. C'est, sur un espace de quatorze lieues, de *Brieg* à *Domo-d'Ossola*, une sorte de champ de bataille, où la nature et de l'art sont perpétuellement aux prises, sans que l'une ou l'autre, en déployant toutes ses ressources, y perde aucun de ses avantages. On n'y peut faire un pas, sans être frappé des combats qu'ils se livrent, et l'on admire comment, en se choquant sans cesse, ils se surpassent toujours, comment, dans cette longue et terrible lutte, la nature a pu rester toujours également grande, et l'art toujours également victorieux.

Ce qui étonne surtout, de la part de celui-ci, c'est que régulier, autant qu'imperturbable dons sa marche, il ne cède nulle part aux difficultés qu'il affronte, et cache une extrême audace, sous cette audace même. J'ai vu ailleurs des sentiers taillés dans le roc ou suspendus sur des abîmes, tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant avec le sol, se pliant à toutes ses inégalités, et s'asservissant, pour ainsi dire, à tous ses caprices. Mais ici, c'est une voie sûre et commode,

d'une largeur et d'une pente constamment égales, qui poursuit son cours majestueux à travers tous les obstacles, attaque de front les rochers, perce les monts, franchit les précipices, et conduit sans effort, comme sans danger, au dessus de la région des orages, à la naissance même des glaciers; on se trouve dans les nues sans s'apercevoir qu'on ait quitté la plaine, et l'on court la poste sur le chemin des avalanches.

Presque partout, la route est bordée d'épouvantables précipices; presque partout aussi, des murs ou des barrières en défendent l'approche et en permettent la vue. Souvent, au fond d'un abîme où le regard ne plonge qu'avec effroi, l'on aperçoit un hameau; et jusqu'à des hauteurs que l'on frissonne d'envisager, sur des pentes tellement rapides qu'elles semblent inabordables, sur des arêtes si aiguës qu'on les dirait faites au ciseau, apparaissent de loin en loin des cabanes. On s'élève par la pensée à la cîme des monts, que la foudre seule semble pouvoir atteindre; et par de là les derniers mélèzes, aux endroits où toute végétation expire, on découvre encore des chalets : ici, l'homme ne manque que là où lui manque la nature.

On rencontre, de distance en distance, des maisons destinées à servir d'asile au voyageur fatigué et d'abri au troupeau surpris par l'o-

rage. Ces maisons, d'une construction uniforme et solide, n'ont pour inscription, que ce mot *refuge*, qui en explique suffisamment l'usage et devrait en consacrer éternellement la durée. Que j'étais fier d'être Français, devant ces ouvrages de la France ! que j'aimais à trouver ces asiles offerts par l'humanité, dans la langue de ma patrie ! J'en ai compté *onze* sur toute la route. Mais habitées seulement du côté du *Valais*, et désertes du côté de l'Italie, ces maisons déjà considérablement dégradées semblent menacées d'une destruction prochaine, parce qu'ici, comme chez nous, les hommes ne songent guère à conserver, ce qui n'est qu'à l'usage des hommes.

L'hospice, qui devait être construit sur le *Col-du-Simplon* et dont le plan avait été tracé avec tant de magnificence, ne s'est point élevé au dessus de son premier étage, et cet édifice, enveloppé dans les destinées d'un grand empire, tombe déjà en ruines, avant même d'être terminé. Cependant, un quart de lieue plus bas, l'hospice qu'a ouvert la munificence d'un particulier, a triomphé des assauts de deux cents hivers ; la maison fondée par un Stockalper est debout; et un État ne pourait faire aujourd'hui ce qu'un de ses citoyens fit il y a deux siècles : quelle honte éternelle pour le *Valais !* Mais

que dis-je ? Au temps où l'Europe était barbare, les sommités des monts se couvraient d'asiles toujours ouverts au malheur, à l'indigence, au repentir; des moines venaient habiter des déserts, pour y recueillir des hommes; et une colonie de pieux cénobites s'établissait au milieu des glaces du *Saint-Bernard*. Aujourd'hui que par toute l'Europe civilisée, la philantropie est dans tous les écrits et dans toutes les bouches; aujourd'hui que, pour ainsi dire, la société toute entière est divisée en bureaux d'industrie et en comités de bienfaisance, l'hospice du *Saint-Bernard* tombe de vétusté; celui du *Simplon* reste interrompu; et l'humanité de notre siècle, loin de suffire à réparer les monumens qu'éleva la charité des vieux âges, ne peut même achever les siens !

De *Brieg*, au sommet du *Simplon*, dans un espace de six lieues, la nature présente à chaque instant des scènes, où la magnificence n'exclud point la grâce, où des contrastes inattendus et des aspects immenses, excitent perpétuellement l'attention et raniment l'admiration même qui s'épuise. Vous voyez des monts habillés de forêts que dominent d'énormes rocs décharnés, au dessus desquels étincellent encore des glaciers. Quelquefois les monts qui s'ouvrent par la base, vous laissent apercevoir, à une prodigieuse pro-

fondeur, le riant vallon de *Brieg* et ses belles campagnes et ses dômes resplendissans ; d'autres fois, vous ne découvrez au-dessus de l'étroit horizon de monts gigantesques qui vous entourent, que des glaciers qui se détachent sur le ciel et semblent ne poser que sur la nue. Tel est surtout l'énorme glacier d'*Aletsch* qui, du côté du *Valais* et directement au dessus de *Brieg*, descend du revers de la *Jungfrau*, sous la forme d'un courant rapide. J'ai vu ce glacier éclairé des premiers rayons du soleil, alors qu'enveloppé moi-même dans l'ombre qui couvrait toute la nature, je commençais à monter le *Simplon*. Je l'ai vu s'animer tout à coup d'un éclat extraordinaire, et ces neiges, jusqu'alors d'une blancheur matte et livide, rougir et étinceler de mille feux ; et en admirant pour la centième fois ce spectacle magnifique, j'ai reconnu à mes anciennes impressions autant qu'à ses formes immuables, cette *Jungfrau*, dont deux années écoulées n'avaient pas altéré en moi l'image fidèlement empreinte.

La première station est placée près des chalets de *Bérisaal*, dans un des sites les plus remarquables de toute la route. On passe avant d'y arriver, le pont de la *Kanter*, qui traverse une gorge infestée par les avalanches ; c'est près de-là, que s'ouvrait jadis la première galerie, que des

accidens causés par des chutes de pierres, ont obligé de détruire. Rien de plus âpre, que ce site de *Bérisaal.* A l'est et au sud, l'œil peut suivre le cours de la végétation sur des monts habillés de mélèzes qui vont s'éclaircissant, jusqu'à ce qu'enfin cesse tout signe de vie et toute apparence de verdure. A gauche, la montagne de *Borcle* et, à droite, celle de *Fürkombaum*, élèvent leurs cîmes aiguës chargées de neiges, tandis que, directement au nord, le sauvage *Gliss-Horn* dresse à pic ses flancs noirâtres et profondément sillonnés.

La première galerie que l'on rencontre maintenant, est celle de *Schalbet:* sa longueur est de trente pas. La route, à mesure qu'elle s'élève, est presque partout taillée dans le roc, où l'on remarque de nombreux vestiges du travail de la mine. L'abîme dont on suit constamment les bords, prend de momens en momens une physionomie plus sombre, et déjà l'on aperçoit le col de la montagne, au-dessous duquel végétent tristement quelques mélèzes, rares et derniers hôtes de ce désert. Puis, à l'un des angles de la route, on découvre subitement l'immense glacier de *Kalt-Wasser*, qui descend presque au niveau du chemin, et dont les nombreux rameaux, comme autant de bras énormes, semblent tout à la fois étreindre la montagne et

menacer le ciel. Cette partie de la route est dangereuse par les coups de vent d'une excessive violence auxquels on y est souvent exposé; et ce n'est qu'en se collant contre le roc que le voyageur, au moment où la tourmente s'élève, peut éviter d'être précipité dans l'abîme.

On arrive bientôt à la seconde galerie, celle *des Glaciers*. La neige, dont elle est souvent obstruée, et les gouttes d'eau qui, s'infiltrant dans les rochers, y forment une pluie continuelle, en rendent la traversée pénible et quelquefois aussi l'aspect singulièrement pittoresque. Lorsque j'y repassai, à mon retour, une tempête, qui avait eu lieu dans l'intervalle et dont la montagne, toute couverte d'innombrables plaques de neige, gardait encore les traces récentes, avait avancé sous cette galerie les effets qu'y produit ordinairement l'hiver. Les parois en étaient ornées de pilastres et de colonnes de glaces; de brillantes aiguilles pendaient à la voûte en forme de stalactites; le sol, auparavant humide et détrempé, était ferme et gercé comme la surface d'un glacier; et la cascade, qui tombe à gros bouillons à l'extrémité de la galerie, formait alors une nappe majestueuse, qui se développait lentement sur un lit de cristal.

La hauteur absolue du col est de 6174 pieds

au-dessus de la mer. On n'y rencontre plus aucun vestige de végétation, si ce n'est de celle des lichens, qui, s'attachant aux feuillets extérieurs des gneiss et des schistes micacés, hâtent eux-mêmes la décomposition de ces roches. Le mélèze, dont les proportions colossales se trouvent progressivement réduites à celles d'un humble arbrisseau, a tout à fait cessé de paraître; et la rose des Alpes, fuyant elle-même devant le soufle glacé des vents, ne végète plus que dans quelques crevasses de rocher. Au-dessous des crètes dont la montagne est couronnée, le sol jonché d'énormes blocs ou façonné en petits monticules, qu'à leur couleur uniformément verdâtre on distingue à peine les uns des autres, n'offre qu'un théâtre de ruines peu imposantes. Mais le coup-d'œil des hautes sommités dont on est de toutes parts environné, est aussi étendu que magnifique. Au nord, la vue se promène sur une grande partie de la chaîne des Alpes bernoises, depuis le glacier d'*Aletsch* jusqu'aux pics aigus du *Loetsch-Thal* et aux cîmes jumelles de la *Ghemmi;* à l'est, les pics de *Mæder* et de *Hips* éblouissent vos yeux par l'éclat des neiges qui les couronnent, et les deux pointes du *Pitschener-Horn*, qui se dressent immédiatement devant vous, au-dessus du *Col-du-Simplon*, conduisent, par une longue

ligne de créneaux jusqu'au sommet du *Fletsch-Horn*, entièrement cuirassé de glace, et l'un des plus superbes monts de la chaîne méridionale des Alpes.

La descente, à partir du col, jusqu'au village du *Simplon*, ou *Simpelndorf*, est de deux lieues, dans le cours desquelles on voit se ranimer lentement une végétation, trop faible encore pour lutter contre l'hiver, et qui semble elle-même se débattre sous le poids de la caducité des Alpes. Rien aussi de plus mélancolique que l'aspect de ce village, dont les hautes et épaisses murailles, les fenêtres étroites et basses, témoignent assez les violens assauts que lui livre la fureur des vents. Les maisons y sont toutes bâties et couvertes en schistes micacés, sur lesquels végète et meurt le lichen qui s'y attache et qui leur donne une couleur jeaunâtre; quelques mélèzes desséchés et à demi dépouillés de leurs rameaux, croissent de loin en loin sur les deux rives d'un torrent écumeux; et la hauteur des monts, qui cachent ici la vue du soleil, bien avant qu'il ne soit arrivé au terme de sa course, n'y laisse pénétrer qu'un jour triste et sévère. J'ai passé une nuit dans ce village, sans pouvoir fermer l'œil, au milieu des effroyables coups de vent qui faisaient à tout moment craquer les vitres et trembler toute

la maison. A cette époque de l'année, les fenêtres, qui ne doivent plus s'ouvrir, tant que durera la froide saison, sont déjà hermétiquement fermées; partout les gros pòèles sont allumés; et, en ce moment où je vous écris, le foyer de la cuisine est assiégé par une multitude d'étrangers qui s'y réfugient contre le froid, au grand mécontentement de l'hôte et probablement aux dépens de leur appétit.

C'est au-delà du village du *Simplon*, que se déploient dans toute leur étendue, les magnifiques horreurs de cette route étonnante; et c'est ici que je désespère le plus de rendre avec des paroles mes impressions, toutes vives, toutes récentes qu'elles sont. La route souple et légère, qui se replie à chaque instant sur elle-même, tantôt vous laisse brusquement au bord de l'abîme, et tantôt se développe loin devant vous, comme un large ruban jeté sur les rochers et sur lequel vous voyez régulièrement imprimées les traces des roues qui la sillonnent. Près du misérable hameau de *Gsteig*, s'ouvre la troisième galerie, dite de *Gabbio* et longue de plus de deux cents pieds. La *Doveria*, que vous ne devez plus quitter, roule à votre droite, déjà blanchissante d'écume, et derrière vous, l'étincelant glacier de *Lavin* jette une clarté sinistre sur l'effroyable gorge de

Gondo, où vous allez pénétrer. Bientôt, les monts qui se rapprochent et se perdent dans les nues, ne laissent plus qu'un étroit passage au torrent, dont la violence redouble avec les obstacles, qui s'avance par bonds terribles, et dont chaque vague forme une cascade. Vous sautez rapidement d'une rive à l'autre, et là, où un énorme roc remplit absolument le creux du vallon, vous pénétrez dans les entrailles mêmes de la montagne. C'est la quatrième galerie, la plus longue, la plus magnifique de toutes; elle est éclairée, non-seulement à ses deux extrémités, mais encore par deux ouvertures latérales qui donnent sur le noir abîme, et vous en sortez par un pont jeté sur la superbe cascade du *Frassinone*. Arrêtez-vous ici pour admirer ce que la nature luttant contre elle-même, et l'art rivalisant avec elle, ont pu produire de plus grand; tâchez de plonger jusqu'au fond du gouffre, où va s'engloutir tout un fleuve d'écume; d'arrêter vos regards sur ces rocs si horriblement fracassés et d'atteindre au moins par la pensée à la hauteur de ces monts sublimes; voyez partout empreinte, sur ces masses de granit, la main de l'homme qui les perça; calculez, s'il est possible, l'immense quantité de poudre qu'absorba cette œuvre de géant, et représentez-vous, sans le ressentir au-dedans de vous-

même, l'ébranlement de toute la contrée. Peignez-vous le bruit du ciseau, se mêlant à celui des torrens, et les échos des montagnes, retentissant au loin du fracas des explosions; ou si votre âme n'est point émue à de pareilles images, si vos yeux restent secs et votre cœur paisible, hâtez-vous, précipitez vos pas; déjà le char rapide qui emporte le voluptueux citadin, est au bas de la montagne, et la chaise de poste de l'Italien qui vous suit, ne laissera sur le *Simplon*, comme le *Simplon*, dans votre mémoire, qu'une trace insensible et fugitive.

On aperçoit enfin, en approchant de *Gondo*, quelques habitations, un peu d'ombrage et de verdure. Mais que ces habitations sont tristes! que cette verdure est pâle encore, et cet ombrage rare et sévère! une haute tour carrée, qu'on prendrait pour un énorme rocher, si ses huit étages, ses petites fenêtres grillées, ne la faisaient plutôt ressembler à une prison, attire d'abord vos regards (1). C'est un hospice, dont la grande quantité de neige qui tombe en ce pays, explique seule la bizarre architecture; mais, quelque part qu'il habite ici, l'homme n'est-il pas emprisonné au sein de cette sauvage nature?

(1) La vignette du frontispice représente le site de *Gondo*.

Gondo appartient encore au *Valais;* une demi-lieue plus bas, on trouve *San-Marco*, le premier village italien. Mais écartez les riantes images que ce nom d'*Italie* peut élever dans votre esprit; il semble, au contraire, que la nature ait redoublé d'efforts pour semer de plus d'horreurs l'entrée de cette région favorisée d'un ciel si pur, d'un climat si doux et d'une langue si harmonieuse. Le *Val-d'Isella*, qui succède à celui de *Gondo*, surpasse, en scènes de désolation, tout ce que la vue même de celui-ci a pu vous faire imaginer. Ce ne sont de toutes parts qu'horribles rocs fracassés, que vastes éboulemens, et ce qui ajoute au sentiment de terreur dont on est ici pénétré, c'est de reconnaître, dans le couronnement même de ces effroyables monts, la place encore tendre d'où se détachèrent, à une époque probablement peu éloignée, les énormes quartiers de roche qui encombrent le lit du torrent. Rien, d'ailleurs, ne vous indique ici la présence de l'*Italie*. A *Isella* même, où l'on arrête le voyageur, pour le fouiller, vous n'êtes reçu que par des Autrichiens; et les premiers accens que vous entendez sur le seuil de l'*Italie*, sont encore en allemand.

Cependant, au milieu des horreurs de la route que j'ai décrite, le génie italien et la

piété valaisanne, qui semblent le plus fortement s'unir, à l'endroit même où ils se séparent, fixent par des objets moins sévères l'œil et l'attention du voyageur. On aperçoit, sur des rochers voisins de la route ou sur des crêtes inaccessibles, de petites chapelles bâties avec un art grossier et décorées avec un goût rustique; et quand le pouvoir de la Divinité n'éclate ici que par d'effroyables désastres, ces chapelles font du moins sentir sa présence d'une manière consolante et douce. Des croix, plantées de distance en distance, invitent encore le voyageur à des pensées religieuses; mais ce sont, le plus souvent, de sinistres monumens élevés sur la place même de quelque mort tragique et imprévue. Tel est partout le génie valaisan; il plante une croix, à l'endroit où le voyageur a péri, emporté par une avalanche, comme au-devant des débris de la montagne qui vient de s'écrouler, comme au-devant du torrent qui menace de tout engloutir; il semble qu'il se fasse de la croix un abri contre tous les coups du sort, un rempart contre tous les fléaux de la nature.

Au sortir du *Val-d'Isella*, la vallée s'élargit enfin; les monts abaissent leurs crêtes menaçantes et forment au-dessus du village de *Varzo* une enceinte circulaire, qu'embellit une végé-

tation riante, au voisinage des frimats éternels. Déjà vous reconnaissez le sol et la culture de l'*Italie*, à ces jardins plantés en terrasses, à ces vignes dressées en berceaux. Le costume des femmes du *Val-di-Vedro* a pareillement changé avec la nature. Une jupe bleu de ciel, bordée en bas d'une large bande écarlate, découvre des jambes ordinairement nues, ou dont les bas ne vont pas au-delà de la cheville. Un mouchoir rouge jeté autour de la tête, en fait tout l'ornement; et ce costume, où le luxe italien ne se montre encore que dans l'éclat rustique de ses couleurs, ne manquerait pas de grâce, si les femmes qui le portent, n'avaient la poitrine écrasée sous une large et lourde ceinture.

Je terminerai ici, mon ami, le récit de mon voyage. Je me suis reposé à *Domo-d'Ossola*, et j'ai visité le *Lac Majeur* et les célèbres îles qu'il renferme; mais je ne veux pas mêler d'images étrangères aux souvenirs que j'emporte des vallées et des monts de l'Helvétie. Un jour sans doute, je verrai l'*Italie;* j'y chercherai dans ses monumens les traces de sa grandeur détruite et de sa puissance éclipsée; j'irai sur les bords du Tibre et sur les ruines du Colisée, interroger le génie de ces anciens maîtres du monde, et je tâcherai de retrouver quelques souvenirs des Romains, parmi les habitans de *Rome*. Hélas! l'*Italie* ne

m'offrira guère, dans sa population dégradée comme ses monumens, que les tristes effets d'une civilisation aussi vieille qu'elle; des temples où l'on admire les merveilles de l'art, et non plus celles de la piété; des cabinets et des musées, où l'héroisme et la vertu n'existent plus que dans les antiques images; partout des tableaux, des statues, des bas-reliefs, et rarement des citoyens; et des villes souterraines, comme pour s'y réfugier contre la présence d'une domination étrangère ou le tumulte des complots domestiques.

Pardonnez, mon ami, à l'amertume de ce peu de mots que je trace sur le seuil de l'*Italie;* je l'aime dans ses souvenirs, je la plains dans son abaissement; je m'en suis approché et je m'en éloigne en gémissant. Mais c'est sans regret pourtant que j'ai laissé derrière moi ces plaines fertiles et ces cités industrieuses de la *Lombardie*, où domine le pesant Germain; c'est sans regret que j'ai perdu de vue les *îles Borromées*, ces merveilles de l'art, de la symétrie et du compas: j'allais, en repassant le *Simplon*, revoir des hommes et rentrer dans la nature.

Je suis, etc.

LETTRE XXXI ET DERNIÈRE.

A M. ABEL-RÉMUSAT.

Bâle, ce 19 septembre.

Coup-d'œil général sur la situation politique et morale de la Suisse. — Conclusion de tout l'ouvrage.

Arrivé au terme de mon voyage, vous devez me permettre, mon ami, de jeter un coup-d'œil sur la carrière que j'ai parcourue, et, en saluant d'un dernier adieu les dernières collines de l'Helvétie, de déposer en quelque sorte sur le seuil de mon pays, mes vœux pour la gloire et pour la prospérité de celui que je vais quitter.

Vous n'auriez, d'ailleurs, qu'une idée imparfaite de l'état actuel de la Suisse, si je ne

vous offrais rassemblés en un même cadre, les traits épars qui entrent dans la composition de ce tableau. L'existence d'une république fédérative résulte moins encore de l'indépendance ou de l'intégrité de chacun de ses membres, que de l'esprit de force et d'union qui en dirige les mouvemens et en asservit les volontés particulières à l'action ferme et constante d'une volonté générale. Ainsi, pour apprécier en définitive la situation des divers cantons, il faut qu'après les avoir examinés séparément, vous puissiez les considérer au sein de la confédération même qui les rassemble; et, daignez excuser cette comparaison ambitieuse; de même que le peintre est souvent obligé de retoucher l'ensemble de son tableau, après en avoir achevé une à une toutes les figures, je dois passer sur les diverses parties du mien cette couleur uniforme et générale, que j'appelerais harmonieuse, si j'osais suivre jusque-là ma comparaison, et s'il était, d'ailleurs, aussi facile d'accorder des hommes que des couleurs

La Suisse, avec ses vingt-deux cantons actuels, présente sans doute de grandes variétés de terrain, de climats, de mœurs, d'institutions et de langage. Mais plus heureuse que d'autres États dont la composition irrégu-

lière n'est due qu'à des combinaisons improvisées de la politique, la Suisse est restée toute entière dans ses limites naturelles ou dans ses anciennes alliances. Les mouvemens tumultueux qui ont agité l'Europe au commencement de ce siècle, sont venus expirer au pied de cette formidable enceinte de monts couronnés de glaces, et le pasteur des Alpes a vu encore une fois au-dessous de lui se former et se dissiper les orages. Les treize États anciennement confédérés, ont conservé à peu près le même territoire; deux des nouveaux cantons, ceux de *Vaud* et d'*Argovie*, ne sont que des démembremens d'une république qui connut trop bien dans tous les temps le prix de la liberté, pour l'envier désormais à d'anciens sujets légalement émancipés. Le *Valais* et les *Grisons*, dont les bras, constamment dévoués à l'indépendance helvétique, lui offrirent un rempart aussi ferme que celui de leurs impénétrables montagnes; *Neufchâtel*, associé de bonne heure aux triomphes des Suisses; *Genève*, qui se montra digne d'une liberté conquise à leur exemple et sous leurs auspices; *Saint-Gall*, protégé contre la domination de son abbé, par sa situation dans le cœur de la Suisse; le *Tésin*, seul peut-être étranger aux mœurs comme au sol de l'Helvétie, et que l'habitude d'une lon-

gue et dure sujétion a rendu plus propre à recevoir, que capable de supporter la liberté : telle est la composition actuelle du corps helvétique; et si la politique moderne a fait à ce gothique édifice quelques additions ou quelques distributions nouvelles, elle a du moins, en le rajeunissant à sa manière, respecté dans ses fondemens et dans son ordonnance générale, l'œuvre du temps et celle de la nature.

La Suisse est donc encore en 1820, sous le double rapport de son étendue territoriale et de sa composition politique, à peu près ce qu'elle était un siècle auparavant. Considérée dans ses mœurs, on peut dire également qu'elle est restée assez fidèle à d'anciennes habitudes, inévitables fruits du sol et de la nécessité. Le mouvement rapide qui emporte aujourd'hui l'Europe, n'a pu prévaloir sur l'éternelle immobilité des Alpes. La modestie des mœurs helvétiques s'est conservée sous le chaume, et les commodités de la vie et les séductions du vice ne pénétreront pas de sitôt dans les chalets placés à la cîme des monts. Si l'esprit des villes riches et industrieuses, telles que *Bâle*, *Arau* et *Genève*, s'est montré favorable à de folles innovations; d'autres villes, plus solidement constituées, *Berne*, *Zurich*, *Lucerne*, *Schaffouse*, *Saint-Gall* même, ont opposé avec

plus de succès leurs vieux principes à l'invasion des idées nouvelles. Généralement, le peuple des campagnes, satisfait de sa condition présente et tout occupé de son bien-être, est indifférent aux questions politiques qui s'agitent dans les diètes ou dans les conseils, sans être toutefois moins sensible à l'honneur et à l'intérêt du corps helvétique. L'antique énergie des Suisses s'est perpétuée chez leurs robustes montagnards. Des hommes, qui tiennent à la liberté par des liens aussi forts que leurs montagnes au sol qu'elles protégent, et trempés en quelque sorte comme leurs rochers, habitent encore les vallées des Hautes-Alpes; et les compatriotes de Guillaume Tell ont montré récemment qu'héritiers de ses armes, ils l'étaient aussi de son courage.

L'industrie a fait, il est vrai, des progrès funestes dans plusieurs parties de la Suisse. Les réformés d'*Appenzell* ont affaibli, dans les jouissances du luxe, une des plus belles races d'hommes que la nature eût formées. *Saint-Gall* propage au loin son esprit mercantile dans le canton dont elle est la capitale, et qui est l'un des plus vastes de la confédération. *Arau* s'énorgueillit, au même titre, de ses fabriques de toile peinte et de philosophie libérale. A *Berne* même, le paysan s'est asservi par des cultures

nouvelles à des besoins auparavant inconnus. On excuse dans le Génevois l'industrie qui, à défaut de territoire, peut seule le nourrir et lui procurer ce qui attache l'homme à la vie, une famille. Mais comment envisager sans douleur des manufactures établies sur les plus verdoyantes cîmes des Alpes, et les vainqueurs de *Nœfels* transformés en marchands de toiles?

L'amour de l'or, qui fut toujours la plus ardente passion des Suisses, après celle de la liberté, est encore aujourd'hui l'incurable plaie de ces républicains. Mais cette maladie de tous les temps a pris chez eux le caractère du siècle. Autrefois, ils vendaient leur sang; ils trafiquent à présent de leur industrie. De même qu'à *Genève*, tout le monde fait des montres ou des bijoux; à *Neufchâtel*, tout paysan fait de la dentelle; à *Bâle*, tout laboureur fait des rubans; et j'ai vu, dans l'*Appenzell* même, des pâtres en souquenille broder au tambour. La manie du XVIe siècle, de gagner de l'or au prix du sang répandu dans les batailles, était du moins plus généreuse!

Il n'est que trop certain que ces habitudes nouvelles auront à la longue une influence fâcheuse; et, sans parler des aises de la vie et des jouissances du luxe qui amollissent les âmes et qui énervent les courages, des hommes

attachés tout le jour devant un métier, auront-ils la vigueur, l'agilité du chasseur des Alpes, et la main accoutumée à tenir la navette du tisserand, saura-t-elle manier l'arc de Guillaume Tell? Toutefois, ce n'est point encore le danger de ces habitudes locales qui menace le plus sérieusement la Suisse. De tout temps, il a fallu, dans la plupart des cantons, recourir à des occupations sédentaires pour remplir les loisirs et charmer les ennuis d'un long et rigoureux hiver. L'habitant de l'*Oberland*, enseveli six mois sous la neige qui comble ses profondes vallées, fabrique les ustensiles de bois qui lui servent pour la préparation de ses fromages, sculpte élégamment le buis, ou transforme le sapin en tous les meubles nécessaires à son usage; et cette industrie pastorale était peut-être celle que la politique, d'accord avec la nature, aurait dû généraliser par toute la Suisse. Mais enfin le travail, quel qu'il soit, est moins funeste aux peuples que l'oisiveté; et, sans doute, il vaut mieux encore faire de la dentelle, que de ne rien faire du tout.

Un danger bien plus sérieux, c'est cette manie d'émigration, cet esprit de vagabondage qui s'est récemment emparé de quelques cantons. Tel est l'inévitable effet du service militaire, que les Suisses, en vendant leur sang à l'é-

tranger, ont d'abord contracté l'habitude des mœurs étrangères, et, par suite, le dégoût de leurs mœurs et de leurs occupations domestiques. Mais, si l'on n'y prend garde, l'industrie, en développant encore ce penchant funeste, achèvera bientôt de dégrader tout à fait le caractère aussi bien que le sol helvétique. La facilité de s'enrichir en quittant sa patrie, ou même en y introduisant des établissemens contraires à la nature du pays, ne peut manquer de placer tôt ou tard la Suisse dans cette fâcheuse alternative, ou de se voir abandonnée de ses habitans indigènes, ou, ce qui revient presque au même, d'être peuplée d'hommes étrangers à ses mœurs : et je ne sais ce qui serait le plus dangereux pour elle, ou de cette défection de sa population native, ou de cette importation d'une race nouvelle, race partout étrangère aux lieux qu'elle habite, suivant à la piste les variations du change et les progrès du luxe, revêtant toutes les formes en parcourant tous les climats, et dont les individus, promenés sans cesse d'un pôle à l'autre, ne sont réellement que des effets de commerce passant de main en main par une circulation universelle. Demandez à ces paisibles habitans de *Fribourg*, de *Vaud* et de *Neufchâtel*, qui se sont laissés entraîner au *Brésil*, par une spéculation si

mal concertée et plus mal conduite, ce qu'ils ont gagné à traverser tant de mers et à s'établir sous la ligne? Voyez ce que deviendrait dans peu d'années le canton de *Bâle*, si, séduits par l'exemple d'une fortune rapidement acquise aux *États-Unis* d'Amérique, les anciens pasteurs de ce canton, déjà métamorphosés en fabricans de rubans, venaient à transporter leurs machines à *Boston* ou à *Philadelphie?* Le Génevois, qui nous représente le mouvement perpétuel dans sa personne aussi bien que dans son industrie, peut impunément courir et s'agiter par toute l'Europe : il n'a qu'une ville, où il se trouve trop resserré; il faut bien qu'il en sorte et il est heureux qu'il y revienne. Mais que les pâtres de *Glarus* descendent de leurs Alpes si fertiles, si parfumées, pour filer du coton ou tisser de la mousseline, qu'ils vont de là colporter à *Hambourg*, à *Vienne*, à *Riga*, à *Trieste* ou à *Ancône :* n'y a-t-il pas là un renversement manifeste des lois de la nature, et une atteinte profonde à la prospérité du pays?

A la suite de guerres de religion longues et cruelles, la Suisse s'est reposée dans une paix profonde; et ce repos n'a pas été troublé depuis plus d'un siècle. Mais ce n'est point à la destruction ou à la lassitude des partis qu'est dû ici le maintien d'une paix si desirable.

A peu près égaux en forces, et tour à tour vainqueurs et vaincus, les adhérens de *Rome* et de *Genève* se balancent encore par le nombre et par la puissance, comme au temps où éclatèrent leurs premières rivalités. C'est encore moins à la perte de leurs croyances qu'il faut attribuer la tolérance des Suisses; il faudrait les plaindre, en effet, s'ils ne s'étaient sauvés des excès du zèle, que pour tomber dans l'affaiblissement de la foi, et le fanatisme même est préférable à l'indifférence.

Cet accord mutuel où vivent maintenant en Suisse toutes les communautés religieuses, et qui fait que dans beaucoup de cantons, à *Neufchâtel*, comme à *Saint-Gall*, et dans les cités, comme dans les hameaux, le même temple sert, alternativement, le même jour, au culte des différentes communions chrétiennes; cet accord si rare est le fruit de longs malheurs, et surtout du bon sens d'un peuple généralement éclairé; et par-là, je n'entends pas ces fausses lumières du bel-esprit, dont le vain éclat ne brille trop souvent qu'aux dépens de la raison. Il se fait très-peu de livres en Suisse; mais en revanche, on y lit beaucoup celui qui peut tenir lieu de tous les autres; la profession d'homme de lettres est inconnue, même à *Zurich*, et il n'y a pas d'Académie, même à

Genève. Cependant, le peuple des campagnes, aussi-bien que celui des villes, est généralement instruit de ses devoirs, attaché à la religion de ses pères et à la constitution de son pays; et dans les cantons les plus pauvres et qui n'ont pas une seule école publique, tels que ceux d'*Unterwald*, d'*Ury*, de *Schwytz*, le dernier des paysans connaît l'histoire autant qu'il chérit la liberté helvétique. En fait de politique, comme de religion, sa mémoire, ainsi que sa croyance, n'est chargée que d'un petit nombre d'articles clairs, précis, d'une application directe et d'une intelligence facile. Sa constitution n'occupe que quelques pages; encore certains cantons n'ont-ils pas voulu de constitution écrite; généralement, le reste de leurs lois est confié à la tradition, et ce ne sont pas les plus mal observées. Il en est de même des études religieuses; la bible forme à peu près toute la bibliothèque d'un paysan suisse; mais on la trouve dans toutes les maisons ; et si dans les cantons catholiques, le peuple est surchargé de rites et de pratiques de dévotion, c'est qu'à défaut de divertissemens publics, il se complaît dans sa croyance; c'est qu'il n'a d'autres fêtes que les solennités de son culte; et la philosophie même peut bien lui pardonner de se faire un spectacle de sa religion, et

de trouver une source de plaisirs dans l'accomplissement de ses devoirs.

Avec ce petit nombre d'idées positives et de connaissances acquises, le peuple, en Suisse, est généralement plus éclairé qu'il ne l'est dans des États beaucoup plus civilisés; car il sait tout ce qu'il lui importe de savoir, et il pratique tout ce qu'il croit. Joignez à cela un phlegme imperturbable et une lenteur de conception, qui, même dans les plus hautes classes de la société et chez les hommes les plus cultivés, ne permet presque aucun accès aux traits brillans de l'imagination et aux séductions de l'esprit. La raison est la seule éloquence qui ait quelque prise sur ces hommes-là; aussi, la révolution avec tous ses prestiges, et la république avec tous ses droits de l'homme, ont-elles échoué parmi eux; et tandis que la France couverte d'Académies et surchargée de gens de lettres, se laissait égarer par des sophistes ou décimer par des bourreaux, le grossier bon sens des pâtres d'*Ury* reconnut d'abord, dans notre bonnet de la liberté, l'ancien chapeau de Gessler.

Malgré tant de raisons de chérir sa condition actuelle et de motifs d'y persévérer, la Suisse est cependant agitée par cet esprit d'inquiétude et d'innovation qui tourmente aujourd'hui l'Europe. Il y existe un parti populaire,

même dans les cantons les plus démocratiques ; certaines gens déclament à *Zug*, aussi-bien qu'à *Berne*, contre le retour des priviléges ; et, dans les mêmes bouches, le nom d'aristocrates s'applique aux paysans de *Schwytz*, comme aux sénateurs de *Zurich* : grande leçon pour ceux, qui, trop indulgens ou trop aveuglés sur les desseins de ce parti, se flattent encore de le satisfaire par des concessions raisonnables, quand la démocratie même de *Zug* ou de *Schwytz* ne suffit pas à ses vœux! Mais ce n'est peut-être pas ce parti, tout formidable qu'il est, qui menace le plus sérieusement l'existence et le repos de la Suisse. S'il s'y trouve partout, il y est partout aussi le plus faible, et du moins partout combattu. La cause du mal-aise qui la tourmente et de l'inquiétude qui la travaille, c'est que, tandis que la Suisse est restée à peu près la même, tout a changé autour d'elle. Le temps n'est plus où, faute d'un système de finances régulièrement organisées et d'armées nombreuses et permanentes, la valeur des Suisses, intéressée à toutes les querelles des souverains, transportait alternativement l'avantage d'un parti à l'autre, et où l'arc de Guillaume Tell, mis dans la balance, comme autrefois l'épée de Brennus, faisait pencher à son gré les destinées d'un empire. Entourée de puissances for-

midables, et non plus de petits États faibles et divisés, la Suisse est maintenant aussi loin des jours de *Novare* et de *Marignan*, que de ceux de *Morgarten* et de *Sempach*, et sa neutralité, qu'elle faisait jadis payer si cher, elle est aujourd'hui réduite à la garder. C'est donc sa permanence dans les mêmes principes politiques et dans les mêmes limites naturelles, au milieu du mouvement progressif des esprits et des puissances, ou plutôt, c'est sa faiblesse relative qui l'inquiète; c'est, en un mot, le fatal secret de son impuissance, aujourd'hui divulgué, et qu'a découvert à l'Europe entière l'invasion de 1798, la médiation de 1803 et la rupture de la neutralité de 1815.

C'est ainsi que, tremblante à chaque instant de se voir la proie ou de ses ennemis intérieurs ou de ses puissants voisins, la Suisse, sans être changée elle-même, a vu changer sa destinée. Il ne se fait plus un mouvement en Europe, dont elle ne ressente le contre-coup; et dans ce moment où les événemens de *Naples* excitent l'attention générale, la commotion du *Vésuve* semble par des voies secrètes se prolonger au pied des Alpes. Dans son inquiétude, la Suisse cherche à se mettre de niveau avec les puissances qui l'environnent, à la fois par l'industrie et par la tactique; mais c'est là peut-être

la plus fâcheuse erreur de sa politique. Les Suisses doivent être bien persuadés, et je ne me lasserai jamais de leur redire que leur pauvreté est encore, après leurs Alpes, le plus ferme rempart de leur indépendance, et qu'ils sont plus en sureté contre une invasion, dans les plus chétifs de leurs chalets, que dans les plus riches manufactures de rubans, de dentelles ou de mousselines.

La Suisse n'a de ressources contre cette faiblesse relative, que dans l'union la plus intime de tous les membres qui composent la confédération : c'est là, je le répète, la condition indispensable de son existence; et, malgré l'opposition des vues, des intérêts et des croyances qui divisèrent de tout temps ces États fédératifs, cette vérité essentielle y devient de jour en jour plus sensible à tous les hommes vraiment amis de leur pays. Les liens de la vieille union helvétique se resserrent de plus en plus entre les anciens et les nouveaux confédérés, par le sentiment généralement bien compris de l'intérêt et du salut communs. La Diète de 1820, a offert plus qu'aucune des Diètes antérieures, le spectacle touchant d'une unanimité de vœux et de suffrages, bien rare entre les représentans de ces petites républiques. *Berne*, en cessant d'appuyer les réclamations de l'abbé de *Saint-Gall*,

a cessé en même temps de fournir des prétextes à la malveillance qui la soupçonnait de conserver pour elle-même des prétentions contraires au maintien de l'ordre actuel; et dans le camp qui s'est tenu à *Müry*, pour la clôture de la Diète, on a vu avec plaisir les troupes de *Berne* et les milices de l'*Argovie* marcher réunies sous les ordres d'un colonel vaudois, et l'Avoyer de Watteville consacrer, en quelque sorte, cette fête de réconciliation militaire, par l'autorité de sa présence et l'éclat de sa dignité. On commence à sentir en Suisse, qu'il faut avant tout être Suisse; et c'est déjà beaucoup pour le devenir, que de s'efforcer, même de le paraître. L'allemand n'est pas encore du bon air à *Lausanne;* mais il ne faut désespérer de rien, puisqu'à *Genève*, on vient d'établir des chaires de langue germanique; et Jean-Jacques lui-même applaudirait aux efforts que font ses compatriotes pour désapprendre la langue qu'il enrichit de ses chefs-d'œuvre et pour parler celle des fondateurs de la liberté helvétique.

Mais il ne suffit pas encore aux Suisses d'être unis, pour rester libres; ce n'est qu'en s'isolant complètement de l'Europe par les institutions et par les mœurs, comme la nature les en a séparés par des lacs profonds, des fleuves rapides et d'inaccessibles rochers, qu'ils pour-

ront défendre ou conserver leur indépendance; et toute la politique helvétique doit être d'élever autour d'eux, une barrière morale, hérissée, ardue et insurmontable comme les Alpes. Je n'ai donc pu voir sans douleur les peines que se donne le sénat de *Berne* pour propager dans la confédération un système d'institutions militaires, qui ne convient nullement à la Suisse, puisqu'il convient au reste de l'Europe. Quelle pitié n'est-ce pas de voir des hommes d'État si sages et si éclairés d'ailleurs, s'appliquer à détruire, au sein de leur population rustique, ce qui lui reste encore de ces vertus natives, de ces habitudes locales, de ces croyances populaires, qui la distinguent de l'Europe énervée de civilisation, de l'Europe s'acheminant à la barbarie par la route du faux savoir! Quel aveuglement insigne en des magistrats helvétiques, de transformer de robustes montagnards, qui seraient au besoin d'invincibles défenseurs de leurs inexpugnables demeures, en soldats citadins, dressés et corrompus comme les nôtres, et de transporter le vain savoir de nos écoles et l'inutile appareil de nos manœuvres dans un pays, où tout habitant doué par la nature du coup-d'œil de l'aigle et de l'agilité du chamois, est à la fois excellent tireur et chasseur infatigable, et trouve en tout

temps, sous sa main, à la cîme des monts qu'il escalade, sa proie et son artillerie ?

J'ai entendu dans toute la Suisse des hommes éclairés, gémir profondément sur cette erreur du sénat de *Berne*. Mais l'esprit militaire qui gagne peu à peu et qui infecte toutes les classes de la société, étouffe la voix de ces généreux citoyens; et là, comme partout ailleurs, le plus ordinaire effet de cet esprit, si mal à propos confondu avec le sentiment de l'honneur, est de réduire la raison au silence par le ton tranchant et la pétulante jactance de ses oracles. La Suisse, qui s'affranchit jadis avec une arbalète et qui fit long-temps trembler l'Europe au son de la corne d'*Ury*, va donc se couvrir d'officiers, bien vains, bien suffisans, braves sans contredit et fort habiles dans la tactique, mais dont je crains bien que le premier mérite ne soit de porter avec grâce un uniforme. Avouons-le cependant; la Suisse en sera-t-elle plus forte en elle-même, et plus respectable aux nations qui l'environnent, quand, à ces nuées d'officiers Prussiens, Russes, Autrichiens ou Français, elle pourra opposer les siens qui ne seront ni plus savans, ni plus braves, mais qui seront certainement moins nombreux ? Ah ! que si, comme Müller, je pouvais faire retentir au cœur des Suisses une voix éloquente, je leur

donnerais un conseil bien différent! Reprenez, leur dirais-je, des institutions appropriées à la nature de votre pays; reprenez vos armes nationales et votre antique équipage; exercez-vous surtout à manier l'arquebuse, l'arquebuse, cette arme qui seule, aux mains du pâtre de l'Helvétie, peut remplacer l'arbalète d'*Ury*; disputez dans des fêtes patriotiques, les prix du pugilat, de l'adresse et de la course, en resserrant, sous les yeux de vos magistrats, les liens de la primitive alliance, comme au temps où des pâtres nuds et grossiers triomphaient de nations aguerries et opulentes. Aujourd'hui, tout se ressemble chez tous les peuples civilisés; il n'y a plus en Europe, que des Européens. Ah! faites qu'il n'y ait, dans toute la Suisse, que des Suisses; et il s'y trouvera toujours assez d'hommes pour la défendre.

FIN.

TABLE

DES SOMMAIRES DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Lettres pages.

Ire .... *Ouchi, près Lausanne*..... 1

II..... *Ouchi, près Lausanne.* — Excursion à Gruyères. — Châtel-Saint-Denis. — Bulle. — Le Molesson. — La ville de Gruyères et son château. — Montbovon. — Vue admirable du Col-de-Jaman. Retour à Lausanne par Clarens et Vévey..... 9

III.... *Sion.* — Vue générale du Valais, et observations nouvelles sur la configuration des deux chaînes parallèles d'Alpes qui enferment la vallée du Rhône..... 22

IV.... *Sion.* — Voyage le long du lac de Genève. — Évian. — Rochers de Meillerie. — Saint-Gingolph. — Saint-Maurice. — Fameuse cascade de Pissevache. — Antre de Trient. — Martigny; désastres causés par la débacle de la Dranse. — Sion, capitale du canton du Valais; description de cette ville. — Observations générales sur l'histoire du Valais; singulier genre d'ostracisme, nommé la Mazza..... 33

Lettres pages.

V ..... *Bains de Louéche* (*Leuker-Baden*).—Voyage de Sion aux bains de Louéche, en remontant la vallée du Rhône. — Village de Loueche. — Chemin des Galeries. — Village des Bains. — Aspect extraordinaire de cette vallée.—Les Échelles.—Village d'Albinen. — Description des Bains..... 49

VI.... *Kanderstæg*. — Passage de la Ghemmi; description de la route et de la vue qu'on y découvre. — Horreurs assemblées sur le sommet de la Ghemmi. — L'auberge du Schwartzbach. — Avalanches. — Vue admirable de la vallée de Kanderstæg 60

VII... *Stanz*. — Description de la vallée et du bourg de Frutingen. — Voyage sur la rive orientale du lac de Thun. — Interlacken. — La Jungfrau. — Meyringen. — Passage du mont Brünigg. —Stanz, chef-lieu du Bas-Unterwald. — La prairie des enfans de Winckelried.—La maison de ville de Stanz. — Observations sur le caractère du peuple de cette partie de l'Unterwald. — M. le Landamman Zelger..... 71

VIII., *Zug* (*Tsouck*). — La ville et le lac de Zug. — L'église dédiée à Saint-Oswald. — Tombeaux des Zur-Lauben. — Réflexions sur les cimetières des cantons catholiques. — Aperçu de la constitution actuelle du canton de Zug et du caractère de ses habitans. 89

IX.... *Einsiedeln*. — Joli lac d'Egeri. — Champ de bataille de Morgarten. — Aloys Réding. — Vue magnifique de l'Ober-Alpe. — Le mo-

Lettres. pages.

nastère d'Einsiedeln ou Notre-Dame-des-Ermites.—Description du monastère d'Einsiedeln 100

X..... *Glarus* (*Glaris*). — Voyage d'Einsiedeln à Glarus. — Le Teufels-Brücke; Paracelse. — Vue admirable du mont Etzel; lac de Zurich; Rapperschwyl; Lachen. — Vallée de Glarus; bourg de Næfels; réflexions historiques. — Bourg de Glarus. — Excursion aux glaciers du Dœdi-Horn; le Linththal; le Panten-Brücke; la Sand-Alpe; superbes cascades du Linththal..... 114

XI.... *Glarus* (*Glaris*). — Aperçu de la constitution actuelle du canton de Glarus. — Vénalité des charges de judicature. — Séance du Conseil-d'État, à laquelle assiste l'auteur de ces Lettres..... 127

XIII.. *Sargans*. — Comté de Sargans; réflexions sur l'état des anciens Bailliages. — Travaux de la Linth; Wésen. — Le lac de Wallenstadt; anciennes stations romaines. — La ville de Wallenstadt; observations sur la vallée de Sargans..... 139

XIV.. *Bains de Pfeffers*. — Excursion aux Bains de Pfeffers; description des Bains et de l'affreuse gorge de la Tamina; observations générales..... 150

XV... *Coire*. — Description de la vallée du Rhin; le défilé de Sainte-Lucie; l'entrée du Prettigau; la Landquart.—Nombreuses ruines de châteaux gotiques. — Coire, capitale des Grisons; la cathédrale; l'évêché; intolérance

Lettres. pages.

des réformés à l'égard des catholiques. — — Les Grisons dépouillés de la Valteline, de Bormio et de Chiavenna.—Constitution actuelle des Grisons; réflexions à ce sujet... 161

XVI.. *Appenzell.* — Aperçu général de l'Appenzel et du caractère de ses habitans. — Village de Gais; bourg d'Appenzell. — Réflexions sur les mœurs, les habitudes et le gouvernement de la partie catholique..... 176

XVII. *Trogen.* — Vue superbe du Gæbris-Berg. — Trogen, chef-lieu de l'Appenzell réformé. — Description d'une landsgemeinde, ou assemblée populaire, à Trogen.—M. l'ancien Landamman Zellweger. — Observations sur les effets de l'industrie dans cette partie de l'Appenzell, et sur les différences morales et politiques qui en résultent pour les peuples des deux communions..... 194

XVIII. *Saint-Gall.* — Aspect de Saint-Gall; origine de cette ville. — La bibliothèque de l'abbaye; manuscrits précieux. — L'abbaye sécularisée; l'abbé actuel. — Aperçu de la constitutiou du canton de Saint-Gall, et observations générales sur la situation politique de ce canton..... 207

XIX.. *Constance.* — Aperçu de l'histoire de Constance; réfugiés français; état actuel de cette ville; améliorations dues au Grand-Duc de Bade et à son ministre, M. de Hofer. — — Beautés du lac de Constance; les îles de Meinau et de Reichenau. — Concile de Constance; Jean Huss; réflexions historiques..... 218

Lettres. pages.

XX.... *Schaffouse.*—Voyage de Constance à Schaffouse, par le Grand-Duché de Bade; aperçu de ce pays. — Le lac et la ville de Zell. — Situation de Schaffouse; son pont fameux, brûlé par les Français. — Admirable chute du Rhin, près de Schaffouse; description de cette cataracte..... 233

XXI... *Schaffouse.* — Du point de vue le plus favorable à la chute du Rhin. — Origine de Schaffouse; anciennes familles nobles adonnées au commerce. Aperçu de la constitution actuelle de Schaffouse et de sa situation politique..... 242

XXII.. *Schaffouse.* — De Jean de Müller, auteur de l'*Histoire des Suisses*, et de ses *Lettres* à M. de Bonstetten, ancien baillif de Nyon. 250

XXIII. *Zurich.* — La ville et le lac de Zurich; aspect charmant de l'une et de l'autre. — Le palais du Sénat.—La bibliothèque publique; correspondance originale de Zwingli; manuscrits précieux; M. Horner. — La tour du Wellenberg.—Fontaines publiques. — Le Platz, promenade au bord de la Limmat; Monument du poëte Gessner..... 262

XXIV.. *Zurich.* — Hommes illustres que Zurich a produits; Salomon Gessner; Lavater; M. Henri Meister. —Constitution ancienne de Zurich; état florissant de cette république. — Sa constitution actuelle; principaux changemens qu'elle a apportés à la condition du peuple; salutaire influence exercée par Zurich au sein des Diètes helvéti-

Lettres. pages.

ques. — M. le conseiller Ustéri; M. le Bourguemestre de Reinhard; M. Nüscheler. — Détails sur les mœurs publiques et privées des habitans de Zurich 273

XXV.... *Arau.* — La ville et le château de Baden.— Ruines du château de Hapsbourg.—Arau, chef-lieu du cant. d'Argovie; M. Zschokke.—Détails sur la révolution helvétique de 1798; M. de Laharpe; insurrection du pays de Vaud; dernière Diète helvétique, à Arau; M. Ochs; conclusion..... 300

XXVI... *Bâle.* — Situation de Bâle; le Grand et le Petit Bâle; horloge singulière. — Juifs exclus de Bâle; observation générale à ce sujet. — Commerce de Bâle; fabriques de rubans dans tout le canton. — La cathédrale de Bâle; le Platz; tombeaux d'hommes illustres. — Salle du Concile de Bâle. — La bibliothèque publique; Érasme; Holbein. — L'université de Bâle déchue de son ancienne splendeur. — Ruines d'Augst — Bataille de Saint-Jacques. — Démolition du fort d'Huningue; réflexions à cet égard..... 312

XXVII. *Saint-Martin.* — Courtes réflexions sur Genève. — Coup-d'œil général sur le Faucigny; Bonneville; Cluse; aspect charmant de cette dernière ville; jolie vallée de Maglan; cascades de Lüe et du Nant-d'Arpenas. — Saint-Martin; vue admirable de la chaîne du Mont-Blanc..... 324

XXVIII. *Prieuré de Chamouny.* — Voyage à Cha-

Lettres. pages.

mouny, par Passy et les hauteurs de Platay; lac de Plaine-de-Joux inconnu de tous les voyageurs. — Description d'un orage des Hautes-Alpes. — Coup-d'œil général de la vallée de Chamouny; le glacier des Bossons; le Montanvert; la Mer de Glace; la source de l'Arveyron. — Observations générales sur la vallée de Chamouny. 338

XXIX... *Brieg* (Brig). — Passage du Col-de-Balme; vue magnifique sur la vallée de Chamouny et sur le Mont-Blanc, d'un côté, sur le Valais et la grande chaîne des Alpes, du côté opposé. — Aperçu de la constitution actuelle du Valais. — L'ancien Grand-Baillif, M. de Stockalper. — Traversée du Haut-Valais; Tourtemagne; Viège; Brieg; situation charmante de ce dernier bourg; collége des Jésuites; l'ermitage de Sion 357

XXX.... *Simpelndorf*.—Description de la route du Simplon, de Brieg à Domo-d'Ossola; maisons de refuge dégradées; l'hospice non achevé. — Chalets de Bérisaal; galeries de Schalbet et des Glaciers; vue admirable du Col-du-Simplon. — Village du Simplon. — Sauvage vallée de Gondo; grande galerie; Val-d'Isella; premiers villages de l'Italie; Domo-d'Ossola; réflexions générales. 374

XXXI et dernière. *Bâle*. — Coup-d'œil général sur la situation politique et morale de la Suisse. — Conclusion de tout l'ouvrage... 391

*

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21299 6307